

Dan VYLETA

Fenêtres sur la nuit



FENÊTRES SUR LA NUIT

Dan Vyleta

Fenêtres sur la nuit

Traduit de l'anglais par Dominique Fortier

Alto

**Catalogage avant publication Bibliothèque et Archives nationales du
Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Vyleta, Dan

[Quiet Twin. Français]

Fenêtres sur la nuit

Traduction de: The Quiet Twin.

ISBN 978-2-89694-202-2

I. Fortier, Dominique, 1972- . II. Titre.

III. Titre: Quiet Twin. Français.

PS8643.Y54Q5414 2015 C813'.6 C2014-942695-X

PS9643.Y54Q5414 2015

Les Éditions Alto remercient de leur soutien financier
le Conseil des arts du Canada et la Société de développement
des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Alto reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour leurs activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

Copyright © Dan Vyleta, 2011

Titre original: *The Quiet Twin*

Éditeur original: HarperCollins Publishers Ltd

Tous droits réservés

Illustration de la couverture: Reflektorium
(www.reflektorium.de)

ISBN : 978-2-89694-202-2
© Éditions Alto, 2015

Pour mon père et ma mère, qui m'ont enseigné à
trouver de la joie dans la vie.

Mais ce ne sera pas le seul secret que j'emporterai avec moi dans la tombe car un jour, ma mère étant subrepticement descendue à la cave, je l'y ai vue pénétrer dans la resserre aux provisions, se couper une épaisse tranche de jambon et la manger avec les doigts, debout, en toute hâte. Ça n'était même pas écœurant, mais simplement surprenant, et j'en fus plus ému qu'horrifié. [...] Si étrange que cela soit, j'aime ceux de mon espèce : les humains.

Heinrich Böll, *La grimace*,
traduction de S. et G. de Lalène

PREMIÈRE PARTIE

Tueurs

Un

Lorsqu'il était encore enfant, Peter Kürten regardait son oncle liquider les chiens. L'oncle en question travaillait comme employé de fourrière. C'était avant la Grande Guerre, au cours de la dernière décennie du dix-neuvième siècle. L'homme se servait sans doute d'un couteau, devait trancher le cou d'une oreille à l'autre et saigner l'animal dans un seau. On ne sait pas s'il demanda jamais au jeune Peter de manger la viande. Lors de son procès, en 1931, Kürten se rappela qu'il s'était mis à torturer les chiens peu après : il leur donnait des saucisses bourrées de clous, les regardait saigner à mort de l'intérieur. Quand on lui demanda si c'était cette expérience qui avait fait de lui ce qu'il était, il rétorqua que la responsabilité en incombait plutôt au traitement sensationnaliste des affaires criminelles rapportées dans les journaux : c'était l'imprimé qui lui servait d'inspiration. Il pria aussi le tribunal de considérer ses crimes en perspective. Comparés aux quelque cinq cents avortements

dont étaient responsables les médecins de l'Hôpital de Stuttgart, fit-il valoir, ses neuf meurtres étaient l'œuvre d'un simple amateur. Au milieu du procès, Kürten, qui avait d'abord plaidé innocent, se déclara coupable. Condamné à la guillotine, il fut exécuté à la prison de Klingelpütz, non loin de Cologne. Son crâne fut ensuite ouvert et son cerveau prélevé pour être offert à la science. La tête elle-même fut momifiée, puis achetée par un collectionneur d'articles relatifs au crime. Elle repose aujourd'hui au Ripley's Believe It or Not! Museum de Wisconsin Dells, au Wisconsin.

Il n'avait pas tout à fait fini de s'habiller quand il entendit frapper à la porte. Il était onze heures et quart, trente minutes plus tôt que l'heure convenue. Il ouvrit rapidement, une réprimande au bord des lèvres, puis s'empourpra en découvrant que la personne qui se tenait devant lui n'était pas celle qu'il attendait.

« Qu'y a-t-il ? marmotta-t-il, tentant d'atténuer son impolitesse par une ombre de sourire.

— C'est la jeune fille, *Herr Doktor*, dit la femme en le dévisageant et en lorgnant avec une curiosité non déguisée l'entrée de l'appartement qui lui servait aussi de cabinet. Mais je vois que vous êtes habillé pour sortir. »

Maintenant que ses yeux s'étaient ajustés à la pénombre de la cage d'escalier, il reconnaissait Frau Vesalius, la veuve du commis des postes, qui travaillait comme femme de charge dans l'appartement du premier.

« Quelle jeune fille ? » demanda-t-il en sortant sur le palier, fermant à demi la porte derrière lui. Frau Vesalius ne s'effaça pas, et leur soudaine proximité créa un malaise. Il nota distraitemment qu'elle ne portait qu'une robe de chambre nouée par-dessus une chemise de nuit en coton, à quoi elle avait ajouté un collier de perles pour se rendre plus présentable. Des mèches de cheveux émergeaient de son filet, d'un gris acier. Il était surtout frappé par la rudesse de ses traits, et par la froideur systématique avec laquelle elle s'acquittait de sa tâche de solliciteuse.

« Elle est malade et elle n'arrive pas à dormir. Elle a le souffle court et elle délire. C'est très inquiétant, *Herr Doktor*. J'ai peur qu'elle ait la fièvre. J'ai voulu lui appliquer un cataplasme, mais elle a hurlé et m'a dit de courir chercher un médecin. Je crains pour sa vie. »

Les yeux de la femme cherchaient les siens ; il y lut une expression moqueuse. « Mais si vous vous apprêtez à sortir...

— Allez-y, je vous suis à l'instant », l'interrompit-il, puis il rentra dans son appartement en lui fermant la porte au nez. Il songea un moment à enlever sa bonne chemise et son gilet pour remettre les vêtements qu'il avait portés pendant la journée, mais se contenta d'aller chercher sa trousse et de s'assurer que tous les instruments nécessaires s'y trouvaient. Il avait pour nom Beer. Il était âgé de trente-quatre ans.

En rouvrant la porte, il découvrit, irrité, que Frau Vesalius n'avait pas bougé d'un iota. Elle l'attendait sur le carré de l'escalier avec la même présence imposante, insolente que lorsqu'elle lui avait exposé la situation, ses fausses perles accrochant la lumière de l'ampoule.

«Passez devant», dit-il, et elle descendit les marches devant lui d'un pas traînant, lentement, comme si elle souffrait de rhumatisme, même s'il remarqua qu'elle n'éprouvait pas le besoin de se tenir à la rampe.

«Vous êtes bien bon», murmurait-elle comme une litanie, mais dénuée de toute émotion. Quand elle s'arrêta sur le palier pour reprendre théâtralement son souffle, il perdit patience et passa devant elle.

«Je n'ai pas beaucoup de temps», dit-il.

Elle lui emboîta le pas, plus rapidement, chuchotant dans son dos de serviles mercis.

Une fois dans l'appartement, la veuve du commis des postes refusa d'allumer la lumière.

«Le professeur s'est couché il y a une heure», expliqua-t-elle sur un ton d'aparté mais sans baisser la voix, et elle alluma plutôt une chandelle posée près de la porte. Elle le guida le long d'un corridor sombre, passa devant la puanteur de la toilette pour s'enfoncer plus loin dans l'appartement.

«C'est ici», dit-elle en joignant le geste à la parole, s'arrêtant devant la porte comme si elle était trop

délicate pour entrer. Elle tendit la chandelle dans sa petite soucoupe de métal. Il la lui prit des mains et s'aventura à l'intérieur, puis alluma la lampe de chevet avant d'approcher une chaise du lit de sa patiente. Celle-ci était si bien enveloppée dans ses couvertures que seul son visage était visible, un petit visage blême aux prunelles d'un marron profond. Elle avait les yeux ouverts mais regardait droit devant elle sans bouger la tête ni aucune partie de son corps. La fenêtre était fermée et l'atmosphère était étouffante.

« Depuis combien de temps est-elle dans cet état ? demanda le médecin à la veuve qui s'attardait derrière lui, observant ses gestes avec une servilité étouffée.

— Il y a des jours qu'elle se plaint de maux de tête. Et puis, hier soir, elle a dit qu'elle ne sentait plus ses jambes et elle s'est mise à gémir dans son sommeil. Ce soir, elle nous a tous gardés réveillés. »

Et de nouveau elle répéta sa phrase vide et moqueuse : « J'ai craint pour sa vie.

— Oui, fit-il sans tourner la tête. Laissez-nous un moment. »

Il l'entendit remuer derrière lui, puis se leva pour fermer la porte qu'elle avait laissée entrebâillée et ouvrir la fenêtre sur la nuit. Les odeurs de fin d'été entrèrent par bouffées, avec la chaleur de la ville. Les branches du marronnier de la cour touchaient

presque le carreau. En étendant le bras, il aurait pu en cueillir une feuille.

« Elle va revenir », dit la malade. Elle avait parlé à voix si basse que pendant une seconde il se demanda s'il l'avait vraiment entendue. Ç'aurait pu être lui qui avait parlé.

« Je n'ai pas beaucoup de temps », lui dit-il.

Le visage et le corps de la jeune fille ne trahirent aucune réaction. Elle avait dix-huit ou dix-neuf ans, pas une ride sur sa peau blanche et souple.

La porte s'entrouvrit. C'était de nouveau Frau Vesalius, qui se glissa dans l'embrasure jusqu'à ce que tout le haut de son corps semble être entré dans la chambre.

« Avez-vous besoin de quelque chose, *Herr Doktor*? Un verre d'eau, peut-être? Ou du thé?

— Rien, dit-il. Simplement qu'on me laisse examiner la patiente tranquille.

— Vous êtes bien bon... »

Il retraversa la pièce pour fermer la porte puis revint au chevet de la malade. Lentement, posément, il sortit une montre de son gousset, l'ouvrit, puis tendit le bras pour prendre le poignet de la jeune fille, enfoui sous son drap.

« S'il vous plaît, dit-il. Je dois prendre votre pouls. »

Elle ne fit pas un geste. Il fit passer sa montre dans l'autre main, saisit le bord du drap, qu'il rabattit suffisamment pour exposer une épaule nue et les plis d'une chemise de nuit humide de sueur ; sous l'étoffe se dessinait un sein rond, l'aréole grande comme un œil de vache. Il hésita, et s'étonna lui-même de son hésitation. La jeune fille ne bougeait pas, les yeux toujours fixés sur un point du plafond, un agrégat de stuc repeint à de trop nombreuses reprises. Il chercha les mots pour la rassurer, lui dire qu'il n'y avait pas de raison d'avoir peur, mais les paroles d'usage semblaient déplacées avec elle. Ils restèrent assis un moment dans un silence rompu uniquement par le tic-tac de la montre du médecin, avec entre eux les effluves de son eau de Cologne. Il regarda les narines de la jeune fille se dilater au rythme de sa respiration et l'imagina identifier l'odeur ; il était conscient d'en avoir trop mis, et du frottement incessant là où son col mordait dans sa peau rasée de frais.

« J'ai oublié quelque chose », bafouilla-t-il soudain, la main toujours pliée sous le rebord du drap, le dessus de ses doigts tout juste au-dessus de son sein. Il se leva trop rapidement, trébucha quand son pied heurta la patte de la chaise, et pendant une seconde il crut qu'il allait s'affaler sur elle.

« Je reviens dans une minute. »

Il avait prononcé ces mots depuis la porte où il avait battu en retraite. Il sortit dans la cage d'escalier avant d'avoir pu remarquer que sa fuite avait été saluée par un léger gloussement de gamine.

À l'étage, le docteur Beer se défit de sa cravate et jeta son col dans un coin. Il attrapa une feuille de papier où il griffonna une note, puis la glissa sous sa porte de l'extérieur en s'assurant de n'en laisser voir qu'un coin. Il avait déjà franchi la dernière courbe du grand escalier en spirale quand il se rendit compte qu'il n'avait rien pris qu'il aurait pu prétendre avoir oublié : ni stéthoscope ni pommade qui auraient pu masquer son embarras. Il aurait de nouveau tourné les talons pour remonter n'eût été la veuve qui l'attendait devant la porte de l'appartement, guettant son pas. Elle avait les yeux brillants de triomphe.

« Vous êtes bien bon, *Herr Doktor...* » commença-t-elle, mais il passa devant elle d'un pas vif, sans un mot. Un moment désorienté par la disposition des pièces de l'appartement, il se vit rappelé après un ou deux pas, comme un laquais, ou un chien.

« Par ici, *Herr Doktor.* »

Dans le vestibule encombré, entre le portemanteau et la garde-robe, il semblait impossible de se glisser devant la veuve sans lui effleurer la poitrine. Elle s'écarta théâtralement puis lui emboîta le pas dès qu'il fut passé.

« Il ne faut pas nous déranger », annonça-t-il dans l'espoir de la dissuader, puis il se dépêcha de gagner la chambre de sa patiente pour y entrer en hâte. Cette fois, ce fut le ricanement de la veuve qui le suivit : une sorte de rire reniflé qui lui parvint par l'embrasure de la porte tandis que le battant se refermait.

Beer se dirigeait vers le lit — sa montre déjà à la main, les manches de sa chemise et de son veston roulées au-dessus des poignets — quand il remarqua que la malade n'était plus allongée sous son drap de coton, mais debout à la petite fenêtre, à demi dissimulée dans l'ombre. C'était une jeune fille longiligne au teint laiteux ; la lumière de la lune dansait sur sa chemise de nuit et donnait du relief à ses épaules arrondies, ses cuisses trop longues, ses hanches étroites et ses fesses de garçon. Dans un an ou deux, ce serait peut-être une vraie beauté ; il lui faudrait d'abord apprendre à se tenir, dénouer ces jambes aux genoux cagneux. Il remarqua qu'elle regardait dehors, au-delà des branches du marronnier, de l'autre côté de la cour. Il traversa la chambre et se plaça à ses côtés ; estima l'angle de son œil. Elle semblait regarder la fenêtre presque exactement de l'autre côté, dans l'aile arrière de l'immeuble d'appartements, qui ne possédait pas d'accès direct à la rue et où les loyers étaient moins chers.

« Vous la voyez ? demanda-t-elle enfin sur le même ton chuchoté que tout à l'heure, un timbre enfantin mais aussi sûr de lui, la voix de quelqu'un qui aime à parler.

— Qu'est-ce que je regarde ? demanda-t-il.

— Là », fit-elle. Comme elle pointait du doigt, il aperçut une silhouette menue passer devant des rideaux et puis, l'espace d'un instant, un petit visage se presser contre le carreau à moitié ouvert avant de disparaître à nouveau dans l'obscurité. La fillette avait les cheveux blonds.

« Elle est timide, chuchota sa patiente, et pendant une seconde il crut qu'elle parlait d'elle-même.

— Qui est-ce? »

Elle ne se retourna pas pour répondre, garda les yeux fixés sur la cour devant eux.

« Lieschen. Vous l'avez sans doute déjà vue. Elle a neuf ans et vit avec son père. Elle porte une robe violette avec un col marin blanc.

— La petite bossue?

— Oui. Sa mère les a quittés quand elle avait trois ans et son père boit. Il m'arrive de le regarder s'asseoir à table et siffler une bouteille entière, à lui tout seul. Il s'assoit à huit heures tapantes, pose une bouteille sur la table et se met à boire. Parfois il continue passé minuit. Ce qui est étrange, c'est qu'il se sert toujours d'un verre, ou plutôt d'une timbale. C'est un petit verre, semblable à ceux qu'on utilise pour le schnaps, mais il est en métal, comme un accessoire d'église. Il luit quand il accroche la lumière. Il me semble que si je buvais de la sorte, je ne me servais pas d'un verre. Ça m'intrigue. »

Elle s'interrompit et se tourna à demi pour l'observer. C'était la première fois qu'ils échangeaient un regard, et celui-ci ne dura qu'un moment. Elle se retourna aussitôt vers la fenêtre, la lueur de la lune sur sa poitrine trop plantureuse pour sa fine ossature.

« Et la fillette? demanda-t-il quand le silence fut devenu trop lourd.

— On discute parfois. Après la tombée du jour. Par gestes, je veux dire. Je lui raconte une histoire pour l'endormir, le conte du renard plus futé que l'ours. Et elle... elle me raconte combien elle se sent seule. »

Elle sourit comme si cela aussi était un conte tiré d'un livre et, à ce titre, touchant.

« Tout ça en quelques gestes ?

— Vous pensez peut-être que je fabule. Là... » Elle pointa à nouveau du doigt des cheveux blonds qui chatoyaient entre les plis d'un rideau, puis disparaissaient. « Elle est plus timide que d'habitude aujourd'hui. C'est parce que j'ai un visiteur. »

Beer garda l'image d'une épaisse tignasse nattée sur les côtés de la tête, d'un nez rond et d'une petite lèvre rose retroussée sur les dents. Il était difficile de savoir comment il avait réussi à distinguer ces détails depuis l'autre côté de la cour. On aurait dit qu'ils naissaient du récit de la jeune fille, du rythme de ses paroles. Elle passait sa langue sur ses lèvres entre deux phrases.

Beer l'avait observée du coin de l'œil pendant qu'elle parlait ; il avait regardé ses lèvres prononcer les mots et ses joues s'échauffer au fil de son récit. Les yeux de la jeune fille étaient cependant occupés à autre chose : à de multiples reprises, elle avait lancé des regards vers une autre fenêtre, plus à gauche, dans l'aile latérale de l'immeuble, une structure étroite et décrépite coincée entre le devant et

l'arrière, là où les loyers étaient les moins chers de tout l'immeuble. Il n'aurait su dire si elle s'intéressait au premier ou au deuxième étage. Il n'y avait pas de lumière aux fenêtres ; dans l'une, tout au bout de la courte rangée, un bout de rideau négligé flottait sur le rebord, l'ourlet emmêlé dans une série de pots à fleurs vides.

« Et qui habite là ? demanda-t-il en surprenant de nouveau son regard attiré par l'obscurité à leur gauche.

— Personne », répondit-elle avec un sourire qui signifiait qu'il ne devait pas la croire. « Vous devriez m'examiner, reprit-elle. Vous êtes pressé. »

Avant qu'il ait pu répondre, elle était retournée au lit en courant et s'était glissée sous le drap qu'elle avait remonté jusqu'à son menton, comme une fillette de six ans qui veut impressionner sa mère. Elle souriait gaiement, une fossette à la joue ; le rose fleurissait sur sa peau cireuse.

« Vous êtes sûre que vous êtes malade ?

— Oh oui, répondit-elle, maintenant sérieuse. Je suis vraiment très malade, docteur Beer.

— D'accord », dit-il en se rasseyant. Il se rendit compte qu'il avait gardé sa montre à la main pendant tout ce temps.

Il prit le pouls de la jeune fille puis rabattit le drap pour l'ausculter et palper ses ganglions sous la

mâchoire et les aisselles afin de voir s'ils étaient sensibles, après quoi il tâta son abdomen.

« Vous ne devriez pas me demander ce que j'ai ? »

Elle avait la voix claire, dénuée de coquetterie, et pourtant il eut l'impression qu'on le surprenait à poser quelque acte illicite. Il interrompit son geste, les mains toujours sur le corps de la jeune fille.

« Je croyais, dit-il après réflexion, que vous ne désiriez pas me le dire. Votre... gouvernante (elle plissa le nez à ce mot) a mentionné que vous aviez des maux de tête et de la fièvre, des crises de paralysie. Est-ce que ça fait mal quand je... ? » et il enfonça deux doigts dans son flanc, sous la cage thoracique. « Des problèmes avec vos menstrues ? »

Elle observa son examen avec grand intérêt, livra des réponses courtes et précises lorsqu'il l'interrogeait, et proposa à un moment d'ôter sa chemise de nuit si cela pouvait lui faciliter la tâche. Il lui assura que cela n'était pas nécessaire. Il avait les mains sûres, expérimentées ; la peau de la jeune fille était fraîche et souple sous ses doigts. Il était maintenant presque certain qu'elle n'avait rien mais, curieusement, n'était pas irrité qu'elle ait menti et se contentait de poursuivre sa tâche. Elle ne l'interrompit que lorsque — faisant étalage de sa diligence — il dirigea une petite lumière dans son oreille et en examina les profondeurs avec une concentration qu'il savait calculée. Il avait la main en coupe autour de la joue de sa patiente, comme toujours lorsqu'il faisait cet examen : un doigt tendu suivait le contour de la

mâchoire, le reste replié sous le menton, et le pouce pointant vers le haut, en travers de la douce plaine entre la pommette et la bouche.

« Est-ce que c'est bizarre, demanda-t-elle, la mâchoire bougeant sous les doigts du médecin, de toucher des femmes à longueur de journée ?

— Je touche aussi des hommes, dit-il avec plus de force que nécessaire, et il rougit.

— Oui », concéda-t-elle. Et elle ajouta : « Comme mon oncle. Il était docteur lui aussi.

— Il est mort ?

— Non, il habite de l'autre côté du corridor. »

Il lui fallut un moment pour comprendre ce qu'elle voulait dire et il la regarda tendre le menton au-dessus de sa paume, pointer la porte et, au-delà, l'appartement plongé dans le silence.

« Speckstein, marmonna-t-il, et il se dit qu'il aurait mieux fait d'ajouter son titre.

— Alors vous avez entendu parler de lui. »

Il haussa les épaules et sentit que les épaulettes de son veston exagéraient son geste. « Son nom est sur la sonnette. »

La jeune fille sourit et hocha la tête. Sous la pression des mains qui la guidaient, elle se retourna sur le ventre afin de lui permettre d'appuyer les jointures le long de sa colonne vertébrale. L'examen terminé,

il reboutonna le derrière de la chemise de nuit de sa patiente et rassembla ostensiblement ses instruments. Elle le regarda faire avec un air à la fois attentif et amusé.

« Le diagnostic, docteur Beer? finit-elle par demander en remontant le drap jusqu'à son menton.

— Vous savez très bien que vous êtes en parfaite santé.

— Vous pensez que j'ai tout inventé? La fièvre et les évanouissements? La difficulté à respirer? Les fourmillements à l'arrière des jambes? Hier, je me suis réveillée tôt dans la soirée et j'étais paralysée des hanches aux orteils.

— Une forme d'hystérie, peut-être. »

Elle fronça les sourcils et se mordit la lèvre inférieure. Pendant un moment, elle ressembla à la fillette qu'il avait cru voir à la fenêtre de l'autre côté de la cour. Il était impossible de dire laquelle des deux avait appris ce geste à l'autre.

« Est-ce qu'on peut en mourir? demanda-t-elle, tout à coup très sérieuse. De cette hystérie dont vous parlez? »

Il la regarda et affecta une légèreté qu'il n'éprouvait pas.

« J'oserais affirmer que non, lui dit-il. C'est une sorte de conte qu'on se raconte à soi-même. On ne meurt pas du grand méchant loup. »

À ces paroles, elle fit la grimace puis, par jeu, raidit une main pour former une patte griffue. Les émotions se succédaient si rapidement sur son visage qu'il avait du mal à les interpréter. Tout à coup, il en eut assez de cette jeune fille, eut envie d'une cigarette et d'un verre de brandy.

« Je dois vraiment vous quitter maintenant. »

Il s'inclina et s'apprêta à partir.

Elle l'arrêta à la porte. Il s'y était attendu, avait ralenti le pas en dépit de sa hâte supposée. Et pourtant il fut surpris par l'inflexion de sa voix et le sujet qu'elle choisit, comme si elle l'avait cueilli dans le ciel au hasard.

« Il y a quelqu'un qui tue des gens. Au couteau. En avez-vous entendu parler, docteur Beer ? »

Il secoua la tête et laissa la main sur la poignée, déjà à demi tournée.

« Il n'y avait rien dans les journaux.

— Non », opina-t-elle. Il l'imagina allongée là, derrière lui, le corps sous son drap, les yeux fixés au plafond. « Mais vous êtes quand même au courant.

— Eh bien, tout le monde est au courant. Ce doit être un patient qui m'en a parlé.

— Quatre morts au total, dit-elle. Tous à moins de quelques pâtés de maisons d'ici. J'ai dessiné une carte.

— Vraiment.

— Oui. »

Elle s'interrompit, et pendant un instant il crut qu'elle en avait fini avec lui. Mais encore une fois il ne parvint pas à faire tourner entièrement la poignée dans sa paume.

« Mon oncle, reprit-elle, quelqu'un a tué son chien. Aussi au couteau. Vendredi dernier. Vous croyez qu'il y a un lien ?

— Je ne sais pas, dit-il, puis il prit une inspiration. Les esprits dérangés sont un mystère pour la médecine. Ils sont capables de...

— Oui, l'interrompit-elle. Je le crois aussi. Mais vous devez partir maintenant. Vous n'avez pas beaucoup de temps. »

C'est cette phrase moqueuse qui le suivit jusque dans le couloir, où la veuve traînait à la lueur de la bougie, désormais muette. Elle lui montra la porte, dont les serrures se verrouillèrent dès qu'il eut passé le seuil. Il gravit les marches en silence, la tête inclinée, aux lèvres un sourire qui le disputait à ses sourcils froncés.

À l'étage, il déverrouilla la porte de son appartement et trouva sa note par terre. Beer n'aurait pu dire si elle avait été lue et remise à sa place, ou si son visiteur ne s'était jamais présenté. Il déboutonna son gilet et sortit sur le balcon étroit pour regarder dans la cour. Une lumière brillait à une fenêtre de cuisine

de l'autre côté, un étage plus bas : un homme était assis à une table, une bouteille d'alcool posée devant lui. Il était en sous-vêtements, avait jeté un veston sur ses épaules pour se garder au chaud. Il buvait méthodiquement. Il était impossible de dire de quelle couleur était son verre : il gardait toujours la main autour, comme un homme agrippé à une corde. Le médecin tendit le cou pour inspecter la seconde fenêtre qu'avait étudiée la nièce de Speckstein, mais l'angle ne lui permettait pas d'y voir, et la cime du marronnier lui faisait obstacle. Il finit par aller se coucher après avoir fumé deux cigarettes à la chaîne, se demandant encore ce qui était arrivé au chien de Speckstein.

La jeune fille demeura allongée sans trouver le sommeil une bonne partie de la nuit. Elle s'assoupit à plusieurs reprises pour se réveiller en sursaut ; courait alors à la fenêtre où elle tentait de sonder l'obscurité, ou bien s'asseyait sur son lit, tendant l'oreille, une paume au-dessus de la tête comme pour faire taire les murmures de sa respiration. La nuit était presque sans bruit. À deux heures moins le quart, Vesalius passa devant sa chambre pour aller à la toilette, où elle resta à tousser, crachant des sécrétions dans le lavabo. Elle s'arrêta en revenant, tandis que le réservoir d'eau gargouillait encore derrière elle, et se tint devant la porte à écouter le temps de cinq, six, sept respirations, avant de regagner ses misérables quartiers derrière la cuisine. La jeune fille ne l'entendit plus et alla jusqu'à se glisser à sa suite pour s'assurer qu'elle était bien couchée, la porte fermée, nul rai de lumière ne filtrant sous le battant. À trois heures, elle bondit sur ses pieds quand la porte d'entrée de l'immeuble claqua au-dessous d'elle, l'arrachant à un rêve. Elle se leva, pencha la tête et suivit la lente ascension de l'escalier principal, les trébuchements d'un ivrogne avançant par à-coups.

Après cinq pas, sa curiosité s'était émoussée, mais elle continua à prêter l'oreille jusqu'à ce que les pieds s'arrêtent, trois étages plus haut, et que s'ensuive, sur le palier, une farouche petite lutte entre clé et serrure.

« Le vieux monsieur Novak, murmura la jeune fille d'un ton maussade dans l'obscurité. Encore ivre. Pani Novakova ne sera pas contente. »

Quand son épuisement menaça d'avoir à nouveau raison d'elle, elle reporta ses pensées sur le docteur. Ses mains sur sa peau. Le souvenir l'excita et déclencha un sifflement au creux de ses poumons. Sourire aux lèvres, elle retraça de ses propres mains les endroits qu'il avait touchés, puis resta étendue raide un moment jusqu'à avoir l'impression que toute sensation avait quitté son corps et que seul son visage était vivant, animé par la joie.

« Ainsi donc, je suis malade », songea-t-elle en se demandant quand elle pourrait de nouveau l'envoyer chercher et ce qu'elle partagerait avec lui à ce moment-là. Paralysée, souriante, elle s'endormit et n'eut pas conscience que son corps se détendait, réconforté par l'étreinte de ses draps.

Il était près de cinq heures quand elle se réveilla à nouveau et se rendit à la fenêtre, encore ensommeillée. Elle crut d'abord qu'elle l'avait raté : qu'il était rentré et avait tiré les rideaux, l'excluant de son monde. Et puis son visage émergea, couvert d'un fard grasseyeux, dans la pénombre de la fenêtre ; resta suspendu, yeux écarquillés, immobile, au centre de

son cadre, sans nœud ni cou ni bloc de bois pour le soutenir. La première fois qu'elle l'avait vu, dépourvu de corps, elle avait été épouvantée et l'avait pris pour un fantôme. Puis une nuit il s'était dévêtu, avait enlevé son maillot, ses gants et son collant, qu'il avait accrochés dehors dans le vent, d'un noir si profond qu'ils trouaient l'étoffe de la nuit. Mais même à ce moment, alors que son secret était éventé, il était tentant de ne voir en lui qu'un visage : blanc de papier, les joues sillonnées de fines craquelures là où le fard avait séché et pelé sur sa peau.

Il était presque parfaitement immobile.

Elle avait appris à aimer ce moment, l'immobilité parfaite de son visage dépouillé de corps, si plat qu'il en paraissait inhumain. On aurait dit que quelqu'un avait esquissé quelques traits sur une assiette en porcelaine, ou les avait dessinés sur un ballon décoloré, grossièrement, avec une ligne d'ombre à la place de la bouche et de grandes orbites blanches pour encadrer le noir des yeux.

Elle éprouva presque un choc en voyant bouger les lèvres, en les voyant se plisser autour d'un bout de cigarette roulée à la main. La lueur qui se dégageait des tisons était suffisante pour discerner quelque chose de nouveau sur le visage. Elle l'avait déjà vu et avait eu du mal à y accoler un nom ; s'était arrêtée sur *détresse*, mais refusait maintenant de le prononcer, car ce mot lui paraissait trop définitif, et par trop humain. Le visage semblait triste comme un poisson semble triste sur la table de la cuisine, une créature des grands fonds, étrangère au soleil. Il y

avait une absence là où l'on se serait attendu à voir la double courbe des lèvres. La cigarette était plantée en lui comme dans un trou.

Ce trou s'entrouvrait maintenant, une fente seulement, pour laisser émerger une langue. D'abord opaque et d'un gris de papier, elle s'amincit jusqu'à disparaître en ondoyant le long du visage. À la bouffée suivante, elle lui piqua les yeux et une main invisible se leva pour dissiper la fumée ; elle passa telle une chauve-souris devant ses traits couverts d'un fard craquelé. Trois bouffées encore et la cigarette tomba, fut jetée d'une chiquenaude, en fait, dessinant un arc lumineux jusque dans la cour.

Elle en suivit le trajet des yeux avec une sorte de passion, plia ses propres doigts comme pour une chiquenaude. Elle aurait tant voulu, à cet instant, avoir elle aussi le droit de fumer, et dérober semblable poésie à une nuit sans étoiles.

Quand elle leva les yeux de la cigarette vers le fumeur, le visage s'était détourné d'elle, noyé dans la pénombre, pour réapparaître devant un lavabo et un miroir en coin, où l'homme avait allumé une ampoule qui transformait sa chambre en scène de théâtre. Il retira d'abord son maillot à col roulé, qu'il jeta sur le dossier du fauteuil, son corps brun sur la blancheur de la peinture. Suivirent les gants, les chaussettes et le collant, et bientôt il fut nu, à se frotter le visage à l'aide d'un gant de toilette et de savon, jusqu'à ce qu'il se détache et coule en gargouillant dans le tuyau de drainage (elle pouvait presque l'entendre dans le silence de la cour). Ce jour-là, il n'y

avait pas de sang dans les ruisselets de blanc, ni couteau tiré d'une poche invisible et récuré au savon. Peu à peu, un homme apparut, cheveux foncés, rasé de près, une longue cicatrice courant le long d'un de ses flancs.

Il n'était pas pressé de s'habiller.

Quand il eut fini de se laver, il se pencha et sortit une bouteille d'une pile de vêtements et de revues, puis — toujours nu, nu ! — se rendit d'un pas traînant dans l'autre pièce. Elle redoutait tout en s'en réjouissant ce moment où il quittait la scène pour l'obscurité d'un espace qui lui était inconnu et n'existait que dans son esprit, en sombres images d'abandon. Là, les rideaux ne s'ouvraient jamais et pas un son ne filtrait. Une fois seulement, pendant un orage, une tête avait jailli à l'extérieur, qu'on aurait dite tenue par une paire de mains puissantes, poussée jusqu'aux épaules étroites et à la courbe d'une poitrine ferme. Ce visage-là était lui aussi blanc et impassible, mais il n'y avait pas de trace de fard, qu'une peau murée dans sa pâleur, bientôt ruisselante de pluie.

Beer se leva de bonne heure le lendemain matin. Il s'habilla devant le miroir de la chambre, puis sortit acheter un journal au *Tabak* voisin et six petits pains à la boulangerie du coin. Quelques années plus tôt, il avait eu une femme de ménage qui faisait sa lessive et cuisinait ses repas, une femme de presque quarante ans qui sentait à toute heure du jour le café brûlé qu'elle aimait à préparer, mais il l'avait remerciée quelques semaines après le départ de son épouse, irrité des sourires entendus qu'il croyait déceler chez ses voisins et ses patients. En outre, il y avait un certain plaisir à déballer les petits pains chauds et à mettre l'eau à bouillir, une magie familière dans le crachotement de la percolation. Son café n'était plus brûlé. Il beurra les petits pains et les trempa dans son pot de miel, maintenant constellé de paillettes de croûte dorées ; il ouvrit le journal et parcourut les grands titres. La guerre était vieille de six jours, et glorieuse ; l'Autriche était un fier élément du Reich. Il consulta la rubrique nécrologique à la recherche de nouvelles moins joyeuses, puis passa

au *feuilleton**; lut la critique d'une pièce de théâtre, une page de courrier des lecteurs, les « Nouvelles de la ville ». Vienne était tranquille, satisfaite. Il n'était question ni de victimes poignardées, ni d'un cadavre de chien.

Le premier patient arriva à neuf heures moins le quart. Bientôt, un petit groupe était assis dans la salle d'attente du vestibule à feuilleter des magazines et à échanger des potins. Beer reçut un vieil homme souffrant de la goutte ; un épicier avec des cors aux pieds ; un forgeron à l'orteil infecté. Une jeune veuve de vingt-neuf ans vint se plaindre de douleurs à la poitrine, et lui lança des œillades cent fois plus suggestives que les regards vides de la jeune fille de la veille, dont il avait oublié de demander le nom et dont le souvenir le troublait maintenant, tandis que, les yeux fermés pour mieux se concentrer, il avait une main enfoncée dans le corsage de la femme. Il termina l'examen ; ignore son badinage, ses déclarations maladroitement selon lesquelles il avait des « doigts doux, tellement doux », rédigea une ordonnance pour une poudre dont il pensait qu'elle aurait peut-être à tout le moins pour effet de la purger, et il serra la main moite qu'elle avait fourrée hardiment dans la sienne. Suivirent un garçon avec une éraflure au genou et un vieux célibataire affligé d'une chaude-pisse. Ensuite, comme c'était l'heure de déjeuner, il verrouilla la porte et ôta la blouse blanche qu'il avait

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte (ndlt).

enfilée pour remplir ses obligations professionnelles ; s'assit à la table de la cuisine et mangea un saucisson avec une tranche de pain et un peu de moutarde.

Peu de temps avant, Beer avait espéré se spécialiser dans les maladies nerveuses. Il travaillait à la clinique trois jours par semaine tout en se constituant une pratique privée grandissante. Il avait démissionné trois semaines après le départ de sa femme et, incapable de trouver suffisamment de patients, s'était bientôt rabattu sur la médecine familiale. Aujourd'hui il n'avait plus qu'une poignée de malades souffrant d'affections neurologiques ou psychiatriques : une femme qui avait la phobie des grandes étendues d'eau et se plaisait à lui dévoiler ses secrets d'alcôve alors que, jambes croisées, elle regardait les toiles d'araignées suspendues à son plafond ; et un jeune homme de bonne famille souffrant de maux de tête inexplicables. Ceux-là, il les recevait l'après-midi, dans le salon, où ils s'étendaient sur un canapé recouvert d'un tissu rouge.

Ce jour-là, c'était le tour de la femme. Elle arriva à deux heures et dépassa l'heure qui lui était allouée ; se mit à parler alors qu'il était encore en train de l'aider à se débarrasser de son manteau et ne s'arrêta guère durant les soixante-dix minutes que dura sa visite, même s'il la surprit à un moment en lui versant un verre d'eau et en restant debout près d'elle jusqu'à ce qu'elle ait fini de le boire. Il aurait dû l'écouter, mais ses pensées ne cessaient de revenir à la nièce de Speckstein et à la personne qu'il attendait et qui ne s'était pas présentée, ou bien qui était

repartie sans laisser de message. Il avait été idiot d'écrire cette note. Il raccompagna enfin la femme à la porte à trois heures et quart et resta dans le vestibule, son veston dans la main, ne sachant trop que faire de son inquiétude.

Il tressaillit quand on sonna. Il était juste là, à quelques pas de la porte et de la sonnette, dont le timbre grêle et mauvais le frappa comme une gifle. Il sursauta, redoutant d'être arrêté, attendant contre toute raison, contre toute vraisemblance un uniforme, une matraque brandie, des voisins épiant par leurs portes entrebâillées. Il n'en ouvrit pas moins presque immédiatement, après avoir vérifié son haleine et son nœud de cravate, pour découvrir le garçon de courses de la blanchisserie avec, dans les mains, une pile de draps frais sur laquelle on avait épinglé une note où était griffonné son nom. Il rougit et dit au garçon d'attendre — c'était un homme, en réalité, vingt-cinq ans passés, à tête de cheval ; courut dans sa chambre pour y ramasser ses sous-vêtements sales et six chemises qui reposaient en tas sur un fauteuil.

Debout dans le couloir, ils échangèrent le frais pour le souillé. Le garçon fit un décompte consciencieux de chaque chaussette et de chaque maillot de corps, plia les caleçons avec soin sur son bras étendu, comme un garçon de café qui ramasse des serviettes de table. Les mathématiques n'étaient pas son fort et il calculait depuis un certain temps, son visage chevalin plissé par la concentration, quand, tout à coup, le fusible sauta, les plongeant dans l'obscurité.

« Pas encore ! » grogna le médecin, qui pressa l'homme d'entrer afin qu'ils puissent conclure leur échange à la lumière de la fenêtre du salon. Le benêt dut repartir de zéro : il lui redonna ce qu'il avait déjà compté, et Beer resta debout, de la lessive sale sur les bras et les épaules, dans chaque main une poignée de chaussettes pleines de sueur. La pénible arithmétique recommença jusqu'à ce qu'on puisse régler les comptes à la satisfaction du garçon qui s'en alla, panier à la main, une poignée de monnaie tintant dans sa poche.

À nouveau seul, le médecin secoua la tête et sourit en songeant à la rencontre ; il alluma une cigarette et se versa un brandy, constata que sa main tremblait toujours à la suite du bruit de la sonnette. Une fois calmé, il alla dans la cuisine et mit un genou en terre pour récupérer une boîte de fusibles sous l'évier. Il la souleva, hésita, puis la remit en place, ses pensées de nouveau occupées par Speckstein et la jeune fille. Il n'avait plus d'électricité, et il désirait obtenir des informations.

Il savait où l'on pouvait l'aider à combler ces deux besoins.

L'appartement du concierge se trouvait au rez-de-chaussée. Beer frappa deux fois avant de voir, suspendue à la poignée, la note informant que l'homme était à la cave, où il avait une sorte d'atelier et semblait passer une grande partie de son temps. On accédait à la cave par la cour, grâce à un escalier en pierre abrupt menant à un dédale bas de plafond. Un air froid et humide en émanait, rafraîchissant pendant un moment, qui lui donna bientôt le frisson. Un bruit étrange le guidait, un claquement rythmique de bois qu'on frappe sur du bois, comme des baguettes qu'on entrechoque pour battre la mesure. Il baissa la tête en franchissant une porte trop basse pour sa taille et entra dans l'atelier proprement dit. Des cadres de fenêtres vides s'alignaient sur un côté de la pièce, ainsi que des panneaux de verre sales qui n'étaient pas tous brisés. Il y avait deux établis et une pile de bois ; une étagère grossière, couverte d'outils ; un seau de peinture dont la surface luisante était tachetée de mouches.

Au centre de la pièce, le concierge avait aménagé une espèce de table de forme rectangulaire, pas plus

grande que les tables des cafés de la ville, dont il avait sablé et poli la surface jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement lisse. Sur les bords, sur toute la longueur de la table, il avait fixé deux planches qui dépassaient de la surface et faisaient office de rebords tout en laissant les extrémités libres. On aurait dit qu'il avait pris une petite étagère, en avait retiré le haut et le bas et toutes les tablettes pour ensuite monter le cadre sur quatre pattes solides.

C'était devant cette structure que l'enfant et son hôte se tenaient, chacun posté à l'une de ses étroites extrémités, avec à la main un objet qui ressemblait fort à un rabot de menuisier, un bloc de bois surmonté par une tige, mais plus petit, et dépourvu de lames. Entre eux, propulsée par ces poignées en bois, voyageait une lourde rondelle de bois aussi lisse que la surface de la table, et qui atteignait des vitesses extraordinaires. C'était là le bruit qu'il avait entendu dans la cage d'escalier, le son du bois de la poignée heurtant le bois de la rondelle pour l'envoyer glisser de l'autre côté. Ni l'enfant ni l'homme ne levèrent les yeux de la table quand il entra, tous deux le front plissé sous l'effet de la concentration. Le docteur Beer resta debout à les regarder, essayant de déduire les règles de leur jeu.

Le but consistait apparemment à faire glisser la rondelle jusqu'à l'extrémité ouverte de la table en évitant la poignée de son adversaire, tout en protégeant sa propre extrémité d'une semblable attaque. À cette fin, ils visaient d'abord un coin, puis l'autre ; faisaient ricocher la rondelle sur la bordure de bois

selon des angles compliqués, ou ralentissaient le rythme jusqu'à la faire glisser doucement avant de redoubler l'allure au prochain coup de poignet. Le jeu se déroulait à une grande vitesse, exigeait force et adresse. Le médecin aurait cru qu'il ne convenait pas à une petite infirme.

La fillette était debout sur un cageot, pour se grandir — c'est du moins ce qu'il supposait. C'était une petite créature fluette aux longues couettes blondes, aux pieds chaussés d'espadrilles de gymnastique dont la toile était aussi sale que ses jambes. Il l'avait déjà vue, et la reconnaissait maintenant à la ligne bossue de ses épaules. Les os de sa colonne se devinaient sous la peau et le dos boutonné de sa robe légère. La robe était violette. Elle avait déposé son col de marin sur une pile de bois non loin d'elle, sans doute pour éviter de l'imprégner de sueur.

Elle se tenait gauchement sur le cageot, inclinée de côté, une épaule pointant vers l'avant, le bois de la table s'enfonçant dans sa cage thoracique. La regardant jouer, il constata avec une certaine surprise qu'elle était très bonne, avait la main rapide et l'œil vif, ses couettes dansant chaque fois qu'elle frappait la rondelle.

Malgré cela, elle ne pouvait gagner.

Devant elle se tenait le vieux, grande silhouette massive, pas rasé, en manches de chemise et en bretelles. Jadis blond, il avait grisonné avec les années, ses sourcils étaient broussailleux autour de son regard bleu. Il était de forte carrure et athlétique, à

l'exception de son ventre qui saillait au-dessus de sa ceinture comme si quelqu'un l'avait attaché là, protubérance rebondie faite de chair coriace et d'alcool. Il y avait une bouteille de bière ouverte à ses pieds. Lui aussi était très bon à ce jeu. Il avait la main moins rapide, peut-être, mais était habile à lire les mouvements de la rondelle de bois, et son poignet osseux possédait une grande puissance. Il faisait glisser le disque de l'autre côté de la table, le frappant chaque fois plus fort jusqu'à ce que, finalement, il ait raison des défenses de la fillette et le projette de l'autre côté de la pièce, dans le mur de briques nu. Puis il se pencha, ramassa la bouteille de bière sur le sol et prit une longue rasade pendant que l'enfant descendait laborieusement de son cageot pour aller récupérer le disque baladeur.

Ni l'un ni l'autre ne gratifièrent le visiteur d'un regard.

Beer les regarda disputer encore cinq points. Ils furent, sans exception, remportés par le concierge. Le médecin fut irrité par l'insensibilité de l'homme qui envoyait la fillette fouiller dans les recoins sales de la cave ou la heurtait carrément, une fois à la poitrine et une fois sur le bras, assez fort pour y faire apparaître une vilaine petite zébrure. Il avait décidé d'intervenir ou, dans tous les cas, d'interrompre la partie pour suggérer un mode de jeu moins violent quand la fillette marqua enfin un point. Sourcils froncés, absorbée, suçant ses lèvres, elle frappa la rondelle d'un geste du poignet et du coude et réussit à l'introduire entre la poignée et le rebord du côté

gauche, juste au moment où le vieux bloquait l'ouverture. Il toucha le disque mais ne put l'empêcher de glisser au sol où il tournoya comme un sou tombé par terre, rasa la bouteille de bière et roula au milieu de la pile de bois. Le point fut accueilli par la fillette avec une danse jubilatoire et biscornue : sur son cageot, elle se déhancha et leva les bras au-dessus de sa tête, tourna sur elle-même en gloussant tandis que le concierge s'agenouillait pour chercher le disque parmi les minces planches tout en jurant à mi-voix. Quand il se releva enfin, il avait les mains et les genoux couverts de saleté. Il ramassa la bouteille, prit une autre lampée ; ses yeux bleus étaient perçants sous ses sourcils. Il avait les cheveux taillés ras comme un prisonnier.

« Douze à un, murmura-t-il à la fillette sans remuer les lèvres, l'élocution étrangement brouillée. On ferait mieux de prendre une pause et de voir ce que veut le monsieur. Comment puis-je vous être utile, docteur Beer? »

Ce brusque changement d'attention fit monter le rouge aux joues du médecin alors que le vieux et l'enfant se tournaient vers lui pour le dévisager avec intensité. Il lui fallut un instant pour retrouver sa réponse.

« C'est mon fusible, dit-il enfin en prenant son chapeau dans ses mains même s'il savait qu'il aurait mieux fait de le garder sur sa tête. La lumière du corridor devant l'appartement. Le fusible n'arrête pas de sauter. J'ai déjà dû le changer trois fois, et aujourd'hui il a de nouveau sauté. »

«Je me suis déjà plaint, ajouta-t-il en voyant que le concierge ne faisait pas un geste et n'exprimait pas la moindre sympathie, son accessoire de jeu toujours à la main. Il faut faire quelque chose.

— Je vais mettre ça sur la liste », dit le vieux non pas au médecin mais à l'espace les séparant, des mètres d'air froid, impossibles à combler. Il ne sortit ni stylo ni papier.

«Je vais m'en occuper quand ce sera votre tour.

— Très bien.

— Vous voulez autre chose?»

Il y avait effectivement autre chose, mais il avait oublié la totalité des phrases qu'il avait projeté d'utiliser, des petites questions prudentes qui ne révélaient rien de lui-même ni de ses champs d'intérêt et qui lui étaient venues à l'esprit tout naturellement quand il descendait les escaliers. Impossible de se les rappeler.

Beer resta là, songeur, faisant tourner son chapeau entre ses doigts.

De façon imprévue, la fillette lui vint en aide. Elle descendit de son cageot et l'étudia avec un grand sérieux. Ses mouvements étaient gauches, hésitants, sa tête était fusionnée à ses épaules de telle façon que sa silhouette avait une perpétuelle inflexion. Il avait entendu dire qu'on l'avait laissée tomber quand elle était bébé, de très haut, et qu'elle avait passé neuf mois dans un plâtre.

« Vous étiez avec Zuzka hier soir, dit-elle. Je vous ai vu. Il était très tard. Vous étiez debout à sa fenêtre. »

Elle avait prononcé ces mots comme une simple constatation, mais il rougit tout de même en entendant ce nom (« Zuzka »), qui suggérait la familiarité. Il sentit sur lui le regard du concierge, curieux maintenant, l'un de ses poignets s'élevant pour frotter sa mâchoire puis, plus haut encore, son oreille.

« Une visite à une patiente, expliqua le médecin, trop vite peut-être, en s'adressant davantage au vieux qu'à la fillette, d'une voix qui lui parut à lui-même pédante. Elle est souffrante depuis quelque temps.

— La nièce de Speckstein? Eh, c'est ce que j'ai entendu dire. » Le concierge lâcha la poignée et la jeta par terre pour se gratter franchement au menton et au-dessus de l'oreille. Le médecin se demanda s'il se pouvait qu'il ait des poux.

« Elle avait l'air troublée à cause du chien de son oncle, dit Beer. Apparemment, quelqu'un l'a tué.

— Tué? Étripé, plutôt. »

La fillette entendit la réponse du vieux et l'accompagna d'un geste étrangement assuré, comme si elle l'avait déjà pratiqué. Elle fit une cuiller de sa main droite et, d'un mouvement décidé, vida son ventre, du sternum au pubis, avant d'en jeter le contenu en tas à ses pieds. Debout de la sorte devant lui, le menton presque sur une épaule, elle semblait encore plus petite que pendant la partie, plus fragile.

Elle avait maintenant les yeux baissés vers l'offrande invisible qu'elle avait renversée sur le sol. Beer sentit que son propre regard se fixait à cet endroit et il le détourna en tressaillant ; se redressa pour faire face au concierge.

« Et c'est arrivé dans son appartement ? Un cambrioleur ? »

— Non, non. On l'a retrouvé dans la cour de l'autre côté de la rue.

— Il gardait son chien dans la cour ?

— Pourquoi ne vous asseyez-vous pas, *Herr Doktor* ? »

Ils s'assirent. Du geste, le concierge l'invita à rapprocher l'une des chaises pliantes entassées contre le mur opposé, et pour lui-même apporta une autre chaise, plus confortable, qu'il était allé chercher dans la pièce du fond. Ils étaient assis face à face à cinq mètres l'un de l'autre. Agenouillée entre les deux, la fillette serrait sa robe autour de ses jambes comme une tente.

« Tiens », grommela le vieil homme en se levant à nouveau pour trouver un bout de carton qu'il lui glissa sous les genoux. Elle le remercia avec sérieux puis reprit sa position, ses bras grêles enserrant sa poitrine creuse. Le concierge attendit qu'elle se soit installée, puis il leva vers Beer ses vieux yeux perçants sous ses sourcils en broussaille.

« Alors, qu'est-ce que vous voulez savoir, *Herr Doktor* ? »

— Rien, dit Beer. Rien du tout, sauf que ça semble étrange, vous ne trouvez pas, un chien mort dans la cour de l'autre côté de la rue. Est-ce là qu'il le gardait ? »

Le vieux secoua la tête. « Non, il le gardait dans la cour juste ici. Ces dernières semaines, je veux dire. Avant ça, il était dans l'appartement. »

— Pourquoi ce changement ?

— C'est ce que la police voulait savoir.

— Il a appelé la police ? Comme c'est particulier.

— Oui. Sauf qu'en fait, c'est la police qui est venue le voir. Vous voyez, un type s'est fait tuer la même nuit. Égorgé au couteau, à ce que j'ai entendu dire. Et c'était pas le premier.

— Alors ils sont venus chez Speckstein.

— Ouai. Un génie au *Wachstube* s'est mis dans l'idée que c'était pour ça qu'il avait mis le chien là, dans la cour vide. Pour servir d'appât. » Il renifla à cette idée, puis cracha par-dessus son épaule. Beer et la fillette regardèrent tous deux la glaire toucher terre.

« Et vous, vous en pensez quoi ? »

— Je pense que c'est parce que le chien s'était mis à pisser partout. Il pissait dans l'escalier, une fois sur

deux. Y fallait que je récure les marches à l'eau de Javel.

— Il aurait dû le faire euthanasier.

— Ouai, il aurait dû. Je lui ai dit moi-même. Mais il l'aurait pas fait. Il aimait c'te grosse brute à la folie. Alors il l'a mis dans la cour, juste à côté de l'arbre, attaché à une bonne longueur de corde. Il restait assis avec lui toute la matinée jusqu'à ce que le soleil le fasse fuir. Je suis étonné que vous l'avez pas vu.

— Je suis en consultation jusqu'après midi.

— Eh bien, c'était tout un spectacle. Assis là, dans son meilleur costume, et sur une bonne chaise : Frau Vesalius devait la monter et la descendre pour lui. Un homme adulte, qui flattait son chien et buvait son café. Dans la cour ! En veston et cravate, avec des boutons de manchette. On aurait dit qu'il était habillé pour l'opéra. Les gens passaient et ne savaient pas quoi faire. Ils inclinaient leur chapeau et lui souhaitaient bonne journée. Le *Herr Zellenwart*. Il y a des gamins qui se sont mis à lui crier des injures, mais il a noté le nom de leurs parents et ça s'est arrêté là.

— Comme c'est extraordinaire.

— Oui. Et puis, un matin, il descend et le chien a disparu. C'est un type qui l'a trouvé, dans la cour de l'autre côté de la rue. L'a pas appelé la police, vous pensez bien, il l'a laissé là et l'a montré à ses copains. Il a fallu deux bonnes journées avant qu'il en ait vent. Speckstein, je veux dire. Frau Vesalius dit qu'il est devenu blanc comme un linge quand il a fini par

trouver son chien. Il est tombé à genoux et a pris la bête pleine de sang dans ses bras.

— Il l'a pris dans ses bras? À genoux?

— Comme un bébé. Remarquez, je l'ai pas vu de mes yeux. Mais c'est bel et bien comme ça que ça s'est passé. J'ai même eu un détective de la police ici, l'air timide. L'a dit qu'il avait jamais enquêté sur un meurtre de chien.

— Comme c'est extraordinaire », redit Beer, conscient de se répéter, après quoi il resta à réfléchir tandis que la fillette et le vieux le dévisageaient attentivement. Il les observa l'un et l'autre, comparant leurs regards. L'expression de la fillette était ouverte, et très sérieuse : c'était l'air que lui-même s'efforçait de prendre quand il parlait à un ou une malade de ses maux. Il ne croyait pas l'avoir jamais aussi bien réussi qu'elle, qui était l'image même de la bonne foi, ne laissant rien filtrer de ses pensées. Les traits du vieil homme étaient moins impénétrables. Il y avait là de l'amusement causé par l'intérêt que le bon docteur exprimait pour les potins du voisinage, de même que de l'ébahissement devant les mœurs des nantis ; de l'acrimonie, aussi, dictée par une longue habitude, et du dépit à l'idée d'avoir été éclipsé.

« Et ils sont sûrs que c'est lié aux meurtres? finit par demander Beer. La *Fräulein* a dit que... »

Mais à ce moment précis, il fut interrompu par un bruit derrière lui et il se retourna pour voir un homme entrer dans l'atelier. On ne pouvait dire s'il venait d'arriver ou s'il se tenait à l'extérieur, dans la

pénombre du couloir, et avait choisi ce moment pour marquer son entrée. Le visiteur avait une apparence extraordinaire ou, à tout le moins, malade : c'était un jeune homme émacié, très maigre et même, d'une certaine façon, fripé, aux cheveux blond filasse, vêtu d'un costume mal ajusté. Beer reconnut un de ses patients. C'était le veilleur de nuit qui habitait dans l'un des appartements en mansarde. Il souffrait de bronchite chronique. Beer s'était rendu deux fois à son chevet, refusant chaque fois d'être payé, et ne se rappelait que les paroles inquiètes de l'homme au sujet de son travail ; il avait décliné les deux fois un billet expliquant qu'il était malade et s'était traîné jusqu'à l'entrepôt où il attendait toute la nuit des cambrioleurs qui ne venaient jamais. Il faisait maintenant au concierge des gestes fébriles, s'avançant jusqu'à lui pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille sur un ton où perçait l'urgence.

Immobile, le concierge hochait la tête.

« J'ai bien peur d'avoir à faire, balbutia-t-il abruptement, puis il plia la chaise de Beer aussitôt que celui-ci se fut levé pour serrer la grande main sale de l'homme. Heureux de vous avoir parlé, *Herr Doktor*. »

Beer n'eut d'autre choix que de s'en aller. Il remit son chapeau en grimpant les marches menant à la cour où brillait un vif soleil d'octobre.

Il avait à peine passé la porte quand la fillette se lança à sa poursuite. Elle avait récupéré le col de marin qu'elle s'affairait à nouer, après quoi elle leva vers lui un regard calme et posé. Il s'était arrêté en entendant ses pas derrière lui et se demandait maintenant si elle voulait quelque chose, un sou ou une friandise, et était trop timide pour le dire. Beer palpa les poches de son pardessus à la recherche de monnaie. Elle suivit ses gestes avec une curiosité non déguisée puis fronça les sourcils, consternée, quand il sortit son portefeuille de cuir. Il le remit promptement dans sa poche et reposa les yeux sur l'enfant difforme dans sa robe violette.

« Vous voulez voir ? demanda-t-elle. Je sais où on l'a trouvé. »

Il la regarda, étonné. « Le chien ? Tu l'as vu ? »

Elle hocha la tête avec sérieux, courbant le torse en même temps que le cou, et attrapa sa main à la dérobée.

« C'est juste de l'autre côté de la rue, expliquait-elle comme si elle s'attendait à ce qu'il tente de se dégager. Ça ne prendra qu'une minute. »

Ils marchèrent ainsi jusqu'à la porte d'entrée, la fillette le guidant par la main, un demi-pas devant lui. De près, il pouvait distinguer les tendons de son cou contracté en réaction à la bizarrerie de sa position sur son tronc. Il songea que marcher droit devait exiger un grand effort de sa part. L'une de ses épaules pendait beaucoup plus bas que l'autre, et le torse était curieusement tordu sur son axe. Ses couettes dansaient à chacun de ses pas.

Dehors, bas au-dessus de la ville, le soleil d'après-midi dessinait de longues ombres sur les pavés. C'était une journée chaude, sans vent, l'air avait des odeurs de boulange. La lumière accrocha le plâtre jaune de l'immeuble, donnant grâce et volume à ses balcons et à ses corniches ornementales. Dans la rue parallèle à la leur, un tram passa dans un bruit de ferraille, s'annonçant par le tintement de sa sonnette ; comme pour lui répondre, un piano se fit entendre loin au-dessus de leurs têtes, Johann Strauss figé et syncopé, aussitôt interrompu par les supplications d'un maître de musique implorant de bien vouloir respecter les rythmes de la Valse. Strauss revint, bégaya, trébucha, trouva sa cadence et une mésange sautilla en pépiant sur un bord de fenêtre. Beer sourit, songeant qu'il n'était pas assez sorti ces dernières semaines et ces derniers mois, qu'il avait évité la ville en plein jour, sans bonne raison, naturellement, ne s'aventurant dehors qu'à l'occasion de brèves

courses dans le quartier pour faire ensuite, avec une étrange vigilance, de longues promenades bien après le coucher du soleil. Par une journée comme celle-ci, il était tentant de croire que la ville était comme elle avait toujours été, amoureuse de l'opéra et d'une tasse de *wiener Melange*, assoiffée de potins de *Kaffeehaus* au sujet du plus récent scandale à avoir marqué la scène. Au bout de la rue, un ramoneur inclina son chapeau devant quelques écolières : elles gloussèrent et rougirent avant de se disperser comme des biches.

« La cour là-dedans ? » demanda-t-il à sa petite guide qui le traînait vers un immeuble trapu situé presque en diagonale du leur. La construction datait de cinquante ou soixante ans plus tôt que la plupart des bâtisses de leur rue ; le plâtre s'écaillait, les cadres de fenêtres, bas et dépourvus d'ornement, pourrissaient sous l'effet des ans. En son centre s'ouvrait un portail haut et étroit — juste assez large pour permettre à un chariot ou à une voiture de passer — qui traversait l'immeuble de devant et menait à une porte en tôle haute de près de deux mètres dont la surface bosselée n'était brisée que par la grille en métal carrée entourant la poignée. La petite fille continua de le guider, de la lumière de la rue jusqu'à la pénombre de ce tunnel dont les pavés étaient légèrement creusés par les nombreuses roues qui s'y étaient succédé. Se haussant sur la pointe des pieds, Beer aperçut, au-delà de la porte, une petite cour rectangulaire jonchée de débris et entourée sur quatre côtés par des immeubles de deux étages qui abritaient une rangée de garages et d'ateliers.

« Mais c'est l'atelier de mécanique automobile de *Herr Pollak*.

— *Herr Pollak* est parti, lui répondit la fillette en pressant le visage contre la grille. Ils sont partis depuis cet hiver, lui et *Frau Pollak*. Elle me donnait des petits pains aux raisins.

— Partis? Je ne savais pas qu'ils étaient... » commença-t-il, puis il vit un symbole barbouillé sur le côté de l'un des immeubles, denté telle une cicatrice. Il aurait pu être moins visible si le temps avait été couvert. Beer se dit que la saison était sans pitié. Tout à coup, il eut envie de hâter la course du soleil.

« Les choses sont plus jolies dans l'obscurité », murmura-t-il, et la fillette leva les yeux vers lui comme pour exprimer son accord. Ils restèrent debout, silencieux, pendant que le ramoneur passait dans la rue derrière eux, le visage noir sous le chaud ciel d'octobre.

« Le chien a été retrouvé juste là. »

Elle étendit un bras à travers les barreaux de la grille, puis le plia dans un angle aigu et montra du doigt un tas de déchets qui s'élevait à leur droite. Il échappait à la vue de Beer, qui se pencha près de la fillette pour jeter un coup d'œil à travers le grillage.

« La pluie a lavé le sang, dit-elle.

— Il y avait beaucoup de sang? »

Songeuse, la fillette secoua la tête, voulut dire quelque chose puis suça sa lèvre et proposa plutôt :

« Vous voulez voir de près ? »

— Nous n'avons pas de clef, dit-il, et pendant un instant il craignit qu'elle ne suggère d'escalader la porte. Et puis, c'est une propriété privée. On ne doit pas enfreindre la loi.

— Il y a un autre chemin, rétorqua-t-elle en tendant de nouveau le bras pour lui prendre la main. Venez. Il n'y a personne à cette heure. »

De mauvaise grâce, il se laissa guider par la fillette jusqu'à une petite porte en bois qui s'ouvrait dans l'un des flancs du court tunnel reliant la cour à la rue. Il fut étonné de constater qu'elle n'était pas verrouillée. À l'intérieur, un abrupt escalier ouvert conduisait au deuxième étage, tandis que le corridor faisait un coude devant eux, menant à l'une des ailes de l'immeuble. On voyait les traces d'un feu récent, et un matelas noirci était appuyé contre un mur. Beer n'avait pas souvenir d'un incendie, mais il supposa que cela expliquait que la cour demeure abandonnée : les nouveaux propriétaires devraient réparer l'immeuble avant que les affaires puissent reprendre.

À la suite de la fillette, il passa devant des fenêtres brisées et des ampoules cassées, des slogans enragés barbouillés sur le sol. Beer se demanda un instant ce que les voisins pensaient de cet immeuble saccagé au beau milieu de leur quartier, puis se rappela que c'étaient ces gens qui avaient regardé sans lever le

petit doigt pendant qu'on fracassait les fenêtres et qu'on griffonnait les symboles. Des gens comme lui. Certains avaient peut-être même pris part à l'opération. Dans un mois ou deux, la propriété aurait de nouveaux locataires et une nouvelle couche de peinture. Ils ne s'appelleraient pas Pollak, mais cela s'arrêtait là : ils auraient une autre sorte de nom — pas si différent, en vérité, mais tout de même meilleur, d'une certaine façon — et une file d'automobiles rutillantes s'étirerait dans la cour.

La fillette lui lâcha la main et, claudiquant, s'engagea au petit trot dans un couloir qui s'ouvrait sur leur droite. Le couloir était étroit et tellement encombré de meubles que, pendant un moment, Beer la perdit de vue. Quand il la rattrapa, il la trouva debout au sommet de trois marches débouchant sur ce qui devait avoir été une entrée de service pour l'atelier et qui était maintenant bloqué par deux grands panneaux de contreplaqué, dont l'un portait des taches qui ressemblaient à du sang séché. Elle glissa un doigt dans une fissure du coin inférieur, plissant le nez devant les taches, et leva le panneau comme un abattant.

« Il n'est pas fixé, vous voyez. On peut entrer par ici.

— On ne devrait pas, vraiment, protesta-t-il. Et puis, je risque de salir mon pantalon.

— Je viens ici tout le temps. » Penchant la tête, elle se faufila à l'intérieur puis se tourna dans l'entrée, tenant toujours le panneau de bois. Ainsi voûté, son

corps semblait insupportablement crochu : doublement pliées sur la ligne tordue de sa taille, sa tête et son épaule gauche paraissaient fusionnées aux articulations. Ses petits bras tremblaient sous l'effort.

« Attends, dit-il. Laisse-moi t'aider. »

Avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, il avait gravi les marches et saisi le panneau mal fixé. Pour ce faire, il s'accroupit et posa un genou sur le sol maculé. Toute proche maintenant, la petite fille le regardait droit dans les yeux : il pouvait distinguer la fine toile de stries cristallines dont sa prunelle était sertie, l'arc rose de sa lèvre.

« Comment vous vous appelez ? demanda-t-elle rapidement, son souffle doux sur le visage du médecin.

— Docteur Beer.

— Et sinon ?

— Sinon ? Anton. Anton Beer.

— Anneliese Grotter », dit-elle. Elle tourna les talons et se mit à courir, disparaissant dans l'obscurité devant eux. Il n'avait guère d'autre choix que de la suivre.

Franchir le panneau de contreplaqué n'était pas aussi facile qu'il l'aurait cru. Il voulut pencher la tête pour se glisser dans l'ouverture, comme l'avait fait la fillette, mais il était incapable d'y entrer ; se redressant, il entreprit de tirer sur le panneau pour

agrandir le passage. Le battant ne bougea pas, puis se détacha avec une violence soudaine et lui resta dans les bras, hérissé de clous. Il faillit perdre pied et glisser en bas des marches ; irrité, il jeta le panneau derrière lui puis lança quelques coups d'œil aux alentours comme pour s'assurer que nul n'avait été témoin de l'incident. Mais le corridor était toujours aussi désert, et Beer se glissa rapidement dans l'étroite ouverture qu'il avait aménagée, espérant ne pas faire d'accroc à ses vêtements.

La section de l'immeuble qui se trouvait de l'autre côté ne semblait pas avoir été touchée par le feu ni vandalisée. En quelques pas, le passage en crépi que Beer avait dégagé s'ouvrait sur une sorte de cuisinette à l'ameublement rudimentaire, où des assiettes et des tasses bon marché côtoyaient des ustensiles en fer-blanc sur des étagères. Le ressort brûlé d'un chauffe-eau reposait non loin d'un évier en métal vide. Il fut frappé par la pensée que celui ou celle qui avait quitté ce lieu avait pris la peine de récurer l'évier de métal jusqu'à ce qu'il brille, et il s'imagina Frau Pollak debout devant sa surface, laine d'acier à la main, sa valise déjà dans la cour. Les ustensiles étaient poussiéreux, mais aucun n'était sale.

Passé la cuisine s'ouvrait un autre corridor, lequel menait à son tour à un atelier de mécanicien maintenant dépourvu d'outils mais où flottait encore la puissante odeur des huiles à moteur. Sur sa droite, les portes de garage étaient grandes ouvertes, révélant le bleu du ciel. Il sortit et vit que la fillette l'attendait près de la pile de détritux qu'elle lui avait

montrée plus tôt. Les bras dressés au-dessus de sa tête, elle effectuait une série de gauches pirouettes qui faisaient voler haut les bords de sa robe violette. La cour était à l'abandon, mais les déchets qui la jonchaient étaient moins nombreux qu'il y paraissait de l'extérieur. La plupart des rebuts se trouvaient à l'avant, où les gens s'étaient débarrassés de déchets domestiques en les balançant par-dessus la clôture. On voyait des trognons de choux et des épluchures de pommes de terre parmi des bouteilles brisées et la carcasse d'un vélo si rouillé qu'il en était inutilisable. Un tas de journaux gonflés pourrissaient au soleil.

En le voyant s'approcher, la fillette dégagea un espace sur le sol à l'aide de ses espadrilles sales, puis se jeta par terre comme en proie à une crise soudaine. Elle plia ses membres dans une curieuse position, un genou levé bien haut sur la poitrine, l'autre étiré derrière elle, les deux bras serrés au-dessus de la tête. Le médecin se leva sur la pointe des pieds pour vérifier que personne ne les regardait de l'autre côté de la clôture, puis il s'accroupit près de la fillette, baissant sa robe là où elle exposait l'ourlet de son sous-vêtement crasseux.

«Tu ne devrais pas faire ça, dit-il doucement, tu vas te salir.

— Comme ça, répondit-elle. Et le ventre était tout coupé.»

Elle montra son abdomen et fit une grimace de dégoût. «Il y avait des rats, vous savez, mais les

gamins leur ont lancé des roches et ils les ont chassés.

— Et tu as vraiment vu ça de tes yeux ?

— Pas *ça*, *lui*, le corrigea-t-elle, puis elle hocha la tête. Il s'appelait Walter.

— Walter, reprit-il. C'est un drôle de nom pour un chien. »

Elle se releva et s'épousseta les genoux. « *Herr* concierge dit que c'est mieux comme ça parce qu'il était tellement vieux. »

Elle lui lança un regard pour voir ce qu'il en pensait.

« C'est probablement vrai, dit-il à contrecœur, agacé que l'homme ait été si franc avec la fillette. Mais ce n'est pas une belle façon de mourir.

— Non », opina-t-elle et pendant un instant il lut dans ses yeux l'épouvante et l'horreur qu'avait fait naître en elle la vue du chien éventré de Speckstein.

Elle tendit le bras vers lui et il lui prit de nouveau la main. Ensemble, ils traversèrent le garage et la cuisine, et les méandres des corridors au-delà. La fillette était maintenant silencieuse, perdue dans ses pensées. Quand ils arrivèrent devant la porte, elle le tira par la main et l'arrêta ; pressa de nouveau les tempes contre le grillage près de la poignée.

« J'ai entendu le policier dire quelque chose, chuchota-t-elle doucement, puis elle suça ses lèvres.

Il a dit... Il a dit que le chien s'était "vidé de son sang ailleurs". Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire qu'il n'y avait pas assez de sang sur place. Il doit avoir été tué ailleurs. »

Elle hocha la tête ; détourna les yeux et se plaça dos à la porte : un gardien bossu, des couettes en guise de casque, les lèvres enroulées vers l'intérieur sur la double rangée de dents.

Ils étaient revenus devant leur propre immeuble quand elle parla de nouveau.

« Je n'ai pas aimé ce policier.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il a dit que père était un ivrogne, expliqua-t-elle patiemment, comme si elle s'adressait à un enfant plus jeune qu'elle. C'est vrai, vous savez, mais ce n'était pas charitable de le dire. Vous ne trouvez pas ? »

Les yeux de la fillette étaient de nouveau fixés sur lui, sérieux, tourmentés, espiègles. Il n'aurait pas cru qu'une enfant puisse avoir des yeux pareils.

« Quel âge as-tu ? demanda-t-il en secouant la tête, sidéré.

— Neuf ans, répondit-elle. Presque dix. Dans trente-huit jours.

— Tu es une petite fille très intelligente », dit-il. Elle rougit de plaisir et franchit la porte à cloche-pied, le corps tordu comme celui d'une poupée cassée.

Elle courut jusqu'à une boîte aux lettres, leva le bras pour soulever le rabat afin d'en fouiller l'intérieur, sortit une enveloppe pliée. Chaque pas était une danse brisée — brisée, mais danse quand même. Il avait conscience qu'elle se donnait en spectacle pour son bénéfice et il crut voir à son sourire qu'elle en était consciente aussi. Elle se rapprocha encore une fois du seuil où il se tenait, les mains toujours posées sur la porte de devant.

« Vous voulez savoir qui a fait ça ? » demanda-t-elle, et elle plia un doigt dans sa direction.

Beer s'inclina en avant.

« Le chien ? demanda-t-il, surpris. Tu veux dire que tu le sais ? »

— Le *Quand-on-est*, chuchota-t-elle d'un ton très sérieux, prononçant les mots comme si elle n'était pas trop sûre de l'intonation à leur donner.

— Le *Quand-on-est* ? » demanda-t-il.

Elle hocha la tête, leva un doigt devant chacun de ses yeux et étira les paupières jusqu'à ce qu'elles forment deux fentes étroites. « Il joue de la trompette. »

— Le *Quand-on-est* joue de la trompette.

— Peut-être », dit-elle, puis elle tourna les talons, comme si elle n'était plus certaine d'avoir bien fait de partager son secret.

Il regarda au-delà de la fillette, dans la maison plongée dans la pénombre.

« Vous venez ? demanda-t-elle.

— Non, Anneliese, j'ai une course à faire.

— Alors au revoir, Anton Beer.

— Oui, au revoir. »

Il la regarda traverser la cour au pas de course jusqu'à l'escalier de derrière, sa jambe droite plus longue que la gauche.

Ce n'est qu'une fois qu'elle eut disparu qu'il tourna le dos et se dirigea vers l'arrêt de tram plus loin dans la rue.

Souriante, tordue, Anneliese Grotter dit au revoir au médecin et monta en courant jusque chez elle. L'escalier lui posait quelque difficulté, les marches étaient trop hautes, et elle était à bout de souffle quand elle atteignit la porte de l'appartement et se mit à fouiller dans ses poches pour y trouver la clef. Son père n'était pas encore rentré. Il revenait rarement avant huit heures, et elle avait pris l'habitude de manger avant son retour, puis de déposer son dîner à son intention sur la table de la cuisine. Elle s'asseyait avec lui pour le regarder manger, petite fille bossue perchée sur le comptoir, frappant du talon contre la porte de l'armoire. Parfois, quand il était de bonne humeur, il lui racontait des histoires du travail, sur le jour où la mère du patron était venue visiter l'usine et avait passé un savon à son fils parce qu'il criait après les hommes, ou sur le collègue qui avait bu toute l'huile d'une boîte de sardines polonaises et qui, quelques minutes plus tard, avait fait dans son pantalon. Ces jours-là elle riait et s'assurait qu'il se resservait. Il y avait des soirs où il ne prenait qu'une bouchée. Il y avait des soirs où il n'y avait plus rien à manger et plus d'argent, et il restait

assis à jurer, passant ses mains sales dans ses cheveux bouclés.

La fillette grimpa sur une chaise et examina le contenu des armoires. Il restait un bout de fromage, un pot de concombres marinés et une demi-miche de pain rassis qu'elle pourrait lui faire griller. Ils n'avaient plus de beurre, mais le bol de terre cuite était plein de lard de porc que son père avait rapporté du travail le lundi précédent, et il y avait un quart de chou et quelques carottes pour la soupe. Satisfaite, elle sortit le lard et le pain, descendit gauchement de son perchoir ; se prépara un sandwich, le mangea, puis but longuement au robinet.

Rassasiée, elle regarda sous l'évier pour vérifier combien il restait de bouteilles d'alcool. Son père se fâchait quand ils n'en avaient plus, et c'était à elle qu'il incombait de s'assurer que les réserves ne soient pas à sec. Elle compta une bouteille de schnaps et cinq de bière ; trois doigts de vin hongrois. Ça irait, mais il lui faudrait courir après l'école le lendemain pour en acheter d'autres du vendeur grassouillet et souriant devant l'église. L'argent et les coupons se trouvaient dans le tiroir de la commode du couloir. Elle les répandit sur la table de la cuisine et compta ce qu'il lui en coûterait, mit deux sous de côté pour un bâton de réglisse et trois bonbons de sucre cuit. Ses corvées terminées, elle courut dans la chambre où elle dormait seule. Sa catapulte en bois s'y trouvait, ainsi que l'ourson qu'elle appelait « Kaiser San » pour des raisons que même elle n'arrivait plus à se rappeler. Elle se blottit avec lui sous ses couvertures,

faisant une caverne pour elle et son petit ami. Là, elle resta à réfléchir, et se fâcha contre elle-même.

« J'aurais dû tenir ma langue ! » dit-elle tout haut en serrant l'ourson contre sa poitrine.

« C'est seulement parce qu'il a dit que j'étais intelligente ! expliqua-t-elle à Kaiser San. Mais ce n'était pas un mensonge, et rien dont il faut se confesser au curé. C'était plus une fanfaronnade, parce qu'en vérité, je ne sais pas. Mais Frau Vesalius a dit que c'était le Quand-on-est pour sûr. »

Elle se tut, heureuse d'avoir pu s'expliquer, ne serait-ce qu'à un ourson qu'elle savait ne pas être tout à fait réel. Elle le prit pourtant quelques minutes plus tard quand elle se leva pour ouvrir la porte menant à la chambre de son père. Il flottait dans la pièce poussiéreuse une odeur de cigarette et de lessive sale. Elle n'était pas autorisée à y faire le ménage et avait maintenant l'impression de poser quelque geste illicite en escaladant une pile de vêtements sales et de papiers chiffonnés. Dans le lit aussi large qu'elle se le rappelait, le drap de coton était taché de sueur d'un côté seulement. L'autre était très lisse ; poussiéreux lui aussi, il faut bien le dire, mais ne portant aucune empreinte, comme si le matelas n'avait jamais servi. Sur le drap était posé un oreiller inutilisé dans une taie de coton qui, d'aussi loin que la fillette s'en souvînt, n'avait jamais été changée.

Mais elle n'était pas là pour caresser le drap de sa mère, même si elle l'effleura brièvement, avec une sorte de hâte timide, comme si elle tendait la main

pour flatter un chien inconnu. Puis elle tomba à genoux devant la commode de son père. Là, sous le regard en boutons de Kaiser San, elle ouvrit les tiroirs, un à un, et palpa soigneusement leur contenu, un livre, quelques chaussettes, un album de photos. Elle le trouva enfin dissimulé parmi les camisolles, le sortit et déplia la lame ; se rappela son père qui le serrait en se tenant l'abdomen, la pointe du couteau creusant une fossette dans sa peau pâle et poilue.

« Il ne ferait pas ça, chuchota-t-elle à l'ourson. Il ne ferait sûrement pas ça. »

« Jamais jamais il ne ferait ça. »

Comme Kaiser San ne lui répondait pas, elle le prit dans ses mains et glissa un doigt dans le trou laissé à la base de son cou par des points ayant cédé dans la couture, ce qui lui inclinait perpétuellement la tête vers l'avant. « Il a l'air bossu », lui avait lancé son père, pas assez ivre pour ne pas se rendre compte de ce qu'il disait. Elle replia la lame dans la poignée et poussa le couteau dans le trou jusqu'à ce qu'il ait disparu. Après avoir palpé l'ourson à la recherche d'une bosse, elle le glissa sous son bras, satisfaite, ferma tous les tiroirs et sortit de la chambre sur la pointe des pieds.

Il était sept heures et quart. Son père ne rentrerait pas avant une demi-heure. Une voix radiodiffusée entrait par la fenêtre, furieuse et insistante, et elle passa le temps devant le miroir, synchronisant ses lèvres pour épouser le rythme des paroles aboyées.

Des gestes qui accompagnaient cette voix, et le rectangle d'une moustache noire : un gamin les lui avait enseignés (furtivement, derrière un arbre), dans la cour d'école après la classe, les mains serrées en poings, en hurlant des insanités vers le ciel. Elle s'y essayait maintenant, le dos courbé comme celui de son ourson, deux doigts de cirage à chaussures puant sous le nez, et elle pouffa quand elle eut l'impression d'y être parvenue. Elle le montrerait à son père plus tard, et ils riraient ensemble pendant qu'il boirait.

Deux

Carl Friedrich Wilhelm Großmann rencontrait ses victimes autour d'Andreasplatz, dans le district berlinois de Friedrichsbain. Dans plusieurs des cas, il s'agissait de femmes voyageant seules ; ce n'étaient pas toutes des prostituées professionnelles. Les voisins ont vu ces femmes entrer dans son appartement ; apparemment, aucune d'entre elles n'y resta très longtemps, bien qu'il fût difficile de dire à quel moment exactement chacune était repartie. Dans les comptes rendus des témoins compilés après l'arrestation de Großmann, certains suggérèrent l'avoir aperçu avec une cinquantaine de compagnes, voire davantage. Il leur offrait le gîte et le couvert. C'était un quartier de la ville où l'idée de payer pour les plaisirs de la chair en fournissant un toit ne choquait pas. Personne ne s'était étonné des bruits qui s'ensuivaient. Jamais on n'entendit rien d'aussi univoque qu'un appel à l'aide.

Carl Großmann était boucher de formation. Il tenait une échoppe de saucisses à la gare de train, avait toujours de la viande. On ne put l'accuser que de trois meurtres ; un corps fut découvert, encore sanglant, dans son lit. On imagine le détective rabattant le drap détrempé, frémissant en le découvrant collé à la peau froide de la victime. Les juges de Großmann n'eurent pas le temps d'arriver à un verdict. Il se pendit dans sa cellule le 5 juillet 1922. Tout cela se passait à Berlin : loin de Vienne, où nul personnage semblable n'avait jamais été jugé.

Il était dix heures moins le quart. Elle était venue plus tôt ce soir-là, le second, et s'était présentée plus habillée, dans une robe d'intérieur amidonnée et un châle de laine, ses fausses perles luisant d'un éclat mat sur le tissu.

« Frau Vesalius, dit-il en guise de salutation, remarquant ses yeux, son sourire moqueur, le ton servile qu'elle empruntait pour lui répondre.

— Docteur Beer. S'il vous plaît. » De la main, elle pointait vers le bas, dans la cage d'escalier mal éclairée. « Je suis désolée de vous déranger. »

Elle se retourna sans attendre de réponse et se dirigea vers les marches d'un pas traînant.

Il n'eut pas besoin d'aller chercher sa trousse. Elle se trouvait prête à côté de la porte depuis deux heures et il s'était penché pour l'attraper dès qu'il avait entendu la sonnette ; avait déverrouillé le pêne dormant avec sa poignée pendant lourdement à son poignet. Toute la soirée il s'était dépêché, avait pris un dîner pressé, suivi d'un bain précipité, impatient

de recevoir l'appel qu'il attendait. Il s'était rendu en ville expressément pour être certain qu'on ne le dérangerait pas, puis avait senti les heures s'étirer devant lui comme une vallée à franchir. Il avait essayé de lire, était allé chercher un numéro d'une revue médicale qu'il souhaitait étudier depuis longtemps et s'était assis, jambes croisées devant lui, dans son fauteuil préféré près de la lampe dans le coin de la pièce. Rien n'y fit. Tout ce qu'il réussit fut de répandre du thé sur ses doctes pages et, plus tard, après avoir changé de boisson, d'y renverser un demi-gobelet de brandy. Il était difficile de dire pourquoi la perspective de revoir la jeune fille l'excitait à ce point. Un témoin aurait pu croire qu'il était tombé amoureux comme quelque bête de collégien noircissant son cahier de vers larmoyants. Cette idée était absurde. Il appréciait le mystère, voilà tout, tentait-il de se rassurer. Beer avait mené une existence morne depuis le départ de sa femme et sa démission de l'hôpital. Il avait perdu contact avec bon nombre de ses amis, dont certains avaient rempli des formulaires pour se joindre au Parti.

Ils descendirent comme ils l'avaient fait la veille, la femme de charge ouvrant la marche d'un pas alourdi par les rhumatismes jusqu'à ce qu'il la dépasse pour continuer devant. Une fois dans l'appartement, il tourna à droite machinalement et rougit en voyant la jeune fille émerger de sa chambre. Elle portait encore les vêtements qu'elle avait revêtus pour la journée, même si son chemisier chiffonné sortait de la taille de sa jupe et bâillait à la gorge et à la poitrine. Elle s'était peut-être endormie tout habillée,

apparaissait maintenant en quête d'un verre d'eau, ou pour se vider la vessie. En apercevant Beer, elle s'arrêta tout net et leva les mains à ses cheveux comme pour s'assurer qu'elle n'y avait pas oublié de bigoudis. Elle ignorait qu'on l'avait envoyé chercher.

« Par ici, s'il vous plaît, marmonna Vesalius en tirant d'un petit coup ferme sur sa manche. Le professeur voudrait vous dire un mot. »

Surpris, Beer tourna malgré lui le dos à la jeune fille. Vesalius le guida vers la gauche, plus loin, jusqu'à des portes doubles qui séparaient du reste de l'appartement les pièces donnant sur la rue principale. Elle leva la main pour cogner, une série de petits coups rapides qui témoignaient de sa délicatesse de tempérament. Puis, sans attendre de réponse, elle ouvrit la porte, attrapa le médecin par le bras et le poussa dans l'interstice large d'une trentaine de centimètres pour refermer le battant derrière lui. Il remarqua qu'elle avait la poigne extraordinairement puissante ; elle l'avait pincé à travers son pardessus et sa chemise. Il resta un moment immobile à se frotter le bras tout en examinant ce qui l'entourait.

Il était seul. La pièce était spacieuse et bien meublée, éclairée parcimonieusement par un chandelier à six branches dont chacune était coiffée d'une timide ampoule jaune. Il y avait un piano à queue à sa droite et une table de salle à manger de l'autre côté ; des fauteuils regroupés sous une rangée de fenêtres fermées sur la nuit d'automne. Des livres emplissaient les murs derrière lui, rangés sur des

étagères en cerisier qui grimpaient haut vers le plafond de près de quatre mètres, quelque quatre ou cinq cents volumes selon son estimation instinctive. Il reconnut quelques ouvrages de médecine, de longues rangées de périodiques reliés en toile côtoyant les classiques de l'anatomie et de l'étiologie, Benedikt et Koch, *L'atlas du cerveau* de Näcke. Peu de choses dans la pièce laissaient deviner le métier actuel du propriétaire des lieux. Une gravure du *Rhinocéros* de Dürer était accrochée à la cimaise dans un cadre doré non loin des canapés, au-dessus d'un guéridon où était disposé un assortiment de flacons en cristal, l'ambre de leur contenu accentué par une chandelle.

« Ah, docteur Beer. Je ne vous ai pas entendu frapper. C'est très gentil à vous de venir si tard. »

Son hôte émergea d'une porte à sa gauche, sa silhouette se découpant sur les lumières plus vives qui brillaient derrière lui. Du geste, il invita Beer à le suivre dans ce qui se révéla être son bureau ; prit position non loin de son pupitre, dos raide, épaules droites, mains levées devant lui, comme s'il ajustait un lutrin. C'était un vieil homme, soixante-dix ans passés, le sommet du crâne dégarni, le visage encadré par une barbe à l'ancienne ; il avait toujours ses dents, jaunies et quelque peu visqueuses, comme si elles étaient recouvertes d'une pellicule de mucus ; aux oreilles les touffes de poils couleur laine d'acier qui sont le propre du vieil âge. Speckstein était en vêtements habillés, pantalon de laine, veste et veston, un double nœud à sa cravate à la mode anglaise ;

ses lunettes cerclées d'une fine monture de métal agrandissaient une paire d'yeux à l'expression douce ; les chaussures étaient usées et sans apprêt, l'ourlet de son pantalon et ses coudes portaient des traces d'usure. Quand il parlait, sa voix avait un musicalité viennoise à l'ancienne mode qui ramenait Beer à l'époque des conférences que donnait le professeur à l'université : la patiente aisance avec laquelle il livrait ses explications, la voix transformant en douce musique les mots *mons veneris, vulva, pe-rine-um*, et il ne s'élevait guère plus qu'un gloussement des premières rangées de jeunes hommes pour qui ces termes gardaient un caractère mythique, enseignes menant à des secrets qu'ils n'avaient qu'effleurés dans la pénombre chez quelque catin. C'était avant que la salle d'anatomie n'ait dépouillé le corps féminin de ses mystères : des files d'hommes avec encore un pied dans l'enfance qui prélevaient des tranches d'une matrice, leur malaise maintenant noyé dans le latin. Speckstein n'était plus là pour les observer. Il était en cour en train de défendre son honneur contre quelque « accusation bestiale », pour reprendre ses paroles citées par les journaux, en train de le défendre en vain, s'avéra-t-il, après quoi il quitta la profession. Il avait fallu l'*Anschluss* pour amener un renversement de fortune.

« Je vous en prie, docteur. Asseyez-vous. »

Le vieil homme se retourna un instant pour fermer la seule fenêtre de la pièce, les isolant du bruit de la rue. Cela donna à Beer le temps de jeter un coup d'œil autour de lui. Meublé avec le faste d'un empire

maintenant disparu, le bureau ressemblait au salon. Il s'y trouvait d'autres bibliothèques, une horloge grand-père et un fauteuil de gynécologue d'un modèle en vogue dans les années 1890, recouvert de cuivre vert, muni de repose-pieds en ébène pour aider la patiente à écarter les genoux, l'appui-tête rendu luisant par des années d'usage. Le pupitre était jonché de calepins et de chemises en tissu ; une tête en bronze de Mozart était posée sur une liasse de notes. Il y avait un vase chinois au rebord ébréché, et un nu de bon goût dessiné au fusain ; le portrait de Speckstein bras dessus bras dessous avec sa *mama*. Derrière eux, sur un crochet fixé à la porte entrebâillée, pendait son uniforme, qui ressemblait à l'ombre d'un deuxième homme. Beer trouva un fauteuil près du mur et le tira au centre de la pièce avant de s'asseoir. Son hôte, remarqua-t-il, resta debout.

« Quelque chose à boire, peut-être. Un brandy, ou bien un verre de vin ? » Speckstein fit un geste en direction du salon puis laissa tomber le bras quand Beer secoua la tête.

« Mes excuses. Vous devez vous demander la raison de votre présence ici. » Il soupira d'un air bon-homme, sourit, serrant les mains derrière son dos. « Je crois comprendre que vous avez soigné les maux de ma nièce.

— Votre femme de charge est venue me chercher tard hier soir.

— En effet. Et votre diagnostic ? »

Beer remua dans son fauteuil, leva les yeux vers l'homme qui souriait.

« Je ne suis pas arrivé à une conclusion définitive. »

Speckstein hocha la tête, leva les bras devant sa poitrine, comme pour réconforter un enfant apeuré.

« Vous pouvez parler franchement, je vous assure, docteur Beer. Croyez-vous qu'elle joue la comédie ? J'ai tenté de l'ausculter moi-même, vous savez, mais elle n'a pas cessé de crier jusqu'à ce que je quitte la pièce.

— C'est difficile à dire, répondit Beer après un court silence, se demandant s'il trahissait la confiance de sa patiente. J'ai l'impression que votre nièce est le genre de personne pour qui le réel et le fantastique se confondent. Je ne crois pas qu'elle soit mal intentionnée, si c'est ce que vous me demandez. »

Speckstein hocha la tête, s'humecta les lèvres. « Je pense que ça lui inflige une certaine pression. Le fait de vivre chez moi, je veux dire. Son père estime que je suis un opportuniste, et un pervers. » Il sourit en prononçant cette dernière phrase, avec regret mais non sans profondeur de sentiment, le sourire s'effritant pour céder la place à un masque de chagrin ancien.

« Vous savez, bien sûr, de quoi je veux parler. »

Beer haussa les épaules, gêné pour le vieil homme. Il se prit néanmoins à insister : « Pourquoi son père vous l'a-t-il envoyée, dans ce cas ?

— Pour l'université. Il m'a demandé de lui trouver une place. Il rêve que sa fille devienne médecin aussi.

— Fille unique, j'imagine.

— Sa sœur est morte quand elles étaient enfants. Vous croyez qu'elle est disposée aux études ?

— Je ne l'ai vue qu'une fois, *Herr* professeur. »

Speckstein opina du chef, comme s'il appréciait la circonspection de Beer, puis se retourna tout à coup pour prendre une chemise sur son bureau.

« J'espère que vous pourrez l'aider, docteur Beer. Je l'espère sincèrement. Mais je voulais aussi vous voir pour autre chose. » Son visage fut gagné par l'émotion, ses yeux se brouillèrent derrière les fines montures de métal. « Quelqu'un a tué mon chien. J'ai des raisons de croire que la même personne veut s'en prendre à moi. »

Il tendit la chemise, puis saisit la main de Beer quand celui-ci voulut la prendre, la serrant au creux de sa paume dans un geste à l'ancienne mode, avunculaire et puissant. « J'aimerais avoir votre avis sur la question. »

Il lâcha la main de Beer avant que son étreinte ne devienne importune ; se retourna pour reprendre contenance ; alla chercher une boîte de cigarettes pour Beer tandis que ce dernier feuilletait les documents, puis s'arrogea l'« honneur » de faire flamber l'allumette, chacun de ses gestes marqué par la déli-

catesse d'une génération disparue. Beer en fut gêné, il s'étouffa avec la fumée qu'il avait inhalée, se mit à tousser dans les photographies.

Ces photographies représentaient des morts. Les premières montraient la carcasse du chien photographiée sous différents angles. Suivait le croquis d'une scène de crime dessiné aux crayons de couleur qui détaillait les taches de sang dans la cour et classait les motifs des traces projetées selon les principes énoncés par Hans Gross. Il y avait ensuite un homme en uniforme, poignardé dans l'œil, le menton flasque pendant sur la masse de sa poitrine. Il était mort dehors, à cinq coins de rue de la pièce où ils se trouvaient ; il y avait un tabac où l'on vendait des spiritueux et de la bière, une cour d'école et une église, une fontaine au bec brisé. D'autres clichés suivaient où le sang semblait aussi sombre que l'encre sur les photographies noir et blanc éclairées au flash. Au milieu des clichés se trouvaient des folios où étaient dactylographiés des rapports d'autopsie ; des comptes rendus détaillés d'interrogatoires de témoins ayant été écartés. Beer feuilleta jusqu'à la fin. Il compta un total de quatre morts.

« Ce sont des dossiers de police, dit-il en remplaçant les documents dans la chemise. Je n'ai pas le droit... »

Speckstein l'interrompt et se rapprocha de nouveau pour se tenir près de son épaule, une main sur le dossier du fauteuil de Beer. « C'est entièrement à ma discrétion. J'ai demandé ces dossiers expressément. Au chef de la police. Je jouis de quelque influence, vous comprenez.

— Je ne vois pas comment je peux vous être utile. Je ne suis qu'un médecin de famille.

— Vous êtes trop modeste, docteur Beer. »

Speckstein alla à la bibliothèque où il effleura un livre rangé à hauteur d'yeux et dont le dos était embossé de caractères dorés. Beer le reconnut tout de suite.

« Votre thèse était un ouvrage remarquable. Un grand avancement en matière de psychologie juridique. Sans parler de vos articles sur la cruauté pathologique envers les animaux et de la conférence sur la pathographie comparative que vous avez donnée lors du colloque de Bergen. Je crois me souvenir qu'Aschaffenburg vous avait personnellement louangé dans le compte rendu qu'il avait publié dans le *Monatsschrift*. »

Il lança un coup d'œil à Beer, joignit les mains devant ses lèvres comme s'il était en prière.

« Quelqu'un a tué mon chien, docteur Beer. L'a massacré. Juste ici, dans la cour de l'autre côté de la rue.

— Walter, fit Beer, un peu ému malgré lui.

— Oui. Walter. Tout ce que je vous demande, c'est de jeter un coup d'œil à ces dossiers. Et de parler à la police. Un certain Boltzmann. Comme le physicien. Avec votre permission, je lui demanderai de venir vous voir pour discuter de l'affaire. »

Beer acquiesça d'un hochement de tête et d'un haussement d'épaules.

« Si vous croyez que je peux être utile... », marmonna-t-il sans finir sa phrase, puis il se leva pour prendre congé de l'homme. Pendant un moment, il se demanda comment effectuer sa sortie.

« Je dois partir », dit-il vaguement. Il fut pris de court quand Speckstein se précipita de nouveau pour lui saisir la main. Il ne la lâcha pas, la serrant entre ses deux paumes, les jointures mouchetées de grains de beauté noirs.

« Je vous suis bien reconnaissant », murmura-t-il en cherchant le regard de Beer, puis il se tourna d'un coup sec et revint à son bureau, qu'il fouilla frénétiquement.

Beer se dépêcha de gagner la porte, mais il ne fut pas étonné quand Speckstein choisit de reprendre la parole.

« Une dernière chose, docteur Beer », dit-il, baissant la voix afin de bien marquer pour son interlocuteur le changement de sujet. Le médecin nota que ses mains avaient trouvé ce qu'elles cherchaient, une autre sorte de dossier dont les couvertures reliées en toile portaient, en caractères hauts de cinq centimètres, l'adresse de leur immeuble. Ce n'était pas un dossier de police à proprement parler, bien que son contenu eût facilement pu être transmis à la police. Il appartenait plutôt au domaine d'activité grâce auquel, au cours de ces dernières années,

Speckstein avait retrouvé une position sociale enviable, aidé en cela par un calepin et une série d'informateurs.

« J'espère que vous ne m'en voudrez pas si je vous rappelle d'être prudent. En toute chose. C'est... » Le vieil homme chercha le mot juste. « ... une époque bien peu charitable. »

Beer resta un moment immobile à essayer de deviner ce que Speckstein lui disait exactement. Son visage semblait ouvert, dénué de toute intention malveillante, ses yeux doux luisaient derrière leurs lunettes. Seules ses dents avaient piètre apparence : jaunies, couvertes de salive. De l'endroit où se tenait Beer, déjà à moitié dans l'embrasure de la porte, on ne pouvait voir l'uniforme suspendu, fraîchement repassé, à son crochet en fer. Il ne lui fallut qu'un moment pour trouver les paroles appropriées.

« Certainement, professeur. *Heil Hitler*.

— *Heil Hitler* », dit Speckstein, souriant tristement tandis que Beer prenait congé comme tout bon Allemand devait le faire. Ni l'un ni l'autre ne levèrent le bras pour compléter le salut.

Quand Beer passa les portes doubles séparant les quartiers du professeur du reste de l'appartement, il découvrit Vesalius et Zuzka flanquant l'entrée. Comme la porte était restée entrouverte, il se demanda ce qu'elles avaient pu entendre, debout de part et d'autre de la porte, à ne pas se quitter des yeux, chacune appuyée dos au mur. La jeune fille avait le visage congestionné et elle frissonnait, des spasmes parcourant son cou et ses membres. Il s'approcha d'elle et, tandis qu'il levait la main pour vérifier la température de ses joues, la trousse qu'il n'avait pas lâchée pendant tout ce temps lui heurta bêtement l'épaule.

« Vous êtes froide comme de la glace », dit-il, surpris, et il entendit ses poumons émettre un sifflement. Derrière lui, Vesalius renifla, puis dit à voix haute ce qu'il pensait lui-même.

« Vous devez l'examiner sur-le-champ, *Herr Doktor*.

— Oui, je pense que vous avez raison », marmonna-t-il en attrapant le coude de la jeune fille.

Ensemble, ils se rendirent à sa chambre, où il la fit asseoir sur son lit.

« Une bouillotte, s'il vous plaît », dit-il par-dessus son épaule. Son regard rencontra celui de la femme de charge.

« Tout de suite, docteur Beer. Quelle chance que vous soyez ici. »

Elle se retourna en s'inclinant et Beer dit à sa patiente d'enfiler sa robe de nuit, après quoi il sortit dans le couloir. Pendant une seconde, il regretta que Vesalius ne puisse être témoin de sa délicatesse pour en rendre compte plus tard à son maître, mais elle était bel et bien partie, et faisait du bruit dans la cuisine. Il entendait les éclaboussures de l'eau qu'on verse dans le bec d'une bouilloire. La jeune fille le rappela bien avant que l'eau eût bouilli. Elle était allongée sur son lit, le corps exposé sous sa robe de nuit trop mince pour ne pas donner une impression de nudité.

« Vous devez rester au chaud », dit-il d'un ton sévère, et il la regarda s'enrouler dans ses draps, traînant un bras et une jambe, les poumons luttant à chaque inspiration.

« Avez-vous perdu de la sensibilité ? » lui demanda-t-il en saisissant son mollet qu'il laissa retomber brusquement quand il entendit derrière lui le pas de Vesalius, déjà beaucoup trop proche.

« La bouillotte, dit-elle en la lui tendant comme un nourrisson à qui l'on doit faire faire son rot. Elle n'a

rien de grave, n'est-ce pas? On ne peut pas dormir avec cette inquiétude.»

Beer lui signifia son congé sans un mot puis ferma la porte derrière elle, se demanda combien de temps elle resterait là, suspendue à la moindre de ses paroles. Il n'y pouvait pas grand-chose, aussi se retourna-t-il vers sa patiente; tira la chaise sur laquelle il s'était assis la veille; étendit le bras sous l'édredon pour y poser la bouillotte, après quoi il saisit le poignet de la jeune fille et prit son pouls. Cela semblait l'avoir un peu calmée, sa peau était en train de se réchauffer. Seuls ses poumons semblaient encore l'incommoder, un chuintement rythmique s'élevait dans la chambre comme le lointain sifflement d'un train. Ils restèrent sans dire un mot, ne prêtant attention qu'à sa respiration, jusqu'à ce que Beer prenne conscience que celle-ci avait un écho tout aussi régulier, à l'urgence grandissante. Le son qui entraît par la fenêtre ouverte devenait lentement de plus en plus aigu — le gémissement rythmé d'une femme en train de faire l'amour. Ils l'écoutèrent en silence, en évitant de se regarder. Le souffle de la jeune fille n'était plus qu'un murmure sous ces halètements réguliers et inassouvis. Le rythme accéléra, puis se brisa. On pouvait presque goûter sur sa langue l'ultime grognement de satisfaction. Quand ce fut fini, Beer se leva et alla fermer la fenêtre. Avant qu'il ne se rassoie, la jeune fille déplaça ses jambes sous l'édredon en duvet dont la surface ondula sous l'effet de ses cuisses en ciseau. Il y avait dans son geste quelque chose de si gauchement calculé qu'il fut tenté de s'en aller sans plus de cérémonie.

Il baissa les yeux et lui laissa le soin de dissiper le malaise. Elle prit son temps. Enfin elle se redressa, enroula les draps autour de ses épaules.

« Je me sens mieux, dit-elle. Merci. »

Elle se leva lentement et, le bord de son édredon traînant derrière elle, se rendit à la fenêtre qu'il venait de fermer.

« Je devrais partir, alors. Vous laisser vous reposer. » Beer se leva de sa chaise, puis se pencha pour récupérer sa trousse ainsi que les dossiers que lui avait donnés Speckstein.

« Je reviendrai demain faire une prise de sang. Vous souffrez peut-être d'une infection.

— Restez », dit-elle en tendant la main, laissant du coup tomber la moitié de l'édredon. Ses doigts l'effleuraient presque maintenant, mais elle suspendit son geste à quelques centimètres de son épaule.

« Restez cette nuit. Il faut que vous voyiez quelque chose. »

Il hésita, tentant de percer à jour ses intentions et se demandant ce qu'en penserait Speckstein. Elle devina ce qui le préoccupait.

« C'est important, insista-t-elle. Vous pourrez dire que j'ai eu une crise. »

Il haussa les épaules et acquiesça d'un hochement de tête. La fenêtre fermée lui montrait la réflexion de la jeune fille, lui révélant son sourire. Elle avait les

yeux fixés plus loin, au-delà de son reflet, dans la cour.

« Qu'est-ce que vous regardez ?

— La petite fille. Elle est triste ce soir.

— Pourquoi ?

— Son père. »

Elle pointa du doigt et il se rapprocha, partageant avec elle l'espace devant le carreau étroit. De l'autre côté, il vit Anneliese encadrée par deux pots à fleurs : elle leva la main en guise de salutation en reconnaissant le médecin. Dans la fenêtre voisine, Beer découvrit son père, assis devant la table de cuisine encombrée, le visage enfoui dans son bras replié.

« Il dort ? demanda Beer, mais Zuzka secoua la tête.

— Il pleure. Ça lui arrive certains soirs. Ça cause du chagrin à la petite.

— Elle devrait être couchée à cette heure.

— Je suis d'accord. »

Elle libéra une fois de plus ses bras de l'édredon, plia les mains sous sa joue, enjoignant à Anneliese d'aller se coucher. À la grande surprise de Beer, la fillette obéit : hocha non seulement la tête mais le torse tout entier, leur souffla un baiser depuis l'autre côté de la cour puis se retourna, un ourson pendant à sa main.

« Restons ici un moment, le temps qu'elle s'endorme. Elle peut nous voir de son lit. »

Ils restèrent où ils étaient, trop proches l'un de l'autre devant le petit carreau, à sonder l'obscurité. Un faible nombre de fenêtres montraient des traces de vie, de minces rais de lumière filtrant de rideaux tirés, leurs coutures flambant telles des brèches ouvertes dans la nuit. Dans le silence qui s'était fait autour d'eux, Zuzka se mit à les énumérer, comptant d'abord à mi-voix pour reprendre bientôt un ton normal, pliant un doigt chaque fois qu'elle prononçait un nom.

« La famille Berger, psalmodia-t-elle en pointant une rangée de fenêtres immédiatement au-dessus de celles de la fillette. C'est leur garçon, Lutz, qui a sa lumière allumée. Il vient d'avoir quatorze ans. Je l'ai vu essayer sa chemise un peu plus tôt aujourd'hui. *Hitlerjugend*. Il chante leurs chansons. Et là (elle montra du doigt l'aile latérale, une fenêtre au troisième étage à leur gauche), c'est Klara Kovacs. Elle est divorcée, à ce qu'on dit, et elle gagne sa vie en donnant des leçons d'anglais. Elle a un petit chat tigré, il passe ses journées assis au soleil. Frau Vesalius m'a dit qu'elle n'enseignait pas que l'anglais. » Elle s'interrompit pour se lécher les lèvres. « Et juste au-dessus, c'est Josef Kopp. Il a perdu une jambe à la guerre. Je ne l'ai jamais vu quitter son appartement. On dit qu'il était peintre, dans sa jeunesse. Le seul moment où on l'aperçoit, c'est vers dix heures le soir. Je le vois en train d'observer depuis le coin de sa fenêtre, dissimulé derrière le rideau. Je crois

qu'il regarde Frau Obermann se déshabiller.» Du doigt, elle désigna l'appartement au-dessus de leurs têtes, et sourit. «*Herr* Novak m'a dit, quand il était ivre, qu'elle ne tirait jamais ses rideaux. Deux fenêtres plus à droite, c'est Gerhard Neurath, mais il est sorti maintenant. Il est veilleur de nuit. Il était autrefois serveur au Café central, mais j'ai entendu dire qu'ils l'avaient congédié parce qu'il avait une mauvaise toux.»

Elle s'interrompit pour reprendre son souffle puis s'humecta à nouveau les lèvres, sa longue langue traçant le contour de sa bouche. Beer profita de la pause.

«Est-ce qu'il vous arrive d'entendre quelqu'un jouer de la trompette? demanda-t-il.

— De la trompette? Eh bien, oui. Quelque part dans le grenier, je pense. Je l'écoute parfois s'exercer. Mais je ne l'ai jamais vu.» Elle baissa la voix jusqu'à chuchoter: «Vesalius dit que c'est un Oriental. De l'autre bout du monde.

— Le Quand-on-est, dit le docteur Beer. Le Quand-on-est joue de la trompette.

— Vous le connaissez?

— Non, dit-il en secouant la tête puis il se retourna et, pour appuyer ses propos, s'assit sur sa chaise. Vous ne devriez pas faire cela, vous savez. C'est ce que fait votre oncle: il se met debout à sa fenêtre à la nuit tombée et note les faits et gestes des voisins. Ça ne vous va pas.»

Mécontente, la jeune fille plissa le front. « Et pourquoi est-ce mal de regarder par la fenêtre ? C'est ce que tout le monde fait. Vous croyez que c'était si différent il y a deux ans ? »

Il écarta ces paroles d'un haussement d'épaules, épousseta son pantalon du dos de la main. « Il y a trop de suspects, dans ce cas-ci. » Surprenant le regard perplexe qu'elle lui lançait, il consentit à s'expliquer : « Si nous étions dans un roman policier, je veux dire. Le lecteur ne peut s'en rappeler plus de deux ou trois. » Il sourit, se pencha pour prendre sa trousse. « Vous feriez mieux de vous remettre au lit. Et je ferais mieux de m'en aller. »

— Mais vous avez promis de rester.

— Et c'est ce que j'ai fait. »

Elle retourna dans son lit, s'agenouilla sur le matelas puis bourra son oreiller de coups de poing jusqu'à ce qu'il ait pris une forme qui lui plaisait, les bretelles de sa chemise de nuit glissant de ses épaules sous la violence de ses mouvements. Dans chacun de ses gestes, elle semblait à moitié enfant et à moitié catin de village. Un homme d'une autre espèce, songea Beer, aurait sans doute depuis longtemps manigancé pour hâter la transformation. Plongeant en lui-même, il remarqua qu'il n'avait point le sang échauffé. Cette constatation le frappa presque comme un chagrin et pendant un moment il regretta de ne pouvoir l'expliquer. Mais il n'y avait pas de mots pour nommer ses sentiments, aussi se leva-t-il afin de l'aider à mettre de l'ordre dans ses

draps. Ensemble, ils eurent tôt fait de l'enfourer sous une petite montagne de duvet.

« Ça va comme ça ? demanda-t-il et elle opina, se libéra les bras et les posa sur son édredon.

— J'ai simplement un peu chaud. Qu'est-ce que mon oncle voulait vous demander ? »

Il hésita. « Vous le savez déjà, vous écoutiez à la porte. Avec la femme de charge, comme deux enfants à une réception, qui épient les adultes. »

Elle voulut nier, mais éclata de rire. « Imaginez un peu la scène, elle et moi, toutes les deux debout à la porte, chacune faisant semblant de ne pas remarquer la présence de l'autre. Elle n'arrêtait pas de me lancer des regards furieux, et je faisais de même. Nous n'avons pas raté un mot. "*Croyez-vous qu'elle joue la comédie ?*" Votre réponse lui a plu, si vous voulez savoir.

— Et vous ? »

Elle se gratta le nez, comme si cela n'avait guère d'importance pour elle ; répondit par une question.

« Qu'avez-vous pensé du professeur ?

— Je me suis dit qu'il cachait bien ses couleurs de *Zellenwart*.

— De *Zellenwart*. »

Elle avait répété le mot que, dix-huit mois plus tôt, ni l'un ni l'autre n'auraient utilisé ou même connu.

Le terme leur venait du Nord et servait à désigner une sorte d'espion public responsable de toute une rangée d'immeubles dont chacun abritait un spécimen inférieur de la même espèce, tous armés d'un calepin, d'une épinglette du Parti, d'une sacoche pleine de ressentiment. C'était, de l'avis de Beer, une occupation grossière, prise en charge par des hommes grossiers. On comptait peu de professeurs dans le domaine d'activité actuel de Speckstein.

« Mon père dit qu'il a violé une petite fille. Il y a des années de cela. C'est pour ça qu'il a dû démissionner. Il a eu de la chance de ne pas être emprisonné. »

Beer opina du chef, se cacha derrière une toux. « Quelque chose du genre. Mais il s'est montré très poli avec moi. »

— Vous l'avez trouvé sympathique. » On ne pouvait se méprendre sur le ton accusateur de sa voix. Beer soutint son regard et réfléchit à ses paroles ; songea à l'uniforme suspendu à la porte de son oncle.

« Je suppose que oui. C'est-à-dire, jusqu'à ce que je prenne congé. Et qu'il me dise que la police viendrait chez moi. »

Il prit le dossier qui lui avait été donné. « Vous avez déjà vu cela, n'est-ce pas ? Hier soir, quand nous discussions, vous avez parlé de quatre morts. Et vous avez dit que vous aviez dessiné une carte. Il y a une carte semblable dans ce dossier. Quatre morts, tous

à quelques pâtés de maisons d'ici, exactement comme vous le disiez. J'étais étonné que vous ayez appris des détails si pointus par ouï-dire.»

Elle rougit, plissa les lèvres.

«Très bien, je ne l'ai pas dessinée, admit-elle d'un ton boudeur. C'est pourtant vrai, n'est-ce pas? Il y a quelqu'un qui assassine des nazis.

— Peut-être. Je ne sais pas. Vous feriez mieux de dormir maintenant.

— Il y a quelque chose qu'il faut que vous voyiez.

— Où?

— Il est encore trop tôt. À quatre heures, à peu près.

— Dormez. Je vous réveillerai.

— Vous allez rester?

— Je vous le promets.

— Merci, docteur Beer.»

Sur ces paroles, elle s'endormit : remonta le drap sous son menton, ferma les paupières et eut tôt fait de se laisser gagner par le sommeil. Toute tension quitta son corps, son souffle était maintenant clair comme une brise soufflant sur un champ de seigle. Il la regarda, regarda ses lèvres se retrousser en rêve, un sourire charmant, mutin, malicieux ; regarda l'ardeur qui glissait telle une onde sur son visage, et

l'espièglerie, et le manque ; regarda ses lèvres remuer et ses yeux rouler, ses paupières épaisses endolories par de longues nuits de veille ; et son pied gauche se libérer de l'édredon et du lit pour pointer en l'air, de côté, avant de rentrer rapidement sous le duvet.

Le docteur Beer regarda tout cela, assis sur la dure chaise de bois à quelques pas d'elle, tout en feuilletant les photos des morts. Avant longtemps, il avait lui aussi cédé au sommeil.

À son réveil, elle fut étonnée de le trouver là, affalé sur sa chaise, le menton sur la poitrine, une trace humide là où la salive coulait de ses lèvres. Ses mains tombées de part et d'autre de la chaise pendaient sans vie, comme des membres de pantin. Il était facile à ce moment-là de s'imaginer qu'il était à elle, qu'elle pouvait s'amuser avec lui comme elle l'entendait, et elle tendit vite le bras pour lui toucher la barbe, comme une écolière qu'on a mise au défi. Il était beau même dans son sommeil, peut-être plus encore : un homme fermé, enclos dans son âme, les yeux semblables à des amandes pelées, à moitié cachés sous les épais sourcils. Il était tentant de passer une heure à le toucher : rester allongée, glisser une main sur sa cuisse. Et puis elle se rappela pourquoi elle lui avait demandé de passer la nuit avec elle et se redressa en sursaut dans son lit ; lui secoua l'épaule au passage et courut à la fenêtre.

« Il est trop tard, souffla-t-elle. Il s'est déjà débarrassé de son visage. »

À sa gauche, de l'autre côté de la cour, se trouvait la scène illuminée de son obsession. Un rideau usé jusqu'à la corde se gonflait dans le vent.

Elle entendit Beer se lever derrière elle, venir à ses côtés en titubant. Ensemble, ils observèrent le jeune homme de l'autre côté de la cour. Il venait juste de finir de se dévêtir. On voyait d'abord son reflet se dévisageant de la taille à la tête dans le miroir de coin, puis l'homme lui-même. Il s'étira, les deux mains levées vers le plafond, puis se mit à faire les cent pas dans la pièce ; alluma une cigarette qu'il laissa pendre, désinvolte, à son bras souple. Elle prit une inspiration et déglutit, titillée qu'il prenne ainsi son temps et parade sans hâte pour eux. L'homme était athlétique, et nu. L'ampoule électrique découpait les arêtes de ses omoplates et, quand il se retournait, la ligne sculpturale où le ventre déviait pour éviter la hanche et s'amincissait en descendant vers l'os pubien. Sa virilité était lourde, à demi excitée, un nœud violet sur son corps pâle ; lui était familière en raison de longues nuits passées à regarder, et honteuse, aussi, à la fois pour lui et pour elle. Une fois, il sembla vouloir l'empoigner ; se gratta plutôt la cuisse ; se retourna énergiquement pour envoyer valser le membre engorgé de sang. La jeune fille et le médecin se tapirent devant la fenêtre tels des soldats dans une tranchée : c'est ainsi qu'elle se représentait la guerre, deux tireurs attendant le moment parfait pour faire feu. Tandis qu'ils restaient là à observer, elle tendit le bras pour saisir la main de Beer.

«Je suis marié, murmura-t-il nerveusement, mais elle ne le lâcha pas.

— Je sais », dit-elle en posant la joue sur son épaule. Son veston sentait la cigarette et l'eau de Cologne de la veille. Elle fut blessée quand il se dégagea avec une soudaine violence et, passant le bras devant son visage, tira le rideau, les coupant de la cour. Le médecin avait cette expression infecte — un air à la fois supérieur et affable — qu'elle trouvait souvent chez son oncle : le masque paternel de la discipline bien avisée, au courroux calculé. Beer s'apprêtait à la gronder.

« C'est ce que vous faites toutes les nuits ? demanda-t-il. Vous regardez un homme se pavaner ? »

Elle hocha la tête, sourit, fut heureuse de sentir ses poumons se serrer sous l'effet d'un spasme.

« Toutes les nuits », dit-elle, puis elle laissa échapper le sifflement rauque de sa respiration. Beer raffermi son équilibre et se dépêcha de la raccompagner à son lit.

« Il y a quelques heures seulement, vous insinuez que cette pauvre Frau Obermann était une traînée, et que quiconque l'épiait ne valait pas mieux qu'elle.

— Vraiment ? Ce n'était guère cohérent.

— J'ai fini de jouer à ces petits jeux. »

Il déplaça bruyamment sa chaise, récupéra sa trousse et le dossier qui avait glissé de ses genoux, répandant son contenu sur le sol.

« Si vous permettez. »

Il se leva, s'inclina, alla à la porte d'un pas rapide. Elle attendit qu'il y soit presque rendu.

« Il y avait du sang, murmura-t-elle en s'adressant à son dos. Sur son couteau. Le jour où le chien est mort.

— Du sang?

— Oui. Et il y a une femme chez lui. Il la garde cachée. Je pense qu'elle n'a pas le droit de sortir. »

Beer se retourna, d'abord vers elle, puis vers la fenêtre, passa la tête entre les rideaux pour voir de l'autre côté de la cour.

« Ce n'est peut-être rien, dit-il. C'est peut-être sa femme.

— Personne ne l'a jamais vue. Il y avait du sang sur son couteau. Et il y a des gens qui meurent tout autour de la maison.

— Quatre personnes, dit-il. Il n'y a eu que quatre morts. Et il n'y avait qu'une seule femme parmi eux.

— Allez-vous aller lui parler?

— Je vais y penser.

— Il le faut, vous le savez.

— Je pourrais appeler la police. Ou en parler à Speckstein. »

Elle croisa son regard et vit qu'il n'en ferait rien.

« Si j'étais un homme, dit-elle, j'irais frapper à sa porte. À titre de médecin, vous voyez. Je ferais savoir que je suis inquiet. »

Il parut réfléchir à ces paroles, fouilla dans son gousset pour y trouver une montre en or qu'il sortit pour regarder l'heure.

« Il faut que j'aille me coucher. C'est vendredi. Je ferai des visites à domicile tout l'après-midi. Ce jeune homme de l'autre côté de la cour, dit-il en montrant la fenêtre du geste, il peut attendre la fin de semaine. De toute façon, c'est probablement absurde. Un jeune homme avec une femme souffreteuse. Et une jeune fille (il lui sourit, avec condescendance, ou tendresse, elle n'aurait su le dire) avec trop de temps libre.

« Faites-moi appeler, ajouta-t-il, si la paralysie revient. Et ne vous approchez pas de la fenêtre. »

Il partit à la hâte avant qu'elle ait pu dire un mot de plus. Elle l'entendit, à la porte de l'appartement, se colleter avec le verrou et la serrure. Deux fois il appuya de tout son poids sur le battant pour essayer de le libérer, et les réverbérations coururent à travers les murs. Elle se rendit compte que Vesalius devait avoir verrouillé de l'intérieur : glissé le verrou et tourné la serrure pour ne rien laisser au hasard, avant de replacer la clef sur son crochet. Zuzka sauta hors du lit, souriante, joyeuse à la pensée qu'il ne pouvait lui échapper si facilement, et elle descendit le couloir dans l'obscurité totale. Le médecin n'avait pas osé allumer les lumières de peur de réveiller la femme de

charge. Elle allait tourner le coin et déboucher dans le couloir principal quand elle entendit le pas traînant de Frau Vesalius dans la cuisine derrière elle : s'arrêtant, elle se glissa entre deux armoires du vestibule, étouffa sa respiration jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un râle presque muet. La veuve passa sans la moindre hésitation et tourna le coin. Zuzka se figura que Beer devait avoir sursauté en entendant une voix l'interpeller soudain dans l'obscurité.

« Une minute, docteur Beer. Laissez-moi trouver l'interrupteur. »

La lumière flamba dans l'ampoule laiteuse au-dessus de la porte, chassant les ombres dans le couloir. Pour Zuzka, toujours cachée derrière le coin, elles se transformèrent en une pièce de théâtre pour enfants : elle pouvait discerner la chevelure de Vesalius, indisciplinée telle la couronne de serpents qui coiffait Méduse, et les épaulettes carrées du pardessus du médecin ; la posture voûtée de la femme, ses bras serrés autour de sa robe de chambre béante, pressant sur sa poitrine sa réputation de chasteté durement acquise ; le médecin incliné vers la gauche sous le poids de sa trousse qui le déséquilibrait. Ils étaient trop proches l'un de l'autre, tandis que le médecin grattait faiblement à la porte.

« Elle ne s'ouvre pas, dit-il d'un ton implorant, comme s'il avait épuisé toutes ses forces et ne souhaitait désormais rien d'autre que dormir.

— Elle est verrouillée, *Herr Doktor*. Laissez-moi trouver la clef. »

La veuve inspecta sans se presser la rangée de crochets et de supports où étaient suspendus une panoplie d'objets divers. Beer trépignait littéralement d'impatience.

« Là. C'est celle-ci, je crois. Ma vue, vous comprenez, n'est plus ce qu'elle était. »

De son pas traînant, elle alla jusqu'à l'entrée, ignorant la main tendue de Beer. « Ah, oui. »

La porte s'ouvrit lentement sous ses doigts, mais il lui restait encore à libérer la voie, son corps bloquant la sortie au docteur qui la pressait de dégager le passage.

« J'ai entendu quelque chose, vous savez. Cette nuit-là, je veux dire. Une sorte de bêlement aigu, strident. Ça ressemblait plus à un mouton qu'à un chien. »

Le médecin franchit enfin le seuil, échappant du coup à la lumière du vestibule. Son ombre disparut simplement : glissa, puis s'effondra sur elle-même, laissant Zuzka seule avec l'ombre de Vesalius. Ce fut donc une surprise que de l'entendre parler à nouveau. Il devait être toujours là, sur le pallier, cloué sur place par les paroles de la vieille femme.

« Vous avez entendu le chien ? Quand ?

— La nuit qu'il a été tué. Une heure passé minuit. J'avais du mal à m'endormir.

— Et ça venait de la cour de l'autre côté de la rue? »

L'ombre secoua la tête : « Non, ça venait de l'intérieur de l'immeuble.

— De notre cour, vous voulez dire.

— De l'intérieur de l'immeuble, docteur Beer. On aurait dit que c'étaient les pierres qui murmuraient.

— Mais c'est absurde. »

Il y eut un silence et de nouveau Zuzka se demanda si Beer était parti ; si Vesalius, la main sur la poignée, le regardait tranquillement monter l'escalier. Mais il reprit la parole.

« L'avez-vous dit au professeur? Et à la police?

— À la police? répondit Vesalius. Qui les veut dans sa maison? »

La veuve tourna la tête pour sonder les profondeurs de l'appartement. « Je me suis dit que je ferais mieux de me mêler de mes affaires. Vous comprenez ce que je veux dire?

— Oui », fit le médecin, et Zuzka vit son ombre repasser le seuil pour serrer la main de Vesalius. La jeune fille eut l'impression qu'ils se félicitaient mutuellement de leur prudence.

« Bonne nuit, Frau Vesalius. Je vous assure que cela restera entre vous et moi.

— Merci, docteur. Vous êtes bien bon d'être venu. »

Sur ces paroles, elle ferma la porte derrière le médecin. Zuzka profita du claquement pour regagner sa chambre sur la pointe des pieds.

Elle ne prit sa décision qu'au milieu du jour ; resta au lit, en fait, à se plaindre de maux dont elle énuméra les symptômes à une Vesalius à la mine maussade. L'idée n'était pas neuve, avait été conçue au plus profond de son être, tranquillement, lors de ces longues nuits d'observation. C'était le médecin qui l'avait fait monter à la surface : la prudence inquiète avec laquelle il mesurait toute action. *Si j'étais un homme*, lui avait-elle dit en l'aiguillonnant pour qu'il aille de l'avant tel un âne. Son idée faisait fi de la fragilité propre à son sexe : son idée galoperait avec les husards, se nourrirait de viande crue.

Une fois qu'elle l'eut pleinement embrassée, elle passa à l'action sans tarder, les joues rougies par sa propre témérité. Elle courut jusqu'aux doubles portes qui séparaient les quartiers de son oncle du reste de l'appartement, les ouvrit sans bruit et descendit en catimini le couloir menant à la salle de bain sur sa gauche. Une fois à l'intérieur, elle tourna la clef, inspecta rapidement les instruments de rasage disposés autour du lavabo. Enfant, elle aimait jouer avec le rasoir de son père ; s'en servait pour couper le bout

de ses ongles, qu'elle gardait dans un bocal à confitures près de son lit. À la nuit tombée, elles les enfouissaient, sa sœur Dasha et elle, dans la terre meuble du jardin d'herbes, dans le vague espoir de voir pousser un enfant d'émail. Ses ongles portaient encore de fines indentations en leur centre, inégales, semblables à des traces laissées par de petites incisives. Quand elle y appliquait du vernis, ce que son oncle réprouvait, la laque s'y accumulait avant de durcir et de s'écailler.

La pensée de ses ongles badigeonnés de rouge la ramena à l'homme au visage fardé, et donc à son plan. Se détournant du lavabo, elle se percha sur le bord de la baignoire puis se pencha vers l'avant pour ouvrir la pharmacie vissée au mur derrière la porte.

Elle venait souvent là, s'asseyait sur la baignoire et étudiait l'assortiment de pilules et de poudres ; avait passé des heures à retirer les bouchons des flacons de pharmacien en verre brun pour humer leur contenu. Il y avait là de la morphine dans laquelle, à quelques occasions, elle avait osé plonger le bout de la langue ; du Veronal en poudre dans une fiole ; de l'huile de castor et de la teinture d'iode (elle s'était un jour dessiné une balafre sur le sein, un cercle autour de l'aréole), un sac en papier brun sur lequel étaient tracés les mots *acide acétylsalicylique* de l'écriture soignée de Speckstein. Plus de la moitié des médicaments n'étaient pas identifiés autrement que par une série de lettres et de chiffres, et parfois la date. Les poisons portaient un crâne rouge vif, les alcools l'esquisse d'une flamme pointue.

Parfois, pendant l'un de ces longs après-midi où elle n'avait rien à faire, il lui était arrivé de saisir l'un de ces flacons au hasard, d'ôter le bouchon de liège et de tourner le col sur la peau de son pouce. Elle s'était brûlée avec de l'acide une fois, et s'était étourdie avec les effluves d'une sorte d'éther puissant. Ce n'était pas un jeu intéressant, mais il comportait un soupçon de risque : quelques années plus tôt, alors qu'elle vivait toujours chez son père, elle avait entendu parler d'officiers qui braquaient un revolver sur leur tempe sans savoir si la chambre abritait ou non une cartouche. Elle aurait aimé jouer à ce jeu, mais seulement si elle avait su qu'elle allait y survivre. C'était le son du chien heurtant la chambre qui la fascinait, non pas la violence de la cartouche. Son père aimait à dire qu'elle dégageait « une légère odeur de soufre » ; il l'embrassait ensuite pour atténuer la piqure de ses paroles, la paume de ses mains tièdes sur ses oreilles pour étouffer les bruits du monde.

Il lui fallut plusieurs minutes pour choisir un médicament. Elle tendit d'abord la main vers l'éther, mais décida que ses vapeurs étaient trop familières ; plongeant un petit doigt mouillé de salive dans une poudre inconnue et le porta à ses lèvres avant de recracher dans le lavabo la substance dégoûtante. Elle finit par choisir une solution d'argent colloïdal, en versa une petite quantité dans un flacon vide dont le bouchon de verre et de caoutchouc faisait aussi office de compte-gouttes. Elle trouva un bout de ruban gommé, le colla sur le flacon et y traça hardiment *Ag-H2O (Lq)*, reproduisant le mode de classification adopté par son oncle. Ses préparations terminées,

elle referma la pharmacie, déverrouilla la porte de la salle de bain et regagna à la hâte la sécurité de sa propre chambre, où elle fourra le flacon dans son sac à main et choisit un manteau pour sortir. Il n'était nul besoin d'alerter Vesalius de son départ. Elle prit le double de la clef sur le crochet dans le corridor, se glissa sur le palier et fit tourner la serrure en silence.

Il se révéla plus difficile qu'elle l'avait cru d'identifier la bonne porte. Elle savait que l'appartement de l'homme se trouvait au deuxième étage de l'aile latérale de l'immeuble, et que sa fenêtre donnait sur la cour. Mais lorsqu'elle gravit l'étroit escalier de l'aile latérale — lui-même fort différent des élégantes révolutions de l'escalier principal — pour déboucher sur un palier exigü, elle découvrit que les portes qui se dressaient devant elle pouvaient toutes trois mener à un ensemble de pièces dotées de fenêtres de biais avec les siennes. Aucune de ces portes ne portait de nom. Elles n'avaient ni fentes destinées au courrier ni sonnettes, que des heurtoirs rudimentaires fixés sur une peinture qui s'écaillait. Dans le quart supérieur de chaque porte, quelques centimètres au-dessus de sa tête, une petite fenêtre de verre dépoli remplaçait le bois laqué, et laissait filtrer un faible jour sur le palier.

Elle resta immobile quelques minutes, hésitante, et tressaillit quand un homme corpulent vêtu d'un smoking sale monta les marches dans son dos et frôla son postérieur en se frayant un chemin derrière elle. Elle se retourna sans un mot sur son passage et

il s'arrêta à mi-chemin de la seconde volée de marches, ses traits plongés dans la pénombre.

« Je peux vous-aider ? lança-t-il avec un accent qui lui parut étrange.

— Je cherche l'homme au visage fardé. »

Ces paroles semblèrent plonger l'inconnu dans la perplexité ; il descendit d'une marche, le bas de son visage émergeant dans la lumière. Il avait la peau rugueuse et comme jaune, les joues rondes et tavelées, des lèvres pleines encadrées par les volutes d'une barbe. Pendant un instant, elle fut insultée de ce qu'il n'avait pas enlevé son chapeau. Elle remarquait maintenant qu'il portait sous le bras un étui noir de forme cylindrique qui semblait avoir perdu sa poignée.

« Vi-sage-far-dé, dit-il dans son allemand aux inflexions bizarres. Vous cher-chez le clown.

— Je ne sais pas ce qu'il est.

— Là, dit l'homme en désignant la porte à la gauche de la jeune fille de sa main libre, qu'il leva ensuite pour poser un doigt sur le renflement de ses lèvres en guise d'avertissement. Mieux de ne pas le déranger. Il tra-vaille toute-la nuit. Et dort le jour. Com-me moi. »

Il gloussa après avoir prononcé ces paroles, et tandis qu'il rejetait la tête en arrière pour exprimer son hilarité, elle aperçut les contours de son visage,

d'une largeur inhabituelle, les yeux fendus vers le haut sous les os volumineux de son front.

« Merci, *Herr*...

— Yuu, dit-il. Yuu, c'est tout », et il finit par retirer son chapeau, révélant une chevelure noire taillée très court au-dessus des oreilles et de façon un peu irrégulière, comme s'il s'était lui-même coupé les cheveux. Il s'inclina, se retourna et s'en fut, les talons en cuir de ses chaussures de soirée claquant sur la pierre nue de l'escalier.

Elle attendit de l'avoir entendu entrer dans un appartement loin au-dessus de sa tête, sous ce qu'elle supposait être les combles, pour tendre le bras vers le heurtoir de la porte à sa gauche. Il n'y eut pas de réponse. Elle attendit, tendit de nouveau la main, regrettant maintenant de ne pas avoir apporté de manteau car il faisait frisquet sur l'étroit palier. Le deuxième coup frappé fut suivi d'un grincement, comme si un homme s'asseyait dans son lit. Un troisième le fit remuer : elle l'entendit se lever, chercher ses vêtements. Quand la porte s'ouvrit, il était encore occupé à boutonner son pantalon. Il ne portait pas de chemise et avait passé ses bretelles sur un maillot en tricot de coton où la transpiration avait laissé un cerne entre les muscles de sa poitrine. Il avait les pieds nus, renversés vers l'extérieur pour éviter d'exposer la plante aux lattes froides du parquet ; les ongles de ses orteils étaient sales et abîmés.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda l'homme en appuyant un bras contre le cadre de la porte, lui

exposant du coup la sombre broussaille couvrant son aisselle. Vous êtes perdue ou quoi?»

Elle secoua la tête et l'examina. Elle fut d'abord frappée de ce qu'il était beaucoup plus petit qu'elle l'avait cru, et plus musclé. Son bras et son épaule avaient une profonde solidité, de même que son corps compact sous le maillot sale. Son visage était animé par le mouvement des muscles, les yeux ouverts et passionnés : c'était le visage d'un gamin qui cherche la bagarre dans la cour d'école. Tout cela l'étonna. Il lui avait paru si calme sous le couvert de son maquillage.

Il avait, songea-t-elle, les cils beaucoup plus longs qu'elle.

«Vous êtes muette? lui demanda-t-il, d'un ton plus doux, cette fois, même si cette douceur s'évanouit dès qu'elle se fut forcée à répondre.

— Je suis ici au sujet de votre femme.

— Ma femme?

— Oui. J'ai entendu dire qu'elle était malade.

— Ma femme est malade? C'est ce que vous avez entendu dire? Où ça?

— Je n'en suis pas sûre. Je suppose que c'est le docteur Beer qui me l'a dit. En passant, vous savez. Il ne s'en souvient probablement même pas.

— Le docteur Beer vous a dit que ma femme était malade?

— En un mot, oui. J'apporte un médicament. » Elle plongeait la main dans son sac et en sortit le flacon qu'elle avait soigneusement identifié. « Ça la soulagera, c'est garanti. »

Il était difficile de déchiffrer toutes les émotions qui se succédaient sur le visage de l'homme tandis qu'elle parlait. Il y avait là de la colère et du mépris ; de la crainte, aussi, tandis qu'il se penchait dans l'embrasement de la porte pour jeter des coups d'œil vers le haut et le bas de l'escalier. Elle aurait aimé qu'il ouvre plus largement, ce qui lui aurait permis de voir une plus grande partie de la pièce. Son lavabo, notamment, lui était caché, de même que le lit ; la pile de revues sur le contenu desquelles elle s'était si souvent interrogée. Tout ce qu'elle arrivait à distinguer était un bout de l'appui de la fenêtre et un cendrier débordant de mégots près des talons de ses pieds toujours renversés. L'air entre eux était rempli des effluves de transpiration que dégageait son aisselle. Elle se surprit à être intriguée par l'odeur : celle-ci lui semblait constituer, à ce moment-là, une intrusion plus intime que s'il s'était approché pour lui saisir la main et l'embrasser. Non pas qu'il eût semblé d'humeur galante : sa colère était palpable, c'était une force physique, comme un chien qui tire sur sa laisse. Et pourtant le moindre de ses gestes trahissait une étrange attention à la présence de la jeune fille. Elle le voyait dans ses yeux, qui détaillaient sa poitrine en même temps qu'il lui décochait des regards noirs, et dans l'inclinaison de ses hanches étroites. Sa mère avait déjà essayé de lui parler de cela, mais la gêne avait mis un frein à ses paroles ;

elle avait murmuré une phrase au sujet de la « colère tranquille » de leur laitier et laissé un moment tomber ses mains osseuses sur ses cuisses bombées. Tout à coup, la jeune fille se rendit compte qu'elle ne s'était jamais trouvée si près d'un homme sans supervision, exception faite de son père — et du docteur Beer. Cette pensée lui rappela l'audace dont elle faisait preuve. Il lui faudrait trouver quelqu'un à qui elle pourrait s'en vanter plus tard.

Quoi qu'il en soit, il prit son temps, considéra le flacon avec suspicion avant de s'en emparer sans lui toucher la main. Dévissant le bouchon, il sortit le compte-gouttes et fit tomber une goutte dans sa paume.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? marmonna-t-il, puis il lança de nouveau un regard dans la pénombre de l'escalier derrière elle.

— Un médicament. J'ai bien peur d'en avoir oublié le nom. Je peux m'informer. Mais je suis sûre que ça fera un bien fou à votre femme.

— Je ne suis pas marié, dit-il sèchement, avant de lui remettre le flacon dans la main. Qui êtes-vous, bordel de Dieu ? »

Elle fut prise de court. Dans ses préparatifs, elle n'avait pas prévu de réponse à cette question. Tout ce qu'elle avait imaginé, c'était : elle, en train de parler à l'homme de l'autre côté de la cour. À ce moment, il aurait déjà dû la remercier, l'inviter à entrer pour faire la connaissance de sa femme, ou

alors s'être effondré et avoir avoué la nature de ses crimes. Elle n'avait pas tenu compte de la menace que présenterait sa présence physique, de la masse brute de ses poings. Cette pensée lui rappela le sang qu'elle avait vu s'écouler dans son lavabo et elle recula d'un pas.

« Je suis navrée, dit-elle. On m'avait dit que vous viviez avec votre femme.

— Qui êtes-vous ?

— J'habite dans l'immeuble. Avec mon oncle. Dans l'aile principale, au premier. »

Elle le regarda tourner la tête vers la fenêtre, calculer d'où elle venait. Il avait le visage très sombre maintenant, des muscles se crispaient dans ses joues et sur son menton.

« C'est Speckstein qui vous a envoyée ? Il me surveille ? Vous êtes sa bonne ou quelque chose du genre ?

— Non, rien de la sorte », dit-elle, puis elle se fit hésitante. Il valait peut-être mieux lui faire comprendre qu'elle n'était pas seule. « Mais il sait que je suis ici. »

Elle s'interrompit, déglutit, s'approcha encore du sommet des marches. « Ma chambre fait face à la cour, dit-elle. Il y avait une femme... »

La colère monta de nouveau en lui, ses yeux lançaient des éclairs au milieu de son visage conges-

tionné. Il réussit enfin à parler au prix d'un grand effort. « Vous m'espionnez... dit-il. Peu importe ce que vous pensez avoir vu... Je suis un artiste, vous voyez. Un artiste. Je fais un numéro... Il y a des gens importants, vous comprenez. Ils viennent pour me voir. Pour mon numéro, j'utilise des accessoires — des mannequins —, vous comprenez? »

La porte s'était ouverte plus largement pendant sa tirade et offrait maintenant une vue complète de la pièce et de la chambre au-delà. Elle regarda au-dessus de son épaule dans l'espoir d'avoir un aperçu de ce territoire inconnu. Il suivit son regard, puis leva un poing devant son visage. Pendant une seconde, elle crut qu'il allait bondir et lui asséner un coup de poing, mais il sauta rapidement en arrière et referma la porte jusqu'à ce qu'elle soit à peine entrebâillée. Elle ne voyait plus qu'un œil.

« Il n'y a rien, cracha-t-il. Rien d'intéressant. Vous entendez? »

— Oui », acquiesça-t-elle en se rapprochant de la porte. Ils restèrent là à respirer comme après un combat, l'œil de l'homme suspendu à hauteur de tête dans la pénombre.

« Où vous produisez-vous? chuchota-t-elle dans le silence qui s'était levé entre eux. Peut-être que je pourrais venir un soir et... »

Il lui claqua la porte au nez : y imprima l'épaule et la ferma violemment, le bois craquant sous son poids. Elle recula en trébuchant comme si on l'avait

giflée, perdit l'équilibre dans l'escalier et déboula quatre ou cinq marches, se faisant mal à la cheville et au postérieur. Une pensée lui traversa l'esprit : *Si le docteur Beer vient ce soir, il va trouver mes fesses noires et bleues.* Le gloussement lui échappa avant qu'elle puisse le retenir : un unique éclat de rire qui monta dans l'escalier. Elle se demanda si l'homme en colère l'avait entendu, debout pieds nus derrière sa porte, et si ce rire avait nourri son ire. Aussi vite qu'elle le pouvait, elle se releva et descendit les marches en claudiquant jusque dans la tiédeur de la cour. Tandis qu'elle la franchissait, les yeux toujours plissés pour se protéger de la clarté trop vive, elle songea à ce qu'elle avait aperçu au-dessus de l'épaule de l'homme dans ce bref instant où il avait ouvert la porte assez largement pour lui offrir une vue de l'appartement. Un pied, c'était bien peu pour laisser libre cours à ses suppositions. Il aurait pu être mort, ou bien fait en bois, la tache sur le talon pouvait n'être que de la saleté.

Là, dans la cour, les jambes encore flageolantes à cause de son triomphe et de sa chute, elle comprit ce qu'elle devait faire afin de le découvrir.

Tout l'après-midi elle attendit que l'homme sorte : un nœud dans l'estomac, l'échine parcourue de fourmillements, une cheville enflée, l'autre jambe engourdie ; les fesses profondément endolories. Elle commença par rester devant la fenêtre afin de guetter anxieusement ce qui se passait de l'autre côté de la cour. Pour le distinguer clairement, il lui fallait se rapprocher, presser le visage sur la vitre ou l'ouvrir et passer la tête à l'extérieur. Il avait tiré les rideaux, des lambeaux usés jusqu'à la corde qui gonflaient dans le vent et révélaient autant de choses qu'ils en cachaient. Il tira sur un de ces rideaux pour combler une fente d'une trentaine de centimètres et ne réussit qu'à le faire tomber, son visage s'assombrissant sous le coup de la colère. À ses côtés, dans la pièce du fond, la seconde série de carreaux demeurait plongée dans l'obscurité totale : elle songea qu'il avait peut-être peint les vitres, ou cloué des couvertures aux cadres de fenêtres. Ils pouvaient cacher une chambre noire, ou un abattoir.

Puis, l'étoffe déchirée de son rideau toujours à la main, il la surprit en train de l'observer. Son front se

troubla, des muscles se crispèrent dans son visage charnu. Il laissa tomber la loque et se pencha dans la cour — tête, épaules, poitrine saillant hors du cadre de fenêtre — pour lui crier quelque chose qu'elle n'entendit pas, la main fermée en poing ; le leva au-dessus de sa tête avec la violence d'un homme qui brandit un gourdin, son maillot de coton trempé par l'effort. D'un bond, elle s'éloigna de la fenêtre et se mordit la lèvre ; se rapprocha de nouveau après avoir compté jusqu'à cent et constata qu'il avait toujours les yeux fixés sur l'autre côté de la cour, la main levée, prêt à frapper. Son regard se coula en elle ; ses poumons l'attrapèrent et lui répondirent par un sifflement ; le poussèrent plus bas, jusqu'à son estomac où des acides remontèrent pour le noyer. Elle eut un rot amer et lécha la salive sur ses lèvres ; regarda de nouveau la fenêtre et le trouva là, le regard noir, prêt à bondir.

Elle alla donc à la cuisine. L'angle était mauvais et Frau Vesalius se trouvait là, occupée à préparer le déjeuner du lendemain, mais elle découvrit qu'elle pouvait y observer la porte de l'aile latérale, assise dans les ombres du mur. Elle finit par se détendre un peu, mit de l'eau à bouillir pour le thé puis s'assit, les deux mains autour de sa tasse fumante, les yeux fixés sur la cour, bercée par les bruits de la maison qui l'apaisaient. Les sons ici étaient différents de ceux qu'elle percevait dans sa chambre : eau qui coule, grommellement d'une chasse d'eau suivie des répliques furieuses d'une querelle tombant de très haut, un homme et sa femme qui se disputaient au sujet de la mère de celui-ci. Tendant l'oreille, elle imaginait la

scène, son corps se calmant à chaque seconde ; fouilla dans son esprit à la recherche de ces autres bruits matrimoniaux qui étaient entrés par sa fenêtre au milieu de la nuit, aux origines insondables, innombrables. Elle avait consacré beaucoup d'énergie à tenter d'en percevoir le mystère, avait déjà observé deux chevaux s'accoupler à la campagne, avait dérobé des livres dans l'étagère de son oncle. Le mystère ne s'était point éclairci grâce à ces leçons d'anatomie. Il fallait se marier pour apprendre ce qui poussait une femme à aboyer vulgairement son plaisir dans la cour. Le médecin avait supporté ce bruit comme on supporte d'être fouetté, les épaules rentrées sur la poitrine, les paumes sur son pantalon comme pour empêcher ses cuisses de trembler. Il ne portait pas d'alliance. Peut-être estimait-il que cela lui nuisait dans l'exécution de ses tâches. Elle se demanda si Speckstein en portait une autrefois, quand sa femme était en vie et qu'il gagnait son pain en regardant sous les jupes de ses patientes. Derrière elle, Vesalius laissa tomber le couvercle d'une casserole, qui noya dans un tintement net et insistant la querelle qui se déroulait au-dessus. Elle se pencha pour l'attraper par la poignée en bois puis jura, se tenant le dos, en proie à une douleur violente et soudaine ; se laissa tomber sur une chaise, le couvercle tintant toujours sur ses cuisses, et étouffa son chant entre ses paumes. Au cœur de ce geste se fit entendre un petit bruit sec quand son annulaire heurta le métal. Zuzka le remarqua, leva les yeux vers le visage de la vieille femme où elle ne lut rien d'autre que de la douleur et du ressentiment. Perplexe, elle décida de l'interroger, en prenant soin d'être polie.

« Frau Vesalius, demanda-t-elle, avez-vous déjà été mariée? »

La femme jura, frotta sa colonne endolorie, hocha la tête.

« Vingt-sept ans.

— Vingt-sept ans, répéta la jeune fille, réussissant sans mal à exprimer de l'émerveillement. Comment était-il? »

Frau Vesalius interrompit ses mouvements pour songer à la question, les doigts toujours enfoncés dans son échine.

« C'était un bon mari, finit-elle par dire. Il n'a jamais manqué une journée de travail, mais il a perdu toutes ses économies quand même. Il avait les mains d'une écolière. »

Elle étendit l'une des siennes, dure comme une pelle. Son jonc était en argent, terni ; profondément enfoncé dans un repli de peau. Ses jointures le faisaient paraître tout petit, chacun de ses doigts était aussi noueux qu'une racine. Zuzka leva les yeux vers son visage et y vit la même dureté. Ses propres mains reposaient, douces, sur ses genoux.

« Était-il, comment dire... fidèle? »

Elle lança cette question rapidement, craignant d'être réprimandée, et fut étonnée de constater que Frau Vesalius ne s'en offusquait pas.

« Dans l'ensemble, répondit-elle. Il avait un œil sur ma sœur. Quand il était jeune, je veux dire. Ça finit par se calmer après un certain temps.

— Ça ?

— Ne jouez pas les oies blanches. »

Leurs regards se croisèrent un moment, jusqu'à ce que Vesalius se lève, repose le couvercle de la casserole sur le comptoir et s'attaque à l'aide d'un couteau à un tas de betteraves dont le jus dégouлина bientôt entre ses doigts. La jeune fille fut insultée d'être ignorée de la sorte ; il y avait d'autres choses qu'elle était désireuse d'apprendre.

« Comment avez-vous su ? finit-elle par demander à cette femme qu'elle n'aimait pas, qu'elle n'avait jamais aimée, depuis le jour où elle était arrivée à la maison, deux mois plus tôt ou davantage. Avant de l'épouser. Comment avez-vous su que vous étiez amoureuse ?

— L'amour, dit Vesalius en reniflant au-dessus de son épaule. Voilà donc ce qu'on cherche. Le bon docteur, c'est ça ? »

La jeune fille n'eut d'autre choix que de retourner à sa chambre d'un pas digne, laissant la femme à ses jacasseries. Des larmes de furie faillirent l'empêcher de voir l'homme.

Quand, une fois ses yeux essuyés, elle fut de retour à la fenêtre, il avait déjà franchi la moitié de la cour, son chapeau dissimulant ses traits, un lourd

sac en toile à la main. Elle le reconnut à ses mouvements, à sa manière de rouler rageusement des épaules et de taper du pied sur le sol comme s'il souhaitait punir la terre. Voulant néanmoins être certaine que c'était bien lui, elle se glissa dans la salle de bain de son oncle dont la fenêtre haute et mince offrait une vue de la rue principale. Elle grimpa sur le bord de la baignoire, pressa le nez sur l'étroite bouche d'aération et le regarda marcher jusqu'à l'arrêt de tram, puis allumer une cigarette, les traits durcis par le soleil de fin d'après-midi. Quand il fut manifeste qu'il ne reviendrait pas, elle redescendit, ignorant le sang qui battait à sa cheville ; alla chercher un manteau et noua une écharpe sur sa tête. Vesalius la vit partir. Debout dans l'embrasure de la porte de la cuisine, le couteau à betteraves toujours à la main, elle la regarda se faufiler à l'extérieur. Tandis que Zuzka descendait l'escalier, le claquement du verrou la suivit jusqu'en bas des marches.

Le concierge n'était pas dans son appartement. Elle sonna à la porte puis sortit dans la cour, ne s'écartant pas du mur, dans l'espoir d'échapper au regard de Vesalius. La porte en métal s'ouvrait sur une odeur de moisi. Elle tendit l'oreille, espérant qu'il serait seul ; n'entendit rien à part un bruit de pas traînants. La porte de son atelier était entrouverte : elle vit son dos, il était penché au-dessus de son établi, une bouteille de bière ouverte à ses pieds. Pous-sée contre le mur se trouvait une drôle de table aux bords relevés, deux rabots posés sur sa surface.

Elle frappa et s'introduisit dans l'embrasure. Ce n'est pas avant d'être complètement entrée qu'elle

remarqua l'enfant. Lieschen était assise dans un cercle de craie qu'elle avait tracé sur le sol, le visage empourpré, quelque peu échevelée. En apercevant Zuzka, la fillette couina de plaisir et tournoya de manière à effectuer une pirouette tout en faisant attention de ne pas sortir des limites du cercle. Elle exécuta un tour et demi avant de perdre l'équilibre et de devoir jeter une jambe en avant pour reprendre appui ; pantelante, elle éclata de rire et repoussa sa natte par-dessus son épaule bossue.

«Fräulein Zuzana, s'écria-t-elle, j'apprends à danser!»

Le concierge s'était retourné et avait salué son arrivée en grommelant «*Grüß Gott*». Il se leva, renversa sa bouteille, puis se pencha précipitamment pour la ramasser ; il resta debout à lécher ses doigts sales tout en la dévisageant avec suspicion. Elle remarqua l'odeur qui émanait de lui, tranchant sur la senteur de moisi, un fumet faisandé, écœurant, qui rappelait la puanteur de la viande avariée. Il bougeait lentement, balayant des copeaux de bois sur ses genoux et sa poitrine.

«Fräulein Speckstein, dit-il enfin, est-ce que le professeur a besoin de quelque chose?»

Elle hésita, regarda de nouveau la fillette. «Qu'est-ce qu'elle fait ici?»

L'homme haussa les épaules. «Elle est venue après l'école. Troublée. Des enfants ont trouvé un cadavre dans les buissons.

— Un cadavre? Qui?»

Elle avait posé la question au concierge, mais c'est Lieschen qui répondit.

« C'était une femme, dit-elle d'une fois flûtée après une nouvelle pirouette. Sepp a dit qu'elle était toute nue. »

Elle leva ses deux mains devant sa poitrine et les mit en coupe pour mimer le geste du garçon. « Le policier l'a enveloppée dans son manteau.

— C'est parfaitement horrible, dit Zuzka en s'accroupissant près de la fillette. Tu ne crois pas que tu devrais monter à l'étage maintenant? Te reposer un peu? Tu dois avoir eu tout un choc. »

Lieschen la regarda : des yeux clairs, candides, douloureux à force de confiance.

« C'était vraiment horrible, chuchota-t-elle, même si je n'ai pas vraiment vu. Il y avait un homme là-bas, qui pleurait, pleurait, pleurait. »

Elle glissa à genoux et effaça le cercle de craie de la paume d'une main.

« Je vais t'attendre et puis monter. » Ses mouvements étaient simples, directs. Il était impossible d'échapper à son examen. Zuzka se retourna pour faire face au concierge.

« Mon oncle a besoin des doubles des clefs. De l'immeuble, je veux dire. »

L'homme digéra ces paroles, haussa les épaules et alla jusqu'à une boîte en métal vissée au mur. « Lesquelles ? »

— Toutes.

— Toutes ? Mais pourquoi ? »

Elle secoua la tête. Elle avait toujours eu de la facilité à mentir. Il n'y avait qu'à croire ce qu'on disait.

« Je ne sais pas trop. Il m'a juste crié d'aller chercher les clefs. Il a... » Elle fit une pause pour ménager son effet, découvrit qu'une peur bien réelle se répandait dans son corps « ... un tempérament bouillant. »

L'homme hocha la tête comme si cela lui paraissait logique, puis il décrocha trois anneaux en fer, chacun portant une douzaine de clefs.

« Aile principale, dit-il en levant le premier anneau, puis il répéta son geste pour les deux autres. Aile latérale, et arrière de l'immeuble. Les clefs ne sont pas identifiées. » Il montra les bouts de fils colorés qu'il avait noués à chaque clef. Mon système à moi, ça m'aide à les distinguer. Est-ce qu'il vous faut aussi les clefs de la cave ?

— Mon oncle ne m'a pas dit, répondit-elle prudemment. Il a demandé de faire preuve de discrétion, ajouta-t-elle, puis elle vit que le terme plongeait l'homme dans la perplexité. Il a demandé de se taire. C'est une affaire de Parti, j'imagine.

— Oui. Bien sûr. »

Elle s'était attendue à ce que le concierge fasse des difficultés, mais il était docile comme un agneau ; il lui remit les clefs sans plus de cérémonie. Ses mains étaient grandes, les cuticules tachées de rouille ou de sang. *Trop de suspects*, songea-t-elle tout à coup. Elle sourit et fit la révérence, lui souhaita une bonne soirée.

« Je rapporterai les clefs quand mon oncle n'en aura plus besoin, dit-elle quand elle était déjà à la porte, suivie de l'enfant qui avançait à pas gracieux de ballerine.

— Bien sûr. Bonne nuit à vous. Et bonne santé. Le docteur Beer m'a dit que vous avez été malade.

— Oui », souffla-t-elle, tendant le bras derrière elle pour prendre la main de la fillette. Ensemble elles gravirent les marches et reparurent dans la cour. Il était six heures passées, toute la cour était plongée dans l'ombre. Lieschen la regardait avec une étrange expectative. Zuzka se pencha vers elle, prit la main de la fillette dans les siennes, sentit le bâton de craie qu'elle tenait au creux de sa paume.

« Est-ce que *Herr* Speckstein va espionner quelqu'un, Fräulein Zuzana ?

— Appelle-moi Zuzka. C'est plus gentil comme ça. »

La fillette sourit mais refusa de laisser tomber la question, qui resta là, au milieu de son petit visage rose. Sa bouche se plissa autour. Zuzka fit une nouvelle tentative pour la distraire.

« Tu devrais rentrer maintenant. Ton père va bientôt être là. »

Lieschen secoua la tête. « Pas avant huit heures. Alors, qui est-ce qu'il espionne ? Mon père dit qu'il espionne tout le monde. » Elle baissa la voix. « Même nous. »

— Et tu as des secrets ? »

Encore une fois, l'enfant secoua la tête, puis arrêta. « Un, dit-elle après quelque réflexion. J'en ai un. Mais il est seulement à moi. »

— Tu ne le diras pas. À âme qui vive ?

— Seulement quand je le voudrai. Mais pas avant. »

Elle sourit de sa propre vigilance, leva fièrement le menton, son corps suivant le mouvement puisque son cou était soudé à son torse. Zuzka l'observa, sourit pour elle-même.

« Eh bien, les clefs sont un secret, elles aussi, tu vois. Personne ne doit être au courant. »

— Pas même moi ?

— Pas même toi. » Elle hésita, passa la langue sur ses lèvres, laissa son anxiété avoir raison de son jugement. « À moins que tu promettes d'aider. »

Le visage de la fillette s'illumina. Elle hocha la tête avec empressement puis posa la main sur son cœur pour sceller son serment sacré.

«Je promets, promets, promets», chuchota-t-elle, et elle fit une nouvelle pirouette virevoltante dans le crépuscule qui tombait sur la cour.

Rapidement, sans un mot, Zuzka prit Lieschen par le bras et la guida jusqu'à l'aile latérale, dans laquelle elles entrèrent précautionneusement ; s'arrêtèrent sur le seuil de la porte ouverte pendant un moment pour prendre leurs repères. L'entrée était longue et étroite, l'escalier se trouvait à leur gauche, la porte de la toilette du couloir devant, une faible lumière filtrant à travers ses lésardes. Elles restèrent un instant à écouter avant d'entrer.

Zuzka fit gravir à l'enfant la moitié des marches menant au premier, et s'arrêta dans la courbe que décrivait l'escalier. «Lieschen, dit-elle, tu restes ici et tu attends. Si tu entends un bruit — si je crie à l'aide ou si quelqu'un entre après moi —, tu cours le plus vite que tu peux et tu vas chercher de l'aide.»

Elle attendit que la fillette se soit assise et qu'elle ait lissé sa robe sur ses genoux. «Tu peux faire ça pour moi ?

— Oui », dit la fillette en balançant de nouveau le corps avec ardeur, le visage si sérieux qu'elle semblait presque vieille. Zuzka sourit, se retourna, puis fit à nouveau demi-tour et vint donner un petit baiser à la fillette.

— Je m'en fais probablement pour rien », chuchota-t-elle.

Les clefs pendaient toujours à sa main.

Elle frappa d'abord : se rendit au palier, trouva la porte, prit soin de frapper.

Simplement au cas où : au cas où il serait rentré alors qu'elle se trouvait à la cave ; au cas où ç'aurait bien été sa femme dans la pièce à l'arrière, malade de la grippe, n'ayant cure d'être sauvée. Puis elle essaya la première clef : choisit au hasard, un fil jaune passé deux fois dans l'anneau, un panneton en dents de scie comme une couronne. La clef entra dans la serrure mais refusait de tourner. Elle en essaya une deuxième, puis une troisième, le bruit de ses échecs tintant à ses oreilles. La septième clef était la bonne : elle le sut avant même que la serrure cède dans un claquement et que la porte s'ouvre vers l'intérieur sous sa pression. « Bonjour ! » appela-t-elle, moitié cri et moitié chuchotement, la langue sèche contre ses gencives. Plongé dans la pénombre, l'appartement semblait vaste, mystérieux. La pièce du fond échappait à la vue.

Elle entra, se retourna pour fermer la porte et sentit le cœur lui manquer en entendant le loquet cliqueter. Elle rouvrit la porte, regarda dehors et vit la fillette ; referma le battant (un claquement de mâchoires) et s'enferma à l'intérieur, tout ce temps regardant par-dessus son épaule, effrayée à la pensée de ce qui se trouvait dans l'autre pièce. Peut-être, songea-t-elle, était-il préférable de prévoir le chemin qu'elle emprunterait si elle devait partir précipitamment. Elle déverrouilla à nouveau la porte, l'ouvrit. La fillette était toujours assise dans les marches, l'escalier était silencieux, désert. Cette fois, elle tourna la clef sans avoir fermé la porte ; appuya le battant

contre le verrou, puis tira une chaise qu'elle cala contre la poignée afin d'être prévenue si quelqu'un l'avait suivie. Pendant tout ce temps, elle avait le cœur au bord des lèvres. Elle n'avait jamais compris le sens de cette expression lue dans le livre d'Homère appartenant à son père et qui l'avait plongée dans la perplexité avant qu'elle ne la rejette, n'y voyant qu'une fable de poète, jusqu'à ce moment où elle sentait son cœur battre dans ses lèvres et son palais.

La porte bien en place, elle se retourna et traversa la pièce : se tint loin des fenêtres, se frayant un chemin parmi les vêtements sales. L'odeur de l'homme flottait partout, des relents de transpiration mêlés à des effluves curieusement poissonneux, une fumée ancienne imprégnait les murs. Elle s'arrêta une fois pour se pencher et ramasser une revue ; trouva une femme nue qui lui rendait son regard, son ventre gras roulant sous deux énormes seins. Affalée dans un fauteuil, la femme semblait à l'étroit, peu à son aise, une fesse creusée de minuscules vallées telle une mer battue par les vents. Elle déposa la revue, fit le tour du lit au drap froissé dont les couvertures étaient raidies par la saleté incrustée. La deuxième porte n'était qu'à quelques pas. Elle tendit la main et prit la poignée comme on prend la main d'un ami, c'est-à-dire gentiment, pour y puiser du réconfort et de la force. Son poing se leva : elle frappa, étouffant le sifflement de ses poumons.

Il n'y eut pas de réponse.

Avant longtemps elle ouvrit la porte et attendit que la lumière la suive à l'intérieur.

Assise dans les marches menant au palier du premier étage de l'aile latérale de l'immeuble, Anneliese Grotter, neuf ans, regrettait de ne pas avoir emmené Kaiser San. Zuzka avait depuis longtemps disparu par la porte au sommet des marches ; avait lutté avec les clefs pendant un moment, le souffle semblable à un sifflet brisé qui cherche une mélodie. Puis le silence était tombé, un silence plein de sons étouffés, bruits de pas au plafond, murmures au creux des murs, tintement des tuyaux, tous assourdissants pour la fillette qui tendait l'oreille. Deux fois elle s'était levée pour se dégourdir les jambes ; s'était rendue à la porte à pas de loup pour découvrir qu'elle n'était pas verrouillée mais simplement appuyée contre le verrou. Lieschen y avait posé la main, avait appliqué une pression, senti un poids basculer de l'autre côté. Craintive, excitée, elle était retournée à son perchoir dans l'escalier, avait tiré sa robe sur la peau de ses genoux hérissée de chair de poule, s'était de nouveau résignée à laisser passer les minutes. Elle voulut les compter, se prit à accélérer le cours des secondes ; utilisa le rythme de son cœur (père lui avait montré, trois battements pour deux secondes, il

fallait dire les chiffres tout haut sans quoi on perdait vite le compte), mais réalisa que lui aussi accélérât ses battements. Ç'aurait pu être trois, ç'aurait pu être vingt : deux filets de salive coulaient sur son menton. À un moment, elle avait pris sa natte dans sa bouche et s'était mise à en sucer les brins.

Et puis un vacarme la tira de sa rêverie et la fit sursauter, de l'eau déferlant sous son postérieur. Elle se leva d'un bond, faillit s'étouffer avec ses cheveux ; reconnut la chasse d'eau de la toilette du couloir, le pas d'un homme qui en sortait. Avant qu'elle ait pu faire un geste, il était apparu ; tête baissée, les mains toujours occupées à boucler son ceinturon, un journal roulé émergeant de sa poche. Il portait un chapeau et des vêtements de soirée noirs, les traits voilés par les ombres du couloir. Dans la faible lumière, la seule chose que Lieschen pouvait distinguer était ses yeux bridés. Une seconde encore et il tournerait le coin, la verrait, fouillerait sa poche à la recherche d'un couteau. Elle était deux mètres au-dessus de lui, trois mètres à sa gauche ; à un pas seulement de l'abri que présentait la courbe de l'escalier.

Ses pieds lui obéirent. Plus tard, en sécurité dans sa chambre, elle leur serait reconnaissante de leur courage, les féliciterait et les ferait tourner en une nouvelle pirouette. À ce moment-là, elle se contenta de s'éloigner, fut dans l'escalier en une seconde, la seconde d'après sur le palier. Elle l'entendit qui la suivait, un lourd bruit de pas d'homme, eut une seconde pour se décider, son cou tordu plongé dans l'escalier. Elle pouvait se sauver ou elle pouvait se cacher.

La porte céda sous une faible pression : une chaise glissa de côté sans faire de bruit et, des doigts, elle guida le battant pour le fermer derrière elle. Tombant à genoux, elle colla l'œil contre le trou de la serrure. Le gros homme marchait vers elle, puis il tourna brusquement à gauche ; s'arrêta au pied des marches (elle pouvait presque lire la manchette du journal qui dépassait de la poche de son manteau), fit un vent et poursuivit son chemin, ses semelles de cuir bruyantes sur la pierre. Le couteau qu'il portait resta sagement dans sa poche.

Lieschen expira, soulagée. Elle bondit sur ses pieds et se retourna, s'attendant à découvrir Zuzka les yeux fixés sur elle, prête à la gronder. Mais la pièce était vide à l'exception des objets qui l'encombraient, et avait la même odeur que la chambre de son père, un mélange d'alcool, de cigarette et de transpiration. À l'autre bout, une porte ouverte laissait deviner une ombre de mouvement. Elle se rapprocha, curieuse, glissa sur des revues qui jonchaient le sol, pages ouvertes sur des photos. Une femme pliée en deux la regardait en ajustant son basculotte ; une bouteille de bière était visible juste à côté de son postérieur. La fillette enjamba la revue — et la femme — pour gagner le seuil. Elle avait depuis longtemps repris sa natte dans sa bouche.

La seconde pièce était plongée dans l'obscurité. Une paire de rideaux pendaient lourdement devant l'unique fenêtre, comme lestés de plomb. Dans le lit étroit appuyé au mur du fond, un corps était étendu ; Zuzka se tenait debout devant, les épaules voûtées. Les deux mains tendues, elle se penchait vers le

corps, dont elle avait levé l'une des mains vers la poitrine. Il faisait sombre et Lieschen ne voyait pas grand-chose hormis le mouvement de Zuzka dont la main gauche tenait le coude de la femme tandis que, de la droite, elle faisait des pinçons à son biceps nu. Saisissant un pli de peau entre l'index et le pouce, elle le tordait, le tordait durement, à ce qu'il semblait à la fillette, tout le long du bras dénudé. Tout ce que la fillette distinguait d'autre, c'était un pied sortant de sous le drap à un bout et un visage émergeant à l'autre extrémité. Mais quel visage ! Lieschen avait un livre d'images où l'on voyait des anges qui lui ressemblaient : des os d'oiseaux sur lesquels s'étirait une peau d'elfe, un visage de fée long et mince, se terminant en triangle sur un menton à fossette. Elle avait de grands yeux verts affamés ; on aurait dit qu'une touffe de mousse avait poussé entre ses cils, la seule tache de couleur dans la pénombre de la chambre. Ils ne bougeaient pas.

On aurait eu peine à dire si elle était morte ou vive.

Puis elle cligna des yeux, ses deux paupières s'abaissant sur ses prunelles, cligna des yeux une fois, sans se presser, la peau si mince qu'on aurait dit qu'elle allait se déchirer. Zuzka la vit aussi et lâcha son bras, un cri d'angoisse fusa de ses lèvres. Elle arracha les draps qui recouvraient le corps de la femme, la trouva nue sur un matelas en caoutchouc ; posa ses deux mains sur sa hanche et la roula lentement sur le côté. La peau si blanche sur sa poitrine et ses bras était à vif et livide sur son dos : des plaies de la taille de la paume de Lieschen les fixaient

depuis le milieu de son corps, roses en bordure, leur centre foncé et humide comme du foie. Elle était visqueuse de la taille aux pieds. Ce n'est qu'à ce moment, en la voyant, que Lieschen reconnut l'odeur de putréfaction et d'urine qui flottait dans la pièce. Les cheveux de la femme avaient été coupés grossièrement jusqu'à n'être plus qu'une tignasse longue de cinq centimètres allant de son crâne à son oreille et à sa nuque. Son échine ressemblait à une rangée de poings prêts à frapper.

Zuzka la laissa tomber. Elle aurait dû la reposer doucement sur sa couche, la faire rouler sur le flanc, mais elle ne semblait pas en avoir la force ; elle la laissa tomber, glissa et perdit l'équilibre. Pleurant, elle se retourna et découvrit Lieschen, la cueillit dans ses bras.

« Le porc, murmura-t-elle en serrant Lieschen avec force. Le porc. »

Leurs joues étaient côte à côte, le menton de la fillette posé sur l'épaule de son amie accroupie, au-dessus de laquelle elle pouvait voir l'inconnue dans son lit, clignant des paupières sur l'oreiller, un battement, puis deux, puis trois.

« Beer, dit Zuzka dans son épaule. Il faut aller chercher le docteur Beer. »

Soulevant Lieschen, elle la porta, jambes pendantes, à l'extérieur de la pièce et jusqu'au carré de l'escalier où elle la reposa sur ses pieds dans l'intention de verrouiller la porte derrière elles. L'enfant

l'observait tandis qu'elle cherchait la bonne clef ; elle échappa deux fois le porte-clefs, eut du mal à trouver la serrure, marmonna à mi-voix, la lumière du soir entrant par la fenêtre commençait à décliner, son souffle était un sou qu'on agite dans une boîte en fer-blanc. Quand elle laissa tomber les clefs pour la troisième fois, Lieschen se pencha pour les ramasser et en essaya une. Elle réussit à la glisser dans la serrure et le verrou tourna sous la pression de ses doigts.

« Qu'est-ce qu'elle a, la dame ? » demanda-t-elle en rendant les clefs à son amie.

Zuzka les lui prit, lui tint la main.

« Il y a un homme qui vit dans cet appartement, dit-elle. Il est... » Elle s'interrompit, hésitante. « Il est mauvais. Un homme mauvais, tu comprends ? Mais tu dois rentrer chez toi maintenant. »

Elle se retourna, traîna Lieschen à sa suite dans les escaliers et sortit en courant.

« Tu dois rentrer chez toi », répéta-t-elle mais, plutôt que de lâcher sa main, elle la traîna derrière elle dans l'escalier principal et lui fit gravir la volée de marches. La fillette avait du mal à la suivre. Elle ne croyait pas avoir jamais couru aussi vite.

Anton Beer ouvrit la porte en entendant le timbre aigret de la sonnette et trouva Zuzka et la fillette sur le seuil, main dans la main, pantelantes. Zuzka tendit une main et — se méprenant sur son geste, encore absorbé dans les dossiers qu'il était en train d'étudier — il la prit pour la serrer en esquissant une ombre de révérence. Puis il la sentit tirer sur son bras par à-coups, insistante, et perçut sa respiration hachée. Cherchant son visage, il n'y trouva pas trace de sa nonchalance habituelle. Il vit qu'elle avait pleuré, ses joues étaient encore humides, des larmes et de la sueur perlaient au-dessus de sa lèvre supérieure.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-il, mais elle ne lui répondit qu'en tirant à nouveau sur son bras. « Mais vous devez entrer », murmura-t-il en se libérant de sa poigne et en s'effaçant pour la laisser passer. C'est la fillette qui entra, son cou tordu penché vers l'avant comme si elle s'inclinait dans le vent.

« Il y a une femme couchée sur un lit, lui dit Anneliese, dont l'émotion n'était perceptible qu'à

l'absence de modulation dans sa voix. De l'autre côté de la cour. Son dos est plein de trous, et elle a de magnifiques yeux verts.

— Mais où ?

— Venez, je vais vous montrer. »

Sans attendre la réponse de Beer, elle choisit une porte au hasard et se dirigea vers la gauche, en direction de son bureau. Sa table de travail s'y trouvait, au centre de la pièce, le fauteuil dos à la porte. Son pupitre était couvert de dossiers de police, un verre de brandy émergeant au milieu des documents. Sa cigarette fumait encore dans le cendrier.

La fillette ne perdit pas de temps à étudier ce qui l'entourait. Courant à la fenêtre, elle écarta les rideaux et plongea la tête par le cadre ouvert. « Là-bas, cria-t-elle en se haussant sur la pointe des pieds et en montrant du doigt l'autre côté de la cour, la poitrine appuyée contre l'appui de la fenêtre. Mais vous ne pouvez pas voir, parce que cet arbre vous bloque la vue.

— Tu veux dire l'aile latérale ?

— Oui. Le Quand-on-est vit là. Je l'ai vu ce soir. »

Il hocha la tête, perplexe, voulut revenir vers Zuzka qu'ils avaient laissée dans le couloir, toujours en train de chercher ses mots. Il faillit la heurter sur le seuil de son bureau.

« Il faut y aller tout de suite, dit-elle. Aider cette pauvre fille. » De nouveau, elle tendit la main vers la sienne. Cette fois, il la laissa faire.

« Est-ce l'homme à la trompette ? Est-ce qu'il lui a fait quelque chose ? »

— Je l'ai pincée, dit Zuzka. Pour voir si elle était vivante. Elle n'a même pas bronché.

— Mais qui ? Moins vite. Je ne comprends pas un mot de ce que vous dites. »

Les doigts au creux de sa paume étaient froids, leur pression lui fit mal. Ce n'était pas du tout le même contact que lorsqu'elle lui avait attrapé la main la veille. Beer se dégagea, prit le verre de brandy sur son bureau et le donna à Zuzka.

« Tenez, buvez ça. Et asseyez-vous sur le canapé. Maintenant, dites-moi ce qui se passe. »

Lentement, petit à petit, il réussit à lui arracher son histoire. Elle lui raconta comment elle avait traversé la cour cet après-midi-là pour parler à l'homme qu'ils avaient observé ; comment elle lui avait offert un médicament pour sa femme malade (« Un médicament ? » demanda-t-il, incrédule ; « De l'argent colloïdal », répondit-elle, comme si elle s'attendait à ce qu'il la félicite pour la sagacité de son choix) ; comment elle avait été remerciée, assez impoliment, mais avait eu le temps d'en voir assez pour remarquer un corps étendu au fond de l'appartement. Elle avait donc décidé d'y retourner, s'était introduite par effraction, en fait, et avait découvert une femme qu'elle avait

crue morte jusqu'à ce qu'elle cligne des yeux. (« A-t-elle dit quelque chose? — Rien du tout. On dirait que son dos a été fouetté. ») Il remplit son verre et l'écouta décrire les blessures; le vert des yeux de la femme; l'image de quelque revue pornographique trouvée par terre. Même maintenant, en proie à l'agitation, elle parvenait à distiller de la poésie de ces moments d'épouvante, parlant plus que nécessaire, marquant des pauses pour ménager ses effets. Elle se montra moins loquace quand il la pressa de questions plus factuelles.

« Comment avez-vous eu les clefs? lui demandait-il maintenant, ce à quoi elle répondit par un haussement d'épaules, une gorgée de brandy et l'injonction chuchotée qu'ils devaient “y aller sans attendre”.

— Mais où les avez-vous eues? demanda-t-il à nouveau, refusant de lâcher prise.

— Du concierge, lui dit Zuzka. Je les lui ai demandées au nom de mon oncle.

— Bon Dieu, dit-il. Votre oncle est au courant?

— Qu'en pensez-vous, docteur Beer?

— Et Anneliese, comment s'est-elle retrouvée dans cet appartement?

— Je l'ignore. Je l'ai laissée pour qu'elle monte la garde et puis tout à coup elle était là, à m'observer à l'autre bout de la pièce. Regardez seulement ce qu'elle fait maintenant. »

Anneliese était restée muette pendant leur conversation. Se retournant, Beer la découvrit, les pieds plantés sur le cuir de son fauteuil, accroupie et penchée au-dessus de son pupitre. Elle tenait une photographie qu'elle avait levée à hauteur de son nez. Pendant une seconde, il voulut lui crier d'ôter ses chaussures sales de son fauteuil en cuir et lui faire comprendre qu'elle était en train de se fourrer le nez dans des informations extrêmement délicates. Et puis il vit la tristesse sur son visage, qui se mêlait à la tension causée par ce qui s'était produit de l'autre côté de la cour. Il alla jusqu'à elle doucement, lui laissant le temps de sentir sa présence à ses côtés avant de la saisir par la taille et de la reposer délicatement sur le sol, la photo toujours à la main. Elle leva les yeux, croisa son regard.

« On prend des photographies des morts, déplora-t-elle doucement, le dévisageant afin qu'il confirme.

— Oui, dit-il. On en prend.

— C'est cruel », dit-elle, et il n'aurait pu dire si elle voulait parler de cette pratique ou des images elles-mêmes, quatre cadavres humains et un chien. Elle tenait un cliché de Walter, ses pouces évitant soigneusement la forme de la bête gisant sur le ventre, comme si elle avait pu en le touchant blesser son âme.

« Tu veux la remettre où tu l'as prise ? demanda-t-il doucement.

— Oui, fit-elle en glissant la photo sur son pupitre. Elle n'est pas à moi. »

Il baissa la main pour toucher le sommet de son crâne, lui lissa les cheveux. « Il faut partir, maintenant. Nous devons aller voir cette femme que vous avez trouvée.

— Elle est belle, dit Lieschen. Et laide. Son dos est laid. »

Elle tendit gauchement le bras derrière elle, son échine tordue limitant ses mouvements, pour montrer son épaule et l'arête osseuse de sa hanche.

Derrière elle, Zuzka déposa le verre sur le bureau, puis marcha d'un pas vif jusqu'à la porte. Beer la suivit avec l'enfant après avoir pris sa trousse de médecin. Ils descendirent les marches sans un mot, croisèrent Frau Novak qui les dévisagea avec une hostilité prudente. La cour était presque plongée dans l'obscurité. Beer se dirigea d'abord vers l'aile arrière, guidant Anneliese par l'épaule.

« Allons, monte chez toi, maintenant, dit-il à l'enfant. Assez d'émotions pour aujourd'hui. »

À sa grande surprise, elle ne protesta pas, mais se retourna plutôt pour embrasser les jambes de Zuzka dans une étreinte maladroite, avant de faire la même chose avec celles du médecin. Il l'arrêta avant qu'elle ait pu s'enfuir.

« Une dernière chose, dit-il. Tu ne dois dire à personne ce que tu as vu. Fräulein Speckstein aurait des ennuis, et on ne souhaite pas cela. »

La fillette hocha la tête, lui demanda, du geste, de se pencher davantage vers elle, puis elle lui murmura à l'oreille :

« Zuzka, dit-elle. Elle a dit que je pouvais l'appeler Zuzka.

— C'est gentil, lui répondit-il sur le même ton.

— Je suis sûre que vous pouvez l'appeler comme ça aussi. »

Elle fit la révérence, sourit, puis entra dans l'immeuble en courant et gravit les marches quatre à quatre dans un galop brisé et inégal. Ils la regardèrent partir avant de se rendre jusqu'à l'aile latérale en espérant que les voisins avaient mieux à faire que d'épier ce qui se passait dans la cour.

Elle le guida avec calme ; trouva la bonne clef presque immédiatement ; verrouilla la porte derrière eux. Ce n'est qu'en atteignant le seuil de la deuxième pièce qu'elle hésita.

« Là-dedans ? » demanda-t-il avant de prendre les devants. Zuzka lui emboîta le pas. Il s'orienta, les ombres étaient si profondes qu'il avait du mal à distinguer la femme allongée sur le lit ; il jeta un coup d'œil aux rideaux pour évaluer la quantité de lumière qu'ils pouvaient intercepter. Il y en avait trois ou quatre épaisseurs, certains étaient taillés dans un lourd brocart. Il était peu probable que quoi que ce soit puisse filtrer au travers.

« Fermez la porte, dit-il. Je veux allumer la lampe. »

Elle obéit à ses ordres comme une bonne infirmière et tressaillit quand une froide lumière électrique emplît la pièce. Il ne s'y trouvait pas grand-chose hormis le lit de camp et une commode, rien que des serviettes en boule qui jonchaient le sol. Il s'approcha du lit et tira l'unique chaise. Sentant le souffle de Zuzka dans son cou, il lui aboya de lui laisser de la place. Ce n'est qu'à ce moment qu'il posa enfin une main sur sa patiente.

Celle-ci ne broncha pas.

Il commença son examen. Par habitude, il se mit à parler, lui posant d'abord des questions avant d'annoncer ce qu'il s'appropriait à faire. La femme ne réagit pas, même si ses paupières restaient grandes ouvertes, ses orbites parcourant le visage du médecin pour le sonder. Elle était dans la jeune vingtaine, sous-alimentée, la peau si sèche en certains endroits qu'elle avait formé des grappes d'écailles. Elle était aussi douloureusement belle, pâle et délicate, si mince qu'elle en paraissait presque androgyne, de petits tétons roses pointant sur une ombre de poitrine. Seules ses hanches s'évasaient, larges et féminines, se divisant pour former une paire de jambes longues et fines. Lentement, en soulevant ses cuisses et le bas de son dos, il la fit rouler sur le ventre pour étudier les plaies répandues sur la blanche plaine de son dos. Il compta trois profondes escarres, dont l'une allait jusqu'à l'os, la masse noircie des tissus morts remplissant une grande partie du cratère. Plusieurs ulcères plus petits s'ouvraient sur ses coudes, son cou et ses talons, où la peau était livide mais sèche. La femme était mouillée, elle avait vidé sa

vessie et une flaque s'était formée au bas de l'alèse en caoutchouc. Elle dégageait une odeur effrayante.

La laissant un moment sur le ventre, Beer se leva, alla à la porte et éteignit la lumière. Le lavabo se trouvait dans la pièce de devant. Il trouva une serviette, en mouilla une moitié puis revint vers sa patiente. Zuzka l'observait de ses yeux sombres et soucieux. Il se demanda brièvement ce qu'elle pensait de cela, ses gestes professionnels destinés à une autre. Une question se lisait sur son visage, mais elle ne la posa pas. Elle se contenta de fermer la porte derrière lui et d'allumer la lumière.

Beer s'agenouilla et entreprit de laver la patiente, en commençant par ses pieds. Il massa d'abord sa peau avec la partie humide de la serviette, puis l'essuya avec l'autre. Quand il fut rendu au bas de ses cuisses, il sentit Zuzka s'agenouiller près de lui. Elle voulut lui prendre la serviette des mains.

« Laissez-moi, dit-elle.

— Je peux me débrouiller, murmura-t-il.

— Ce n'est pas à un homme de faire cela. »

Il voulut protester, lui dire qu'il était médecin, et marié, mais agenouillé là au-dessus de la fente des fesses de la femme, il ne trouva pas les mots.

« Attention aux plaies, dit-il. Elles sont sujettes à infection. »

Il quitta brièvement la pièce pour se laver les mains dans le lavabo.

En revenant, il fit glisser la chaise pour être assis près de la tête de la femme, puis se pencha jusqu'à être dans son angle de vue.

« Je ne sais pas si vous pouvez m'entendre, dit-il, répétant des paroles qu'il avait déjà prononcées une demi-douzaine de fois, mais je suis médecin. Je m'appelle Beer. Avec votre permission, je vais maintenant examiner vos dents. »

Elle répondit en abaissant une paupière. Interprétant le geste comme un assentiment, il leva légèrement la tête de la femme, glissa deux doigts à travers ses lèvres sèches et parfaites, et les passa sur la courbe des gencives. Puis il la força à ouvrir la mâchoire le plus grand possible et s'écarta de la lumière : regarda droit dans sa gorge comme un paysan qui magasine un cheval.

« Alors il vous brosse les dents », se dit-il à lui-même, d'une voix trop basse pour être entendue par l'une ou l'autre femme. Il reposa sa tête, tapota l'oreiller pour qu'il soit confortable, attendit que Zuzka ait fini de la laver. Elle prit son temps : alla une fois rincer la serviette, éteignant la lampe pendant que la porte était ouverte, le laissant du coup dans l'obscurité, puis trouva une chemise propre dans la garde-robe et s'en servit pour la sécher une dernière fois. Beer alluma une cigarette et se mit à faire les cent pas.

« Et maintenant ? demanda Zuzka quand elle eut fini ; elle toussa un peu lorsqu'une bouffée de fumée lui arriva au visage.

— Vous devez rapporter les clefs avant que quelqu'un en ait besoin. Et inventer une excuse pour expliquer votre retard au dîner.

— Qu'est-ce que je dis ?

— Au concierge ? Qu'aviez-vous l'intention de dire ? »

Elle fronça les sourcils, puis haussa les épaules, serra les bras autour de sa poitrine. « Que c'était une erreur. Un malentendu. Quelque chose du genre.

— Dites cela. Et rappelez-lui qu'il n'avait pas le droit de vous remettre les clefs. Je pense qu'il n'aime pas beaucoup votre oncle. Il sera peut-être tenté d'oublier toute l'affaire. »

Elle opina du chef, toujours pensive, les bras serrés en une double étreinte.

« Et elle ? Est-ce qu'il l'a... » Elle baissa la voix. « ... violée ? »

Il secoua la tête et entreprit de répondre, puis se ravisa. « Elle a besoin d'aide, dit-il. Je vais rester et parler au jeune homme qui vit ici. Voir de quoi il en retourne. »

Elle attendit la suite, mais il se tut et la laissa tirer ses conclusions. Enfin elle comprit qu'il ne lui révélerait pas son diagnostic. Un peu de couleur lui revint aux joues.

« C'est un clown, dit-elle d'un ton boudeur.

— Un quoi ?

— Il se maquille le visage en blanc et puis il s'habille en noir.

— Un mime, dit Beer.

— Oui, voilà le mot. Un genre d'homme en colère. Il a tué le chien. Il va peut-être essayer de vous tuer.

— Allez rendre les clefs, dit-il d'une voix apaisante. Si vous voulez, nous nous parlerons demain. C'est samedi. Je peux passer après le déjeuner. »

Elle éteignit la lumière d'un geste irrité et courut jusqu'à la pièce de devant. Il n'eut pas besoin de lui dire de ne pas l'enfermer à clef. Elle se contenta de fermer la porte derrière elle, et il put l'entendre dévaler l'escalier avec fracas.

Beer rit en lui-même et s'assit près de la femme aux yeux verts.

« Ne lui en voulez pas de ses manières, lui dit-il en chassant une petite mousse de ses cheveux. Elle est d'humeur fantasque, et jeune. »

Il n'eut d'autre réponse qu'un papillotement de paupières. Il aurait été impoli d'y voir autre chose qu'un sourire.

Trois

Friedrich — « Fritz » — Haarmann travaillait avec un partenaire. Il expliqua lors de son témoignage qu'ils s'étaient rencontrés à la gare d'Hanovre. On ne sait pas si c'est Haarmann qui a approché Hans Grans, ou si le jeune homme lui a proposé ses services de son propre chef; ce qui est certain, c'est qu'il avait déjà travaillé comme prostitué. Une amitié naquit dans ces circonstances peu propices. Quelques semaines plus tard, les deux hommes partageaient un toit. Une fois que Grans eut pris connaissance des activités de Haarmann, il accepta de lui fournir une série d'hommes fraîchement débarqués du train : de jeunes et beaux égarés tout juste arrivés en ville. Pour sa peine, il recevait ensuite leurs vêtements en guise de paiement. Rien ne prouve qu'il ait participé aux meurtres, bien que Haarmann ait juré qu'il y avait pris part. Les deux hommes furent exécutés au printemps 1925.

Au cours de l'enquête et du procès, il fut beaucoup question du physique de Haarmann, de ses longs doigts, de ses mains douces, de son visage lunaire. Les archives judiciaires le décrivent tantôt comme fort, masculin et rude, tantôt comme malléable, mou et féminin. Il aimait fumer la cigarette et trouvait du plaisir à faire de la pâtisserie ; lorsqu'il parlait, il passait continuellement la langue sur ses lèvres. Les policiers étaient bien au fait de son homosexualité.

Après avoir tué ses victimes qu'il étrangeait en même temps qu'il leur mordait la pomme d'Adam, Haarmann leur ouvrait la cavité abdominale pour en retirer les intestins, qu'il jetait dans un seau. Les organes suivaient. Dénuder les os constituait, selon son propre témoignage, une tâche répugnante. Il gardait la chair dans un sac en toile cirée et passait des heures à laver et à récurer pour éliminer les taches de sang. Les restes sans valeur commerciale étaient jetés à la toilette ou dans la rivière.

Au cours des années précédant son arrestation, Haarmann avait été informateur pour la police. Un examen psychiatrique réalisé quand il était plus jeune concluait qu'il était « à 80 pour cent incapable d'occuper un emploi rémunéré » en raison d'une « faiblesse congénitale ». Haarmann s'était distingué pendant son service militaire. Son père était conducteur de train. Il avait épousé en 1900 une « grosse et jolie fille » du nom d'Erna Loewert. Quand les premiers crânes furent découverts, par un groupe d'enfants jouant près de la rivière, les autorités crurent qu'ils provenaient de l'Institut d'anatomie de Göttingen.

Près de six cents garçons et jeunes hommes furent portés disparus dans la région d'Hanovre au début des années 1920. Haarmann fut déclaré coupable de vingt-quatre meurtres. Il clignait souvent des yeux. Sa moustache était marron pâle. Il se trémoussait le derrière. Il mourut à quarante-six ans.

Anton Beer s'installa pour attendre. Il éteignit la lumière, écarta les rideaux, donna à ses yeux le temps de s'ajuster à la faible lueur de la lune. Il avait les pieds endoloris après un après-midi de visites à domicile et se demandait comment il allait passer le temps. Il y avait deux chaises au total, une dans chaque pièce. Il les essaya toutes deux pour choisir la plus confortable, n'en trouva aucune qui le satisfît. C'étaient des meubles bon marché et sans attrait, mal assemblés. L'une branlait ; dans le siège de l'autre pointait un clou qui menaçait de faire un accroc à son pantalon. Il retourna son attention vers sa patiente, nettoya de son mieux les escarres qu'elle avait au dos, lui expliqua à mi-voix les thérapies qu'il avait l'intention d'essayer. Il avait le temps, songea-t-il, de rentrer chez lui pour aller chercher de l'alcool à friction et préparer une lotion antiseptique ; prendre un coussin, de la lecture pour lui. Mais il craignait de laisser la femme seule ; craignait que la porte ne se referme derrière lui, ou que l'un des voisins ne la trouve ouverte et coure chez le concierge. Se découvrant cloué sur place, il se pencha au-dessus

de cette femme muette et chercha des moyens d'exciser sa chair morte.

« Nous pouvons essayer les asticots, lui chuchotait-il en se penchant bas de façon qu'elle puisse voir son visage. C'est moins pire que ça en a l'air. »

Il aurait pu s'asseoir par terre, mais cela lui semblait manquer de décorum devant sa patiente.

À une certaine époque, il s'accommodait bien de l'attente. Beer se considérait comme un homme patient. Sa tranquille placidité d'homme de science qui comprend que certaines choses échappent à son contrôle avait exaspéré sa femme et impressionné ses professeurs. Maintenant, sa vessie le tenaillait. Il ne voulait pas sortir pour utiliser la toilette du couloir et luttait pour étouffer le besoin qui le pressait ; il n'aimait pas l'idée d'uriner dans le lavabo d'un inconnu. Il s'excusa, entreprit d'arpenter les pièces, trouva dans la quasi-obscurité un pot de chambre qui, une fois déplacé, dégagea une puissante odeur d'urine à laquelle il se voyait maintenant obligé d'ajouter la sienne. Le bruit était fort à ses oreilles, et embarrassant ; il avait conclu que la femme dans la pièce d'à côté avait l'ouïe intacte, que sa paralysie ne montait pas plus haut que le cou et n'affectait donc pas les sens dont le siège se trouvait dans la tête. Et pourtant elle était incapable de parler, ou n'avait pas envie de le faire ; sa bouche avait été soignée et elle avait une langue saine, rose et mince comme celle d'une chatte. Ses ongles avaient été récemment taillés. Au cours de son bref examen, il n'avait découvert aucune trace d'agression sexuelle.

Une fois soulagé, Beer se redressa, glissa le pot de chambre sous le lit d'une prudente poussée du pied. Il y avait un pain de savon sur le lavabo, un blaireau et un rasoir. La cuvette elle-même était couverte d'une pellicule de graisse blanche ; le miroir et les robinets étaient rongés par la rouille et incrustés de moisissures. Le chiffon qui servait de serviette portait les lignes parallèles d'une tache foncée. Beer se lava les mains, puis prit le chiffon sur son crochet et alla à la fenêtre, leva le lambeau de tissu pour l'examiner à la lumière de la lune. Les taches donnaient l'impression que quelqu'un s'en était servi pour essuyer un couteau : un seul mouvement d'une lame de dix centimètres. Même dans cette lumière plus claire, il ne pouvait être sûr qu'il s'agissait bien de sang.

Cette vue éveilla en lui le souvenir des photos éparpillées sur son bureau et d'autres clichés semblables qu'il avait étudiés au cours de sa vie ; des conférences entendues à l'Université de Graz, où l'on cherchait à dégager un sens des motifs formés par une tache. Elle l'inquiéta aussi en lui rappelant les dangers du plan d'action qu'il avait choisi. Dans son compte rendu des événements de la journée, Zuzka lui avait parlé de la colère de l'inconnu, avait répété ce mot une demi-douzaine de fois, un frisson de terreur donnant du piquant à sa voix de conteuse. Et puis il l'avait vu, nu à l'exception de ses chaussettes, pavaner sa virilité avec impertinence en faisant les cent pas dans sa chambre en désordre. Si l'homme décidait d'attaquer, Beer ne serait pas de taille à l'affronter. Il remit la serviette sur son crochet et, lentement, mal à l'aise à l'idée de violer l'intimité d'un

inconnu, entreprit de fouiller la chambre de l'homme à la recherche d'une arme. Il pensa au rasoir, mais le jugea à la fois trop faible et trop létal ; il ne suffirait pas à dissuader l'homme d'avancer, mais pourrait le tuer d'un seul coup si Beer jouait de malchance. Un gourdin aurait mieux fait l'affaire, une sorte de bâton, mais Beer ne put rien trouver de suffisamment long. Il y avait des ustensiles de cuisine près d'un poêle en coin, mais de si mauvaise qualité qu'ils semblaient sans poids ; le manche de la poêle à frire branlait et la casserole avait été taillée dans une feuille de fer-blanc mince comme un sou. Se déplaçant vers le lit, il considéra la lampe avec son abat-jour cassé tendu d'étamine ; ouvrit la garde-robe où il n'y avait rien d'autre que deux maillots en tricot de coton, raidis par la saleté, et un sous-vêtement de rechange si usé qu'il pouvait voir la blancheur de sa paume tandis qu'il passait la main sous les mailles. Sur une tablette près de la bassine, il trouva, emballé dans du papier journal, un colis qui avait sous ses doigts une étrange mollesse spongieuse. Déconcerté, toujours hanté par les images des cadavres disséqués, il l'apporta à la fenêtre ; l'ouvrit avec précaution, un mouchoir enroulé autour du bout des doigts. Il ne découvrit qu'un morceau de poisson fumé dont l'œil contemplait, noir et huileux, le ciel éclairé par la lune. Le journal, vieux de quatre semaines, était un exemplaire du *Kronen Zeitung*. La manchette annonçait que les Russes occupaient l'est de la Pologne ; Varsovie était cernée par la puissance de la *Wehrmacht*. La photographie d'Hitler avait été altérée par un gri-bouillis au crayon de plomb, sa moustache avait été allongée jusqu'à ressembler à la broussaille cosaque

de Staline. Pendant une seconde, Beer éprouva un élan de sympathie pour le propriétaire du poisson, et eut honte de fouiller son appartement avec tant d'acharnement, puis il chassa cette pensée et revint au poisson. Il se pencha pour attraper une boîte aperçue près du lit, sortit un tournevis du fouillis qu'elle contenait. Lourd et grossier, l'outil était émoussé, mais possédait une tête plate rouillée qui pouvait, au besoin, être brandie pour menacer les yeux d'un homme, ou plongée dans son aine sensible. Il le soupesa avec lassitude, le serment de sa profession tombant de ses lèvres.

«Primum non nocere.» D'abord, ne pas nuire.

Après un long moment, il haussa les épaules, fourra le tournevis dans sa poche et se pencha de nouveau pour jeter un coup d'œil aux autres articles que contenait la boîte.

Il n'y trouva rien qui eût quelque valeur. Il y avait un prospectus déchiré annonçant un numéro de cabaret à Munich, orné de la photo d'une femme aux longues jambes qui retroussait sa jupe pour montrer sa petite culotte ; cinq ou six balles en cuir lestées de sable qui fuyaient un peu aux coutures ; un paquet de cigarettes et une livre de sucre enveloppée dans un sac en papier kraft ; deux tubes de fard écrasés ; un pantalon en laine épais, plié et attaché à l'aide d'une ceinture. Il trouva aussi quelques photos, une série de trois clichés tous pris le même jour dans un studio de photographie : l'arrière-plan changeait, passant d'un rideau monochrome à une peinture représentant un panorama des Alpes, mais les vêtements

étaient les mêmes. On y voyait une famille de quatre, le garçonnet et la fillette de la même taille, tous deux guère plus âgés que Lieschen. Les parents et le fils étaient vêtus pauvrement, mais proprement, les habits du dimanche d'une famille ouvrière, des chemises blanches amidonnées sortant de l'étoffe rude de leurs pantalons, vestes, jupe. Seule la fillette était différente. Dans la pénombre de la chambre, il était impossible d'étudier ses traits, mais Beer en voyait suffisamment pour remarquer la petite cape en fourrure jetée sur ses épaules, qui recouvrait une robe ressemblant à une grossière imitation de robe de soirée. Elle avait les yeux démesurément grands, assombris par de l'ombre à paupières, de petites lèvres animées qu'on aurait dites peintes sur son petit visage blanc. Beer eut l'impression que ses pieds étaient coincés dans une paire de bottes étroites posées sur des talons de cinq centimètres. Sur les trois photographies, elle tenait la main du petit garçon, les jambes écartées à la largeur des hanches, comme si elle avait du mal à garder l'équilibre. Perplexe, Beer remit la photo dans sa boîte, l'échangea contre le paquet de cigarettes, qu'il réussit à ouvrir après une seconde d'hésitation. Il y avait longtemps qu'il avait fumé la dernière des siennes. De toutes ses indiscretions, celle-ci lui semblait la moins grave, et il alluma le tabac bon marché après avoir pris soin de se placer dos à la fenêtre pour gratter l'allumette. C'est à ce moment que, fumant, toussant légèrement dans son poing, il retourna au chevet de sa patiente et se rassit au bord de son lit. Elle n'avait pas bougé, mais avait les yeux grands ouverts. Dans le rayon de

lune qui tombait sur son visage, ses traits semblaient fragiles, comme faits de verre.

Il s'assit et parla. Une heure passa et le rayon de lune disparut derrière une masse de nuages, cédant la place à la lueur résiduelle de la ville. Beer n'avait pas l'habitude des patients silencieux et il se rendit compte que son répertoire consistait essentiellement en questions, qu'il égrenait dans l'obscurité. De temps en temps un clin d'œil semblait lui répondre et, pris d'une inspiration, il la pria de baisser une fois les paupières pour dire *oui* et deux fois pour *non*, puis se pencha plus près encore pour saisir ses réponses, sentit son souffle sur sa joue et ses lèvres. C'est ainsi qu'il confirma qu'elle était effectivement incapable de parler comme de bouger les membres ; qu'elle ne souffrait pas. Quand il lui demanda si elle avait peur de l'homme chez qui il l'avait trouvée, elle ferma les yeux, cédant à ce qui paraissait une torpeur volontaire, et ne les ouvrit plus. Après un moment, sa respiration laissa deviner qu'elle devait dormir. Beer haussa les épaules, alluma une deuxième cigarette, découvrit qu'il n'avait pas fini de parler.

« Vous devez me trouver étrange, dit-il dans l'obscurité, un bras tendu pour toucher cette courbe osseuse où le cou rencontre le crâne. Rester assis toute la nuit chez un inconnu sans même avoir demandé la permission. J'ai bien peur de vous sembler impertinent. »

Puis, un peu plus tard : « Ma femme m'a quitté. Je suppose que je le méritais. »

La femme ne se réveilla pas pendant ces commentaires ; souffle régulier, tignasse à la garçonne épaisse et emmêlée sous sa main réconfortante. Au matin, quand elle serait de nouveau éveillée, il faudrait la lui peigner. Quand il bougea afin de rétablir la circulation dans sa jambe gauche qui s'était ankylosée, le tournevis qu'il avait glissé dans une poche de son pantalon entailla profondément la chair de sa cuisse. Il jura, se leva et attendit que le mime se dépêche de rentrer chez lui.

Il était peut-être un peu plus de quatre heures quand l'homme revint à son appartement. Il était désormais trop tard pour que Beer puisse lire le pâle cadran de sa montre. Il avait réussi à rester éveillé une bonne partie de la nuit, s'assoupissant une ou deux fois avant de s'éveiller en sursaut en sentant son corps tomber vers sa patiente. Toutes les dix minutes environ, il s'était levé pour faire les cent pas dans les deux pièces et jeter un coup d'œil de l'autre côté de la cour, d'où il supposait que Zuzka devait l'observer. Il ne vit rien d'elle et évita de rester près de la fenêtre plus de quelques secondes à la fois. Une légère brise s'était levée et faisait timidement danser les lambeaux de tissu qui servaient de rideaux dans la première pièce. Beer avait fumé dix ou douze des cigarettes de l'homme, et avait la gorge à vif à cause du tabac. Dans son ennui, il s'était pris à ranger un peu le fouillis qui encombrait la pièce de devant, avait ramassé des chaussettes, empilé revues et journaux dans un coin près du lit, puis s'était passé de l'eau sur les mains, le visage et la nuque.

Quand il entendit enfin des pas s'approcher de la porte, suivis du tintement d'un trousseau de clefs, il était de nouveau au chevet de la femme, accroupi près de son visage endormi. Rapidement, obéissant à une décision prise quelques heures plus tôt, il fit un pas ou deux dans l'autre pièce afin que l'homme puisse le voir en entrant. Beer ne souhaitait ni le surprendre ni lui faire peur, et il était certain que l'inconnu ne crierait pas à l'aide. Il avait la main dans la poche de son pantalon, les doigts serrés autour du tournevis. Il fallut un long moment à l'homme pour comprendre que la porte n'était pas verrouillée. Il était possible, songea Beer, qu'il ait trop bu.

Lorsqu'il finit par entrer, il ne daigna pas le remarquer tout de suite : se débarrassa de son manteau près de la porte, jeta par terre un sac en toile pas plus grand qu'un cartable d'écolier, prit derrière son oreille une cigarette glissée au milieu d'une mèche de cheveux sombres. Son cou, son torse, ses bras et ses jambes étaient tous vêtus de la même étoffe d'un noir d'encre ; même ses mains étaient couvertes, et se levèrent invisibles dans l'obscurité. Seule sa cigarette bougea, quitta son perchoir pour être fichée au centre d'un visage spectral. Une allumette fut grattée qui éclaira ses yeux, des sphères sombres et exorbitées qui regardaient de l'autre côté de la pièce. L'homme n'avait pas encore fermé la porte. Beer se dit qu'il était en train de décider s'il devait ou non s'enfuir. Il prit tout son temps.

Cela intrigua le médecin.

Au cours de ses heures d'attente, alors qu'il repassait en esprit ce que lui avait dit Zuzka et faisait les cent pas dans la misérable pièce, Beer avait conclu qu'il s'agissait d'un homme primaire, prompt à céder à la colère. Il s'était attendu à des cris : une maladroite charge d'ivrogne. Mais l'homme qui marchait maintenant vers lui était calme, son visage blanc était une façade indéchiffrable, ses yeux sombres le dévisageaient avec une sorte de passion pour laquelle le médecin ne pouvait trouver de nom. Il se dirigeait vers Beer, les yeux fixés par-delà l'intrus, sur le seuil menant à la pièce du fond. Dès que Beer eut compris l'intention de l'homme, il libéra le chemin, fit rapidement trois, quatre pas de côté, la main humide de transpiration sur la poignée du tournevis. Le mime disparut : Beer l'entendit s'approcher du lit de la femme puis fermer les rideaux d'un geste vif, et la chambre fut plongée dans une pénombre plus épaisse encore. Quand il revint dans le salon, il avait à la main un canif, lame ouverte sur une poignée en corne. Le couteau pouvait être long de dix centimètres. La corne luisait d'un éclat blanc dans sa main gantée : on aurait dit qu'elle reflétait la pâleur de son visage. Beer parla, désireux de dissuader l'homme de passer à l'attaque.

« C'est votre femme ? » demanda-t-il.

Il y avait sans doute de meilleures entrées en matière.

Le mime se contenta de le regarder avec ce blanc qu'était son visage. Il leva l'avant-bras, celui qui tenait le canif, essaya sans ménagement ses lèvres

sur toute leur longueur : du fard blanc tacha le poignet de son maillot noir. Une bouche apparut, de lourdes lèvres épaisses qui s'ouvraient telle une plaie. Tout à coup, sa colère était manifeste. Quand il parla, les paroles déferlèrent en même temps qu'une pluie de postillons.

« Vous êtes qui, bordel de Dieu ? »

Le canif tendu vers l'avant pointait dans la direction de Beer.

« Je suis médecin. Je vis dans l'immeuble. Anton Beer. »

À la mention de son nom, l'homme hochait la tête, comme s'il l'avait déjà entendu. La moitié supérieure de son visage demeurait aussi indéchiffrable que plus tôt.

« Comment êtes-vous entré ? »

— Tout ce que je veux, c'est aider votre femme. Nous pouvons appeler la police, si vous voulez. »

Au prix d'un effort de volonté, Beer lâcha le tournevis et montra ses deux paumes à l'homme. Ses doigts lui parurent minces, les jointures gercées et enflées. Il devait avoir perdu du poids au cours des derniers mois. L'homme observa le geste mais ne baissa pas son canif. Seule sa bouche exprimait quelque émotion, une colère formidable, tremblante. Le médecin insista pourtant.

« Elle va mourir si personne ne s'occupe d'elle. Je sais que ce n'est pas ce que vous voulez. Vous... » Il chercha quelque chose de définitif, quelque chose qui saurait convaincre l'homme. « Vous lui brossez les dents. Même les molaires. Il doit falloir beaucoup de patience pour faire cela. Beaucoup d'amour. »

Lentement, peu à peu, l'homme détendit le bras ; se mordant la lèvre, il replia son canif et le glissa dans une poche invisible de son pantalon. La colère se lisait toujours sur ses lèvres et, comme pour la maîtriser, il se détourna, alla au lavabo, se défaisant de ses gants et de son maillot tout en marchant. Beer le regarda se pencher au-dessus du lavabo et commencer à se laver le visage. Les yeux du mime ne quittèrent jamais l'intrus, fixés dans le miroir. Au milieu de l'opération, il alluma l'ampoule d'une chiquenaude et la soudaine clarté les fit ciller tous les deux. Un mélange de fard et d'eau ruisselait sur la poitrine et le dos de l'homme, laissant des coulisses sur sa charpente musclée. Quand il eut fini, il ne restait qu'un fil de blanc délimitant la ligne de ses cheveux et la forme de son menton. Le visage qui émergeait trahissait des émotions à vif. Son calme coulait dans le drain. Même sa voix paraissait changée, plus rude, son viennois assiégé par des voyelles bavaroises.

« Ce n'est pas ma femme, dit-il. C'est ma sœur. Eva. »

Beer se rappela la photo, hocha la tête. « Vous êtes proches ? »

— Jumeaux, dit l'homme, bien que son visage ne ressemblât en rien à celui de la femme — charnu, grossier, tenaillé par la faim. Pourquoi dites-vous qu'elle va mourir ?

— Elle a des plaies de lit. Parce qu'elle est restée trop longtemps couchée. Certaines sont très avancées. Très dangereuses. Elles sont sujettes à infection. » Beer s'interrompt, tentant d'évaluer si l'homme suivait ce qu'il lui disait. « Depuis combien de temps est-elle paralysée ? »

Le mime haussa les épaules, passa ses ongles le long de son menton, décollant des taches de fard qui s'y dissimulaient.

« Elle va mourir d'être trop couchée ? » murmura-t-il. Sur son visage passa quelque chose que Beer mit un moment à reconnaître : la pensée, légère et mauvaise, d'une vie sans sa jumelle.

Le médecin hocha la tête. « Elle pourrait. Elle a besoin de soins médicaux. Depuis combien de temps est-elle paralysée ? »

— Dix ans.

— Dix ans ? Et elle ne parle pas ?

— Pas depuis l'âge de treize ans. C'est mère qui s'occupait d'elle. Maintenant elle est avec moi.

— Et quelqu'un sait qu'elle est ici ? »

Le mime secoua la tête. « Je l'ai portée à l'intérieur une nuit. Un ami m'a aidé. On a fait semblant qu'elle était ivre. Elle n'était pas malade à l'époque.

— Elle l'est maintenant », dit Anton Beer en tendant la main pour prendre une cigarette. En l'allumant, il vit que l'homme remarqua que cette cigarette était l'une des siennes. Son visage s'assombrit à la pensée du médecin fouillant dans ses affaires. Pendant un moment, tout fut menacé : l'homme serra les poings, le poids de son corps se redistribua vers ses épaules et ses bras. Il réussit à se détendre au prix d'un grand effort, et accepta le paquet à moitié vide que lui tendait Beer.

« Vous devez décider ce que vous voulez faire. Vous pourriez l'amener à l'hôpital, mais...

— Ils vont la tuer. » Ces paroles étaient sorties en un grognement ; dans ses yeux, de nouveau, cette sournoise expression de désir tandis que le reste de son visage exprimait la colère et le chagrin. « J'ai entendu des histoires. »

Il fit un large geste et les cigarettes se répandirent du paquet ouvert. Beer ne le contredit pas. Lui aussi avait entendu des histoires. Il y en avait même avant le début de la guerre. Mais elles prenaient maintenant une forme plus nette.

« Oui, dit-il simplement. Ils pourraient. »

Il prit une inspiration, joua le tout pour le tout. Ce n'est qu'en prononçant ces paroles qu'il comprit combien il désirait le voir accepter.

« Vous devez laisser Eva à mes soins, dit-il. Elle doit être retournée quatre, cinq fois par jour, et massée de la tête aux pieds. Les plaies doivent être soignées, les tissus morts, enlevés. Mon cabinet est chez moi. Vous ne pouvez pas l'aider. Nous n'avons besoin de mettre personne au courant. »

L'homme réfléchit, le front plissé. Il leva la main, serra son nez entre le pouce et l'index, puis souffla de la morve dans sa paume ouverte, l'essuya sur le fond de son pantalon : un geste fluide, tranquillement dépourvu d'éducation. Presque aussitôt, le même pouce et le même index étaient réunis de nouveau, en l'air, et frottés l'un contre l'autre en un geste vieux comme le monde.

« Combien... commença à demander l'homme, mais Beer l'interrompt.

— Vous n'avez pas à payer, dit-il. C'est mon devoir de médecin. »

C'était une phrase toute faite qui irrita l'homme. Beer voyait qu'il s'inquiétait de ce qu'impliquait sa proposition. Il se demanda depuis combien de temps l'homme était l'unique gardien de sa sœur. Il était encore difficile de croire qu'ils étaient jumeaux.

« Nous ferions mieux de la monter tout de suite, pendant qu'il fait encore noir. Moins il y aura de gens au courant, mieux ce sera. Je ne veux pas que quelqu'un appelle l'hôpital. Ou la police. Si nous croisons quelqu'un, nous dirons qu'elle s'est évanouie et que nous la portons jusqu'à mon cabinet.

— Très bien. »

En deux mots, l'homme avait réglé la question. Il se détourna de Beer, dissimulant du coup son visage, et se dirigea avec ses sombres passions vers la chambre de sa sœur.

Ils étaient en train de soulever la femme de son lit, Beer tenant les pieds tandis que son frère stabilisait la tête, le cou et les épaules, quand il parla à nouveau. Il avait remis son maillot et avait éteint la lumière ; n'était plus qu'une tache de peau suspendue dans le noir.

« Si vous la touchez... dit-il en plissant les lèvres de façon calculée afin de donner un sens à ses paroles.

— Ne vous inquiétez pas. Je suis médecin.

— Si vous la touchez, reprit-il comme si Beer n'avait rien dit, je vais vous rompre le cou. »

Beer dit à l'homme qu'il comprenait. Il se demanda quel serait le bon moment pour lui demander s'il avait ou non tué le chien de Speckstein.

Le concierge les vit traverser la cour en portant le corps. Il ne les reconnut pas immédiatement. La nuit était presque noire, l'aube n'arriverait pas avant quelques heures, la ville qui les entourait dégageait une faible lueur jaune. Tout ce qu'il pouvait distinguer était l'ombre de deux hommes tenant entre eux un drap dans lequel était enroulé un mince cadavre. Ils faillirent le laisser tomber en voulant ouvrir la porte menant à l'escalier principal ; il y eut un faux pas et un juron. Le concierge reconnut la voix et put mettre un nom sur la première des ombres. Otto Frei. Il était débarqué moins d'un mois plus tôt, avait sous-loué l'appartement d'un locataire précédent parti vivre avec sa mère ; avait payé un surplus pour un lit supplémentaire, pour ses « petites amies », comme il l'avait expliqué avec nervosité. Un homme d'une vingtaine d'années, aux gestes fuyants de vagabond. Jusque-là, le concierge ne l'avait pas vu ramener de catins chez lui. Il travaillait la nuit et dormait le jour, avait apporté ses propres rideaux, qu'il avait suspendus à l'arrière. Le veilleur de nuit, Neurath, lui avait dit qu'il était clown. Il ne pouvait gagner beaucoup plus que ce qu'il mangeait.

Il reconnut le deuxième homme à ses mouvements. Les gestes du médecin étaient imprégnés d'une sorte de lenteur. On la décelait même maintenant, alors qu'il se pressait, une paire de chevilles dans les mains, avec pour compagnie un homme qui n'était guère mieux qu'un vaurien : la patience de plomb d'un homme qui pense avant de faire un pas. Le concierge se rappela la femme de Beer : une femme remarquable, aux longs membres, une vraie dame. Un jour, quelques semaines avant son départ, Frau Beer était arrêtée à son atelier pour se plaindre de la plomberie, et l'avait guidé vers leur toilette privée avec une assurance qui ne s'était pas troublée même lorsqu'il avait levé le couvercle pour révéler ses excréments nauséabonds. Elle avait l'air fatigué ce jour-là, la taille un peu lourde. On racontait qu'elle était enceinte d'un autre homme : Frau Vesalius lui avait raconté cela tout en battant une carpette dans la cour. C'était peut-être vrai, mais le concierge ne le croyait pas. Les briques racontaient autre chose. Il y avait maintenant trente-sept ans qu'il était à leur service. Elles lui parlaient parfois directement, chuchotaient à ses doigts tandis qu'il passait la main sur leurs cadres de mortier. Ou bien c'étaient les morts de l'immeuble qui s'avançaient, une histoire aux lèvres : le bébé de quatre jours mort étouffé, l'enquête au sujet des bleus près de son cou, à soulever le cœur ; ou bien la grosse vieille femme qu'il avait fallu sortir à quatre, une fille de juge, à ce qu'on lui avait dit, gavée de choux à la crème et de morphine qu'on venait lui livrer en main propre chaque matin. Plus tard, ç'avait été ce chien qui venait renifler : il lui mordillait parfois les pieds, quand il s'était

assoupi, ou bien se glissait sous la couverture pour trouver de la chaleur; lui parlait doucement, en plaintes et en grognements. Il fallait le frapper du pied pour qu'il ferme sa gueule ensanglantée, il laissait derrière lui une trace d'urine quand il regagnait sa tombe en courant. Bien sûr, il était en train de perdre la boule. Il buvait trop, commençait souvent dès le matin, se parlait tout seul, entendait des voix. «Concierge», qu'il s'appelait lui-même, «concierge», l'étiquette de sa profession. Soixante-dix ans et une charpente d'homme de trente ans; traquant le murmure au fond d'une jarre en terre cuite remplie de schnaps de baies de sorbier. Il avait travaillé une bonne partie de la nuit; venait juste de sortir dans la cour pour prendre l'air et fumer une cigarette, un tablier noué autour de son cou et de sa taille. Le médecin et ce bon à rien de clown étaient sortis, portant un corps: des chuchotements, des histoires s'élevaient du drap en lin.

Son instinct lui dicta de les suivre afin de découvrir s'ils allaient monter au quatrième étage, dans l'appartement du médecin, ou passer la porte principale pour gagner la rue. Le concierge fit un pas lentement, sans bruit, comme il savait le faire, puis se rappela son tablier, le sang qui barbouillait son ventre, sa poitrine et ses mains, en train de sécher sur sa peau et sur le tissu; odeur de métal, de mer et de sel. Le goût qu'il avait à la bouche était si prononcé qu'il se demanda s'il s'en était répandu sur le visage. La cigarette en avait l'odeur, comme si elle avait été trempée dans le sang. Il tendit l'oreille et n'entendit strictement rien: ni un claquement de porte, ni le

doubling pas de deux hommes portant un poids mort dans l'escalier. Levant les yeux, le concierge trouva les pièces qu'occupait le médecin et attendit de voir s'il allumerait une lumière. En vain. Les minutes passèrent, l'aube s'approchait, une brise dans les feuilles du marronnier commençait à faiblir. Derrière lui, dans l'obscurité, il entendit la porte de la cave, perçut la respiration sifflante de Neurath s'élever de ses poumons malades : le souffle humide d'un homme en train de se noyer dans l'air pur. Fräulein Speckstein respirait ainsi, mais plus légèrement, quand elle était venue lui rendre les clefs.

« On ferait mieux de se remettre au boulot, dit Neurath. Il faut que j'aie fini au lever du soleil, que je retourne à mon poste. » Il parlait d'une voix douce, et vite, reprenait son souffle après chaque phrase.

Le concierge acquiesça, le suivit à l'intérieur, où l'odeur du sang était plus prégnante, avec celle de la graisse qui bout. Il aérerait plus tard en matinée, une fois qu'on s'activerait dans les cuisines, deux douzaines de maisonnées occupées à faire rôtir du chou-fleur, des pommes de terre, du foie de porc et du *speck*. Il demanderait à Neurath de revenir à la fin de son quart de travail pour l'aider à nettoyer. Ensemble, ils descendirent à l'atelier de la cave et, en passant devant la table de jeu qu'il avait pris trois jours à confectionner, le concierge s'accorda le plaisir de passer deux jointures sur sa surface lisse et polie. Après l'école, la petite Lieschen viendrait, et ils joueraient une partie.

Et, sans plus de cérémonie, il était sorti de sa vie. Pendant trois jours, Zuzka ne vit le docteur Beer que quelques minutes, après avoir envoyé Vesalius le prier de venir à son chevet : des visites de pure forme, où il prenait son pouls et lui conseillait sèchement de « se ressaisir ». Le lendemain du jour où elle l'avait emmené chez la dame aux yeux verts, elle monta chez lui au milieu de la matinée puis de nouveau après le dîner, mais il ne la laissa pas entrer, lui expliquant qu'il « croulait sous des montagnes de travail ». Elle lui demanda, bien sûr, s'il avait fait appeler la police afin d'arrêter l'homme qui avait maltraité la femme de la sorte, mais se vit répondre, avec une chaleur qui la surprit de la part du médecin, qu'elle s'était méprise sur la situation.

« L'homme est son frère. Otto Frei de son nom. Je m'occupe de la malade. »

Et, paternaliste, il avait ajouté sur un ton de conspirateur : « Il vaut mieux ne pas en parler à qui que ce soit. Surtout pas à votre oncle. Frei a ses raisons d'être discret au sujet d'Eva. Des raisons qu'on doit respecter. »

Elle ressentit un pincement en entendant ce «Eva», lancé avec une familiarité qui tranchait nettement avec la formalité pressée avec laquelle il la traitait désormais.

«Je vous accompagnerai la prochaine fois que vous irez la voir, plaïda-t-elle en ravalant les paroles plus dures qui lui étaient montées aux lèvres, mais il lui répondit à nouveau par un mouvement de tête négatif.

— Ce n'est simplement plus de vos affaires, Fräulein Speckstein. »

Et puis, avec une bienveillance avunculaire qui ne fit qu'accroître son irritation : «Écoutez, le semestre d'hiver vient juste de débiter. Il est peut-être encore temps de réserver une place ; votre oncle peut sans doute tirer quelques ficelles. Si vous souhaitez tant avoir des malades à vous, il n'y a pas de meilleur endroit pour commencer. »

Elle voulut protester, mais il lui ferma la porte au nez, la ferma gentiment, sans hâte ni colère, comme on le fait devant un colporteur dont on a refusé la camelote.

Jamais de toute sa vie on ne l'avait renvoyée avec si peu d'égards.

Elle ne pouvait pas non plus obtenir d'autres informations en continuant à surveiller l'appartement de l'autre côté de la cour. Elle l'avait guetté la nuit où Beer avait attendu le retour du mime (cela malgré le profond épuisement qui s'était abattu sur elle

telle une fièvre), mais n'avait rien pu distinguer hormis le rougeoiement d'une cigarette parcourant les deux pièces sur leur longueur. Pendant un bref intervalle — il devait être quatre heures passées —, la lumière avait été allumée et elle les avait vus parler, Beer et l'inconnu : ce dernier en colère, dénudé jusqu'à la taille. Puis ils avaient de nouveau fermé la lumière et elle, vaincue par les heures passées à la fenêtre, s'était jetée sur son lit et s'était endormie, des fourmillements lui parcourant les mollets et le bas des cuisses. Le lendemain, elle avait fait le guet à partir de minuit, pour découvrir que le mime s'était procuré quelque part une nouvelle paire de rideaux pour la première de ses deux pièces. Il les tira tout de suite en rentrant ; passa une fois la tête entre les panneaux, prit une bouffée de cigarette, son visage toujours peint, puis disparut de nouveau derrière leur tissu épais tandis qu'une pluie froide et soudaine s'abattait sur la cour.

Elle se tourna ensuite vers Lieschen, la seule autre personne à partager son secret ; se demanda si elle avait entendu quelque chose, vu quelque chose, désireuse de raviver son sentiment d'être au centre de ce mystère. Zuzka trouva la fillette dans la rue devant l'immeuble, occupée à sautiller sur la chaussée, tour à tour sautant dans les flaques laissées par la pluie puis les évitant, l'ourlet de sa robe trempé comme un linge à vaisselle. Un petit ourson sale, râpé par l'usage, pendait à son poignet où elle semblait l'avoir attaché avec un bout de ficelle. Dès qu'elle aperçut Zuzka, la fillette sourit et courut dans sa direction, puis s'arrêta et rougit quand elle fut près

d'elle ; leva une main pour la poser sur un de ses yeux. L'ourson s'éleva en même temps que son bras et pendit, tête à l'envers, devant son visage. C'est depuis l'abri de ce cache-œil improvisé que Lieschen s'adressa à son amie.

« Fräulein Zuzka ! s'écria-t-elle en insistant particulièrement sur son nom. C'est vrai que c'est un nom tchèque ? Imaginez, il y a si longtemps qu'on est amies et vous ne me l'avez jamais dit. »

Charmée comme toujours par la bonne humeur naturelle de la fillette, Zuzka sourit, tentant de découvrir ce que Lieschen cachait avec sa main.

« Oui, répondit-elle. C'est tchèque. Ma sœur s'appelait Dasha — Dagmar — et ma mère, Milena. »

La fillette hocha la tête, excitée. « Le concierge m'a dit. Il dit que quand on est tchèque on dit *Pani* et pas *Fräulein*. C'est vrai ?

— Oui, dit-elle. Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre, le concierge ? »

Elle haussa les épaules, secoua la tête, éclata de rire. « Quelque chose que je n'ai pas compris. Sur la politique et tout ça : *protect-au-rat de foutus shvek*. Mais vous auriez dû dire quelque chose. J'ai employé le mauvais mot pendant tout ce temps. Alors, c'est *Pani* Zuzka. *Pani, pani, pani*. C'est beaucoup plus joli que *Fräulein*. »

Tout à la joie de sa découverte, la fillette laissa tomber sa main levée et tournoya pour effectuer une

petite pirouette maladroite. Un de ses pieds tomba dans une flaque et l'éclaboussa, de même que Zuzka, d'une gerbe d'eau boueuse.

« Attention ! » s'écria Zuzka en faisant un bond en arrière. Puis elle aperçut ce que la fillette dissimulait.

« Mais comment est-ce que c'est arrivé ? »

Aussitôt qu'elle eut retrouvé son équilibre, Lieschen comprit que son secret était percé à jour.

Sa première réaction, maladroite tentative de tromperie, fut de remettre sa main devant son visage et de nier que quelque chose n'allait pas : ses lèvres étaient prêtes au mensonge, son regard se durcissait sous l'effet d'une sorte de fierté farouche. Mais presque immédiatement autre chose l'emporta, et Lieschen baissa de nouveau le bras et l'ourson, regardant son amie adulte. Une rougeur gagna son cou et ses joues pour se répandre vers le haut, jusqu'à la racine de ses cheveux. Zuzka le remarqua et en fut touchée, sa propre enfance s'éveilla en elle, grave et inarticulée. Elle s'accroupit pour examiner plus attentivement la pommette décolorée de Lieschen et le cercle qui lui entourait l'œil : vert, jaune, bleu, couleurs fuyantes répandues sur sa peau enfantine et fragile.

« Comment est-ce que c'est arrivé ? répéta-t-elle, plus doucement, en prenant la petite fille par les épaules. Tu t'es battue à l'école ? »

La fillette secoua la tête, puis haussa les épaules. Elle semblait avoir grande honte de quelque chose, gigotait sous les doigts de Zuzka.

« Ton père, alors ? »

De nouveau la fillette haussa les épaules, puis s'humecta les lèvres, sa langue rose s'attardant sur la courbe de sa lèvre supérieure.

« Il est très triste, dit-elle enfin. Plus que d'habitude. »

— Il est ivre, tu veux dire. Est-ce qu'il t'a battue quand il était ivre ? »

La petite fille baissa la tête et fouilla dans la poche de sa robe, récupérant un mouchoir encore soigneusement plié, comme s'il venait d'être acheté et n'avait jamais été étalé. Elle en montra le motif avec une étrange insistance, et le leva en l'air pour le faire admirer à Zuzka.

« C'est joli, n'est-ce pas ? Il y a tellement de couleurs... »

— Ton père t'a donné cela ? »

La fillette hocha la tête, avec dans les yeux une supplique que Zuzka n'arrivait pas à saisir tout à fait. Elle s'apprêtait à dire à Lieschen que c'était monstrueux de l'acheter avec un bout de tissu tapageur obtenu d'un vendeur de camelote, et à lui promettre qu'elle parlerait à son père — ou à son oncle à elle ! — quand elle comprit que la petite fille la

suppliait de n'en rien faire. Lieschen n'avait pas honte de se promener avec un œil au beurre noir : elle avait honte que les gens se rendent compte que son père l'avait frappée ; cela, de toute évidence, lui était une terrible humiliation. On aurait presque dit que c'était elle qui avait donné les coups. Touchée, exaspérée, Zuzka se releva et offrit sa main à la fillette.

« Il faut mettre de la viande sur l'œil. Un steak ou une côtelette de porc. C'est ce que faisait ma mère quand quelqu'un se faisait frapper au visage : elle mettait de la viande sur le bleu. Je ne sais pas pourquoi, mais ça semble fonctionner.

— Un steak ? demanda Lieschen, dubitative.

— Oui. Viens, montons à la cuisine de Frau Vesalius pour aller en chercher un. J'oserais même dire que tu seras drôle avec un steak sur un œil. »

À ces paroles, la fillette sourit, prit la main de Zuzka et se laissa accompagner jusqu'à l'appartement de Speckstein.

Il aurait peut-être mieux valu acheter un steak chez le boucher, mais Zuzka ne voulait pas dépenser le peu d'argent dont elle disposait. En outre, on avait instauré le rationnement quelques semaines plus tôt, et elle n'avait pas accès aux coupons de la maison. Il serait peut-être possible de dérober la viande à l'insu de Vesalius : Zuzka n'avait pas envie de s'expliquer à elle, et avait évité la veuve depuis leur conversation sur le mariage trois jours plus tôt.

Demandant à la fillette d'attendre sur le palier, elle entra dans l'appartement. La carpeste du vestibule étouffait le bruit de ses pas. Elle avait de la chance : Vesalius n'était pas dans la cuisine. Zuzka courut au garde-manger, fouilla la tablette où l'on gardait la viande et découvrit une pile de côtelettes enveloppées dans du papier de boucher. Elle prit celle qui se trouvait sur le dessus, sentit la viande froide, humide et spongieuse sous ses doigts. Le contact lui rappela, pendant un instant, le dos de l'inconnue : les trous noircis qui s'ouvraient sur sa hanche, ses fesses et ses omoplates. Dégoutée, momentanément étourdie, elle sentit un élanement glacial au creux d'un de ses poumons, sentit la chair de poule lui monter sur une jambe, resta debout, la respiration sifflante, à la fenêtre de la cuisine, tentant de recouvrer ses sens. C'est là que Vesalius la trouva. La veuve entra dans la cuisine et la vit avec, à la main, le paquet de viande. Quelque chose passa sur le visage de la femme de charge, ce pouvait être de l'inquiétude. L'expression fut bientôt chassée par son air morose habituel.

« C'est le déjeuner de demain, ça », dit-elle d'un ton bourru en tentant de le prendre des mains de Zuzka. La jeune fille résista, arrachant le paquet à la femme pour le serrer contre sa poitrine comme s'il s'agissait de la lettre d'un soupirant.

« Je vais le rapporter ! » cria-t-elle, puis elle se mit à courir, claqua la porte en sortant et s'arrêta sur le palier pour vérifier que son chemisier n'était pas taché.

« C'est le steak ? demanda Lieschen, les mains sur les oreilles, surprise par le claquement de la porte.

— C'est une côtelette », dit Zuzka en la tirant rapidement dans l'escalier.

Une fois qu'elles furent dans la rue, la respiration de Zuzka se calma et elle retrouva la sensibilité dans les orteils de son pied gauche qui, pendant quelques minutes, était resté enfoncé dans sa chaussure comme s'il était mort. Elles marchèrent plus d'un kilomètre avant d'atteindre le terrain de l'hôpital, où se trouvait une rangée de bancs à l'ombre des arbres.

C'est ainsi qu'elles s'assirent, Zuzka et la fillette, sur un banc, à regarder les invalides prendre l'air, Lieschen tenant sur son œil la côtelette déballée dont les jus ruisselaient sur son visage et son menton, dessinant une moustache sanglante au-dessus de sa lèvre supérieure. Avant longtemps, elles éclatèrent de rire à la pensée de leur aventure. L'hilarité gagna d'abord Zuzka : elle songea à Vesalius, à la scène dans la cuisine, où elles s'étaient chamaillées comme des poissonnières pour une livre de chair (dans son imagination elles se tenaient jambes écartées pour assurer leur équilibre, les bras sanglants jusqu'aux coudes, chacune tirant sur une extrémité d'un cochon scié en deux), et puis au geste désespéré qu'elle avait eu pour serrer la viande contre sa poitrine. En l'entendant s'esclaffer, Lieschen fut d'abord étonnée. Regardant par-dessous sa côtelette, des gouttelettes de sang coulant sur sa joue telles des larmes, elle céda à son tour à l'hilarité, d'abord hésitante, ne comprenant pas trop ce qui mettait ainsi Zuzka en

joie, puis — une fois les vannes ouvertes — avec une énergie plus grande encore, jusqu'à en marteler le sol de ses pieds et à en laisser tomber la côtelette sur ses genoux. Ce ne sont que les regards des passants qui les convainquirent de se calmer, peu à peu, et puis une pluie froide qui commença lentement de tomber, les forçant à quitter le banc pour rentrer chez elles.

Quand elles furent à l'intérieur de l'immeuble, Zuzka reprit la côtelette, la remballa dans le papier de boucher afin de la rapporter dans le garde-manger de Vesalius. Avant de quitter la fillette, transie et frissonnante dans le hall d'entrée, en train d'examiner le contenu de la boîte aux lettres de son père, elle se rappela pourquoi elle était venue la voir et formula rapidement la question qu'elle avait voulu lui poser : Lieschen avait-elle entendu autre chose au sujet de la dame aux yeux verts au dos lacéré, ou vu quoi que ce soit ayant trait à l'homme que le médecin disait être son frère ? À sa grande surprise, Lieschen répondit par l'affirmative. En phrases rapides et succinctes, elle raconta à « *Pani* Zuzka » que de bonne heure — quand Zuzka dormait encore, épuisée par ses longues heures de veille — elle avait vu « l'homme triste et fâché » monter l'escalier principal alors qu'elle s'en allait à la boulangerie chercher des petits pains pour le repas du matin. Curieuse, consciente qu'il s'agissait de l'homme vivant dans l'appartement où Zuzka et elle avaient trouvé « le bel ange qui ne bouge pas », Lieschen l'avait suivi et vu entrer dans le cabinet de docteur Beer ; et cela non pas uniquement ce « premier » matin, mais « hier, aussi » et « encore ce matin » ;

elle l'avait attendu près des boîtes aux lettres, même si elle se mettait du coup en retard pour l'école.

« Il n'arrêtait pas de bâiller et n'a même pas levé la main comme les gens font quand ils ont des manières, dit Lieschen, fière de tout le savoir qu'elle avait réussi à accumuler. Est-ce qu'il est très mauvais? »

Zuzka secoua la tête. « Je ne sais vraiment pas », dit-elle en se penchant vers la petite fille pour lui embrasser le sommet du crâne. Elles se quittèrent à ce moment, jeune femme et fillette, pour se reposer un peu et passer des vêtements secs.

Elle alla parler à Beer le lendemain, déterminée à lui montrer qu'il ne devait pas l'exclure de ses secrets. La première étape consista à supplier son oncle de lui prêter un réveille-matin, qu'elle remonta pour qu'il sonne aux premières lueurs de l'aube : elle voulait voir de ses propres yeux comment Otto Frei rendait visite au médecin. Speckstein acquiesça, mais semblait à bout de nerfs. Il avait passé la plus grande partie de l'après-midi au téléphone et était sorti vers six heures, sans pardessus, pour rentrer une demi-heure plus tard avec un air de frustration contenue. Au dîner, alors que, assis face à face à la table de la salle à manger, ils partageaient un plateau de viandes froides et de fromages, il n'avait quasiment pas ouvert la bouche, sauf pour s'enquérir de la santé de sa nièce d'un ton de dédain tranquille, comme toutes les fois qu'il s'adressait à elle. Elle affirma être « un peu mieux » et lui dit qu'elle serait finalement peut-être capable de s'inscrire à l'université pour ce semestre ou, dans tous les cas, d'assister à un certain nombre de conférences. Il prit note qu'il lui faudrait contacter un ancien collègue, sortant à cette fin un journal relié de cuir, et maintenant qu'elle allait

mieux la pressa de rallier «Foi et Beauté», le groupe jeunesse du Parti. Zuzka était couchée une heure plus tard, à écouter le faible bèlement de la trompette de l'Oriental répétant un air endeuillé sous les combles. Quand elle mit les mains sur ses oreilles, cherchant vainement à trouver le sommeil, elle fut étonnée de constater que la mélodie persistait, intacte.

L'alarme la réveilla, sonna d'abord dans les confins de son rêve avant de la recracher dans une aube pluvieuse, son rideau ouvert, de l'eau coulant le long du carreau de la fenêtre. Zuzka s'assit dans son lit et fit taire la cloche en y posant la main jusqu'à ce qu'elle trouve le petit levier stoppant l'action du marteau. Elle était habillée et attendait à la fenêtre longtemps avant d'apercevoir la silhouette d'Otto Frei qui sortait dans la cour. Il passa devant leur porte moins de deux minutes plus tard : debout devant le judas, elle le vit marcher d'un pas rapide, les cheveux en bataille, ensommeillé, une cigarette plantée entre ses lèvres charnues. Otto resta chez le médecin pendant un quart d'heure puis rentra chez lui. De retour à sa fenêtre, Zuzka le guetta pendant qu'il traversait la cour et ouvrait la porte de l'aile latérale. Elle avait depuis longtemps mis ses chaussures et sa veste, et quitta sa chambre sur-le-champ ; avait enfilé, à dessein, ses plus vieux vêtements, un chemisier en coton bleu et une jupe d'un brun souris, deux fois raccommodée là où les mites avaient mangé l'étoffe. Au dernier moment, en sortant de l'appartement, elle ouvrit l'armoire du vestibule et en sortit le manteau court orné d'un col en fourrure que lui avait donné

sa mère « pour mettre à l'opéra », et qu'elle aimait beaucoup mais n'avait pas encore eu l'occasion de porter. Pourquoi elle prit ce manteau, elle-même n'aurait su le dire, si ce n'est qu'elle éprouvait le vague désir d'être jolie devant l'inconnue, et cela malgré le fait qu'elle avait décidé qu'il valait mieux l'approcher « humblement », dans les plus vieux de ses vêtements. Zuzka était dehors, en train de traverser la cour, quand elle fut frappée par l'image ridicule qu'elle devait offrir dans sa jupe miteuse, reprise par deux fois, et son col en fourrure, à courir pour éviter la pluie, mais il lui semblait qu'il était trop tard pour reculer et, de toute façon, quelle importance cela avait-il ? Elle allait voir un homme qui était peut-être un meurtrier, quoi qu'en eût dit le médecin. Il lui fallut une minute pour grimper l'escalier jusqu'à la porte d'Otto Frei, puis pour trouver le courage de frapper. Il ouvrit presque aussitôt.

Il était vêtu du pantalon sale et du maillot noir qu'il portait pour travailler. Il avait le visage encore fripé de sommeil, le teint inégal ; il buvait du café dans une tasse d'étain bleue. Zuzka remarqua tout de suite que la porte menant à la pièce du fond était ouverte ; que la pièce était claire, les rideaux ouverts pour laisser entrer le jour ; qu'il n'y aurait pas de pied pointant hors du lit. Otto suivit son regard, haussa les épaules. Il se retourna et fit quelques pas dans sa chambre afin d'aller chercher un paquet de cigarettes ; s'appuya contre le mur pour en allumer une, se sentant, à l'évidence, tout à fait à l'aise.

« Qu'est-ce que vous voulez ? » demanda-t-il.

Elle ne répondit pas, se rendant compte à ce moment qu'elle était sans voix, le regard toujours fixé sur la pièce du fond, absorbée par les questions qu'elle soulevait.

« Elle est partie », dit l'homme. On entendait dans sa voix une partie de la colère qui l'habitait lors de la première visite de la jeune fille. « Le médecin dit que vous êtes au courant et que vous allez vous la fermer. Mais venez voir de vos yeux. »

C'est ainsi qu'elle franchit le seuil, entra dans la pièce, ferma la porte. L'odeur de l'homme était partout, cigarettes et transpiration, les piles de revues. Il semblait inutile d'inspecter la pièce du fond, aussi se borna-t-elle à y jeter un coup d'œil sommaire, aperçut l'âlèse de caoutchouc roulée dans un coin, un caleçon d'homme jeté par terre. Elle revint vite se poster près de la porte d'entrée, tout en prenant soin de rester loin des fenêtres. Elle ne voulait pas être vue des voisins seule dans la chambre d'un inconnu. Elle se rendit tout de même compte qu'elle était heureuse que les fenêtres soient grandes ouvertes ; si elle devait crier (et elle préparait son corps exactement à cela, respirant plus profondément que nécessaire, une raideur se répandant dans les muscles de son cou), on entendrait et l'on viendrait à son secours. Elle aurait voulu qu'il lui parle, lui explique qui il était et ce qu'avait sa sœur ; qu'il lui dise pourquoi la maladie de celle-ci était entourée d'un si grand secret. Mais l'homme se contenta de la regarder en fumant sa cigarette. Sur ses traits rudes on pouvait lire de l'amusement. Il ne lui avait pas encore offert de s'asseoir.

Agitée, offusquée par son impolitesse, elle jeta un coup d'œil autour d'elle dans l'espoir de trouver une chaise et remarqua plutôt le canif, posé ouvert sur le lavabo, avec son manche en corne. La vue du couteau dérégla quelque chose en elle et, se retournant pour faire face à l'homme, la moitié de son cerveau s'affairant à découvrir une chaise, elle se prit à parler ; non pas de la femme qu'il avait gardée cachée dans une chambre obscure, ni de l'homme lui-même, mais des meurtres dont elle avait entendu parler, et du chien tué. Elle ne s'était guère préoccupée de ces morts récemment — trop de choses avaient accaparé son attention —, mais à ce moment, alors qu'elle était debout dans la chambre de l'inconnu, les paroles de Lieschen lui revinrent, sur la femme nue dans la cour d'école, et la mort de sa sœur, aussi, obscurément liée à cette femme, et ce qui sortit de sa bouche fut une sorte de babil où il était question de la « femme morte » que le policier avait dû « envelopper dans son manteau », « couchée par terre nue, toute nue, sous les yeux des écoliers », et du chien de son oncle « massacré dans la cour de l'autre côté de la rue — tué au couteau ». Quand elle eut fini, l'homme se moquait d'elle ouvertement, répandant des cendres de cigarette de ses lèvres fendues en sourire.

« Vous riez, dit-elle en sentant la colère monter, mais je vous ai vu laver le sang dans ce lavabo. »

À ces mots, le sourire de l'homme s'évanouit.

Elle crut d'abord qu'il allait se ruer sur elle pour la frapper. Il s'éloigna du mur et laissa tomber sa cigarette ; fit deux pas vers elle, les poings serrés. Mais à

ce moment il s'arrêta, pensif, les muscles de sa mâchoire et de son front crispés par l'effort.

« Vous croyez... commença-t-il, puis il s'arrêta. Mais peut-être que je me suis simplement coupé. »

Il s'était interrompu de nouveau et cherchait ses mots lorsqu'il parut frappé par une nouvelle pensée.

« Vous ne l'avez dit à personne, marmotta-t-il plus pour lui-même que pour elle, puis il la regarda comme s'il la voyait pour la première fois, un étrange calcul se lisant sur ses traits. Pas même à Speckstein. »

Elle secoua la tête, confondue par ses changements d'humeur, désireuse de l'apaiser, voire de lui plaire.

« Je n'en ai parlé qu'au médecin, dit-elle presque sur le ton du murmure, et il sait garder un secret. Votre sœur est avec lui maintenant ?

— Oui.

— Et elle s'appelle Eva ? C'est un si joli nom. »

Elle pensait qu'il sourirait à ces paroles et se hâterait d'opiner, mais il se contenta de froncer les sourcils et continua à la dévisager, le menton levé, comme s'il cherchait la bagarre. Zuzka n'avait jamais eu une conversation avec un homme de cette espèce. On aurait dit qu'ils se parlaient de part et d'autre d'un large fossé : toutes ses gracieuses manières acquises à la table de son père en compagnie d'avocats, de professeurs et de médecins de campagne

semblaient inutiles avec cet homme. Il était imperméable aux bonnes manières et, par conséquent, semblait imprenable. Chez elle, pendant ses années d'adolescence, Zuzka avait appris l'art de charmer les hommes en se gaussant d'eux avec une audace qu'ils étaient trop chevaleresques pour imiter. Cela avait paru marcher avec le docteur Beer. Cela ne marchait pas du tout avec Otto Frei.

Au moment où elle concevait cette pensée tout en gardant sur ses lèvres le sourire qu'elle y avait plaqué en mentionnant le nom de sa sœur, le regard de l'homme changea et exprima une grande insolence. On aurait dit que, effrontément — comme s'il voulait qu'elle sache exactement ce qu'il était en train de faire —, il se représentait son corps nu sous son manteau, son chemisier et sa jupe, lui faisait prendre différentes poses et diverses positions pour les évaluer en imagination. Son désir était évident et elle s'éloigna rapidement du lavabo, parut vouloir courir vers la porte mais ne fit qu'un petit pas, qui la rapprocha de cet homme et de sa faim. À son tour, elle se prit à se rappeler le corps de l'homme nu, à demi excité, faisant les cent pas dans cette même pièce.

« Alors, que voulez-vous ? demanda-t-il à nouveau, une grossière suggestion se lisant dans son regard. Pourquoi êtes-vous ici ? »

— Le docteur Beer refuse de me laisser voir Eva, répondit-elle en se tortillant sous son regard, consciente de ce que ses paroles avaient d'enfantin. Ce n'est pas bon, ajouta-t-elle vivement, de laisser une femme avec un homme seul.

— Et en quoi ça vous regarde ? » aboya-t-il, bien qu'elle vît immédiatement que sa dernière remarque l'avait piqué au vif : le sang afflua à son visage, resta là comme de l'urticaire. Il se détourna, la libérant de son regard effronté.

« Je suis malade, moi aussi. Pas comme votre sœur, même si peut-être... Le docteur Beer en perd son latin. »

Elle mentait en prononçant ces paroles, par désir de se donner de l'importance et parce qu'elle se plaisait depuis longtemps à croire qu'elle était malade, mais une fois les mots dits tout haut, elle se rendit compte qu'elle les croyait et croyait aussi qu'il pouvait exister un lien mystérieux entre elle-même et Eva Frei qui souffrait de paralysie.

« Je me suis dit que, peut-être, une paire de mains... les mains d'une femme pleine de sympathie, vous voyez... Et puis, j'étudie pour devenir médecin.

— Et vous ne direz rien à Speckstein ? » Il s'était assis sur le matelas, appuyé contre la tête de lit, ses pieds sales sur le drap. Si dix secondes plus tôt il bouillait de désir, puis de colère, il semblait maintenant apaisé ; paupières lourdes, on aurait dit qu'il cédait au sommeil.

« Pas un mot sur le sang et pas un mot sur Eva, dit-elle. Mais pourquoi ce secret ? Après tout, elle est malade, rien de plus. »

Il leva les yeux, hocha la tête, apparemment prêt à se lancer dans une explication ; aboya une douzaine de phrases au sujet du « médecin de la santé publique » et du « tribunal de la santé », et quelque chose à propos du fils d'une propriétaire, « ce cochon pourri », puis il s'arrêta comme s'il en avait assez de ce sujet et cracha par terre sans se soucier de ce qu'il pouvait atteindre. « Demandez au docteur, dit-il après un moment. Il explique tout cela très bien.

— Et elle ne peut vraiment pas bouger du tout ? »

Cela aussi provoqua une réaction. Il balança ses pieds hors du lit, se rendit à la fenêtre d'un pas vif, tapota ses poches pour y trouver une autre cigarette. Pendant un moment, il eut l'air d'un petit garçon qui s'égare en voulant jouer les hommes. À cet instant, il était impossible de se rappeler le regard avec lequel il avait jaugé sa chair.

« Parfois, dit-il en souriant nerveusement derrière un nuage de fumée. Parfois, j'ai l'impression qu'elle n'a rien du tout. » Il toussa comme s'il était gêné, jura, se gratta l'entrejambe. « Mais ce n'est plus de mon recours. » Son regard trouva celui de la jeune fille ; il avait maintenant les yeux doux, enfantins. « Je n'avais pas le choix, vous voyez. Le docteur dit qu'elle est en train de mourir, juste à rester couchée. Ça lui creuse des trous dans la peau. »

Elle hocha la tête, sourit un peu de la simplicité de sa phrase puis se mordit la lèvre en se découvrant si insensible. Pourtant, elle continua de le presser de questions.

« Comment est-ce que ça a commencé, sa maladie ? demanda-t-elle.

— Il y a eu un... Elle était encore petite, nous étions tous les deux enfants. Elle faisait son numéro, vous voyez, et puis... il y a eu... »

On aurait dit que le fil de ses idées s'était coincé, puis enroulé, emmêlé. Il tenta de le retrouver en faisant les cent pas dans la pièce, le corps penché en avant, un bras oscillant tel un pendule. De nouveau la colère avait gagné sa voix et son visage.

« Votre oncle a fait des attouchements à une petite fille. Vous saviez ça ? Il a été chassé de l'université à cause de ça. Demandez à n'importe qui.

— Mais votre sœur...

— Qu'elle aille au diable, ma sœur ! cria-t-il tout à coup. Pendant dix ans on a pris soin d'elle, ma mère et moi. Qu'elle aille au diable. Tout ça, c'est du passé. »

Intimidée par sa colère, elle se dirigea vers la porte. Elle saisit la poignée, commença à la tourner, était déjà presque sortie quand elle se retourna pour le rassurer.

« Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas ? » lui dit-elle d'une voix très douce, comme si elle voulait consoler un enfant. Il resta debout, jambes plantées parmi les revues et les chaussettes sales qui jonchaient le sol, en homme qui cherche son équilibre, les traits pin-cés entre la rage, le désir et la pitié. C'était un

mélange si bizarre qu'il lui fit venir en tête une pensée à la fois flatteuse et séduisante. *Voilà un homme*, songea-t-elle, *qui sous la surface est blessé et noble*. Elle se chargerait, décida-t-elle, de le guider jusqu'au jour.

Beer découvrit qu'il appréciait les petites choses, la manière dont elle bougeait les yeux pour suivre le passage des ombres tandis que le soleil avançait doucement au fil des heures ; le papillotement de ses paupières, tantôt rapide et impérieux, tantôt lent et presque timide, qui teintait ses réponses d'impatience, d'ironie ou de passion tranquille selon son humeur. Elle ne répondait pas toujours. Il y avait des moments — des minutes, des heures — où elle semblait dormir les yeux ouverts et ne réagissait ni à son badinage constant, ni même au contact de sa main. Cela le troublait, le remplissait de crainte, et il ne pouvait alors s'empêcher de se pencher pour poser deux doigts sur sa gorge mince afin de s'assurer que son cœur battait toujours. Beer découvrit qu'il pouvait parler à Eva, énoncer des vérités ou, du moins, tenter de les appréhender avec une audace qu'il ne se permettait pas autrement. Elle écoutait avec équanimité, y allant de temps en temps d'un clin d'œil. Bien sûr, il se pouvait que ce ne soit qu'une réaction purement neurologique, et que son cerveau soit aussi vide qu'un tambour.

Le premier après-midi après son arrivée, il avait aménagé une salle d'opération improvisée dans sa salle d'examen, stérilisé son scalpel et deux paires de pinces, et excisé la plus grande partie de la chair en décomposition des deux plaies de lit où la destruction des tissus était le plus avancée. Beer avait passé un temps considérable à préparer son lit, allant jusqu'à dessiner un croquis des trois positions qu'il avait décidé de faire occuper alternativement à son corps, puis s'était donné du mal pour trouver une robe de nuit qui lui donnerait un semblant de décence en même temps qu'un peu de plaisir. Il avait rejeté deux des robes de nuit plus osées que sa femme, vers la fin de leur relation, avait commandées de Paris, pour arrêter son choix sur une chemise de nuit simple mais joliment ornée confectionnée d'une double épaisseur de soie crème qui flottait librement autour de la fine ossature d'Eva.

Les jours suivants, il subit un certain nombre de vexations. D'abord, sa lessive, dont il avait un besoin urgent, n'arriva pas, et lorsqu'il passa à la blanchisserie, la porte était verrouillée, sans note pour expliquer l'absence. Puis Otto Frei se présentait tous les matins, des heures avant son premier patient. Il jetait un coup d'œil rapide à sa sœur, puis insistait pour s'asseoir dans la cuisine et acceptait une tasse du café matinal que lui offrait Beer. Il parlait peu, restait assis, morose, devant la tasse fumante, et pourtant était pressé de s'en aller. À la fin, il finissait par poser une petite question bizarre — Combien gagnait un docteur? Est-ce qu'Eva réapprendrait à parler? Que pensait Beer de ce que les journaux appelaient la

science de l'«héridité»? Ou bien il racontait une anecdote, mais de façon saccadée quoique non sans un certain pouvoir d'évocation, sur son travail, son passé et la vie d'artiste. Pendant les brefs instants que duraient ces histoires, Otto était libéré du torrent de ses émotions et de la ruse avec laquelle il tentait égoïstement de les maîtriser. Ses traits rudes devenaient alors presque beaux et avaient une vague ressemblance avec ceux de sa sœur. Ces récits firent naître chez Beer le souhait de le voir se produire en spectacle, même si, bien sûr, il ne pouvait quitter Eva. Quand il sortait, comme il le fit un soir pour aller en ville et vaquer à ses occupations, il le faisait à la hâte, en prenant soin de rentrer moins d'une heure plus tard.

Puis, un soir, Speckstein lui rendit visite afin de lui demander si le détective de la police avait téléphoné, et dans le but d'interroger Beer sur ce qu'il pensait de l'«affaire». Sa déception était manifeste quand il apprit que Beer n'avait pas encore été contacté par la police, comme son mécontentement devant les réponses prudentes de ce dernier au sujet du contenu des dossiers. Pendant toute leur discussion, Beer s'inquiétait surtout que Speckstein ne trouve quelque raison d'aller dans sa chambre, désormais réservée à l'usage d'Eva (lui-même dormait dans le salon). À trois ou quatre reprises, dans les réponses qu'il livrait aux questions insistantes de son visiteur, il remarqua une allusion à la paralysie, à une personne irrémédiablement infirme, ou à la chambre à coucher. Dans d'autres circonstances, ce désir inconscient du cerveau de se trahir lui-même par des paroles

imprudentes aurait pu l'amuser, mais ce jour-là il était en nage, scrutant le visage de Speckstein à la recherche d'indices montrant que celui-ci avait saisi le sens caché derrière ses paroles. Quand son hôte partit, s'inclinant devant Beer avec la solennité de ses manières vieillottes, il lui promit encore une fois qu'un détective lui téléphonerait au cours des prochains jours « sans faute ». Beer l'assura qu'il offrirait à celui-ci toute l'aide qu'il pourrait, puis il ferma la porte et retourna au chevet d'Eva pour arranger ses oreillers et frictionner sa peau à l'alcool.

Le matin du quatrième jour après l'arrivée d'Eva, seule une poignée de patients se présenta dans la salle d'attente de Beer. À onze heures, il ne restait plus que deux hommes : le premier était le marchand de fruits et légumes qui entra dans la salle d'examen en boitillant pour révéler un mollet lacéré, grossièrement pansé à l'aide d'un linge à vaisselle (et qui répétait avec insistance qu'il n'y avait nul besoin de déranger l'hôpital) ; le second était un homme d'une quarantaine d'années se plaignant de crampes abdominales. C'était un grand gaillard, charpenté, au physique malheureux ; les hanches encore plus larges que les épaules, il avait de longues jambes flasques et de petites touffes de poils drus sur les jointures. Il portait une épaisse toison de cheveux qui ne pouvait être autre chose qu'une perruque. D'un noir de jais, elle se séparait en une double vague à partir d'une raie bien nette haut sur le crâne, puis s'arrêtait brusquement au-dessus de ses oreilles et de son cou rasé. Le visage était commun, pâteux ; les yeux presque noirs, les lèvres très minces et très rouges. On aurait

dit qu'un coup de griffes lui avait creusé un trou dans le visage, autour duquel une ligne avait été tracée pour indiquer la bouche. Il était vêtu d'un costume presque neuf, qu'il portait toutefois de manière débraillée ; en laine d'agneau brune, trop épais pour la saison. Quand il déboutonna sa chemise afin que le médecin puisse examiner son ventre, Beer fut frappé par la taille de ses mamelons, qui pendaient bizarrement sur sa poitrine molle.

« Alors, qu'est-ce que c'est, docteur ? demanda-t-il après des tapotements répétés, auxquels il répondait d'un grognement bas et presque comique. C'est très grave ? »

Beer posa quelques questions de routine, puis livra son verdict. « Vous n'avez pas de raison de vous inquiéter. Ce ne sont que des flatulences. Ça peut être très douloureux.

— Des pets, dit l'homme en riant bien que ses yeux n'exprimassent pas la moindre gaieté. Et je m'attendais à une condamnation à mort. »

Il balança ses jambes sur le côté de la table d'examen et resta assis à écouter les conseils diététiques de Beer tout en s'affairant à reboutonner sa chemise. Quand il eut fini, il se leva et enfila sa veste, après quoi il ne fit pas le moindre geste pour montrer ses documents d'assurance ni pour se diriger vers la porte, mais se contenta de rester debout à étudier la salle d'examen et plus particulièrement l'étagère de livres qu'y avait démenagée Beer, songeant que ses patients s'attendraient à trouver ici des volumes.

L'homme passa une main velue sur les noms embossés sur le dos des livres, et prit même la liberté de descendre un ouvrage de pharmacologie élémentaire. Beer allait protester quand l'autre lui posa une question.

« Vous étiez neurologue, pas vrai ? Ou psychiatre, je n'ai jamais très bien compris la différence. Vous avez lu le docteur Freud, je suppose. Le médecin juif. »

Les yeux noirs se fixèrent sur Beer.

« Ses livres sont interdits.

— Oui, mais vous les avez lus. Ils traitent de votre domaine, vous ne croyez pas ? Un homme intéressant. Vous connaissez sa théorie du refoulement ? Il est question des gens qui gardent tout à l'intérieur, comme s'ils avaient mis un bouchon sur leur âme. Chez un homme fort, on pourrait parler de stoïcisme.

— Le refoulement, dit Beer qui avait l'impression que l'homme se moquait de lui d'une certaine façon et voulait lui clouer le bec, est un mécanisme, pas un type de personnalité. Nous en faisons tous. Cela nous garde cachés de nous-mêmes, pour notre bien. Sinon, ce pourrait être difficile de continuer.

— Ah, alors vous l'avez bien lu. »

L'homme prit un crayon et un bout de papier sur le pupitre de Beer et, avec une assurance remarquable — comme s'il se tenait dans son propre bureau

et se servait de son propre papier à lettres —, griffonna une note, y ajouta une date.

« L'habitude, dit-il, sourire aux lèvres, en pliant le papier qu'il glissa dans sa veste. Je suis sûr que ça ne vous gêne pas. »

Beer regarda son geste, le cœur serré.

« Vous êtes le détective, dit-il d'une voix plaignarde. Vous auriez dû le dire.

— Asseyons-nous quelque part, dit l'homme. Le professeur Speckstein me dit que vous êtes un puits de sagesse quand il est question de meurtre. Peut-être pourriez-vous demander à votre bonne de préparer du café. Mais j'oubliais. On me dit que vous n'avez pas de bonne. Ni de réceptionniste. C'est un peu singulier, vous ne trouvez pas ? Je suppose qu'il va falloir que vous le prépariez vous-même. »

Beer mena l'homme dans son bureau, puis n'eut d'autre choix que de l'y laisser tandis qu'il allait faire chauffer de l'eau. À son retour, l'homme était debout devant ses bibliothèques, notant quelques titres sur le bout de papier où il avait consigné que Beer connaissait Freud. Il s'agissait tous d'ouvrages qui « violaient les préceptes de la science nationale socialiste », si c'était bien ainsi qu'on les désignait. Beer le regarda faire jusqu'à ce que le sifflet de la bouilloire le rappelle dans la cuisine. Il apporta le café sur un plateau. Les deux hommes s'assirent de part et d'autre du pupitre encombré de dossiers et se dévisagèrent. Pendant une seconde, Beer songea à Lieschen

tenant la photo de Walter mort, et il faillit sourire. Il se demanda ce qu'il adviendrait d'Eva si l'homme décidait de l'arrêter. Il s'appelait Teuben, Franz Teuben ; moins d'une heure plus tôt, Beer avait noté ses renseignements personnels sur une fiche. Une adresse dans le cinquième district : trop loin pour un patient ordinaire. L'homme prit sa tasse de café, goûta le breuvage sans y ajouter de lait ni de sucre, hocha la tête pour signifier son approbation.

« Vous êtes ici à cause du chien, dit Beer à voix basse. J'attendais un dénommé Boltzmann.

— Boltzmann est malade, répondit l'homme, puis il sourit. Alors, docteur Beer, me voici en train d'enquêter sur le meurtre d'un chien et d'abuser de votre hospitalité. Tout ça à cause d'un *Zellenwart* qui était autrefois professeur, a-t-on idée. Avant de se faire prendre la main dans le jupon d'une petite fille, bien sûr. Et vous voici, vous, sorte d'expert en la matière. »

Il sortit quelques feuilles volantes de la poche de sa veste, les déplia.

« Anton Beer, trente-quatre ans. Religion : catholique. Six semestres de droit, avant de passer à la médecine. *Summa cum laude*. Trois ans en Allemagne, dit-on ici, avant que nous fassions partie de l'Allemagne, évidemment. Hanovre et Düsseldorf, un court séjour à Berlin. Des études poussées des affaires Haarmann et Denken — il vous a fallu aller au nord pour trouver un meurtre qui vous plaisait, apparemment. Un article sur Kürten et les meurtres de chiens. Novateur, pour citer le professeur. Une

épouse en Suisse, en train de prendre les eaux. Elle ou vous couchiez avec quelqu'un d'autre, je suppose. Démission volontaire de l'hôpital. Beaucoup de louanges là-bas, même si l'on qualifie vos vues politiques de « passéistes » : un humaniste, me dit-on, même quelque peu de gauche. Les mots d'un collègue jaloux, peut-être — petit, des joues porcines, le genre d'homme qui sue tout le temps. Et encore ? Le chef de police m'appelle personnellement hier soir, me dit de vous impliquer, sans restrictions, et je peux baiser son anneau pendant qu'on y est ? Vous savez... » Il s'interrompt, prit une gorgée de café, ses lèvres très rouges se détachant sur la porcelaine. « ... Si j'écrivais tout ça dans un rapport, vous feriez un joli suspect. »

Écoutant en silence le laïus de l'homme, Beer remarqua son impertinence, l'absence de mouvements tandis qu'il parlait. L'homme ne remuait pas dans son fauteuil, ne bougeait pas les bras ; ne faisait aucun geste pour appuyer ses paroles ou les précipiter, se contentant de rester assis, avec ses petits yeux inexpressifs, les documents répandus sur le pupitre devant lui. Quand il leva la tasse de café, le liquide trembla à peine ; il la reposa dans la soucoupe sans un bruit.

« Eh bien, docteur Beer, je vois que vous avez étudié les dossiers. Quel est votre verdict ? »

Beer soupira, secoua la tête. « Je n'ai pas la compétence nécessaire pour commenter des affaires policières.

— Oui, dit le détective, et un sourire fendit sa bouche qui semblait dessinée. Le professeur m'a prévenu que vous étiez un poltron. Circonspect. C'est le mot qu'il a employé. *"Il faut le pousser pour qu'il se mouille."* Une évaluation correcte, d'après vous ?

— Qu'est-ce qu'il a dit d'autre ?

— Il m'a transmis ses notes, écrites à titre de *Zellenwart*. Il a même un petit dossier. "Anton et Gudrun Beer". Pas grand-chose dedans, je regrette de vous le dire. »

Il fouilla parmi les papiers étalés devant lui, trouva une feuille déchirée où il avait griffonné trois ou quatre commentaires.

« *"Humaniste en émigration interne. Pas d'activités suspectes. Reçoit des visiteurs à toute heure du jour et de la nuit. Pas inhabituel pour un médecin. Travaille volontairement dans l'ombre."* Un peu vague, vous ne trouvez pas ? Quel genre de visiteurs, de quel sexe, combien, quand ? Tant qu'à vous espionner, aussi bien le faire comme il faut. Le problème, avec un homme comme Speckstein, c'est qu'il est une créature de l'Empire. Il est membre du Parti, évidemment — depuis 1937, c'est du moins ce qu'il affirme —, mais il n'est pas de son temps. Même son nom, *Speckstein*. Ça sonne juif, vous ne trouvez pas ? C'est impossible, bien sûr, pas depuis cinq générations, mais il est vrai qu'on ne sait jamais. Et puis sa nièce ! Une névrotique, d'après ce que j'ai compris. Son père était avocat de campagne, il a épousé une Tchèque, au-dessous de sa condition. Un romantique.

Là réside peut-être l'explication. De la névrose, je veux dire. Du sang slave et trop de poésie. À moins que vous ne croyiez pas à la science des races, docteur Beer?»

Beer écouta ce discours sans rien dire, se demandant combien il lui en faudrait encore pour passer de l'irritation à la rage. Il n'était pas homme à céder facilement à la colère, mais à cet instant quelque chose de terrifiant se levait dans sa poitrine. Il but un peu de café, le garda dans sa bouche aussi longtemps qu'il le pouvait, puis entreprit de faire le résumé des dossiers.

«Quatre meurtres, *Herr* Teuben. La première victime était un homme, vingt-deux ans, membre de la SS et récemment arrivé de Linz. Trouvé appuyé à un chêne à Josefstadt, poignardé dans l'œil à l'aide d'un objet oblong et aigu tel qu'une épée d'escrime ou une baïonnette. Agresseur droitier, un seul coup net, et un rapport d'autopsie bâclé. La lame a pénétré profondément le lobe frontal et laissé une marque sur la paroi intérieure de l'os pariétal gauche. Aucun autre signe de traumatisme. Pas d'épouse, pas d'ennemis, même si un témoin fait état de dettes de jeu.

«La deuxième victime était ingénieur électrique, quarante et un ans, actif dans le Front du travail. Présumé homosexuel. Traumatisme contondant à la tête, au torse et au bas du corps. Un bras fracturé, nombreuses contusions sur un mollet. Aussi une blessure à l'arme blanche juste au-dessus du pubis, échardes de verre découvertes pendant l'autopsie. Le corps a

été trouvé dans des buissons près des jardins de l'hôpital, probablement après avoir été traîné d'un endroit voisin. Avait son portefeuille dans sa poche, vingt marcs et de la monnaie, et une photo pliée montrant un perroquet.

« La troisième victime était une jeune femme, agressée sexuellement, trouvée nue dans la cour d'une usine près des bassins de baignade de Jörgerbad. Mort par asphyxie avec une sorte de courroie. Plusieurs blessures à l'abdomen, causées par un petit couteau, *post-mortem*. La fille avait seize ans, portait un uniforme de la BDM ; père apolitique, commis de pharmacie, mère à la maison avec un frère aîné membre du Parti depuis 1931.

« Et puis le chien, bien sûr. Tailladé d'abondance, pas d'affiliation politique connue. Si vous voulez mon opinion professionnelle, détective Teuben, je crois que ces meurtres n'ont aucun lien entre eux. Une flambée de violence à la veille de la guerre. »

Il ne mentionna pas l'étrange façon dont les vêtements de la jeune fille avaient été disposés, non plus que la tache blanche visible sur la manche de l'étudiant en droit ; ne s'attarda pas sur les détails des blessures du chien ; se croisa plutôt les bras pour signifier qu'il en avait fini avec tout ça, puis sortit sa montre et regarda l'heure.

Teuben l'étudia, sourit, but une gorgée de café, resta assis, immobile.

« Excellent résumé, dit-il enfin, les yeux aussi dénués d'expression que lorsqu'il avait traité Beer de poltron. Il avait le mérite d'être exact. Je ne suis pas sûr qu'il plaira au professeur, toutefois. Ni au chef de police. »

Beer se leva, renversant du café dans son mouvement, et alla à la fenêtre. « J'ai entendu dire qu'il y avait eu un meurtre plus récent. Une autre femme trouvée morte. Il y a peut-être un lien, je ne sais pas. Speckstein ne m'a pas donné le dossier. Je crains maintenant de devoir vous prier de partir. J'ai un autre patient qui arrive dans quelques minutes.

— Ah, oui, Frau Langenkopf. Peur des vastes étendues d'eau. Je ne peux pas dire si vous la baisez ou si vous vous contentez de lui voler son fric, mais elle devra attendre. Ce n'est pas la peine d'interrompre une conversation entre hommes pour ça. »

Teuben refusait de s'en aller. Il possédait un type d'assurance que Beer n'avait encore jamais rencontré : il prenait la liberté de toujours dire la vérité. Pendant dix minutes environ, il se contenta de rester assis en silence, puis il demanda au médecin d'aller voir s'il avait de la bière dans son garde-manger, et s'il lui restait des petits pains du petit-déjeuner. Faisant la sourde oreille à sa demande, Beer demeura debout à la fenêtre à regarder dans le jardin. À travers les branches du marronnier il voyait Anneliese jouer toute seule sous la pluie, les cheveux et le visage trempés, et qui ne semblait avoir aucune intention de rentrer se réchauffer. Frau Langenkopf arriva et fut mécontente quand Beer lui annonça qu'ils devraient remettre leur rendez-vous.

« J'ai eu un contretemps, se plaignit-elle, et elle supplia le médecin de la laisser entrer.

— Je ne peux pas, se prit-il à lui répondre. La police est à la maison. »

La phrase suffit à la chasser.

Quand il revint dans le bureau, Teuben était debout à la fenêtre, dans la même position que Beer quelques minutes plus tôt, et il s'était allumé une cigarette. Il avait dans les mains un bout de papier à lettres. Il ne mentionna pas Anneliese, mais se contenta de répéter sa requête pour «une bouchée à manger, s'il vous plaît, et quelque chose pour la faire descendre».

«Qu'est-ce que vous voulez d'autre de moi? s'emporta Beer, mais Teuben l'ignora, sortit dans le couloir pour utiliser le téléphone du médecin.

— Un homme s'en vient avec le dossier qui manque, dit-il à Beer après avoir raccroché. La deuxième fille morte. Je vous ai dit que nous avons arrêté un suspect? Il a un assez bon alibi pour certaines des dates en question. Ça risque d'être difficile de faire coller les accusations pour tous les meurtres.» Il haussa les épaules, reprit son siège dans le bureau de Beer. «Je suis vraiment mort de faim, vous savez.»

Beer céda et alla dans la cuisine beurrer des petits pains. Ses mains tremblaient et par deux fois il laissa tomber le couteau.

Quand il revint dans la pièce, cette fois-ci en portant un plateau où il avait déposé de la bière, des viandes froides et des petits pains empereurs, Teuben avait disparu. Beer ressortit en vitesse dans le couloir, portant toujours le plateau, et vit immédiatement que la porte de la chambre était ouverte. Il se mit à courir, l'une des bouteilles se renversa et son contenu se répandit sur les petits pains et le jambon.

Il entra dans la chambre. Teuben était debout au milieu de la pièce. Les rideaux étaient tirés, Eva reposait dans la pénombre, yeux fermés, les épaules tournées vers eux, ses blessures cachées dans son dos. Ses bras nus semblaient très minces qui saillaient de l'étoffe blanche de sa chemise de nuit, on ne voyait de sa tête profondément enfouie dans l'oreiller que sa chevelure. Le tissu foncé de la couverture, dont le bord montait juste au-dessus de sa taille, faisait ressortir la pâleur de la soie et de sa peau. Teuben allait s'approcher mais Beer s'interposa et utilisa son plateau pour le repousser vers la porte. À son grand soulagement, le détective se laissa emmener hors de la pièce, et alla même jusqu'à fermer la porte derrière lui.

« Qui est-ce ? demanda-t-il, un semblant de vie s'éveillant dans ses yeux sombres et inexpressifs.

— Qu'est-ce que vous croyez ? demanda Beer. Une amie.

— J'ai cru un instant qu'elle était morte.

— Somnifère. Elle... ne se sentait pas bien ce matin. Je lui ai dit de rester couchée. »

Teuben le regarda, une ombre de sourire sur ses lèvres rouges. « Il n'était pas question de ça dans le dossier, marmonna-t-il pour lui-même, comme s'il s'amusait des profondeurs cachées de la nature humaine. Mais ses cheveux...

— Quoi ?

— Ils ont été coupés ras.

— Elle porte des perruques. C'est ce qu'elle fait. » Beer plissa les lèvres, ébahi par sa facilité à mentir. On aurait dit qu'il avait préparé ses mensonges depuis longtemps et les trouvait maintenant tout prêts, à sa disposition. « Ça me plaît assez.

— C'est une prostituée? »

Beer secoua la tête.

« Une veuve. J'ai renversé la bière. Pourquoi n'irions-nous pas dans la cuisine en prendre une autre? Et puis je ferai tout en mon possible pour vous aider dans votre enquête. »

Teuben eut l'air de soupeser cette proposition ; à quelques pas de la porte, les yeux fixés sur le grain du bois, il réfléchissait, un bras tendu comme s'il se préparait à rentrer dans la chambre.

« Il va me falloir un nom », finit-il par dire.

Beer en avait un de prêt. « Evelyn Huber. Je vous en prie, j'aimerais mieux que personne ne soit au courant. Ma réputation... »

Teuben le fit taire d'un geste de la main, marcha devant lui jusqu'à la cuisine, trouva un pot de cornichons surs, un autre de poisson mariné, les déposa sur la table.

« Oublions cela pour l'instant, docteur Beer, dit-il en plongeant sa main poilue dans la saumure pour

pêcher un filet de hareng. Un secret entre amis. C'est bon pour le moral des troupes. »

D'un mouvement, il indiqua une bouteille de bière, y but à même le goulot sans attendre de verre.

« Kreuzwirt devrait être bientôt ici. Mon assistant, qui nous apporte le dossier. »

Beer hocha la tête, s'assit en face de lui et le regarda lécher la saumure sur ses doigts.

Quand Teuben partit enfin, une heure et demie plus tard, le docteur Beer s'assit près d'une Eva Frei tout juste repositionnée, prit sur la table de chevet un livre qu'il avait survolé la nuit dernière et, lentement, le cœur lourd, avec l'impression de souffrir de dyspepsie, il se mit à lui lire à haute voix le serment d'Hippocrate, dont il avait voulu se rappeler la formulation exacte : « Dans quelque maison que je rentre, j'y entrerai pour l'utilité des malades, me préservant de tout méfait volontaire et corrupteur, et surtout de la séduction des femmes et des garçons, libres ou esclaves. »

Il leva les yeux, l'air inquiet, songeant à Teuben. « Mais quel menteur tu as fait de moi. »

Eva l'entendit, bougea les yeux et cligna de la paupière.

Ce soir-là, Zuzka vint rendre visite à Anton Beer, expliquant avec insistance qu'«Otto lui avait donné la permission» et resta pendant une heure à parler à Eva ; le lendemain, vers l'heure du déjeuner, le commis de la blanchisserie se présenta. Un air morose assombrissait son long visage chevalin quand Beer lui demanda où il était passé.

C'était bon d'enfiler une chemise fraîchement lavée.

DEUXIÈME PARTIE

Merveilles

Un

La patiente était venue le consulter à la recommandation d'une connaissance mutuelle. Il pratiquait alors en tant que neurologue à Munich ; c'était au début des années 1890. D'abord timide, la femme lui avait serré la main et s'était mise à lui donner du « cher baron ». Elle expliqua souffrir d'une compulsion qui la poussait à se masturber, et être capable d'atteindre l'orgasme sans stimulation physique aucune, simplement en contemplant l'océan ou d'autres manifestations de la grandeur de la nature. Quand Albert Freiherr von Schrenck-Notzing effleura sa peau durant son examen de routine, elle atteignit le paroxysme sexuel presque immédiatement. Comme Sigmund Freud, le baron avait étudié l'hypnotisme à Paris et à Nancy ; la monographie qu'il consacra à l'efficacité de la suggestion pour traiter cette patiente et d'autres malades affligés de pathologies sexuelles apparentées fut accueillie avec un grand intérêt de la part de psychiatres cliniciens dans tout le monde

germanophone. À la fin des années 1890, le baron était surtout connu pour le rôle de témoin expert qu'il avait joué dans une série d'affaires judiciaires de premier plan. Il démontra qu'une proportion effrayante de témoins souffraient d'une « falsification de la mémoire induite par la suggestion » et n'avaient jamais vécu les événements au sujet desquels ils témoignaient devant le tribunal. Indépendant de fortune à la suite de son mariage avec la fille du manufacturier de peinture-émail Gustav Siegle, Schrenck-Notzing eut le loisir de consacrer son attention à l'exploration scientifique des phénomènes paranormaux. Au cours de l'année 1904, il publia une série d'articles sur le phénomène de Magdeleine Guipet, la « danseuse somnambule » qui se livrait à des interprétations dansées d'airs musicaux dans un état d'hypnose profonde. Au cours des cinq ans ayant précédé le début de la Première Guerre mondiale, le baron passa plusieurs années à étudier le « phénomène de matérialisation » de la médium « Eva C. » qui, en transe, était capable de produire une substance translucide semblable à de la gaze par divers orifices, le plus souvent la bouche et les narines. Cette substance baptisée « téléplasme » par Schrenck-Notzing prenait parfois la forme de visages, de spectres ou de membres fantomatiques. Eva C. se prêta à de nombreuses fouilles corporelles et accepta de se produire nue dans le but d'exclure la possibilité qu'elle se bornât à excréter une substance au préalable cachée sur son corps. Contrairement à sa contemporaine Mina Crandon, elle ne fut jamais accusée d'avoir fait altérer ses parties génitales chirurgicalement afin de dissimuler un membre postiche responsable des divers

phénomènes qui se manifestaient en sa présence. La monographie que lui consacra Schrenck-Notzing est considérée comme l'un des classiques du domaine. Au nombre de ses plus virulents critiques, la neurologue Mathilde Kemnitz, née Spieß, qui épousa plus tard Erich Ludendorff. Féministe notoire et théoricienne du mouvement völkisch, la docteure Ludendorff était bien connue pour ses attaques contre les Jésuites, les Juifs et les francs-maçons. Le baron mourut en 1929, douze ans avant que le Parti national-socialiste n'interdise les recherches en parapsychologie dans l'ensemble du Reich.

Le gamin l'apporta à l'école dans une boîte à chaussures volée à sa mère, dont il avait percé le couvercle de trois trous pour permettre à l'animal de respirer. Les enfants le remarquèrent tout de suite et lors de la courte pause suivant la première leçon ils se rassemblèrent autour de Josef pour le supplier de leur montrer ce qu'il avait apporté.

« Mon oncle me l'a donné, annonça le garçon en entreprenant de soulever le couvercle cérémonieusement. Il l'a trouvé dans le bois. »

Le couvercle n'était pas encore levé qu'un petit museau sombre apparaissait dans la fente, mince et triangulaire, terminé par une truffe noire frémissante.

« Qu'est-ce que c'est ? Montre-moi, Sepp, montre-moi ! » criaient les garçons en se poussant du coude (les filles avaient depuis longtemps été écartées et, sur le bout des pieds, regardaient au-dessus de l'épaule des garçons). Enfin le couvercle fut levé et tout le monde examina cette créature des bois qui se révélait, sur une litière de paille, attendant quelque

réaction définitive, quelque chose de la part d'un de ces garçons qui étaient considérés comme les plus intrépides, ceux qui dictaient les opinions, dans ce *salon** que formaient les enfants de la classe 4B.

« Oh, mais ce n'est qu'un hérisson », dit enfin un gamin à taches de rousseur du nom de Gernot. Il était admiré pour sa nonchalance et sa formidable habileté à viser quand il crachait des pépins. « C'est tellement nul !

— Oui, c'est nul !

— C'est exactement ça.

— Un hérisson. Notre jardin en est plein. »

Le petit groupe se dispersa rapidement, non sans quelques regards curieux décochés à Josef et au hérisson. Deux ou trois fillettes restèrent un peu plus longtemps pour tester le pointu de ses aiguilles poivre et sel, puis s'égaillèrent comme des pigeons quand l'une d'entre elles, Petra, aux genoux cagneux, dont le père conduisait une Benz, se fit piquer, bon-dit théâtralement en arrière et se mit à sucer l'un de ses doigts (mais pas celui qu'avait touché le hérisson), incapable de décider s'il valait mieux plisser le nez pour exprimer son dégoût ou verser quelques larmes. (Certaines des filles la traitaient de bébé lala, bien que quelques autres, imitant leurs mères, récompensassent plutôt ses larmes avec de tendres étreintes, voire des baisers.) Josef resta seul avec sa boîte, murmurant doucement à l'oreille du hérisson. C'était un garçon « de nature amène », disait son bulletin, « pas particulièrement doué » ; le benjamin

d'une famille de huit. Avant longtemps l'instituteur revint et tout le monde s'assit à son pupitre.

Ce fut seulement à la pause du déjeuner que Lieschen s'approcha de lui, furtivement, alors que, assis tout seul, il proposait une carotte à l'animal, avec beaucoup de vigueur. Après deux ou trois coups, la créature apeurée se roula en boule. Lieschen s'accroupit près de lui, le regarda planter la carotte dans le mur d'aiguilles, son ecchymose donnant une blancheur particulière à son œil.

« Tu le fais trop fort, dit-elle. Regarde comme il a peur.

— C'est les araignées qu'il préfère, expliqua le garçon en ignorant son conseil et en continuant de distribuer des coups de carotte dans les aiguilles du hérisson. Je vais dans la cave pour les chasser. Il faut ôter trois ou quatre pattes pour ne pas qu'elles puissent s'enfuir. »

Lieschen garda le silence pendant un instant, se demandant si cela lui semblait cruel. « Tu les arraches, c'est tout ?

— Oui, les araignées ne saignent pas.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Elles ne saignent pas, c'est tout. »

Elle réfléchit à ces paroles, puis signifia d'un hochement de la tête qu'elle approuvait sa stratégie pour nourrir l'animal. Josef abandonna la carotte et,

quelques minutes plus tard, le hérisson commença à se déplier, et les regarda d'un air soumis avec ses petits yeux noirs semblables à des perles.

« Est-ce que tu lui as donné un nom ? » demanda Anneliese.

Josef hocha la tête. « Bien sûr. Eckhardt.

— C'est un nom idiot. Tu devrais lui en donner un meilleur.

— Comme quoi ?

— Je ne sais pas. Quelque chose qui sonne bien. Prince Yussuf, par exemple.

— Prince Yussuf. Mais personne ne s'appelle Yussuf.

— Il y a sûrement quelqu'un. C'est un vrai nom. J'en suis certaine.

— Et il peut vraiment être un prince ?

— Pourquoi pas ? Je peux le prendre ?

— Oui. Mais il est à moi. »

Ses deux mains en coupe comme si elle s'apprêtait à puiser de l'eau dans une mare, la fillette prit délicatement le hérisson et le leva à la hauteur de son visage. L'animal était très léger et il resta tranquillement dans ses mains à remuer le nez.

« Prince Yussuf, murmura-t-elle doucement, puis elle pointa le menton en direction de l'ourson qui

pendait à son poignet. Je te présente Kaiser San. Il n'est pas vrai, mais ça ne fait rien. Je l'aime quand même.»

Lentement, avec autant de soin qu'elle l'avait pris, elle reposa Yussuf sur la litière qui tapissait le fond de sa boîte et se leva, dominant le garçon assis.

«Tu en demandes combien?» s'enquit-elle en mettant les mains sur ses hanches comme elle avait vu les femmes le faire au *Naschmarkt* quand elles se plaignaient du prix de la nourriture.

Alerté par le ton professionnel qu'avait pris la fillette, Sepp se leva lui aussi, ses grands pieds de part et d'autre de la boîte.

«Il n'est pas à vendre.

— Allons, ton oncle va t'en trouver un autre.

— Tu n'as rien que je veux.

— Et si j'avais un couteau?

— Un couteau? Quel genre?»

Les yeux du garçon trahissaient de la curiosité. Un couteau de taille respectable était fort estimé chez les gamins, plus il était long, mieux c'était. Lieschen se retourna et, cachant son geste, fouilla dans la couture du cou de Kaiser San, plongeant deux doigts dans la bourrure; elle en sortit bientôt le canif dont le manche en corne était couvert de mousses. Lestement, désireuse de montrer le canif sous son meilleur jour, elle le polit sur le coton de sa

robe avant de déplier la lame et de se retourner vers le garçon.

« Tu vois, dit-elle en le lui tendant. Il est très tranchant. »

Josef le tint à bonne distance de lui, comme s'il craignait de se couper, pour en admirer la taille et le poids.

« Il est très grand. Où l'as-tu trouvé ? »

— Il appartient à mon père.

— Il ne sera pas fâché ? » demanda le garçon qui ne voulait pas d'ennuis.

Lieschen secoua la tête, se mordit la langue, un nuage de sang foncé lui montant aux joues.

« Il en a un nouveau maintenant. » Elle s'interrompit, comme si elle attendait que la couleur quitte son visage. « Alors, qu'en dis-tu ? »

Sepp réfléchit, les yeux fixés sur le couteau, qu'il lui redonna à contrecœur.

« Je te dirai demain. Je dois d'abord demander à mes frères aînés. Mon oncle nous l'a donné à tous. Eckhardt. Il a dit qu'on devait se le partager. »

— Demain ? demanda Lieschen, consternée. Pourquoi pas cet après-midi ? Tu peux parler à tes frères et puis venir me retrouver quelque part. Ou bien je t'accompagne jusque chez toi après l'école. »

Le garçon secoua la tête. « Il faut que j'aille *là-bas*, dit-il, voulant parler de la Jeunesse allemande, qu'il ne semblait guère apprécier.

— Mais ce n'est pas amusant ?

— Parfois, dit-il en faisant la moue. Tu verras bientôt toi-même. » Josef savait que l'anniversaire de Lieschen approchait.

« Et si ça ne me plaît pas ?

— C'est obli-gataire. Ça veut dire que tu n'as pas le choix d'y aller. Surtout maintenant qu'on se bat contre les Polaqes. »

Il haussa les épaules et, entendant la cloche, ramassa la boîte. « Ce n'est pas si mal. Ils nous enseignent de nouvelles chansons. »

Ensemble ils retournèrent à l'école, s'arrêtèrent avant de passer les doubles portes. Devant eux béait le corridor : un petit groupe d'enfants se dirigeaient en courant vers leurs salles de classe, l'odeur collante de la cire à plancher montait du linoléum.

« Alors, demain ? demanda Lieschen en replongeant le canif dans son ourson, après quoi elle tendit sa petite main.

— Oui. »

Ils crachèrent sur leurs paumes et se serrèrent la main, se promettant qu'ils se retrouveraient avant le début de la prochaine journée d'école, pour conclure la transaction qu'ils avaient entamée.

Zuzka trouva Lieschen dans les jardins de l'hôpital. Il était quatre heures de l'après-midi, un soleil bas filtrait derrière un voile de nuages ; l'air était humide et les pelouses boueuses, conséquence d'averses automnales qui s'étaient succédé pendant la journée. Zuzka était allée faire du lèche-vitrines, profitant de l'animation de la ville et de l'absence de supervision dont elle jouissait depuis qu'elle était venue vivre chez son oncle. Ne se sentant pas malade ce jour-là, elle s'était arrêtée à l'université et avait arpenté les couloirs bondés où de jeunes hommes discutaient, riaient et se hélaient sous le regard de Meynert, Boltzmann et Krafft-Ebing, sculptés dans le marbre le long du cloître de la cour. En revenant par le tram, elle était descendue d'un bond deux arrêts trop tôt pour faire un détour par les jardins de l'hôpital, où elle avait croisé Lieschen par hasard. Debout près de l'un des bancs bordant le sentier de gravier qui s'enfonçait dans les jardins, la fillette parlait à un homme d'une quarantaine d'années. Il avait enlevé son chapeau pour signifier qu'il considérait être en présence d'une dame, et son épaisse chevelure blonde était bizarrement divisée par une cicatrice qui partait de la

base de son crâne et montait jusqu'à son œil gauche, mort et vitreux dans son visage. Lieschen parlait avec beaucoup d'animation, gesticulant d'abondance, son ourson tressautant à chacun de ses mouvements. Sa robe était tachée de boue, elle avait les épaules et les cheveux mouillés à cause de la dernière averse, son cartable courbait son dos tordu. Ce dernier détail surprit Zuzka. La plupart du temps, la petite fille rentrait d'abord chez elle pour se débarrasser de son sac ; elle lui avait déjà dit que cela lui faisait mal de le transporter. Zuzka s'approcha à l'insu de la fillette, qui brandissait un petit poing serré pour illustrer son propos.

« Il est petit comme ça quand il se roule en boule. Mais quand il s'étire, il devient quatre fois plus grand. De toute façon, demain, il est à moi. Il va falloir que je lui donne des araignées à manger. Mais il faudra que je leur arrache d'abord les pattes. » Elle fit une moue, puis remarqua Zuzka. Un sourire se dessina sous l'ecchymose jaune-violet.

« *Pani!* s'écria-t-elle. Regardez qui j'ai rencontré !

— Bonjour », dit Zuzka avec un hochement du menton à l'endroit de l'homme à la drôle d'apparence, qui la salua d'une sorte de marmonnement, son œil mort fixé sur sa poitrine. Il semblait ne pouvoir bouger que la moitié de sa bouche. L'œil vif paraissait larmoyant et trop vieux pour son visage.

« J'ai bien peur qu'il nous faille partir. »

Elle tira Lieschen par le bras sans attendre de réponse, et marcha rapidement avec l'enfant jusqu'à ne plus pouvoir être entendue de l'homme.

« Imaginez, lui dit la fillette hors d'haleine, il a une plaque en métal dans le crâne. Juste ici. (Elle montra du geste.) Il a été touché par une grenade lors de la dernière guerre, elle lui a fait un trou dans la tête, et on l'a réparé avec une plaque en métal. Est-ce que ce n'est pas formidable ?

— Mais personne ne t'a dit qu'il ne fallait pas parler aux inconnus ?

— Et pourquoi ?

— C'est dangereux, voilà pourquoi.

— Mais il était simplement assis là. Je lui ai parlé de Prince Yussuf. Il dit qu'il en avait un aussi, quand il était jeune. Karsten. C'est presque aussi idiot qu'Eckhardt, vous ne trouvez pas, *Pani* ?

— Donne-moi ton cartable. Mon Dieu, comme c'est lourd. Et tu as trimballé ça toute la journée. Bonté divine, pourquoi n'es-tu pas passée le déposer chez toi ? »

À ces paroles, la fillette interrompit son babillage et, pendant le reste du trajet, elle marcha en silence, comme si elle était profondément absorbée dans ses pensées.

Quand elles arrivèrent dans leur propre cour, Lieschen demanda à Zuzka si elle aimerait « jouer un

peu ». Zuzka accepta, mais l'envoya d'abord changer de robe.

« Tu es toute mouillée, la gronda-t-elle. Regarde comme ton collet est trempé. »

Lieschen opina du chef, regarda la fenêtre de l'appartement qu'elle occupait avec son père, puis secoua la tête, les lèvres roulées vers l'intérieur sur les rangs de ses petites dents.

« Il est presque sec, murmura-t-elle. On pourrait aller jouer dans la cour des Pollak. Je connais un moyen d'y entrer.

— Tu vas attraper le rhume. Va te changer. Ça ne prendra qu'une seconde.

— Mais je ne veux pas ! Si vous ne voulez pas jouer, j'irai toute seule. »

Zuzka assista à cet accès de mauvaise humeur avec consternation et leva les yeux vers l'appartement de l'enfant en essayant de voir si les lumières y étaient allumées. De la cour, on ne pouvait pas voir grand-chose.

« Est-ce que ton père est à la maison ? » demanda-t-elle à la fillette, qui avait commencé à tirer sur le cartable que Zuzka tenait encore, répétant qu'elle irait jouer toute seule.

Lieschen lâcha le lourd sac d'école et courba la tête avec ce qui ressemblait à de la honte.

« Il est malade, dit-elle.

— Il ne va pas travailler?

— Non.

— Est-ce qu'il... boit?»

La petite fille haussa les épaules, leva le regard pour la supplier, les yeux humides : « Allons jouer, *Pani*.

— Je vais te dire, fit Zuzka, inquiète que Lieschen attrape un refroidissement. Pourquoi on n'irait pas rendre visite à Fräulein Eva? C'est la femme au dos blessé.

— L'ange?

— Oui. Elle vit avec le docteur Beer maintenant. On pourrait t'essuyer avec une serviette là-bas. Bien sûr, tout ça est un grand secret.

— Un secret!» s'exclama la fillette en souriant, et elle tendit les mains vers Zuzka.

Ensemble elles gravirent l'escalier menant au cabinet du médecin.

La salle d'attente de Beer était presque pleine quand elles entrèrent par la porte gardée ouverte. Elles passèrent rapidement devant les patients curieux qui les dévisageaient et s'assirent dans le salon, devant le cabinet, en attendant que Beer en émerge. Il sortit, les remarqua immédiatement et fronça les sourcils. Un jeune médecin dont la pratique se trouvait à quelques pâtés de maisons plus bas dans la rue avait été appelé sous les drapeaux et, du jour au lendemain, le flot de patients avait quasi doublé chez Beer. Il était épuisé, et inquiet de l'impression que pouvait donner l'apparition chez lui d'une jeune femme et d'une enfant. En outre, il n'était pas certain qu'Anneliese dût avoir accès à Eva : après tout, elle n'avait que dix ans. Pour ce qui était de Zuzka, il n'y avait rien à faire. Otto lui-même avait confirmé qu'il voulait qu'elle vienne prendre des nouvelles de sa sœur ; dans son œil brillait une étrange lueur que le médecin avait trouvée désagréable. Quoi qu'il en soit, comme elles étaient déjà dans l'appartement, il n'eut d'autre choix que de les inviter du geste à entrer dans sa chambre, en regardant par-dessus son épaule afin de s'assurer qu'aucun de ses patients ne

les observait. Il aurait sans doute dû engager une secrétaire et une infirmière. Par le passé, il en avait été dissuadé tant par les coûts à assumer que par son besoin inné d'intimité ; maintenant qu'Eva se trouvait chez lui, c'était hors de question. Résigné, il retourna à la salle d'attente et appela dans son cabinet le patient suivant, un petit homme édenté qui se mit à se plaindre de ses pierres à la vessie avant que Beer ait pu fermer la porte.

Au cours des deux heures qui suivirent, Beer saisit toutes les occasions d'entrer un moment dans sa chambre pour voir comment ses visiteuses s'accordaient avec Eva. Chaque fois, il les trouva dans des poses presque inchangées, Lieschen assise sur le lit, les pieds ramenés sous elle, ses traits fins illuminés par un curieux éclat. Elle jacassait à l'oreille d'Eva et, de temps en temps, posait ses deux paumes sur le visage de la femme, tout doucement, comme si elle lui imposait les mains. Beer se demanda un instant si cela gênait Eva, mais n'avait pas le cœur de demander à la fillette de cesser. Si j'étais étendu, paralysé, songeait-il, j'aimerais assez qu'une petite fille me touche comme ça. Anneliese faisait un clin d'œil à Eva, et Eva lui répondait par un clin d'œil ; attrapait le regard, l'absorbait, puis le renvoyait au moment le plus inattendu, de l'œil gauche, exactement pour que la fillette le rattrape avec un rire soudain. On aurait dit une partie de tennis où les échanges étaient faits d'amour. À l'évidence, toutes les deux gardaient le pointage.

Quant à Zuzka, elle ne prenait pas part à leur jeu. Assise à l'écart sur le fauteuil, elle avait les bras croisés devant elle, comme si elle était fâchée contre elle-même. Chaque fois qu'il entra, il la voyait se redresser dans son fauteuil, se pencher en avant, vers Eva, peut-être étirer un bras pour lisser la couverture sur une jambe, ou mettre son menton dans ses mains et rappeler à la fillette d'être douce.

Il fallut à Beer deux ou trois visites pour se rendre compte de ce qui se passait. *Elle s'ennuie*, songea-t-il. *Elle voudrait être une bonne infirmière, mais la vérité, c'est que ça l'ennuie, cette Eva aussi immobile qu'une pierre.* À sa grande surprise, il découvrit qu'elle lui plaisait davantage à cet instant que jamais auparavant. La lutte que Zuzka se livrait à elle-même lui semblait un combat très humain et il lui adressa un sourire en quittant la pièce. Il fut étonné de l'empressement qu'elle mit à lui répondre, le visage rouge d'émotion. Beer ferma rapidement la porte derrière lui.

Au terme de sa visite suivante — pas de sourires, cette fois, il se fit un point d'honneur d'avoir l'air préoccupé —, elle se leva vivement de son fauteuil et annonça qu'elle devait partir, demandant si elle pouvait laisser la fillette. Beer n'avait plus que deux patients à voir et il la pria d'attendre encore vingt minutes. Mais la patience de Zuzka s'était manifestement épuisée et elle semblait même troublée, les yeux humides non pas de larmes mais sous l'effet d'une sorte de tourment intérieur qui intrigua le médecin. Vexé, mais se sentant aussi un peu coupable (il n'arrivait pas à comprendre pourquoi à ce

moment), il courut jusqu'à son bureau pour prendre le double de sa clef dans son pupitre et entraîna la jeune fille dans la cuisine alors que, déjà coiffée de son chapeau et vêtue de son manteau, elle descendait le corridor d'un pas rapide.

« Tenez, prenez ça, dit-il. C'est en cas d'urgence seulement, bien sûr. Je m'attends à ce que vous sonniez. En fait, la police était ici il y a peu de temps, et on ne sait jamais. Alors, au cas où. Si vous avez l'impression que j'ai été... détenu. Elle doit être retournée toutes les quelques heures ; il y a un croquis sur la table de chevet, où sont dessinées les positions. Mais ne vous inquiétez pas, les choses n'en viendront pas là. Tout de même, il vaut mieux que quelqu'un ait la clef... »

Zuzka ne répondit pas à ses instructions ; regarda la clef puis l'empocha, le visage dans l'ombre sous le rebord de son chapeau. Ils restèrent là encore une seconde, après quoi elle s'en fut, parcourut le corridor et passa la porte ouverte. Beer la suivit des yeux avant d'appeler sa patiente suivante. Le claquement des talons de la jeune fille dans l'escalier lui rappela sa femme : c'était le bruit qu'elle faisait en partant lorsqu'ils s'étaient disputés. Même si, en vérité, ils ne s'étaient pas souvent disputés.

Quand Beer eut raccompagné sa dernière patiente (la replète épouse d'un inspecteur des impôts qui craignait que sa benjamine lui ait transmis la scarlatine et avait demandé au médecin d'examiner la fillette), il verrouilla la porte d'entrée derrière elle, se versa un verre de vin et alla rejoindre Anneliese et

Eva dans sa chambre. L'enfant s'était allongée sur le lit aux côtés d'Eva, à qui elle racontait quelque chose au sujet d'un de ses amis du nom de Yussuf, qui reviendrait à la maison avec elle le lendemain « sans faute ». De derrière, la brièveté de son cou était particulièrement apparente, de même que la ligne tordue de ses épaules et de son dos. Remarquant le médecin, elle s'assit d'un mouvement vif et lui montra ses pieds.

« J'ai ôté mes souliers, s'écria-t-elle, comme si elle s'attendait à être grondée. C'est confortable, dans ce lit. Vous dormez de ce côté-ci ou de l'autre? »

Le médecin sourit et alluma une cigarette. « Je dors dans le salon. Mais est-ce qu'il n'est pas l'heure que tu rentres chez toi? Ton père va s'inquiéter. »

Elle ne répondit pas mais, après quelque hésitation, balança les jambes au bord du lit et entreprit de mettre ses chaussures. Une fois qu'elle fut parvenue à attacher les deux boucles, elle se leva et, se tenant près du médecin, lui fit signe de se pencher afin qu'elle puisse lui parler à l'oreille.

« Est-ce que Fräulein Eva est très malade? » demanda-t-elle en chuchotant.

Beer hocha la tête.

« Est-ce qu'elle va bientôt mourir et aller au ciel? »

Il faillit répondre la vérité, mais se ressaisit. « Je n'ai pas le droit de discuter de mes patients avec des tiers. C'est une règle très importante. »

Son visage s'assombrit et elle tira les lèvres sur ses dents. « Vous voulez dire qu'elle va mourir.

— Non, dit-il. Je veux dire ce que j'ai dit.

— Les docteurs croyaient que moi, j'allais mourir, lui confia-t-elle. Quand j'étais petite.

— Comment le sais-tu ?

— Père en parle souvent.

— Et qu'en dit ta mère ? » demanda-t-il avant de se rendre compte de son erreur. La fillette ne se laissa pas troubler.

« Elle s'est enfuie. Pareil comme votre femme. » Elle ne semblait pas consciente de la pointe que contenait sa remarque.

Beer se leva, gêné ; sentit une raideur gagner ses manières.

« Tu devrais partir, maintenant, répéta-t-il. C'est très important que tu ne parles pas d'Eva à qui que ce soit. Pas même à ton père. À personne. »

Ignorant son injonction, la fillette resta où elle était, au pied du grand lit, les yeux levés vers Beer. Il remarqua que son cartable était appuyé contre le mur, son ourson perché dessus, la tête pendante comme celle d'un ivrogne. Résolument, il alla vers le sac, qu'il saisit avant de se diriger vers la porte.

« Mais pourquoi je ne devrais pas en parler ? »

Pendant une seconde d'angoisse, il crut que Lieschen s'était rendu compte qu'il était à sa merci et qu'elle avait décidé de le faire chanter de quelque manière infantile, mais quand il se retourna vers elle, le visage de la fillette n'exprimait que le désarroi et un sincère désir de comprendre. Il soupira et reposa le cartable.

« C'est compliqué, dit-il.

— Dites-moi, s'il vous plaît. »

Il lui expliqua donc la situation, pour l'essentiel dans les mêmes mots qu'il avait utilisés avec Zuzka quelques jours plus tôt, mais cette fois en éprouvant de la difficulté à suivre le fil de ses idées tandis que la fillette le vrillait des yeux, confuse.

« Voici. Tous les médecins qui traitent un patient comme elle sont obligés de le rapporter. Pour protéger la santé publique, tu comprends. Frei dit qu'elle est déjà inscrite dans le système — on a recommandé qu'elle soit admise dans un établissement de santé publique et on a prévu de la stériliser. Mais les choses n'en arriveraient pas là — il y a des cas, des cas assez nombreux, de négligence systématique. Et maintenant, depuis le début de la guerre, il y a une rumeur qui circule... Une infection pulmonaire, voilà ce qu'ils diront. Et il faut aussi penser à Otto. Il sera examiné de près. Il a déjà fait de la prison, tu vois, et son père était syphilitique — une sorte de maladie, une maladie terrible — et les lois de l'hérédité veulent que... »

Il s'interrompit soudainement, soutint le regard de la fillette, confuse, patiente, la trace d'une ecchymose autour de l'œil.

« Ils vont l'emmenner et elle mourra », dit-il brusquement.

Il fallut un effort pour imposer silence à la voix qui voulait poursuivre : *Peut-être. Je ne sais rien, et qui saurait le dire, par les temps qui courent ?* Il en était incapable, et personne ne le pouvait. Pourtant, il le croyait. « Ils vont l'emmenner, et elle mourra. »

La fillette hocha la tête, satisfaite, fit un pas en direction de son cartable, puis s'arrêta et leva à nouveau les yeux.

« Elle veut vivre », dit-elle en montrant le lit.

Frappé par la solennité de la phrase, Beer jugea qu'il s'agissait d'une question. « Oui, dit-il trop vite. Je suppose que oui. »

Lieschen hocha de nouveau la tête, prit le sac, sortit dans le couloir. « Est-ce que vous voyez notre appartement de votre fenêtre ? » demanda-t-elle tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte d'entrée.

« Oui, répondit Beer. Du salon.

— Je peux regarder ?

— Bien sûr. »

Elle y courut rapidement, pressa le nez contre la vitre. Il faisait noir dehors, et la cuisine de son père

était éclairée, les rideaux grands ouverts : un homme en maillot de corps vidait méthodiquement une bouteille, le coude planté sur la table, la paume supportant une joue lasse. Contrairement à ce qu'aurait cru Beer, Lieschen parut contente de ce qu'elle voyait ou, à tout le moins, rassurée.

« Je vais rentrer maintenant, dit-elle. Est-ce que je peux revenir de temps en temps, pour jouer avec Eva ?

— Oui, tu peux. »

Il l'aida à hisser le cartable sur son dos tordu, passa les doigts dans sa tignasse emmêlée, lui souhaita une bonne nuit. À la porte d'entrée, elle se retourna une dernière fois, une nouvelle pensée se lisant sur son visage — et combien de questions semblait abriter son corps difforme !

« Est-ce que vous savez qui a tué Walter ? demanda-t-elle. Est-ce que c'est le Quand-on-est ?

— Le Cantonais, dit Beer, est un Japonais. Il s'appelle Yuu. *Herr Masuko Yuu*. Mais non, je ne sais pas qui a tué Walter. » Il s'interrompt, fouilla sa veste à la recherche d'une cigarette. « Tu te rappelles, la première fois que je t'ai rencontrée, il y a un homme qui est venu à la cave pour parler au concierge ? Il s'appelle Neurath et il tousse beaucoup. Ils avaient l'air de faire des affaires d'une nature ou d'une autre. Ils passent beaucoup de temps ensemble, le concierge et lui ? »

La fillette secoua la tête. « Je ne sais pas. Il descend à la cave de temps en temps.

— Peu importe. »

Beer alluma la cigarette et déverrouilla la porte tandis que ses pensées s'envolaient dans plusieurs directions. Lieschen le regardait, attendant de voir s'il allait dire autre chose.

« C'est seulement que... As-tu déjà remarqué, Anneliese, parfois, dans la baignoire, quand on chante, je veux dire, ou peut-être qu'on siffle pour soi-même, il arrive qu'on atteigne exactement la bonne note et un tuyau au-dessus de notre tête va se mettre à chanter à l'unisson, et le chant va se propager dans toute la maison, et la maisonnée entière va l'entendre. Ça a à voir avec la hauteur du son, les vibrations de la fréquence. C'est la raison pour laquelle une armée ne peut traverser de ponts en marchant au pas. » Il sourit, souffla la fumée. « Mais c'est du charabia, pas vrai? »

La fillette haussa les épaules, ne sachant que dire, puis elle répondit par une autre question.

« Laquelle vous préférez? demanda-t-elle. *Pani* Zuzka ou *Fräulein* Eva? Elles sont toutes les deux très jolies. »

Riant, il se cacha derrière sa cigarette, ouvrit la porte. « C'est le temps de partir, dit-il en la pressant. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Anton Beer. »

Beer resta un moment devant le judas pour regarder Anneliese descendre l'escalier en courant, puis il retourna à la chambre, où il changea Eva de position en se demandant pour la centième fois s'il ne ferait pas mieux de la déménager ailleurs, dans un endroit que nul ne connaissait, ni Zuzka, ni Lieschen, ni le détective.

« Mais où ? murmura-t-il pour lui-même. Et puis, il ne reviendra pas. J'en ai fini avec Teuben. Et il en a fini avec moi. »

Après le dîner, toujours agité, il laissa Eva seule pendant une heure et se rendit en ville. Ce n'était pas sage, mais il avait besoin de s'évader un moment. Quoi qu'il en soit, ses mouvements étaient gouvernés par les précautions habituelles.

Après avoir quitté l'appartement d'Anton Beer, Zuzka se rendit tout droit chez Otto. C'était la troisième semblable visite depuis leur rencontre matinale de la semaine précédente. Elle allait chez lui à la fin de l'après-midi, quand Otto était levé et déjà habillé pour sortir — bottes lacées, son manteau sur les épaules dans l'appartement, le col remonté comme pour se protéger du vent — mais il s'attardait une heure encore à boire de la bière et à fumer en feuilletant des journaux et des revues. Lors de la première de ces visites, il était resté debout dans l'embrasure de la porte, très hostile, mais l'avait néanmoins laissée entrer, en supposant, peut-être, qu'elle rapportait des nouvelles de Beer et d'Eva ; lui avait aboyé de dire ce qu'elle voulait, et avait été stupéfait de l'entendre admettre qu'elle était venue « simplement pour bavarder » ; à cette annonce s'était recroquevillé (comme elle le dit elle-même plus tard) comme un animal qui a l'habitude d'être battu, puis s'était protégé en lui lançant un regard effronté et avait entrepris d'examiner son corps avec une grande attention.

« Bavardez, alors », avait-il dit en se laissant tomber sur son lit défait, et il avait répondu à ses questions sèchement, distraitement, en observant ses mouvements et en particulier ses épaules, son cou et ses seins.

Tout ce qu'elle avait appris de lui au cours de cette première visite, c'était qu'il travaillait dans un endroit appelé Club Kasperl, « en face de Schwedenplatz, de l'autre côté du pont », non pas un cabaret mais une sorte de *gentlemen's club* (la distinction lui échappait) ; que sa sœur avait elle aussi eu un numéro, « elle faisait des tours de magie, elle lisait l'avenir », qu'elle avait été « célèbre, presque célèbre » à une époque qu'il ne désignait que comme « avant » ; avait laissé entendre que *Frei* n'était pas leur vrai nom et que, un jour, il le « rendrait au cimetière où il l'avait pris » (il semblait particulièrement fier de cette remarque et en avait ri tel un homme qui veut laisser deviner qu'il possède beaucoup d'esprit, puis il avait froncé les sourcils et lui avait lancé un regard noir, comme s'il en avait déjà trop révélé). Elle l'avait quitté peu après, évitant son contact tandis qu'il lui tenait la porte, la main tendue en avant comme pour lui flatter la tête ou lui effleurer le cou, la paume en coupe, les doigts carrés, épatés et sales, elle se les était imaginés pendant tout le dîner et jusque tard dans la nuit.

À sa deuxième visite, Otto ouvrit la porte sans surprise, l'invita à entrer et alla même jusqu'à lui offrir une chaise, puis ne sut plus quoi faire de lui-même. Après un moment d'hésitation, il se pencha pour récupérer une revue sur le sol et s'assit sur son lit, où

il commença à lire (pour sa part, elle était en train de lui parler du père de Lieschen, et de lui dire qu'il battait sa fille sans autre motif que le fait qu'il était ivre). Elle s'apprêtait à faire dévier la conversation sur Eva, avait à peine prononcé son nom quand elle le vit bondir sur ses pieds et s'emporter à propos de quelque chose qu'il avait lu. Quand elle lui demanda ce qui le mettait ainsi hors de lui, il lui montra dans la revue, déjà vieille de trois mois, une photo où l'on voyait une famille heureuse en train de prendre son petit-déjeuner, le père vêtu d'un uniforme noir, le fils de vingt ans plantant ses dents saines dans sa tartine beurrée.

« Il y a des oranges sur la table », dit Otto en étudiant en profondeur la photographie imprécise, manifestement impressionné par cet étalage de richesse, puis, dans un geste de furie renouvelé, il plaqua un doigt dans le visage du jeune homme.

« N'allez pas croire qu'il va devoir aller se battre contre les Français. Il y aura un beau boulot de gratte-papier pour lui. »

Il avait aussitôt jeté la revue par terre et s'était ouvert une bière.

« Allez, buvez un peu, ça vous rincera le gosier », dit-il en versant une gorgée dans une tasse sale, après quoi il la regarda la siroter avec l'avidité brûlante qui lui était propre, les mains profondément enfoncées dans les poches, faisant passer les pièces entre ses doigts pour compter la monnaie. Elle resta pour boire une autre tasse, puis la nervosité la gagna

quand il se mit à raconter l'histoire d'une chanteuse de son club qui avait dû aller voir une sage-femme pour régler son problème, «vous comprenez», mais elle avait contracté une infection et «maintenant on peut la sentir des loges jusqu'à la scène». Écluant rapidement son breuvage, elle le pria de l'excuser et se lava la bouche avant d'aller rejoindre son oncle à table pour le dîner. «Tu as l'air préoccupée», dit le vieil homme poliment, mais il la laissa tranquille quand, prétextant un mal de tête, elle s'en fut se coucher. Par la fenêtre ouverte entraient, assourdie, la musique nasillarde d'une trompette; elle ferma le carreau mais fut incapable de chasser la mélodie de son esprit.

Si on l'avait interrogée sur la raison de ses visites, Zuzka n'aurait pu livrer de réponse claire. La question la taraudait. Elle restait couchée dans son lit à la tombée de la nuit non plus à s'interroger sur l'étendue et la nature de sa maladie (ses symptômes avaient disparu), mais à s'échiner à comprendre ses rapports avec cet homme, Otto Frei. Elle avait d'abord cru être mue par la curiosité, le désir d'apprendre sur la malade quelque chose qui dépasserait l'injonction pédante de Beer la conjurant de ne pas ébruiter sa présence, et qui donnerait corps au visage fantomatique qu'elle avait épié pendant tellement de nuits tandis qu'il fumait. Mais ses visites ne lui fournirent pas de réponse: Otto semblait incapable de conversation, n'arrivait pas à diriger son attention sur quoi que ce soit, glissait de sujet en sujet sans plus de contrainte qu'un enfant; il était aussi évasif, sans raison qu'elle pût identifier, son front plissé pour

éviter de laisser filtrer ce qu'il ne devait pas dire puis, tout à coup, il échappait quelque détail évocateur derrière lequel on devinait la tragédie de son existence (car il s'agissait effectivement d'une tragédie, avait depuis longtemps jugé Zuzka). Et puis il émanait de lui un parfum de danger, de violence et — ce qui la troublait, elle y revenait comme on gratte une gale — de sexe. C'est avec un mélange d'horreur et de délice qu'elle songeait aux soudaines flambées de désir (pour son corps à elle, ce corps caché sous ses vêtements) qui s'emparaient de lui et noircissaient son regard, tandis que dans les poumons de Zuzka un cri se préparait à monter. Elle n'éprouvait pas d'amour pour Otto Frei. De cela, elle était persuadée : il était d'une étoffe trop grossière. Et pourtant, il lui semblait vivant, comme aucun homme qu'elle eût jamais rencontré. Certainement plus qu'Anton Beer. Il était préférable, résolut-elle alors que le sommeil la gagnait et la tirait sous la surface telle la marée, qu'elle s'abstienne d'y retourner.

Cette visite-ci avait commencé comme la précédente. Il l'avait fait entrer et lui avait offert une chaise. Cette fois, elle n'avait pas ouvert la bouche ; l'image d'Eva pesait sur son esprit, la jeune femme allongée, immobile, sous les mains joueuses de la fillette. Comme en rêve, elle se rappelait la première fois qu'elle l'avait vue émerger (une seconde seulement) entre les rideaux tirés de la fenêtre de la chambre du fond, sous le crachin d'une ondée de fin d'été, soutenue, elle le savait maintenant, par ces doigts gras et sales ; un geste de charité, d'amour, posé contre les diktats de la prudence, simplement

comme ça, parce qu'Eva pouvait apprécier de voir brisée l'éternelle monotonie de son existence. Se rappelant cette scène (des gouttes de pluie tombant dans un œil ouvert), Zuzka prit sa tête dans ses mains, se souvenant aussi de l'ennui qui l'habitait, alors qu'elle se trouvait dans sa chambre de l'autre côté de la cour, un ennui dont elle n'avait pas le courage de faire fi parce qu'il était banal, pas plus que celui de l'accepter comme une caractéristique de son âme. Des larmes lui montèrent aux yeux, pour elle, pour Eva. Elle trouva un mouchoir profondément enfoncé dans sa manche et se moucha. Otto s'assit sur le lit et la regarda avec un muet étonnement. Il fallut quelques minutes à Zuzka pour traduire son émotion en mots.

« Je viens de voir Eva, dit-elle, le nez toujours bouché. Si j'étais comme ça, malade, je veux dire... » Elle s'interrompit, chercha une phrase, quelque chose de tendre qui masquerait la révulsion qu'elle éprouvait et ne trouva rien, que la vérité, tranchante comme une lame. « Dieu du ciel, je voudrais mourir. »

« Se peut-il vraiment... ajouta-t-elle un moment plus tard, en se rappelant soudain avec netteté qu'Otto lui avait déjà confié qu'il doutait parfois qu'Eva fût vraiment malade, se peut-il vraiment qu'elle simule? »

Elle crut un moment qu'il allait s'emporter et lui crier après, mais il se pencha plutôt vers elle, lui faisant signe de s'approcher davantage de sorte que, en déplaçant sa chaise près du lit, elle pouvait sentir la bière dans son haleine.

« Il y a deux ans, dit-il à voix basse, partageant un secret, pendant l'hiver, je l'ai déposée dans la baignoire. Elle allait mieux à cette époque, elle pouvait bouger un peu le cou et parfois remuer un bras. Mère était à l'hôpital et j'étais seul avec elle, la maison était vide, tout le monde était parti travailler. Je l'ai déposée dans la baignoire. J'ai fait couler l'eau bien chaude. J'avais tout planifié. Toute la semaine, la nuit, je planifiais : je n'arrivais pas à dormir, je l'imaginais, la baignoire au bout du couloir, avec de petits carreaux blancs. Alors je l'ai déposée, la tête penchée au-dessus du rebord pour ne pas qu'elle coule, j'ai entrouvert la fenêtre, *pour laisser sortir la vapeur*. C'est ce que je lui dis. L'air de rien. Et puis je fais semblant d'entendre un bruit à la cave, je prends la brosse à baignoire suspendue au mur (comme un gourdin, vous voyez, au cas où il y aurait des voleurs), je dis que je reviens tout de suite. Et puis... rien. Je descends l'escalier, je m'assois dans un coin. Je ne fais pas un bruit. Pendant une heure entière, et le froid qui entre par la fenêtre entrouverte (il avait fallu que je pousse pour l'ouvrir, à cause de la neige). Et je tiens ma main devant ma bouche en me demandant combien de temps elle pourra supporter le froid. Et puis... » Il fit un geste vague et faillit heurter Zuzka du dos de la main.

« Vous l'avez sortie. »

Il haussa les épaules, hocha la tête, étira le bras pour prendre l'oreiller sale au bout de son lit puis se leva, son orteil contre celui de Zuzka qui se leva de sa chaise et recula d'un pas.

« Des fois, je reste debout au-dessus d'elle avec un oreiller. Comme ça. Et je lui dis : "Ferme les yeux, ferme les yeux, c'est tout, et je le fais", mais elle reste là à me regarder et puis quand je m'éloigne... » Il jeta l'oreiller. « Alors seulement elle ferme les yeux. Et puis la nuit je l'entends se déplacer.

— Se déplacer ?

— Oui. Comme un fantôme. » Et il éclata de rire, une bizarre quinte de rire enroué, où se mêlaient la colère et la tristesse, qui envoya un postillon sur le meilleur chemisier de Zuzka. « Je cours vers elle, et je jure que parfois je prends le couteau. »

Elle tressaillit, ne recula pas, sentit son haleine de bière et sa sueur.

« Alors pourquoi ne pas simplement renoncer, laisser l'hôpital s'en occuper ?

— Fermez-la ! » cria-t-il. Il s'approcha et le cria, menton tendu en avant, projetant une pluie de postillons sur son interlocutrice.

Elle s'empourpra, se tourna enfin, se vit reflétée dans son miroir sale, sur fond de taches de fard livides comme une poussée d'urticaire. À côté d'elle, saillant de la courbe de son épaule, apparaissait le visage du jeune homme, charnu et musculeux, sa peau rugueuse rougie par l'émotion.

« Là où on habitait avant de vivre ici, il y avait un homme qui tournait autour d'Eva. Le fils de la pro-

priétaire. Il savait que je ne voulais pas que la police se pointe.»

Elle déglutit, attendit qu'il poursuive ; leurs yeux se croisèrent dans le miroir.

« Qu'est-ce que vous lui avez fait ? »

Il lui fit un sourire qui aurait pu être qualifié de cruel. « Pourquoi ça vous intéresse ? »

Cette réponse aurait dû la dissuader, mais ne servit qu'à l'aiguillonner. « Et Speckstein, alors ? Pourquoi avez-vous tué son chien ? »

Il secoua la tête en signe de dénégation, mais elle refusa son démenti ; alla au lavabo, prit le couteau dont il s'était servi, au manche en corne.

Il la regarda passer le pouce sur le fil de la lame. Elle était émoussée.

« Comment il s'appelait ? demanda-t-il, une question d'écolier, toute cruauté disparue, quoique non loin de la surface. Comment s'appelait le chien ? »

— Walter.

— Walter ? » Il rit. « Quel nom idiot. » Puis il ajouta : « Il était comment ? »

Elle haussa les épaules, reposa le couteau et s'essuya les doigts sur sa jupe. Puis, sur un ton théâtral, en se rappelant les mots qu'avait employés Vesalius : « C'était un vieux chien, il pissait partout.

— *Pissait*, hein? Je croyais que vous étiez une dame.»

Il se pencha pour prendre une bière, en versa un peu dans une tasse, qu'il lui tendit.

« À Walter. »

Elle but, toussa, but à nouveau.

« Vous l'avez tué, salaud. »

Mais dans son cœur, elle s'en fichait. Quel amour avait-elle jamais ressenti pour ce chien?

Otto haussa les épaules et sourit.

« Il faut que je parte, dit-elle en s'essuyant la bouche. C'est l'heure du dîner.

— Oui, dit-il. Je vais travailler. »

Elle sortit rapidement, voulant prendre de l'avance pour traverser la cour. Le concierge était là, en route vers son atelier à la cave, et portait un lourd sac bosselé. Il leva les yeux en l'apercevant, balbutia une salutation, puis regarda le mime émerger de la porte qu'elle venait de passer. Il était impossible, songea-t-elle, qu'il n'ait pas remarqué le rouge farouche qui lui était monté aux joues. À l'étage, son oncle attendait devant une table où étaient disposés du fromage et des viandes froides. Zuzka entra en courant, accrocha son manteau. Vesalius la regarda, versa le vin, les laissa bénir leur repas et manger.

Il faisait nuit, il était dix heures trente passées. Zuzka était allongée sur son lit dans l'obscurité, enveloppée uniquement de sa robe de nuit. Elle était sortie du bain plus d'une heure plus tôt, chaude, la peau rougie, et s'était étendue sur le lit pour regarder le ciel nocturne par la fenêtre à demi ouverte. Il pleuvait, les gouttes tombaient en crépitant sur l'appui de la fenêtre. La porte s'ouvrit, un rai de lumière s'allongea dans la chambre, accrocha ses talons nus. Frau Vesalius entra, plissant les yeux dans le noir. Zuzka ne broncha pas, fit semblant de dormir. La vieille femme referma la porte derrière elle, se pencha pour ramasser les vêtements éparpillés dans la pièce, les sous-vêtements de Zuzka et sa robe fourreau jaune ; sa jupe en laine et les bas brun clair. La femme de charge fit deux piles, l'une de sale, l'autre de vêtements devant être aérés et rangés. Zuzka suivait chacun de ses mouvements dans la lueur émanant de la cour ; elle se demandait ce qui avait poussé la femme de charge à entrer dans sa chambre pour y exécuter une tâche qu'elle gardait habituellement pour le matin. L'attitude de Vesalius trahissait la malveillance et la désapprobation. Ses mains semblaient

démesurément grandes dans la faible lumière, parcourues d'un réseau de veines saillantes; les yeux très sombres et dénués de vie. Elle tourna la tête et Zuzka ferma les paupières, imprima un rythme régulier à sa respiration. Elle n'avait pas envie de bavarder. Dans l'obscurité qu'elle s'était imposée, elle entendit Vesalius se déplacer dans sa chambre puis se rapprocher; la sentit se pencher au-dessus de son corps, sa robe de chambre exhalant les odeurs de graillon et de renfermé de la cuisine. Quand elle prit la parole, la voix était douce, proche de son oreille.

« Il faut que vous arrêtiez, lui dit Vesalius. Vous ne pouvez pas croire que personne ne vous voit. La moitié de l'immeuble est au courant, et bientôt le professeur l'apprendra aussi. »

Elle s'interrompit, attendit une réaction. Zuzka garda les yeux bien clos.

« Et puis c'est un commerce tellement dur. Vous allez tomber enceinte et vous retrouver à la rue. Votre oncle prépare une réception qui doit avoir lieu dans deux semaines. Il me l'a dit aujourd'hui. Pour les dignitaires du Parti, très chic. Si vous cherchez un homme... Vous n'avez qu'à lui demander de vous acheter une jolie robe. »

De nouveau la femme fit une pause et donna à Zuzka la chance de cesser de feindre le sommeil. Zuzka l'entendit soupirer puis se redresser (son dos émit un craquement); son pas traînant et solennel tandis qu'elle regagnait la porte. Elle ouvrit les yeux, vit Vesalius hésiter, à mi-chemin entre le lit et la

porte, le dos vieux, voûté. À ce moment-là, elle semblait inoffensive, soucieuse de la vertu de Zuzka. La jeune fille en fut attendrie. Des questions lui brûlaient les lèvres.

« Depuis combien de temps ? demanda Zuzka. Depuis combien de temps êtes-vous chez mon oncle ? »

La femme de charge s'arrêta et se retourna, ses grandes mains pendant de chaque côté de son corps. « Douze ans le mois prochain. J'ai commencé après la mort de Manfred. Mon mari.

— Alors vous étiez ici lorsque... » Elle s'interrompit, cherchant ses mots. « Tout le monde dit qu'il a violé une petite fille.

— Vous voulez savoir ce qui s'est passé.

— Oui. C'est important, je le sens. À cause du chien. Walter. »

Vesalius renifla à la mention de ce nom et la fixa à travers deux mètres d'obscurité.

« Je peux vous montrer si vous voulez, dit-elle.

— S'il vous plaît.

— Je reviens. »

La vieille femme laissa la porte grande ouverte.

À son retour, Vesalius portait un épais livre carré, une sorte d'album, relié de feutre vert. Elle défit les

rubans de dentelle qui le fermaient et feuilleta les pages jusqu'à ce qu'elle trouve un bout de papier plié. Les bords étaient nets et propres ; il n'avait pas été souvent déplié. La vieille femme le tendit à Zuzka, qui s'assit dans son lit et alluma la lampe de chevet.

« Elle était ce qu'on appelle une *médium*, dit Vesalius avant que Zuzka ait pu commencer à lire. Une expérience scientifique. Toutes sortes de gens célèbres venaient la voir. »

C'était une page découpée dans un journal daté de septembre 1927 ; elle avait été pliée proprement entre les colonnes. Zuzka essaya de se concentrer, les mots dansant devant ses yeux, mais tout ce qu'elle arrivait à déchiffrer était les sous-titres qui annonçaient chacun des paragraphes, promesses de sensationnel.

« Thomas Mann était là, lut-elle, confuse.

— On a demandé à votre oncle. Voyez, c'est écrit ici.

— Pourquoi lui ?

— Au cas où elle aurait dissimulé quelque chose sur son corps. » Vesalius s'interrompit, plissa les lèvres. « Ça dit quelque part qu'il "fallait un médecin familial avec le corps féminin". »

Zuzka parcourut la page à la recherche de la citation, en vain, puis elle releva le regard sur la femme de charge aux yeux durs et moqueurs. Il ne lui était

jamais venu à l'esprit que Vesalius aussi méprisait son oncle.

« Vous avez conservé ça toutes ces années ? » demanda-t-elle avec étonnement.

— Gardez-le, répondit Vesalius en se détournant avec une soudaine violence, pressant l'album sur la poitrine de la jeune fille. Je n'en ai pas besoin. Et cessez de fréquenter ce gitan. »

Elle s'en fut avant que Zuzka puisse la remercier ou l'interroger.

Qu'est-ce que ça pouvait lui faire, que la nièce de Speckstein se couvre de honte ?

Une fois que Vesalius eut fermé la porte, Zuzka attendit de l'entendre descendre le couloir de son pas traînant avant de reporter son attention sur l'article. Le papier semblait bon marché sous ses doigts, friable et gris ; tandis qu'elle étudiait les pages, l'encre se mit à baver et à lui tacher les mains. La page qu'elle examinait constituait le début d'un compte rendu judiciaire plus long qui s'interrompait brusquement au bas de ce feuillet. Le verso de la première page était dominé par un collage d'images qui commençait immédiatement sous le lettrage du titre et s'étirait jusqu'à la marge du bas. Elle réalisa avec étonnement que c'était pour ce portrait de la salle d'audience exécuté à petits traits hachés et flanqué de légendes tracées à la main que la page avait été préservée. Il y avait un total de trois scènes, très réalistes, chacune illustrant un moment particulier du

procès, juxtaposées pour créer un effet maximal. Au bas de la page on voyait, derrière leur garde-fou, assis sur les gradins propres à leur fonction, les membres du jury en train d'écouter les explications d'un témoin expert. Celui-ci, un petit homme gras-souillet doté d'une moustache impressionnante, était dépeint de profil, la main droite tendue vers un tableau surélevé où les contours de l'anatomie féminine avaient été tracés avec délicatesse (tous les détails susceptibles de choquer le bon goût avaient été soigneusement omis, ou étaient dissimulés par le geste de l'expert). Au-dessus du jury, l'espace était coupé en deux. À droite se trouvait son oncle, qui semblait dix ans plus jeune, la chevelure noire et fournie, assis, le dos courbé, sur le banc des accusés, les mains sagement posées devant lui. Il avait les yeux baissés et le front plissé, comme pour exprimer le repentir ou la honte. À sa gauche, à la barre des témoins, une jeune adolescente, maigre et pâle. Elle portait une robe noire sobre au collet blanc. Une croix était visible haut sur sa poitrine. Elle avait les traits tordus par la peur et le dégoût, les lèvres pincées, scellées ; la main gauche sur les yeux, les doigts écartés pour ne révéler qu'un œil baigné de larmes. Son bras droit, étendu, franchissait la mince ligne d'encre qui la séparait de l'accusé pour pointer d'un doigt accusateur la silhouette voûtée de son bourreau.

« Sans mots devant l'agression dont elle a été victime, Evelyn Wenger témoigne par gestes », disait la légende. « Le professeur attend le verdict. »

« Les jurés écoutent les résultats de l'examen médical que leur livre le professeur Kiefer, médecin. »

Zuzka ne pouvait détacher les yeux du visage de la petite fille. Elle avait su tout de suite que c'était Eva.

Revenant à l'article, elle se força à lire le texte, qu'elle absorba par bribes de caractères gras et de citations, incapable de se concentrer assez longtemps pour le lire en entier : il semblait y avoir trop de mots pour énoncer une vérité unique et simple.

Il n'y avait pas dix minutes que Vesalius était partie quand Zuzka entreprit de s'habiller, repliant proprement la page jusqu'à reformer le carré avant de la fourrer dans son sac pour l'emporter. Elle ferma la porte de sa chambre derrière elle, descendit le couloir sur la pointe des pieds et trouva son manteau dans l'obscurité. En approchant de la porte d'entrée, cherchant à tâtons les clefs sur le crochet, elle eut la conviction que la femme de charge était quelque part derrière elle en train de l'observer en silence par la porte de la cuisine, ou derrière l'armoire du vestibule, d'un regard désapprobateur. Zuzka ne se retourna pas. Dehors, l'air était froid, la pluie tombait en crachin. Elle marcha rapidement jusqu'à l'arrêt du tram, et puis continua en direction de Schwedenplatz et du Club Kasperl.

Elle aurait aimé prendre le tram. La route était longue jusqu'à Schwedenplatz — plus d'un kilomètre et demi dans Alser et Universitätsstraße, et puis un quart du Ring dans le sens des aiguilles d'une montre —, elle aurait aimé prendre le tram, mais n'était pas sûre qu'il était encore en fonction à cette heure. Quand elle arriva à la station, elle n'y trouva pas d'horaire, et personne n'attendait à qui elle aurait pu poser la question, aussi s'était-elle mise en route, songeant qu'elle pourrait encore en trouver un à Schottentor, et quelques minutes plus tard le tram passa devant elle à toute vitesse, fenêtres brillamment illuminées, trois ou quatre passagers assis sur les bancs, en train de regarder dans la rue. Il faisait froid, il pleuvait, le ciel était couvert de nuages. De temps à autre, le vent soufflait les nuages pour révéler la faucille d'une lune décroissante, découpée par la toile de fils électriques suspendus au-dessus des rails. À mi-chemin sur Universitätsstraße, elle fut surprise par le claquement de sabots d'un cheval tandis qu'une calèche passait près d'elle pour regagner quelque écurie en périphérie de la ville. En arrivant à Schottentor, elle aperçut un petit groupe d'ivrognes

rassemblés autour d'un kiosque où l'on vendait des saucisses, qui l'examinèrent des pieds à la tête tandis qu'elle se rapprochait, jugeant cette femme solitaire sortie tard le soir. Il n'y avait pas de tram en vue, et plutôt que d'attendre sous le regard de ces hommes elle continua à marcher, tourna à gauche sur le Schottenring, en direction de la Bourse, son manteau alourdi par la pluie, ses pas résonnant sur les pavés. Un policier passa devant elle, s'arrêta et ôta la cigarette de ses lèvres minces assez longtemps pour émettre un sifflement aigu plein de sous-entendus ; deux autres hommes, vieux et décrépits, cessèrent de se disputer à son approche et restèrent debout, épaulement contre épaulement, à regarder ses jambes tandis qu'elle sautillait pour éviter les flaques d'eau, après quoi ils reprirent les hostilités. Elle quitta le Ring, choisit un raccourci et se perdit dans les ruelles autour de Judengasse jusqu'à ce qu'elle trouve une volée de marches descendant vers le canal.

La pluie faiblit pendant qu'elle franchissait le pont, frémissant de nouveau sous le regard d'hommes qui marchaient en groupes de trois ou quatre. Une voiture passa devant elle, l'illuminant du feu de ses phares ; ralentit (c'est du moins ce qu'il lui sembla), les visages des hommes étaient obscurcis par le pare-brise, leurs paroles inaudibles depuis le pont ; puis un cri tandis qu'on changeait de vitesse, une gerbe d'eau giclant d'une flaque, destinée à lui éclabousser les pieds. Pressant le pas, elle entra dans Leopoldstadt, le deuxième des vingt districts de la ville qui, selon ce qu'elle avait lu, avait déjà été le ghetto juif, séparé de la ville par les eaux du canal. C'était

maintenant là que les hommes allaient boire et acheter l'amour.

Zuzka trouva le Kasperl presque tout de suite. Le club était situé dans une rue secondaire, à deux pâtés de maisons du pont. Une enseigne peinte annonçait l'endroit, neuve et impertinente sur un mur jaune à la peinture écaillée. Il y avait peu de circulation à cet endroit, pas de file devant la porte, seulement un vieil homme fatigué en gilet de barman assis sur un seau renversé en train de fumer une cigarette. La porte était entrouverte.

Elle s'en approcha, entendit du bruit par l'entrebâillement ; tendit la main, les doigts parcourus de picotements à cause de l'humidité, poussa le battant. Il y avait un couloir étroit dont les murs étaient recouverts de prospectus, et un escalier descendant vers la cave. Un homme portant quelque chose qui ressemblait à un uniforme de portier, bleu roi ourlé de doré, était appuyé au mur. Des épaulettes faites d'une épaisse ficelle jaune pendaient à ses épaules. Il était grand et remarquablement gras. En apercevant Zuzka, il jaugea immédiatement son visage et sa silhouette. Elle s'attendait à ce qu'il dise quelque chose, mais il se contenta de rester là, les pouces passés derrière sa ceinture, à sucer une pipe au tuyau court. La clameur du bar monta par l'escalier, suivie d'une salve d'applaudissements.

« Est-ce que c'est bien le Club Kasperl ? demanda-t-elle en rougissant. Je peux entrer ? »

L'homme tira sur sa pipe. « Vous êtes une invitée ou vous êtes ici pour travailler ? »

— Je... je suis ici pour voir... le spectacle.

— Seule ?

— Oui.

— Il y a un prix d'entrée. Quatre-vingts *Pfennig*. Vous les avez ? »

Elle hocha la tête, fouilla dans son sac à main, ne réussit pas à trouver son porte-monnaie. Les larmes lui montèrent aux yeux.

« Il doit être quelque part », dit-elle en avançant pour profiter de la lumière du couloir. Le portier se pencha avec elle au-dessus du sac à main, lui soufflant de la fumée de pipe au visage.

« On ne paie pas, on n'entre pas, mam'zelle, s'esclaffa-t-il, et ses épaulettes tressautèrent au rythme de son rire.

— Allons, dit le barman, qui avait fini sa cigarette et ramassé le seau sur lequel il s'était assis. Une si gentille dame, et la salle est à moitié vide ce soir. Je suis sûr que quelqu'un lui paiera un verre. »

Il avait un accent styrien, doux et mélodieux ; des taches de nicotine sur le bout des doigts et les dents. « Qu'est-ce que ça peut te faire, qu'elle entre gratis ? »

Le portier haussa les épaules et le barman prit Zuzka par le coude pour la tirer à sa suite dans l'escalier descendant à la cave.

«Qu'est-ce que tu voudrais boire, mon cœur?» demanda-t-il tandis qu'ils entraient dans une salle longue et plutôt étroite meublée de plusieurs rangées de tables rondes et de chaises. Les lattes du plancher étaient nues et crasseuses, semées de mégots de cigarettes et de taches de boue. Il y avait un long bar à leur gauche et, à l'avant, une scène surélevée devant laquelle était fermée une paire de rideaux rouges. La lumière tamisée était encore affaiblie par le nuage de fumée qui planait sous le plafond bas. La moitié des tables étaient occupées, la plupart par des hommes seuls, bien qu'il y eût aussi quelques femmes au maquillage vivement coloré. Dans un coin, près de la scène, six ou sept jeunes hommes étaient assis ensemble, tous vêtus d'uniformes de la SA, la table devant eux débordant de verres. L'atmosphère était feutrée, presque tendue. À ce moment-là, des murmures demandant le silence parcoururent la foule, et on baissa encore les lumières.

«Le spectacle va commencer, chuchota le barman à Zuzka en la guidant vers le comptoir en bois. Bière ou vin?

— Vin», répondit-elle, reconnaissante, et elle s'assit sur un tabouret. Otto Frei était monté sur scène.

Il était monté sans être annoncé; avait écarté les rideaux et avait émergé, vêtu en noir des pieds à la tête. Il portait une chaise. Ce n'est qu'une fois qu'il

eut traversé la scène, déposé la chaise et qu'il se fut assis que l'on éteignit l'éclairage dans la salle. Il ne subsistait plus qu'un seul projecteur qui suivait son visage, et la lueur des cigarettes parmi les spectateurs. Tout ce qu'elle connaissait de ses traits — le front, les pommettes, la bouche charnue et sensuelle — était pareil, mais avait été dépouillé de toute émotion. Ne restait qu'une toile à la blancheur troublante où s'ouvraient de grands yeux froids, dénués de leur passion. Il regarda le public pendant une longue minute, le visage dépourvu de corps dans l'obscurité.

« Qui commence ? » demanda-t-il.

La voix n'avait pas changé. Rauque et pleine de colère, c'était le point faible de son numéro. Pendant une seconde, il sembla humain : un homme au visage fardé. Puis les lèvres se fermèrent, et le silence le reprit.

« Rudolf ! cria une voix parmi les jeunes de la SA. Par ici ! Il retourne à la caserne demain, et puis il part à la guerre ! »

Le faisceau d'un second projecteur s'alluma, parcourut les visages de ce groupe animé où une demi-douzaine de doigts pointaient quelqu'un d'assis parmi eux. Le faisceau s'immobilisa sur l'homme qu'ils indiquaient, un garçon d'une vingtaine d'années, le visage décoloré par la lumière. Il y avait maintenant deux masques mortuaires — un sur la scène, l'autre se levant sous les rires de ses pairs — qui se regardaient dans les yeux.

«Très bien, dit le jeune homme en se forçant à sourire. Comment vais-je m'en tirer?»

Le mime ne réagit pas tout de suite, mais ôta ses deux gants, qu'il posa près de lui sur la chaise. Il se leva, le projecteur suivant ses moindres gestes, les mains pendant, inanimées, de ses manchettes. Une seconde plus tard, elles entamaient un mouvement cadencé, s'élevant et s'abaissant, allant d'avant en arrière, et en un clin d'œil il fut manifeste que le mime marchait, même si ses pieds immobiles ne progressaient pas sur la scène et que seules ses mains se balançaient au rythme d'un tambour inaudible. Pendant ce temps le visage était fier, impérieux, un soldat qui fait son devoir, mais il exprimait aussi la peur, un frémissement autour des lèvres et de temps en temps un regard de biais pour s'assurer que ses congénères avançaient de concert avec lui, simplement pour vérifier si eux aussi marchaient sans crainte vers une mort probable, ou bien s'il avait été berné et parcourait la route seul. Un obus explosa. Il ne fit pas de bruit, mais n'en explosa pas moins ; les yeux du mime le suivirent tandis qu'il apparaissait, lancé à toute vitesse. Il tomba à genoux, leva les mains pour se protéger les oreilles, un cri muet jaillissant de ses lèvres. D'autres obus s'abattirent, le feu de la bataille, et le mime, au milieu du tir nourri, les poings serrés, recouvrait ses pâles oreilles fardées de blanc. Puis, une fois la bataille terminée, il se releva, un léger et beau sourire gagnant le parchemin de son visage, d'abord timide — se pouvait-il qu'il soit vivant? — puis jeune et insouciant, même s'il gardait les yeux levés vers le ciel pour ne pas voir ce qui se

trouvait répandu sur le champ. Le mime se rassit, le menton levé triomphalement. Une main tournée sur elle-même devint la main d'un autre homme épingleant un ruban de coton blanc sur le néant noir d'une poitrine. Nulle médaille n'avait jamais été mieux méritée : le visage le disait, qui avait depuis longtemps oublié ses épouvantes. Et puis les mains disparurent à l'intérieur de leurs gants et un grand vide solennel descendit sur les traits blanchis du mime. Il avait cessé d'être Rudolf.

Les rires et les applaudissements éclatèrent dans la salle.

« Et sa petite amie ? cria quelqu'un. Est-ce qu'elle lui sera fidèle ? »

Le mime entendit la question, imposa le silence en plaçant un doigt devant ses lèvres. Ses yeux s'ouvrirent plus grands, se firent coquets, sa bouche douce et ronde. Les gants tombèrent à nouveau, et le mime devenu jeune fille se mit à écrire une lettre, de tendres mots qui laissaient leur empreinte sur son tendre sourire. Elle n'avait pas fini sa composition, qui lui donnait du mal ; la langue entre les dents, elle s'efforçait de trouver des phrases dignes de son amour vierge quand elle fut interrompue par des coups frappés à la porte. Elle leva les yeux, surprise, fit signe à son invité d'entrer. Que c'était un homme, un inconnu, on le devinait immédiatement à la prudence qui gagnait ses traits. Elle secoua deux fois la tête, répondit sèchement à quelque question qu'on n'entendait pas, chacune de ses réponses tombant de ses lèvres pâles qui exprimaient le mécontentement.

L'homme ne partait pas, se rapprochait ; il posa une main sur son bras. Elle voulut se libérer, lutta, le frappa à la poitrine. Puis, petit à petit, un changement se produisit en elle, une sorte d'affaiblissement de la volonté. D'abord, elle resta inerte, supportant son pelotage, les lèvres serrées contre ses baisers. Mais lentement, un moment à la fois, une caresse à la fois, quelque chose d'ancien, de puissant s'éveilla en elle, qui naissait du corps et ne pouvait être contrarié. Elle poussa un hoquet de surprise en se voyant céder : sa gorge et sa mâchoire s'allongèrent, les yeux baignant dans la conscience qu'elle avait de son désir.

Le numéro se conclut par le mime qui jouait la passion de la belle, le grossier braiment d'une bête en rut, encore empiré par l'absence totale de son. Quand il eut fini, des cris et des sifflets saluèrent sa sortie de scène. Il se glissa par la fente entre les rideaux rouges, tirant sa chaise derrière lui comme un chiffonnier traîne son chariot. Il ne prit même pas la peine de saluer.

« Il est bon », dit le barman en remplissant le verre de Zuzka. Elle l'avait bu sans s'en rendre compte.

« Il y a trois jours, il a annoncé à un gros type qu'il allait mourir aux chiottes. » Il secoua le menton. « Crise cardiaque. Juste au moment de tendre le bras vers le papier pour essuyer son gros cul : ses yeux allaient lui sortir du crâne et son cœur allait le lâcher. Ils ont failli en venir aux coups. »

Elle lui rendit son sourire et éclusa son deuxième verre en trois gorgées rapides.

« Où est-il maintenant ? demanda-t-elle.

— En coulisses. Vous le connaissez ?

— Oui », dit-elle, le cœur battant comme si elle s'avouait coupable de quelque crime inconnu.

Elle se leva et dépassa la scène pour se rendre jusqu'à la porte en métal que lui avait indiquée le barman. Quelques hommes levèrent le regard de leur table, la suivant des yeux. Elle portait encore son manteau mouillé, son sac à main en cuir suspendu à son bras plié. La pancarte disait « Entrée interdite », mais la porte n'était pas verrouillée. Elle s'ouvrait pour révéler un lourd rideau noir destiné à empêcher la lumière de filtrer. Elle ferma la porte, cherchant dans l'obscurité une fente dans le rideau, puis pénétra dans un couloir vivement éclairé, dont le sol recouvert de linoléum lui rappela un moment un couloir d'hôpital. Il y avait une vadrouille dans un seau abandonné dans un coin, et plusieurs portes à sa gauche et à sa droite. La plus près était entrebâillée ; elle s'en approcha et la poussa pour l'ouvrir davantage. Une femme, nue jusqu'à la taille, était en train d'enfiler une robe cocktail. Elle avait la poitrine et la cage thoracique couvertes d'anciennes ecchymoses, son visage maquillé semblait hagard et usé. Zuzka, qui n'avait pas vu une autre femme nue depuis la puberté, fut stupéfiée par ce spectacle. Elle fut particulièrement frappée par la petite taille de ses seins et de ses mamelons, et par le teint maladif de la femme ; son nombril était une protubérance noueuse accrochée à son ventre telle une tumeur, et elle avait une grappe de verrues au-dessus de la hanche gauche.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda la femme en attachant la robe à la taille, remontant le haut sur ses épaules nues. La voix était fatiguée, non dénuée de gentillesse. « Tu es perdue, ma belle ? »

— Je cherche Otto. Otto Frei. Le mime.

— Tu es sa petite amie ou quelque chose comme ça ? Troisième porte à gauche. À moins qu'il soit sorti prendre l'air. »

Zuzka la quitta et suivit ses instructions : une porte dont la laque était fendue de la poignée à la penture, elle aussi entrebâillée. Derrière, Otto était assis sur un tabouret. La pièce était grande et nue, sans miroir et sans lavabo, un tube de fard plissé gisait par terre. Otto se leva quand elle entra, une cigarette fichée entre ses lèvres fardées.

Elle s'attendait à ce qu'il dise quelque chose, qu'il la salue, l'invite à s'asseoir, mais il resta tel qu'il était, muet, le visage blanc et dénué d'expression. Avec un frisson elle se souvint de la raison de sa présence, et sortit la page de journal de son sac à main.

« Evelyn, dit-elle, non sans triomphe. Elle s'appelle Evelyn, pas Eva. Je sais pourquoi vous avez tué le chien. »

Elle avait la main qui tremblait.

Il accepta l'article avec désinvolture, le posa près de lui sur la table qui lui servait de coiffeuse. Il s'y trouvait une bouteille d'eau-de-vie, ouverte ; un cendrier débordant de mégots. Elle aurait aimé pouvoir

voir son visage sous le fard. Il lui fallait savoir si elle avait vu juste.

« Avouez, essaya-t-elle à nouveau. Ça ne sert à rien de nier. »

Il se leva et la prit par le poignet.

D'une minute à l'autre, songea-t-elle, il va dire la vérité.

« Mon oncle, reprit-elle, comblant le silence. Speckstein. Il donne une réception. Vesalius m'a dit d'acheter une nouvelle robe. »

Il haussa les épaules et la tira, utilisant son poids pour la plaquer contre le mur.

Elle en eut le souffle coupé. À cet instant, elle était sûre qu'il allait la frapper, la poignarder avec son couteau. Il était si près qu'elle pouvait distinguer l'intérieur de sa bouche, les gencives très rouges derrière le blanc des lèvres. Puis elle sentit son genou qui écartait ses cuisses, le poids de son corps écrasant sa poitrine. Il ne l'embrassa pas, pas sur les lèvres, bien qu'elle sentît sa bouche monter et redescendre le long de son cou. « Oh mon Dieu », murmura-t-elle, et les mots tombèrent de ses lèvres inertes et abstraits, comme une réplique de théâtre lue par un souffleur. D'une main (il portait encore ses gants), il lui saisit une fesse, et elle comprit, stupéfaite, qu'il essayait de se montrer tendre dans sa lubricité. Il n'avait pas encore soulevé ses jupes. Par-dessus son épaule, elle sentit une présence, la femme dans sa robe cocktail qui se tenait à la porte,

nullement gênée, et observait leur étreinte. Tout ce qu'elle vit fut un collègue en train d'embrasser sa copine dont le long cou était barbouillé du blanc de son fard. Prenant conscience de sa présence, Otto retira sa jambe d'entre les cuisses de Zuzka ; il s'écarta du mur, tenant toujours le poignet de la jeune fille au-dessus de sa tête.

« As-tu des cigarettes ? » demanda la femme, et Otto hochla la tête, lui passa son paquet, puis il lâcha Zuzka et alluma la cigarette de la femme, l'allumette s'enflammant entre des doigts en coton noirs comme le goudron. Zuzka en profita pour saisir son sac à main et se glisser jusqu'à la porte. Elle voulait s'enfuir mais une gêne la retenait ; il lui fallait expliquer à la femme que les choses n'étaient pas ce qu'elles semblaient. « Nous ne sommes pas... commençait-elle, puis elle s'interrompit. Je ne suis pas... Il m'a empoignée, et je... »

La femme sourit, souffla la fumée et la regarda traverser la pièce. « Mon chou, ferme la porte la prochaine fois, c'est tout, dit-elle. Il n'y a pas de raison d'être gênée. »

À ce moment-là, Zuzka tourna les talons et s'en fut, traversa le club, monta les marches, prit le chemin de la maison dans la nuit. Une fois, près du Fleischmarkt, elle vit sortir d'une maison un homme en chapeau et en pardessus, et pendant une seconde elle crut que c'était le médecin qui serrait la main d'une personne invisible, mais elle pressa le pas, craintive, honteuse d'espérer que ce soit bien lui.

Deux

Rudi Schneider avait onze ans quand ses pouvoirs surnaturels se manifestèrent pour la première fois. C'était en l'an 1919, au mois de mars. Son frère Willy, âgé de seize ans, qui avait déjà attiré l'attention de Schrenck-Notzing et d'autres chercheurs intéressés par les mêmes phénomènes, tenait une séance dans la maison de son père, à Braunau am Inn, la ville natale d'Adolf Hitler. Lorsqu'il était en transe, Willy cédait la place à une « personnalité de transe » du nom d'Olga, que d'aucuns identifiaient à « Lola Montez », danseuse irlandaise qui avait été la maîtresse de Louis Ier de Bavière. Une nuit, Olga exigea que Rudi soit présent. Les parents, soucieux du sommeil de leur enfant, refusèrent de le réveiller. Quand Rudi sortit de sa chambre quelques minutes plus tard — les cheveux en bataille, vêtu d'une chemise de nuit qui avait appartenu à son frère —, il était dans une transe profonde. À partir de ce jour-là, Olga s'attacha à Rudi, plus jeune et plus doué. Dans un

établissement équipé expressément à cette fin par le baron von Schrenck-Notzing, il fut soumis à l'une des batteries de tests les plus intenses et les plus scientifiquement rigoureuses jamais développées pour mettre à l'épreuve un médium spirite. D'autres séries de tests eurent lieu à l'Institut für Radiumforschung der Akademie der Wissenschaften de Vienne et aux National Laboratories for Psychical Research de Londres au cours des années 1920 et 1930. De nombreux profanes intéressés, notamment des médecins, des scientifiques, des artistes et des magiciens professionnels, furent invités à assister aux séances. Le jeune médium était particulièrement doué pour manipuler les objets de façon télékinétique et pour faire apparaître des membres « téléplastiques » qui n'avaient qu'une faible ressemblance avec des bras et des jambes humains. Dans ses temps libres, Rudi termina sa formation de mécanicien. Au milieu des années 1950, il vivait à Meyer, en Autriche, et travaillait comme instructeur pour sa propre école de conduite. Il mourut précocement en 1957, à l'âge de quarante-neuf ans.

Dix jours avaient passé, l'automne était devenu gris et froid. Pendant ces dix jours, le père de Lieschen resta à la maison à boire. Il avait cessé de se raser depuis un certain temps, il dormait à la table de la cuisine une nuit sur deux, il puait. Tous les après-midi, la petite bossue montait jusqu'au cabinet de Beer et jouait avec Eva, puis courait dans le salon du médecin pour regarder son père écluser sa boisson. Elle comptait les bouteilles qui s'alignaient près de son bras, absorbée, puis subitement choisissait un moment — qui en apparence ne différait en rien des autres —, s'arrachait à sa contemplation et se précipitait vers la porte.

Il fallait à Lieschen moins d'une minute pour descendre, traverser la cour et remonter l'escalier menant à leur appartement; et pourtant, cela lui paraissait trop long. Redoutant ce qui pouvait se passer pendant cette brève minute, elle tentait de rogner les secondes, franchissant deux, trois pas à chaque bond; arrivait à bout de souffle, des étoiles devant les yeux. Depuis plus d'une semaine, elle ouvrait la porte de leur appartement avec une trépidation

particulière, dans l'attente d'une catastrophe inconnue qui l'accueillerait dès qu'elle aurait franchi le seuil ; toujours elle s'arrêtait, encore sur le palier, et ouvrait la porte en la poussant des deux mains, le hérisson dans sa boîte près de ses pieds. Elle laissait désormais rarement Prince Yussuf à la maison, l'emmenait à l'école puis au cabinet du docteur Beer, gardait des araignées mortes dans un bocal qu'elle transportait dans son cartable. Le médecin avait demandé à Lieschen de garder l'animal dans sa boîte quand elle rendait visite à Eva, et la faisait laver ses mains avec un savon particulier dans le grand évier de sa cuisine (il avait dû lui trouver un escabeau pour qu'elle puisse l'atteindre). Ce n'est pas que le médecin n'aimait pas Yussuf, mais il craignait que l'animal puisse être porteur de germes, qu'elle s'imaginait comme des cloportes, mais plus petits, avec des antennes jaunes sur la tête. Beer lui avait dit que le hérisson pouvait les cacher parmi les aiguilles sur son dos. Elle avait regardé, bien sûr, mais Yussuf avait été plus rusé qu'elle et avait trop bien dissimulé la vermine.

En arrivant au cabinet du médecin après l'école ce jour-là, Lieschen trouva la porte verrouillée et une note écrite à la main, accrochée beaucoup trop haut pour elle (elle dut se reculer jusqu'à l'autre bout du palier pour la lire de loin, les yeux plissés), annonçant que Beer demandait « pardon à ses patients », mais qu'il avait reçu un « appel urgent » et avait dû fermer son cabinet pour aller faire une visite à domicile. Son cœur se serra. Elle se défit d'un coup d'épaule du lourd cartable qui pendait dans son dos,

s'assit sur la marche la plus haute et sortit Yussuf de sa boîte (Kaiser San, qui partageait la niche du hérisson, était assis, couvert de paille, dans un coin, ses yeux en boutons un peu maussades parce qu'il jouait les seconds violons auprès d'un prince). Le hérisson resta un instant sur le palier en haut de l'escalier, remuant son museau pointu et mobile, avant de repartir en courant vers sa boîte. La fillette le prit pour le reposer sur la paille. Mieux valait rentrer.

Cette fois, elle n'était pas pressée de traverser la cour. Personne ne s'y trouvait à ce moment, les cordes à linge étaient vides, nul n'était en train de battre un tapis sous les branches du marronnier. Le temps était humide et froid; les nuages sombres pesaient lourdement dans leur rectangle de ciel, se préparant à la pluie. Elle voulut pousser la porte menant à la cave du concierge, mais elle aussi était verrouillée; pas un bruit ne montait de son atelier. Lieschen aurait pu marcher jusqu'aux jardins de l'hôpital pour parler à l'homme au crâne à la plaque de métal, mais elle savait qu'elle se ferait tremper et arriverait frissonnante et transie. Et puis son cartable la gênait, lui tirait le dos. Elle monterait au pas de course le déposer chez elle.

Il y avait vingt-quatre marches à monter pour atteindre leur porte d'entrée; trois de moins que pour arriver chez Zuzka, qui habitait à l'avant de l'immeuble, où les marches étaient plus larges et plus plates, pour les pieds des riches. En grimpant, la fillette repensa à sa matinée. Petra était arrivée à l'école ce matin-là avec une paire de bottes lacées neuves.

Pendant la récréation, Sepp lui avait annoncé, le visage empourpré, que son frère aîné avait « esquin-té » le couteau ; il lui avait montré la lame qui s'en était détachée et ils l'avaient enterré à trente centimètres dans le sable de la cour d'école. Le frère de Sepp s'appelait Adolf : comme le boucher, comme le père de sa mère sur la photographie au bord déchiré, comme l'homme qui criait à la radio et qui avait un moignon de moustache. C'était un nom idiot, mais joli aussi, puisque, comme le sien, il commençait par un A. Arrivée chez elle, la fillette déposa Yussuf et déverrouilla la porte, qu'elle poussa des deux mains.

Comme toujours, Lieschen prévint de son arrivée en saluant et — comme souvent — ne reçut pas de réponse. Tout était tranquille, on n'entendait que la musique d'un gramophone qui jouait de l'autre côté de la cour, des cors français appelant des cavaliers à la chasse. La fillette prit la boîte contenant le hérisson et franchit le seuil, ferma la porte d'un coup de hanche. Une mauvaise odeur flottait dans l'appartement et elle songea qu'elle devrait ouvrir les fenêtres pour aérer, même si son père disait haïr les courants d'air. Elle enleva ses souliers d'un coup de pied, martela le plancher de ses orteils. Il y avait une tache de sang sur un mur, à la hauteur de son visage, et une autre, plus grande, quelques pas plus loin. Le sang menait vers la gauche, en direction de la cuisine et de la chambre de son père, mais Lieschen tourna d'abord à droite, vers sa propre chambre et la garde-robe dépourvue de fenêtres, avec son épais tapis jaune et le vieux lavabo en fer, les serviettes, le seau,

le savon à plancher et la soude. Ses mains chargées ne tremblaient pas.

Une fois dans sa chambre, la fillette posa la boîte sur son lit et, sans savoir ce qu'elle faisait, sortit le hérisson et l'ourson bossu, qu'elle déposa tous deux sur le sol, après quoi elle ouvrit le cartable, dévissa le bocal et en fit tomber quelques araignées. Puis elle se releva, hésita, courut à la garde-robe pour aller y chercher un gant de bain et un bout de savon. Il devait lui être venu confusément à l'esprit qu'elle devait frotter les taches sur les murs, car elle retourna dans le couloir d'un pas prudent, sur la pointe des pieds, les épaules très voûtées, la tête et les bras sail-lant roidement de son tronc tordu. Le sol était froid sous ses pieds nus.

La fillette se rendit à la cuisine, puis à la chambre, où elle dut lutter pour ouvrir la porte car un poids mort reposait sur ses pentures. Elle vit ce qu'elle vit et ne trouva pas le souffle pour émettre un cri ; salit sa robe, l'un de ses talons, et la main qui poussa plus tard une mèche de cheveux de devant son visage. Elle ne resta pas longtemps. Dehors, sur le palier, elle leva la main pour glisser la clef dans la serrure sans réfléchir. Elle n'avait aucun plan, aucun intérêt pour ce qui était à venir ; son visage était livide, hormis la trace laissée par sa main imprudente. Une fois la porte verrouillée, elle tenta de faire tourner la poignée comme elle en avait l'habitude, puis prit l'escalier d'un pas maladroit, à la fois rapide et trébuchant, vers le bas, c'est-à-dire vers la cour. Au bas des marches, elle s'emmêla les pieds et tomba ; se remit

debout, chancelante, et franchit le corridor en courant. La porte menant à l'extérieur était munie d'une fenêtre, et elle pouvait déjà voir les lourdes gouttes de pluie qui s'abattaient dans la cour : elle les désirait ardemment, se hâta, un pied mouillé de sang visqueux. Puis un visage obscurcit la fenêtre — elle n'était qu'à deux pas — et la porte fut tirée de l'extérieur par un homme qui passa le seuil, corpulent, la poitrine large. Il était trop tard pour arrêter, ses jambes étaient mues par quelque chose de plus fort que le mouvement. Elle entra en collision avec le ventre et l'entrejambe de l'homme, rebondit, et tomba une fois de plus sur le sol. Son visage tavelé était mouillé par la pluie tandis qu'il se penchait vers la fillette tombée.

Le Quand-on-est joue de la trompette.

Le Japon est composé de quatre îles, très loin à l'est.

Il se pencha sur elle, de l'eau coulant de son cha-peau, et c'est à ce moment, enfin, qu'elle eut l'impression qu'elle pourrait apprendre à crier. Mais elle perdit conscience ; de grandes mains la saisirent par l'aisselle et par le cou.

Personne ne vit Yuu l'emporter.

Une semaine avait passé. Le fusible avait sauté une demi-douzaine de fois, plongeant son cabinet dans l'obscurité ; ses patients avaient été soignés à la lumière du jour, faible et morose, le ciel de la ville restant toujours couvert entre deux averses. Beer travaillait de huit heures trente à six heures ; une tournée de visites à domicile le vendredi après-midi et le mardi soir. Il y avait des visiteurs. Otto passait chaque matin prendre des nouvelles d'Eva, après quoi venaient ses patients, puis Anneliese, et enfin Zuzka. Chacun avait ses rituels. Otto buvait son café avec beaucoup de lait, sans sucre ; apportait parfois des petits pains, deux ou trois œufs en signe d'amitié ou en guise de paiement, Beer n'aurait su dire. Anneliese amenait son hérisson et pressait le nez contre la fenêtre du salon tous les jours avant de partir ; tournait les talons, passait son cartable sur son épaule, puis sortait à toutes jambes. Zuzka ne se présentait qu'une fois le dernier patient parti, alors qu'il était en train de faire chauffer son dîner sur la cuisinière. Elle venait pour bavarder, apparemment, même s'il arrivait souvent qu'elle ne soit guère loquace. Elle s'asseyait en silence à la table de cuisine et le regardait

manger, puis laissait échapper au hasard quelque bribe de réflexion à moitié formée, suivant des associations qu'il ne tentait de démêler qu'après son départ.

La première fois qu'elle vint ainsi — après les heures de consultation, sans demander de nouvelles d'Eva ni de la fillette, mais en l'effleurant lorsqu'elle franchit la porte pour se diriger vers la cuisine où il faisait frire une omelette sur la cuisinière —, il pensa d'abord qu'elle avait bu. Son haleine avait une odeur de bière. Elle s'assit, le regarda passer une cuiller le long du rebord de la poêle avant de retourner l'omelette sur une assiette pour la faire glisser à nouveau dans la poêle. Elle avait des plaques rouges sur les joues et semblait en proie à une grande excitation.

« Alors qu'y a-t-il ? demanda-t-il en lui servant un verre d'eau du robinet. Est-ce que vous ne devriez pas être en train de dîner avec votre oncle ? »

Elle hocha la tête, but l'eau à grandes lampées avides puis chassa quelques gouttes tombées sur son chemisier. Beer lui laissa le temps de trouver une réponse.

« Je suis retournée le voir, dit-elle enfin. Même après... » Elle leva les yeux, le dévisagea d'un air étrangement défiant.

« Je suis restée près de la porte, vous savez, sans lâcher la poignée. J'imagine que j'avais peur et que j'étais prête à prendre mes jambes à mon cou. Je ne l'ai pas regardé dans les yeux, mais je regardais ses

jambes, ses cuisses, en songeant qu'il pouvait bondir. Et puis j'avais préparé tout un discours, que je lui ai servi. Au sujet de l'honneur, ce genre de choses, comment avait-il osé. C'est sorti exactement comme je l'avais répété. Et vous savez ce qu'il m'a dit ? "Je croyais que je vous plaisais." C'est tout, boudeur, avec une moue. Alors j'ai descendu l'escalier en courant. »

Elle fronça les sourcils, secoua la tête, incrédule.

« J'ai vu son numéro, vous voyez. C'est comme si quelqu'un d'autre était caché dans ce tube de fard. »

Le médecin éteignit le gaz, se servit du vin.

« Le numéro, répéta-t-il, puis il comprit ce qu'elle voulait dire. Alors vous y êtes allée toute seule. Mais c'est...

— Dangereux, je sais. » Ses yeux brillèrent de colère, et puis s'emplirent de larmes.

« J'ai déjà demandé à Frau Vesalius comment on sait qu'on est amoureux. » Elle rit, mais sans joie, s'essuya le visage de sa manche.

« Qu'a-t-elle répondu ?

— Je ne me rappelle pas. Je pense qu'elle m'a dit que vous étiez déjà marié. »

Il s'assit devant elle, prit une gorgée de vin.

« Vous n'êtes pas amoureuse de moi, Fräulein Speckstein.

— Non, opina-t-elle avec trop d'empressement. »
Un autre homme en aurait été piqué.

« Mais vous croyez aimer... » Il s'interrompit, choisit soigneusement ses mots. « C'est un homme dangereux, vous savez.

— Je sais ce qu'il est », répliqua-t-elle, irritée par son conventionnalisme. Son épouse lui avait déjà dit : toutes les femmes bien en pincent pour les canailles. Ce jour-là aussi, cela avait donné lieu à un différend.

« Il faut que je rentre », dit Zuzka.

Elle se leva et il la précéda, franchissant le couloir d'un pas vif, puis lui tint la porte.

« Vous ne devez pas venir ici toute seule, lui dit-il en lui serrant la main. Les voisins vont jaser. »

Son rire monta jusqu'à lui tandis qu'elle dévalait les escaliers. En y repensant, il se rendit compte qu'il avait peut-être prononcé ces paroles simplement pour faire naître son rire.

Zuzka vint tous les soirs après cette première visite. Beer supputait qu'elle venait tout de suite après un rendez-vous avec Otto ; elle restait quinze minutes, puis allait dîner avec son oncle. De temps en temps, il parvenait à la convaincre de s'asseoir quelques instants auprès d'Eva, croyant d'une certaine façon que d'être exposée à celle-ci l'adoucirait et la rendrait meilleure, effet qu'Eva avait sur lui-même. Zuzka acceptait, mais s'y prêtait comme on exécute une tâche, les pensées tournées vers l'intérieur, refermée sur elle-même. Beer la trouvait bien changée, cette jeune femme qui l'avait appelé à son chevet pour soigner un mal qu'il avait vite diagnostiqué comme une affabulation. À cette époque, elle était d'une gaieté espiègle, fière d'être « aux commandes », manipulatrice telle un enfant. Maintenant elle lui semblait comme en transe ; paralysée par quelque étrange puissance plus forte qu'elle. Une autre jeune fille aurait sans doute fui ce qui la tenait ainsi sous son joug, mais elle était née avec plus de courage que de jûgeote. Il ne servait à rien de la mettre en garde ; quand il essayait, elle cessait d'écouter, buvait son verre d'eau, lui souhaitait bonne nuit. Il se demandait

à moitié s'il devrait la conseiller en matière de contraception, mais se rassurait lui-même en se persuadant que c'était prématuré. Ces visites portaient atteinte à la réputation de la jeune fille, c'est du moins ce qu'il lui semblait, mais elles servaient à dissimuler la vérité.

Malgré ces soucis, la plus grande partie des énergies de Beer étaient dirigées ailleurs, absorbé qu'il était dans une lutte pour la survie d'Eva, dont l'état s'était détérioré ces derniers jours, la nécrose s'étant répandue dans une escarre le long des parois osseuses de son omoplate droite. Quand il lui parlait (en courtes déclarations murmurées que l'on pourrait qualifier de confessions), c'était de lui-même, non pas de Zuzka. Eva lui répondait en clignant de l'œil. Jamais il ne lui en demandait davantage.

Le lundi, Beer rata la visite de Zuzka. Il avait été appelé d'urgence vers l'heure du midi, avait fermé son cabinet et était resté absent jusqu tard le soir, tout ce temps se tracassant d'avoir laissé Eva trop longtemps seule. Mardi, Lieschen ne vint pas. Cela aussi lui causa quelque inquiétude. Il jeta un coup d'œil de l'autre côté de la cour, dans l'appartement de son père, mais les rideaux étaient tirés. Peut-être qu'ils étaient partis. Zuzka vint pendant qu'il était en train de dîner de viandes froides et d'un bout de pain ; il la fit entrer, sa serviette de table pendant à sa main.

« Avez-vous vu Anneliese ? demanda-t-il, mais elle ne parut pas entendre, courut vers la cuisine et but une gorgée de son vin.

— Mon oncle est sorti ce soir, annonça-t-elle. J'ai dit à Vesalius que je mangeais avec vous. » Les yeux de la jeune fille lui paraissaient hagards, comme si son esprit était en proie à un grand tumulte. Elle n'avait pas encore enlevé son manteau, qui pendait, ouvert et défraîchi, sur ses épaules d'enfant.

« Et Otto ?

— Parti travailler. Il m'a embrassée aujourd'hui. » Elle frissonna, défit l'agrafe du col de son chemisier et lui montra sa clavicule marquée par une ecchymose. « J'ai fermé les yeux, plissé les lèvres, et je lui ai dit qu'il pouvait. » Elle se resservit du vin, qu'elle éclusa. « Il se trouve qu'il mord. Et puis il est resté à attendre, avec ce regard dans les yeux. » Elle rougit. « Comme s'il pensait que je savais ce qui vient ensuite.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je... » Elle se redressa sur sa chaise, lissa quelques mèches de cheveux. « Je me suis enfuie, bien sûr. Mais avant, je l'ai invité à la réception qu'organise mon oncle. Une grande *soirée**. Il faut que vous m'aidiez à le lui dire.

« Votre oncle organise une réception ? bredouilla Beer, confus. Mais vous ne pouvez pas inviter Otto. C'est impossible. Vous devez lui dire que c'était pour rire. »

Zuzka hocha la tête à ces paroles, mais il voyait qu'elle ne l'écoutait pas. Elle continuait de boire de son vin, le visage empourpré, craintif et ivre.

« Il y a deux jours que je n'ai pas vu Lieschen, répéta-t-il dans l'espoir qu'elle reprenne ses esprits, mais de nouveau elle se contenta de hocher la tête, puis l'interrompit sans avoir entendu un mot.

— Il y a trois ou quatre ans, fit-elle, père nous a emmenés passer une semaine à Vienne. Nous avons visité tous les musées, nous allions au théâtre tous les soirs. On y jouait *Hamlet*. Un acteur célèbre, trop vieux et trop gros, boudiné dans son collant. Je me souviens de ses jambes mieux que de tout le reste, d'être restée à les regarder, et ce qu'il y avait devant. » Elle éclata d'une sorte de rire maniaque et fit un geste plus bas que son abdomen, là où ses jambes s'ouvriraient en ciseaux. « La pièce était horriblement longue, mais une partie m'a beaucoup frappée, lorsque les acteurs jouent une pièce dans la pièce. Je l'ai trouvée et l'ai lue par la suite, dans la bibliothèque de mon père, dans une traduction de Karl Kraus. Papa avait glissé une carte postale des Alpes entre les pages pour marquer l'emplacement du passage. La souricière, ça s'appelle : le moment où Hamlet fait savoir à son oncle tout ce qu'il sait. Il était devenu blanc, le pauvre Claudius, blanc comme un drap sur son trône. Je n'arrivais pas à comprendre comment il avait fait. L'acteur, je veux dire : comment il avait fait pour que le sang quitte son visage. J'ai littéralement cru qu'il allait s'effondrer et rendre l'âme. »

Zuzka lui jeta un coup d'œil, comme pour voir s'il suivait son raisonnement. Elle semblait rassurée en constatant que ce n'était pas le cas.

« Vous ne devez rien dire à personne, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec une grande brusquerie. Parce que vous êtes médecin, je veux dire. »

Il remarqua qu'elle avait les yeux fixés plus loin que lui, dans les profondeurs de l'appartement. Tout à coup il comprit. Elle pensait à Eva. Nul homme n'était plus facile à faire chanter qu'Anton Beer.

De nouveau, elle prit la bouteille de vin et s'en versa.

« Mais que voulez-vous de moi ? » demanda-t-il, atterré.

Elle lui prit la main, le força à se lever et le tira hors de la cuisine, vers le salon, où il passait la nuit sur le canapé en cuir. Là, elle le lâcha, se jeta parmi les coussins sur le ventre, glissa un oreiller sous ses hanches ; son manteau et sa jupe étaient remontés à mi-cuisse, ses bas tombaient sur ses jambes pâteuses.

« Prenez-moi », dit-elle.

On aurait dit qu'elle lui demandait une cigarette, ou un autre verre de vin.

Il lui jeta un regard sévère et courut à la fenêtre pour fermer les rideaux.

« Zuzka », dit-il en s'agenouillant près de son postérieur surélevé.

On sonna à la porte. Ils tournèrent tous deux la tête. On aurait dit une scène tirée d'un mauvais vaudeville.

Il crut d'abord qu'il pourrait l'ignorer. Beer n'attendait pas de visiteurs ce soir-là, et il semblait important de s'occuper de cela : une jeune fille malheureuse, les hanches inclinées, en larmes, les muscles de son échine parcourus de frissons et de haut-le-cœur. Mais la sonnette était insistante, et fut bientôt accompagnée de forts coups frappés. Beer s'excusa, se leva et alla dans le couloir en prenant soin de fermer la porte du salon derrière lui. En cinq pas, il était près du portemanteau. Il regarda par le judas avant d'ouvrir. C'était Teuben, inspecteur-détective de la police criminelle.

L'inspecteur Teuben prit ses aises. « *Grüß Gott*, dit-il. *Heil Hitler* », sans lever le bras droit. Il alla d'abord à la cuisine, se pencha pour trouver une bière dans le bas du garde-manger, poussa le bouchon d'une chiquenaude. Beer s'étonna encore une fois de la mine et du rouge de ses lèvres ; de la perruque d'un noir d'encre qui traçait une ligne au-dessus de ses oreilles et de son cou ; de son physique lourdaud dans son costume neuf mais miteux. Il avait les chaussures mouillées d'avoir marché dans des flaques d'eau ; des traces de pas boueuses tachaient le sol.

« Au milieu du dîner, à ce que je vois. Je peux... ? » Et il tendit sa grande main pour se fourrer une tranche de jambon bouilli dans la bouche.

« Vous n'auriez pas du raifort, docteur Beer ? »

Muet, vaincu, Beer alla à l'une de ses armoires, où il prit un pot de *Kren* mariné. Il le dévissa, plongea une petite cuiller à l'intérieur. Teuben l'observait avec un amusement non déguisé.

« Vous faites une fière hôtesse, docteur Beer. Je suis impressionné.

— Que voulez-vous, détective Teuben ? Il est tard, je suis fatigué. »

L'homme sourit, lécha le gras sur son doigt et son pouce.

« Pourquoi ne jetteriez-vous pas un coup d'œil là-dessus, docteur Beer ? »

De la poche de son manteau, qu'il avait lancé sur une chaise inoccupée, il sortit une enveloppe pliée. À l'intérieur se trouvait un rapport de police dactylographié détaillant l'attaque dont avait été victime une jeune femme du nom de Gisela Kirsch.

« C'est une bonne chez la famille d'un médecin. Un chirurgien du nom de Rupp, fier membre de la SS. Vous le connaissez ? »

Beer haussa les épaules. « Je l'ai peut-être déjà rencontré à un bal.

— Ah, le bal des médecins. Splendide ! Des épouses entre deux âges déguisées en meringues, qui vendent leurs filles au plus offrant. Mais je suppose que ça fait partie du jeu. Créer des contacts, tout ça. » Il engouffra une autre tranche de jambon, se coupa un morceau de pain. « L'attaque a eu lieu dans le Volksgarten. Mademoiselle Kirsch dit qu'elle voulait simplement "prendre l'air". Au beau milieu de l'après-midi, vous imaginez ? Pas grand-monde aux alentours, à cause de la pluie. L'assaillant l'a traînée

dans les buissons. Remarquez la courroie en cuir qu'il a essayé de lui passer autour du cou. On a pris des photos de la contusion. C'est un miracle qu'elle ait réussi à s'enfuir. Une fille vigoureuse, un gros cul juteux.

— Alors vous pensez tout de même avoir affaire à un meurtrier en série. »

Teuben haussa les sourcils, faisant trembler la ligne de ses cheveux. « C'est pour ça que je viens vous voir, docteur Beer. Vous, le génie criminologue, les méthodes allemandes, tout le bataclan. Prenez votre temps, lisez cela tranquille. On peut s'en reparler demain. »

Il se leva, s'essuya les mains sur la nappe, finit sa bière. « Je suis aussi venu pour autre chose.

— Oui ? »

Teuben prit son manteau sur un bras, sortit dans le vestibule puis tourna vers l'intérieur de l'appartement plutôt que vers la porte d'entrée. Il se dirigeait vers la chambre.

Beer courut à sa suite.

« Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il en posant une main sur l'épaule de Teuben, qu'il arrêta en le tirant brusquement. Les lèvres minces se fendirent en un sourire taillé au couteau.

« Une intuition. »

Ils restèrent ainsi un moment, l'un tournant le dos à l'autre, le visage de Beer près de l'endroit où le cou et la gorge donnent naissance à l'oreille, la tête du détective à demi tournée comme pour présenter un profil parfait, son œil sombre et doux, son double menton, le trait mauve d'une éraflure faite en se rasant près du bas de la mâchoire. L'odeur de Teuben montait entre eux, un mélange masculin, pas désagréable, de lotion après-rasage et de transpiration. La main que Beer avait posée sur l'épaule du détective restait là, molle comme le dernier contact d'un amoureux avant la séparation ; sa passion épuisée, elle n'était plus qu'une réminiscence marquant le passage du temps. Teuben regardait cela, la main du médecin, attendant qu'il se décide.

Il ne fallut pas longtemps. Beer ramena le bras, fourra sa main inutile dans une poche, où elle trouva un mouchoir et un vieux bouton constitué de morceaux de cuir pliés, lisse et usé, rendu graisseux par de longues années d'usage. Le détective sourit encore une fois et poursuivit son chemin vers la porte, qu'il ouvrit d'une brusque poussée. Beer entra dans la chambre à sa suite, des jus de cornichon lui montant à la gorge. Devant eux Eva était allongée sur le ventre sur le couvre-lit du médecin ; elle avait le cou tourné de sorte que son visage leur faisait face, l'oreiller était mouillé par une tache de salive, ses grands yeux verts reflétaient la lumière soudaine de l'ampoule du couloir. Elle était couverte d'un drap des pieds jusqu'à ses épaules nues ; les bretelles en dentelle de la chemise de nuit étaient jolies contre sa peau livide.

Teuben inspira et s'assit dans la chaise qui se trouvait à son chevet, à la hauteur de sa poitrine et de son visage. Il tendit la main et la toucha, la secoua, puis plissa le front, stupéfait.

« Qu'est-ce qu'elle a ? Pourquoi elle ne bouge pas ?

— Elle en est incapable. C'est un état temporaire. Je la soigne. »

Teuben se pencha vers l'avant jusqu'à ce que son visage soit suspendu à quelques centimètres du dos couvert d'Eva. Il renifla, se recala dans sa chaise. « Elle sent », se plaignit-il, et il baissa le drap pour révéler le premier des bandages, aisément visible à travers la gaze délicate de la chemise de nuit.

« Je vous en prie, dit Beer. Elle ne doit pas être dérangée.

— Et elle ne peut vraiment pas bouger ? Pas même les bras ou la tête ?

— Non.

— Comme c'est merveilleux. » Il toucha le visage d'Eva, passa un pouce velu le long de sa lèvre inférieure.

« Détective, il ne faut pas. Cette femme est très malade... »

Teuben se retourna vers lui, le pouce toujours pressé sur la bouche d'Eva pour lui écarter les lèvres d'un geste ouvertement obscène.

« Docteur Beer, dit-il cérémonieusement, la dernière fois que je suis venu, vous m'avez dit que cette femme était votre maîtresse, et qu'elle dormait. Vous avez menti avec beaucoup de talent. J'avais mes soupçons, bien sûr, mais je me suis dit de laisser tomber ; qu'est-ce que ça me donnait de vous voir vous agiter, et puis peut-on se fier à un homme qui ne va pas aux putes ? Bref, j'avais d'autres chats à fouetter. Mais il y a quelques jours, je me suis pris à songer à cette femme dans votre appartement. Je l'avais seulement aperçue — une tête tondue et foncée, un bras maigre tandis qu'elle dormait profondément dans votre chambre — mais quelque chose m'en est resté, l'impression laissée par une ligne (il fit un geste en l'air comme s'il était peintre) et je me suis pris à songer que j'aimerais peut-être rencontrer la fille moi-même. Alors j'ai posé quelques questions. Ça ne coûte rien, je suis de la police, alors basta. Le nom que vous m'avez donné était faux, bien sûr, je m'y attendais à moitié, même s'il est suffisamment répandu à Vienne pour qu'on en retrace deux et qu'on leur pose des questions embarrassantes, simplement pour être sûr. Et puis, cet après-midi, après avoir pris en note la déposition de Fräulein Kirsch, songeant par conséquent à vous rendre visite, je me suis rappelé que Speckstein avait mentionné une veuve qui habitait dans l'immeuble, qu'il soupçonnait de "prostitution sans permis", pour reprendre sa petite phrase coincée. Elle enseigne l'anglais avec, en guise de chaperon, une vieille bique sourde qui ne se rendrait compte de rien si la jeune veuve s'enfilait un bataillon au grand complet. J'y vais pour une visite, je prétends m'intéresser à une langue

étrangère. Il se trouve que c'est une jolie petite nana avec des cheveux magnifiques ; mince, bien roulée, qui sait sourire. Alors pour un moment, je pense que c'est elle, j'ai résolu votre devinette, et je suis même un peu déçu. La veuve est jolie, ne vous méprenez pas, mais à la lumière du jour, elle n'a pas ce mystère que je me rappelais : elle ne valait pas la peine, en bref, que je gaspille mes pensées pour elle pendant près d'une semaine. Juste pour être sûr, je lui tire les cheveux. Elle a le visage en face de mon entrejambe à ce moment-là, elle me prend pour un client, elle est adorable avec ses lèvres autour de ma queue gonflée. Et, devinez un peu, ce n'est pas une perruque. J'ai failli lui arracher la tête, et avec elle ma quéquette, parce que la douleur la fait mordre. Alors je m'excuse et je la laisse finir ; je réfléchis un peu. J'ai envie de débarquer chez vous illico, de vous foutre un coup de botte au derrière, mais c'est les heures de visite et vos patients pourraient être dans le chemin. Alors je dis au chauffeur de me reconduire au poste. Je vais chercher le rapport — une pierre deux coups —, je sors boire une bière et je parie avec moi-même quant à savoir ce que je vais trouver. Le plus probable, évidemment, c'est que la chambre sera vide : des draps chiffonnés qui ont besoin d'être lavés et la garde-robe pleine des vieilles robes de Frau Beer. Au pire, je me dis que je réussirai à vous soutirer un nouveau nom, et une adresse qui va avec. Mais il y a aussi une chance pour qu'il y ait plus : la fille aux cheveux rasés en train de dormir dans votre lit. Je bois une deuxième bière et je me demande si c'est une gitane (une voleuse ? une clodo ? une communiste ?) qui se serait enfuie d'un

de nos camps. Et puis — je commande un schnaps, pour me féliciter! — je me rappelle que vous avez travaillé à l'hôpital, où vous vous occupiez des fous. Alors tout à coup j'ai cette idée romantique, que vous avez une dingo ici, belle comme la nuit. Et à ce moment-là, tout s'éclaire : votre démission soudaine, votre femme partie en Suisse, le mensonge prêt à servir et plein d'assurance. Vous baisez une fêlée, le genre que la propagande nous dit qu'on ferait mieux de leur mettre une balle dans la tête. J'ai pris un taxi jusqu'ici, pouvez-vous le croire, plutôt que d'attendre qu'il y ait une voiture de disponible au poste. Excité comme un gamin.»

Il éclata de rire, se redressa et retira son bras, essuya son pouce humide sur sa cuisse. «Mais ça, docteur Beer, je ne m'y attendais pas! Une fille incapable de bouger, de gros pansements dans le dos. Jolie comme un enfant de chœur qui mange sa première hostie. Et tout ce que vous en direz, docteur Beer, ce sera forcément des conneries, alors ce n'est même pas la peine de commencer.»

Il se leva, fit le tour du lit, glissa une main sous le drap et prit un des pieds d'Eva. «Vous ne lui avez pas simplement injecté plein de morphine, si? Non, dans ce cas-là, vous la garderiez ligotée pour être certain qu'elle n'irait pas se réveiller et devenir gênante; et je ne vois pas de sangles.»

Pendant le discours de Teuben, Beer était resté debout, tête penchée, impuissant, le goût des cornichons sur les lèvres. Il éprouvait une féroce envie de cracher et de se rincer la bouche; de frapper

Teuben, de lui enfoncer un pieu dans chacun des yeux. Sa main droite était toujours serrée autour du bouton en cuir qui lui semblait parcouru de coutures, comme s'il s'agissait d'un assemblage de morceaux en trop. Des doigts de chirurgien en auraient peut-être apprécié la suture.

« Dites-moi, reprit Teuben qui, tenant toujours le pied d'Eva, soulevait sa jambe sous le drap. Est-ce qu'on examine encore les patientes à travers leurs vêtements? J'ai failli en tomber en bas de ma chaise quand notre vieux coroner m'a dit ça. Il parlait de la différence entre les patientes vivantes et les mortes. »

Ses yeux trouvèrent ceux de Beer. Ils n'exprimaient pas de malice, songea le médecin, uniquement de la faim. Il lui fallut un moment pour arriver à maîtriser sa voix.

« Ce n'est plus comme ça qu'on procède. Pas chez la jeune génération. » Il s'interrompit. « Ne lui faites pas de mal.

— Lui faire du mal? Mais pourquoi donc? Elle est... parfaite. L'idée qu'avait Dieu de la femme, quand il a soufflé sur cette côte. » Il sourit, satisfait de lui-même, ses lèvres rouges s'écartant pour révéler des dents nettes et blanches. « Laissez-nous, docteur Beer, vous voulez bien? Allez préparer du café, peut-être, et un verre de brandy. »

Beer resta où il était, à mi-chemin entre le lit et la porte, jambes écartées pour assurer son équilibre. Il prit conscience de sa propre respiration, le regard

du détective posé sur lui, l'homme attendant sa réaction. Beer eut l'étrange impression d'entendre un bruit qui s'élevait dans ses oreilles, semblable à la clameur de nombreuses voix dont il n'arrivait pas à comprendre les paroles, qui se mêlaient au chuchotement des marées comme on l'entend dans un coquillage.

« Vous ne pouvez pas, dit-il. Je ne sortirai pas. »

Teuben secoua la tête, leva une main pour gratter l'intérieur de sa perruque.

« Docteur Beer, ça ne peut se terminer que d'une manière. Si vous faisiez quelque chose de légal, vous m'auriez jeté à la porte à l'heure qu'il est, vous auriez invoqué vos *droits*.

— Elle souffre d'une infection aiguë. Elle peut mourir à tout moment.

— Foutaises.

— Vous n'avez qu'à regarder. »

Le médecin alla jusqu'au lit et replia le bord du drap, révélant le dos de la chemise de nuit. Les voix gagnèrent en force à ses oreilles ; il se demanda ce qui se passerait s'il arrivait tout à coup à comprendre ce qu'elles disaient. Avec des gestes vifs et tendres, il défit la première boucle et montra le pansement du doigt.

« Allez, soulevez-le. Il n'est pas serré, pour permettre à la plaie de respirer. »

Teuben tendit la main avec une délicatesse surprenante. Il souleva le coin du ruban adhésif à l'aide d'un ongle, puis l'enleva lentement, pour ne pas blesser la peau. Le pansement se défit, révélant le cratère de la plaie, fraîche et rose comme une gencive de bébé. À l'intérieur du trou d'un centimètre quelque chose grouillait. Teuben se pencha encore en avant, tentant de distinguer de quoi il s'agissait, puis il bondit en arrière jusqu'à la fenêtre, le visage blême.

« Des asticots ! » s'écria-t-il, horrifié.

Beer rajusta le pansement, reboutonna la chemise de nuit. Ils se regardèrent de part et d'autre du lit. Toujours livide sous sa perruque, Teuben semblait songeur. On aurait dit que tout son sang avait afflué à ses lèvres. « Mais qu'est-ce que c'est que ce bruit ? » demanda-t-il en se tournant vers la fenêtre.

— Vous l'entendez, vous aussi ? » demanda Beer, étonné. À ce moment, un sifflet se joignit à la cacophonie de voix. Le bruit venait de l'extérieur.

Les deux hommes allèrent à la fenêtre. Tout était tranquille dans la rue, deux lampadaires projetaient des cônes de lumière sur les pavés. Un flot de piétons, dont certains ne portaient pas de manteau, se dirigeait vers la porte d'entrée de l'immeuble, maintenant ouverte à l'aide d'une brique.

« Ça vient de la cour. C'est un sifflet de la police, ça. »

Teuben se retourna d'un mouvement brusque et se dirigea vers le couloir, suivi de près par Beer, qui lança un regard d'adieu à Eva, toujours les yeux ouverts, imperturbable. Son pied apparaissait au bas du drap, là où Teuben l'avait saisi, elle avait les orteils pliés par en dedans, vers le talon.

Dans le couloir, les deux hommes tombèrent sur Zuzka qui émergeait de la porte du salon. Teuben la toisa, dans sa robe en laine grise, un bas lui battant la cheville, et éclata de rire.

« Vous êtes plein de surprises, *Herr* docteur. »

En passant près d'eux, Zuzka prit la main de Beer. Il remarqua avec irritation une certaine raideur dans sa démarche, qui rappelait l'un de ses premiers symptômes : elle traînait la jambe gauche. Le moment lui parut mal choisi pour se complaire dans ces enfantillages.

« Il y a eu un meurtre, murmura-t-elle, de l'épouvante dans les yeux. De l'autre côté de la cour. Lieschen... »

Une bourrasque souffla du salon derrière elle (elle avait ouvert la fenêtre pour mieux voir la cour), apportant le cri strident du sifflet de police, au timbre désormais impossible à confondre. Même Teuben tressaillit en entendant le bruit. Sans une parole, ils se précipitèrent tous trois vers la porte et furent bientôt en train de dévaler l'escalier. À l'extérieur, ils se joignirent à une foule serrée de voisins et d'inconnus que contrôlait la police.

Zuzka arriva dans la cour et frissonna. Elle avait laissé son manteau à l'étage, dans le salon de Beer, où elle l'avait enlevé et jeté par terre lorsque le médecin avait couru répondre à la porte, dans l'espoir qu'il le remarquerait à son retour et y verrait un signe de mécontentement. Elle avait passé une longue demi-heure, seule, après avoir offert sa vertu et avoir été éconduite. Allongée sur le canapé, elle avait versé quelques larmes, honteuse, piquée d'avoir été abandonnée à un tel moment, avilie et malheureuse, bien qu'inconsciemment elle tendît l'oreille pour tenter de découvrir qui avait osé sonner. C'était un homme seul qui était entré dans l'appartement, et aux quelques mots qui lui étaient parvenus de la cuisine, elle avait compris qu'il s'agissait d'un policier enquêtant sur le meurtre du chien. Quand il passa devant le salon avec Beer pour se rendre à la chambre, elle entrouvrit la porte et saisit ainsi une grande partie de son long discours dégoûtant, puis prit conscience du brouhaha de voix qui montaient de la cour. Distracte, avec à l'esprit l'image d'une femme agenouillée devant la braguette ouverte d'un homme, elle courut à la fenêtre et souleva un coin de rideau.

Immédiatement — avant même qu'elle prenne conscience de la foule qui s'amassait dans le rectangle de cour —, elle dirigea le regard vers l'appartement qu'habitait Lieschen, dans lequel éclatait le flash d'un appareil photo. Même après le flash, la lumière resta brillamment allumée. On ne pouvait se méprendre sur l'uniforme de l'homme appuyé contre la fenêtre qui scrutait la foule en contrebas. Un deuxième flash, derrière lui, illumina la cuisine et projeta son ombre dans la cour. Tête rejetée en arrière, les spectateurs regardaient vers le ciel comme s'ils admiraient des feux d'artifice. Deux autres policiers, matraque à la main, gardaient la porte menant à l'aile arrière. Zuzka ouvrit la fenêtre et des bribes de conversation lui parvinrent. Le mot « meurtre » flottait dans l'air ; « encore une fois au couteau » ; quelqu'un parla d'une voix forte du « corniaud mort du *Zellenwart* ». Elle tendit l'oreille, le froid faisant se contracter sa peau pâle.

« Lieschen », dit quelqu'un, puis encore « Lieschen », doigts pointés vers l'appartement. Elle reconnut parmi la foule l'homme des jardins de l'hôpital, avec la cicatrice et l'œil mort. Il mangeait un sandwich, parlait en mangeant. Vesalius était là, et la vieille Frau Novak ; les Berger ; les Obermann ; la professeure d'anglais aux boucles auburn. La moitié de la foule fumait. Dans la demi-pénombre de la cour les bouts de cigarettes embrasés flottaient comme des lucioles par une nuit d'été. Un groupe d'hommes criaient des questions aux policiers gardant la porte de derrière. Une écolière rit et se fit dire sans ménagement de la boucler.

Quand le premier sifflet se fit entendre, Zuzka tressaillit et s'éloigna de la fenêtre. En jetant un coup d'œil dans le miroir, elle aurait constaté qu'elle était échevelée, qu'elle avait les yeux rouges d'avoir pleuré, la peau enflée autour des joues, le chemisier et les bas en désordre. Elle s'arrêta à la porte, entendit un autre sifflet s'élever derrière elle, puis continua à avancer et faillit heurter le policier dans le couloir, les hanches larges, laid, avec de grandes mains poilues. Ce qu'elle avait dit à Beer, elle fut plus tard incapable de s'en souvenir. L'escalier les reçut, le claquement *stacatto* de ses talons, les hommes qui couraient devant, accroissant leur avance à chaque pas. Sa jambe gauche lui donnait du mal, refusait de lui obéir tout à fait ; sa poitrine serrée l'oppressait comme elle ne l'avait pas fait depuis des jours.

Dehors, les deux policiers s'écartèrent pour laisser passer le détective et Beer, puis fermèrent les rangs avant qu'elle ait eu le temps de traverser la cour. Tendant le cou, elle vit s'allumer dans les fenêtres illuminées l'éclair d'un troisième flash, qui calma la foule. Elle se rendit compte qu'elle aurait une meilleure vue depuis sa propre fenêtre, mais s'aperçut en même temps que sa clef se trouvait dans la poche de son manteau. Vesalius la ferait entrer. Mais Vesalius était debout à côté de *Herr* Neurath, coiffée d'un bonnet ourlé de fourrure. Zuzka frissonna et resta où elle était. Quelqu'un près d'elle lui offrit une cigarette, un ouvrier en salopette avec une tache d'huile sur la joue. Il ne parut pas offusqué quand elle refusa. Quelqu'un derrière entonna une chanson, une autre voix y inséra bientôt un couplet salace.

La moitié de la foule semblait en état d'ébriété ; il régnait une atmosphère de foire mêlée de peur.

Une demi-heure passa, de nouveaux corps se joignaient à la foule et de temps à autre un sifflet retentissait, rappelant à l'ordre les ivrognes et les intrépides. Zuzka chercha dans la foule quelqu'un qui fût susceptible de détenir quelque information. Son regard tomba à nouveau sur la veuve censée gagner sa vie en donnant des leçons d'anglais : le visage maquillé sous ses cheveux en cascades au milieu desquels était fiché un petit bibi bleu sans autre utilité que d'ajouter un accent contrastant à ses boucles fournies. Elle portait un long manteau noir et des bottes lacées, avait l'air respectable et fragile, les mains gantées de cuir. Elle s'appelait Klara Kovacs. Zuzka se fraya un chemin parmi la foule jusqu'à elle en évitant de regarder ses lèvres.

« *Grüß Gott*, dit-elle, le rouge lui montant aux joues. Vous pouvez me dire ce qui se passe ? »

La femme la dévisagea, remonta le col de son manteau, fronça les sourcils.

« Il y a eu un meurtre. Là-haut, dans l'appartement. Où vit la petite infirme. »

— Lieschen. C'est elle qui a été...

— J'ai entendu dire que c'était le père. La porte était grande ouverte. Il y avait du sang partout. Un homme m'a dit que ce n'était pas la première victime du genre. Quelqu'un a tué le chien de Speckstein, on

l'a éventré à la hachette.» Elle eut un petit frisson, se tamponna le nez à l'aide d'un mouchoir.

«Oui, fit Zuzka. C'est ce que j'ai entendu dire.»

Il se passait quelque chose près de la porte menant à l'aile arrière, à l'autre bout de la cour. Un mouvement parcourut la foule, irrésistible, comme une vague se levant en mer, qui d'abord se gonfla sur la place pour se séparer et livrer passage à un groupe d'hommes. Il s'agissait du détective suivi de Beer, escortés d'un homme en uniforme. Dès que Frau Kovacs aperçut le petit groupe, ses traits se durcirent et elle se retourna d'un coup sec pour disparaître dans la foule. Zuzka se retrouva seule au milieu de la nuée. En constatant que Beer se dirigeait vaguement dans sa direction, elle leva la main jusqu'à ce qu'il la voie. Le détective à ses côtés était en train de lui parler, sa mince bouche à quelques centimètres de l'oreille du médecin. Il s'interrompit dès qu'elle fut à portée de voix. Elle remarqua qu'il avait passé un bras sous l'aisselle de Beer et lui tenait le bras. Ils s'arrêtèrent tous deux devant elle.

«Que s'est-il passé là-haut? demanda-t-elle.

— Le père de Lieschen est mort.

— Mais comment? Qui... »

Beer allait répondre, mais il s'arrêta quand l'homme qui lui serrait le bras renforça sa prise. On pouvait le voir grimacer sous la poigne du détective.

« L'enquête est en cours, recommença-t-il. L'autopsie aura lieu ce soir.

— Et Lieschen ?

— On ne la trouve nulle part. » Beer fit une pause et leva les yeux vers le détective comme pour lui demander la permission de continuer. « Le corps est déjà vieux de quelques jours. Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Je ne me rappelle plus. Il y a deux, trois jours.

— On doit essayer de la retrouver. »

Zuzka allait demander des détails quand elle se rendit compte que l'attention de Beer était attirée par quelqu'un qui se trouvait derrière elle. Se retournant, elle vit son oncle passer la porte qui menait de l'avant de l'immeuble à la cour. Il portait une queue-de-pie et était manifestement ivre. Il avait le visage très congestionné.

« Quelqu'un du poste de police est venu me chercher à la réception du maire. Il a dit qu'il y avait eu un meurtre dans mon immeuble. »

Il jeta un regard au policier qui barrait l'accès à l'aile arrière, puis se concentra sur Teuben. « C'est vous le patron ?

— Oui, professeur. Inspecteur-détective Teuben. Le chef de police aura mon rapport demain matin à l'aube.

— Allons, mon ami, n'ayons pas peur des mots. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On doit attendre l'examen *post-mortem*. Impossible de vous donner une idée de l'affaire avant. » Il semblait s'adresser davantage à Beer qu'à Speckstein, ses jointures blanches sur le manteau du médecin.

« Mais vous pouvez certainement me donner quelques détails. »

Le détective haussa les épaules, serra le bras de Beer une dernière fois puis prit Speckstein à part et l'emmena à quelques pas de là pour lui parler en chuchotements précipités. Beer et Zuzka les suivirent des yeux. Le médecin avait l'air fatigué et blême.

« Je devrais rentrer m'occuper d'Eva, murmura-t-il. Elle a besoin d'être retournée. »

— Nous devons trouver Lieschen.

— Et où suggérez-vous que nous allions la chercher ? »

Il soupira, prit la main de Zuzka dans la sienne et la lâcha aussitôt, conscient de la foule qui les entourait. « Mais vous frissonnez. »

— J'ai oublié mon manteau à l'étage. Dans votre salon.

— Je vais aller vous le chercher. » Il fit une pause, aperçut Speckstein qui lui faisait signe de la main avec une attitude royale, c'est-à-dire un peu éméché,

les doigts repliés dans leur gant blanc. «Un instant. Votre oncle veut me parler.»

Beer parut soulagé de la quitter. Elle se demanda s'il allait désormais l'éviter. Piquée, obstinée, elle le suivit et resta dans son dos tandis que Speckstein lui ordonnait de «prendre entièrement le contrôle de l'aspect médical des choses». Il y avait sur le devant de la chemise de son oncle une grande tache brune en forme de larme. Cela l'étonna. Il était habituellement le plus soigneux des convives.

À ce moment, Zuzka fut distraite par une voix. Plus tard, elle s'émerveillerait d'avoir été capable de la discerner parmi le tumulte de la cour. Se retournant, elle vit Otto dans ses vêtements noirs et son manteau miteux, à quelques mètres derrière elle, en train d'interroger un vieil homme dans la foule. Son visage n'était pas fardé et ses grands yeux expressifs avaient quelque chose qui rappelait sa sœur. Un flot de pensées et d'émotions déferla en elle, toutes reliées à cet homme : leurs rendez-vous quotidiens maladroits, désormais presque muets, chargés d'une tension que ni l'un ni l'autre ne semblait vouloir soulager ; l'article de journal (elle avait depuis longtemps demandé à le ravoir) farci de termes étranges et ridicules — *clairvoyance spatiale*, *matérialisation idéoplastique* — qui faisait allusion à sa sœur, ce cadavre vivant que le détective désirait posséder ; le souvenir de son numéro, les lèvres blanchies, les gémissements silencieux ; le genou qu'il avait glissé entre ses cuisses. Elle n'aurait pu dire depuis combien de temps il était dans la cour, ni s'il l'avait

remarquée, errant parmi la foule. Une fois sa conversation finie, il se dirigea vers l'aile latérale, passant à moins d'un mètre de l'endroit où elle se trouvait.

« Vous ne travaillez pas ? » lui demanda-t-elle à voix basse quand il arriva à sa hauteur, en prenant soin de ne pas s'approcher davantage. Elle avait l'impression que la cour entière les observait ; elle s'était tue, était restée crispée, l'oreille tendue pour distinguer sa réponse. Otto s'arrêta et lui lança un coup d'œil.

« Ils ont fermé le club. Une affaire de paperasse. Le propriétaire a été arrêté. »

Sur ses traits se lisait une profonde confusion.

Elle aurait voulu le toucher, à ce moment-là, comme Beer l'avait touchée quelques minutes plus tôt, tendre le bras, lui prendre la main. Il leur arrivait de rester assis ainsi, dans sa chambre — tendrement, trouvait-elle, la paume d'Otto dans la sienne —, même s'il avait souvent les yeux exorbités par la colère. Il haussa les épaules, reprit son chemin et fut brusquement arrêté par une main qui le prit au collet et lui fit perdre l'équilibre, de sorte qu'il mit un genou en terre. Cette main était grande et elle était poilue. Elle appartenait à Teuben.

Si la foule avait paru tranquille aux oreilles de Zuzka, elle était maintenant muette, attentive à cette scène d'action soudaine. Le silence se répandit rapidement en cercles concentriques qui avaient pour centre le caillou qu'était la main de Teuben. Ce n'est qu'à l'arrière que subsistait l'atmosphère de foire,

qu'on criait des blagues salaces, qu'on poussait la chansonnette et qu'on s'échangeait des ragots. Un cercle se forma autour des quatre hommes, Teuben, Otto, Beer et Speckstein. Zuzka se trouva à occuper les quelques centimètres qui séparaient spectateurs et spectacle, la seule parmi les témoins à se savoir exposée. De très haut retentit une trompette, aiguë, humaine, semblable à un cri de bébé, rapidement emportée par le vent. Tous les yeux étaient fixés sur Teuben.

« Qui es-tu, l'ami? grogna-t-il, conscient de la présence de la foule, dont il se délectait. Je t'ai déjà vu. Tu habites ici? »

Otto hocha la tête, pointa du doigt la porte de l'aile latérale. Il semblait avoir compris sur-le-champ que l'homme était de la police : ne s'était pas débattu pour se libérer de la main posée sur son épaule, gardait les yeux loin de lui, vissés au sol. Zuzka se dit qu'il avait sans doute déjà été arrêté.

« Mais comment se fait-il que je te connaisse? »

— Je fais un numéro, marmonna Otto. Au Club Kasperl. Peut-être... »

Teuben attira Otto plus près de lui, le dévisagea puis baissa les yeux pour examiner sa poitrine et ses jambes, les vêtements noir d'encre propres à son métier.

« Eh bien, le diable m'emporte. Tu es le mime. »

Otto hocha la tête.

« J'ai vu ton numéro il y a deux semaines. Formidable. J'ai tellement ri, j'ai failli m'éclater la rate.

— Merci, monsieur. »

Les mains du détective étaient toujours sur le revers de son manteau. « Mais quel visage extraordinaire. »

Il se retourna vers Beer et Speckstein, faisant tourner Otto en même temps que lui, et rajusta sa prise en posant la main sur le cou de son captif.

« On dirait que vous avez un artiste qui vit parmi vous, professeur. Avez-vous vu son numéro? Non? Vous devriez, c'est fabuleux. »

Il s'interrompit, passa la langue sur ses lèvres, jeta un coup d'œil à la foule.

« Je vais vous dire quelque chose, professeur. Vous devriez l'inviter à cette réception que vous organisez, et dont le chef de police n'arrête pas de parler. Comme divertissement pour vos convives. Après dîner. Question d'égayer un peu les cœurs et les esprits. »

Speckstein le regarda, mal à l'aise, rassembla toute sa dignité.

« J'ai bien peur qu'il n'y ait pas de réception. Ce ne serait peut-être pas prudent, compte tenu des récents événements.

— Foutaises, rétorqua Teuben, plus fort que nécessaire. On doit nourrir le moral allemand. Stoïque face au danger, menton levé, et *marsch*. Je vais vous dire, *Herr* professeur, je m'occuperai moi-même de la sécurité. Faites-moi confiance ; je me mêlerai aux invités et ils n'y verront que du feu. Docteur Beer est aussi invité, je présume — votre estimé collègue ? Oui ? Merveilleux. Qu'en dites-vous, *Herr*... (Il fit claquer ses doigts en direction du mime.)

— Frei.

— *Herr* Frei. Êtes-vous libre samedi soir prochain ? Pour un spectacle privé ?

— Oui.

— C'est réglé. Qu'en dites-vous, professeur ? Un peu de divertissement pour vos invités, et Beer et moi nous nous assurons qu'il ne se trame rien de louche. Ou craignez-vous que ce soit trop vulgaire ? La haute et la plèbe, c'est des bêtises du passé. Il n'existe plus de classes — que des Allemands ! Allons, camarade *Zellenwart*, ça va être formidable. »

Speckstein s'excusa peu après, s'efforçant de retrouver sa dignité. Il attrapa le poignet de Zuzka, qu'il traîna à sa remorque, bientôt suivi par Frau Vesalius, à qui il ordonna de lui faire couler un bain et de lui apporter sa pipe. Teuben et Beer retournèrent sur la scène du crime. La foule dans la cour se dispersa une heure après, quand il se mit à pleuvoir.

Plus tard, on rouvrit l'aile arrière et la porte de l'appartement de la victime fut mise sous scellés avec

un cachet de cire. C'était la nuit du 31 octobre 1939. Quand Zuzka s'assit sur son lit, encore tout habillée, frissonnant toujours à cause de l'heure qu'elle avait passée dans le froid, son corps la trahit et elle fut incapable de remuer les jambes.

Beer fit le récit à Eva. Il s'était assis sur son lit, l'avait roulée sur le côté gauche, lui tenait un bras dont il était occupé à masser les muscles, et tout ce temps lui parlait en regardant son œil. De temps en temps elle clignait, humidifiait son regard. Il y voyait un signe qu'elle comprenait. Il était tard, le matin ne tarderait pas ; le médecin avait l'air hagard et épuisé.

« Alors il m'a traîné jusqu'à cette maison de mort, lui racontait-il. Non, ce n'est pas vrai. Ce n'est pas Teuben qui m'a traîné. Je voulais y aller, dès que nous avons mis le pied dans la cour et que j'ai vu les gens rassemblés, le cou tendu. J'étais comme eux — je voulais voir de mes propres yeux. Et puis je me suis demandé : et s'il était arrivé quelque chose à Anneliese ? Son père était un ivrogne, tu sais ; elle le guettait par la fenêtre tous les jours. Parfois, un homme pareil n'a pas besoin de raison ; l'amour, c'est la même chose que la haine. Pour provoquer la violence, je veux dire, pour battre l'enfant. J'avais peur de ce que nous allions découvrir. »

Il fit une pause, passa la langue sur ses lèvres, les doigts pétrissant toujours la peau d'Eva.

« En montant l'escalier, je n'arrêtais pas de l'appeler. On courait tous les deux, Teuben devant moi. Il s'est retourné et m'a dit de fermer ma gueule. Sur le palier, il m'a pris le bras. Je n'étais pas trop sûr s'il voulait m'aider à garder mon équilibre ou me retenir. On est entrés comme ça, bras dessus bras dessous.

« La porte était grande ouverte, le vestibule plein de taches de boue fraîches. On pourrait s'attendre à ce qu'ils sachent qu'il ne faut pas contaminer la scène de crime, mais ils se sont précipités à l'intérieur, d'abord le voisin qui a découvert le corps — un ancien combattant du nom de Kopp ; il était assis dans le couloir sur une chaise, une jambe et demie étendue devant lui, à répondre aux mêmes questions posées par des hommes différents — et puis le policier qu'il était allé chercher dans la rue, trempé, sûrement en train de faire sa patrouille. Trois semelles de cuir et le bout en caoutchouc d'une béquille : ils étaient entrés ensemble, apportant de la boue, et avaient trouvé un deuxième voisin tombé par hasard sur la porte ouverte et qui avait les mains enfoncées dans la poche du mort — à la recherche de son passeport, avait-il expliqué, car il avait lu que c'était ce qu'il fallait faire. Le policier leur avait laissé la responsabilité de la scène de crime pendant qu'il partait en quête d'un téléphone. Que pouvait-il faire d'autre ? Personne ne devait entrer dans l'appartement pendant son absence.

« La porte n'avait pas été enfoncée. C'est la première chose que j'ai remarquée : la porte n'avait pas été enfoncée. J'étudiais ce genre de trucs, tu sais, quand je n'étais pas encore tout à fait un homme et que l'anatomie m'ennuyait. Je gardais un exemplaire du *Handbuch für Untersuchungsrichter, Polizeibeamte, Gendarmen*, le manuel de Hans Gross, près de moi et je m'y plongeais dès que j'en avais l'occasion. C'était avant que je découvre la psychiatrie. Elle m'a semblé plus élégante que l'étude des taches de sang et des trajectoires de balles, plus appropriée au genre d'homme que je voulais être. Je me suis mis à m'intéresser au cerveau des criminels. Ça m'a mené à Hanovre et à Düsseldorf, et de là dans les bras de Teuben. J'aurais dû étudier plutôt l'ophtalmologie, mais il est vrai que ce n'est pas un choix de jeune homme.

« Quoi qu'il en soit, la serrure avait été crochétée ou ouverte avec une clef, entre quatre et six heures, une fenêtre pendant laquelle Kopp avait quitté l'immeuble pour aller se rincer le gosier dans un bar. Il était passé devant une porte close à l'aller ; elle était ouverte à son retour. Il y avait du sang près de l'entrée, qui semblait là depuis longtemps, m'a-t-il semblé — depuis des jours, pas des heures — mais à ce stade-là, je n'en étais pas encore sûr : deux ou trois taches à mi-hauteur sur le mur. Nous les avons suivis dans l'appartement, Teuben m'escortait en disant à tout le monde que j'étais un expert, ce qui, je suppose, n'est pas faux. La cuisine était sens dessus dessous, la table avait été retournée, il y avait des bouteilles cassées sur le sol et dans l'évier un canif

long d'une douzaine de centimètres, avec un manche en corne deux tons comme on en trouve dans tous les *Tabak*. Il était posé sur une pile de vaisselle sale. Quelqu'un devait l'avoir pris et jeté là peu de temps auparavant. Sur l'assiette du dessus se trouvait une croûte de sang séché qui avait été brisée.

«L'homme était dans la chambre. À la façon dont il était étendu, il était évident qu'il avait été déplacé. Le corps était raide, plié à la taille, les mains pressant une veste fripée contre le ventre, une veste en laine maintenant noircie, trempée. J'ai estimé que ça devait faire vingt, trente, quarante heures tout au plus : un cadavre assez vieux pour attirer un essaim de mouches, mais suffisamment récent pour être encore pétrifié par la *rigor mortis*, étendu dans l'odeur charnelle du sang en putréfaction. Ce qui était étrange, c'est qu'une part de lui — sa barbe de trois jours, ses lèvres, ses épais cheveux gras — s'accrochait toujours au souvenir de la vie : il était pâle et il était mort, et il voulait une cigarette. Ça, et puis il ressemblait à sa fille, le même genre d'ossature. Teuben a ri quand j'ai essayé de lui fermer les yeux.

«La plus grande partie du sang se trouvait vers le milieu de son corps, et il y avait une entaille visible à travers sa chemise déboutonnée. Pour une raison ou pour une autre, je n'arrivais pas à détacher les yeux de ses chaussures. C'étaient des chaussures d'intérieur — des pantoufles — faites d'un suède ancien, le cuir était déchiré et abîmé, les semelles souples étaient gonflées de son sang. Nous l'avons déposé sur une civière, sous un drap, même s'il a été

difficile à déplier. Nous avons eu du mal et nous nous sommes mis à suer à grosses gouttes, le devant de nos chemises était taché de transpiration. J'ai remarqué quelque chose à ce moment-là : Teuben est le genre d'homme capable de manipuler un mort sans émotion. Moi aussi, mais je suis médecin. Peut-être que j'en ai le droit.

« J'ai remarqué autre chose : il n'y avait pas de hérisson. Sa boîte était dans la chambre de la fillette, avec l'ourson qu'elle traîne partout, la tête de côté sur son cou décousu, et j'ai même trouvé des traces de pattes, il était venu dans la cuisine et il avait marché dans le sang, mais l'animal n'était pas là. J'ai regardé sous les lits et sous les armoires et j'ai demandé au garde de la police s'il l'avait vu trotter quelque part. Il m'a dit qu'il n'y avait pas de hérissons en ville. J'ai failli l'appeler par son nom, Yussuf, comme un chien, pour voir s'il viendrait.

« Et puis il y avait ces empreintes de pas, au milieu de la boue traînée de l'extérieur : trois sortes, qui sillonnaient la cuisine en dessinant un motif qu'il m'a fallu un peu de temps à élucider. J'en ai tracé une esquisse au crayon, comme le dit le *Handbuch* : j'ai étalé un morceau de papier sur la table de la cuisine, j'ai copié et numéroté chacune des taches, tandis que les trois policiers étiraient le cou pour voir par-dessus mon épaule, en rigolant, j'imagine, même si l'un d'entre eux m'a offert des crayons qu'il avait dans son manteau, pour donner des couleurs à mon œuvre. (Je les ai pris et je l'ai remercié, et puis j'ai marqué en rouge toutes les taches de sang.)

La première paire d'empreintes avait été laissée par les pantoufles de l'homme, c'était un large ovale, dessiné par un pied posé à plat, estompé des deux côtés. Il s'était d'abord mouillé les pieds, puis il avait glissé dans son sang, avait avancé et reculé apparemment sans ordre précis. Un danseur aurait pu laisser une trace semblable, ou un homme qui se bat avec un fantôme. À un moment, il est tombé et a laissé l'empreinte de ses mains sur le sol. À partir de là, il a choisi de ramper.

« La deuxième empreinte avait été laissée par un talon nu, suffisamment petit pour appartenir à une enfant. Elle partait de la chambre et sortait par la porte de devant. J'ai perdu sa trace à la moitié de l'escalier : elle disparaissait dans la saleté. Je suppose que ça signifie qu'elle est en vie, et j'ai souri un moment, accroupi dans les marches, mes doigts sales grattant le sol. Mais où, je te le demande, peut-elle être sans ses chaussures ?

« La troisième empreinte était plus fraîche que les deux autres. Il y avait une seule trace près du corps, une vieille botte usée. Le sang avait séché à ce moment-là, et avait à peine taché la semelle de cet inconnu. Peu importe de qui il s'agissait, il l'a remarqué et a frotté sa botte contre le cadre de porte de la chambre pour la nettoyer, et puis n'a plus laissé de traces. L'empreinte n'appartenait à aucun des voisins qui avaient découvert le corps, ni à aucun des policiers — j'ai fait mettre tout le monde en file et j'ai inspecté leurs semelles, pour m'en assurer. Teuben m'a regardé pendant tout ce temps, perplexe. Les seules

paroles qu'il m'a adressées ont été : "Pas un mot avant l'autopsie."

« Et c'est là que j'ai passé la moitié de la nuit, dans la cave de la morgue de la ville, à laver un cadavre visqueux, puis à le découper, alors qu'il était déjà coupé. Nous sommes arrivés tard, nous avons attendu que la foule se disperse dans la cour avant de déplacer le corps malcommode, toujours plutôt assis que couché sur la toile de la civière, le drap dont on l'avait recouvert n'arrêtait pas de tomber sur ses hanches. À ce moment-là, la pluie avait chassé les curieux, et les hommes l'ont descendu et l'ont porté dans une voiture qui attendait. Nous avons suivi. Je ne voulais pas y aller, Eva : je ne suis pas pathologiste, j'ai toujours été maladroit avec un scalpel, mais Teuben a insisté, il est resté dans la pièce et a mis les assistants à la porte pendant que je fumais et faisais mon boulot dans le sang. À chaque cigarette que je fumais, il prenait une menthe fraîche dans sa poche ; m'observait, ne parlait pas, ne bougeait pas, fredonnait des bribes du *Horst-Wessel-Lied*. Il était trois heures et demie quand j'ai fini : il faisait froid dehors, il pleuvait, il n'y avait pas de lumière dans le ciel. Teuben a pris l'initiative de me reconduire à la maison, il papotait au sujet du chef de police, de Speckstein et de Dieu sait quoi d'autre. Chaque fois qu'il changeait de vitesse, le moteur criait, il conduit très mal, a calé la voiture deux fois.

« La dernière chose qu'il m'a dite, quand il s'est rangé dehors et que je suis descendu, c'est : "Ne t'avise pas de la déplacer", en voulant parler de toi,

bien sûr, les doigts serrés autour de mon bras. “Si tu le fais, je te jette en prison et je te fous une raclée avec un boyau en caoutchouc.” Il m’a donné une menthe, et puis il m’a dit de monter. La voiture est repartie et j’ai gravi les marches quatre à quatre, pour te laver, te retourner, te raconter mes malheurs. »

Il se frotta le visage, épuisé, fouilla ses poches à la recherche d’une cigarette, trouva un paquet vide qu’il chiffonna dans son poing.

« Qui aurait pu prédire cela ? murmura-t-il en posant la paume d’Eva contre sa joue. Tu as fait de moi un bavard. »

Elle ferma les yeux et ne les ouvrit plus avant son départ. Beer éteignit les lumières et alla se coucher.

TROISIÈME PARTIE

Crétins

Un

Le film Erbkrank (Malade héréditaire) fut présenté dans la totalité des cinq mille salles de cinéma d'Allemagne. La loi exigeait que chaque visionnement du documentaire muet soit accompagné par un narrateur accrédité par le Département de la politique raciale du Parti national-socialiste. Par l'intermédiaire de ce film, le public allemand avait accès aux divers départements d'un asile d'aliénés. Parmi les phénomènes présentés par le film se trouvaient des malades «sourds et idiots de naissance»; «deux frères, tous deux délinquants sexuels, aux mains déformées, dont le plus jeune avait commis un meurtre à caractère sexuel»; «un bâtard nègre idiot de Rhénanie»; «un frère et une sœur épileptiques»; un «arnaqueur de trente-sept ans»; un «alcoolique plusieurs fois condamné»; un «épileptique de quarante ans» coupable de plusieurs meurtres à caractère sexuel; «quatre frères et sœurs faibles d'esprit»; un «violent criminel étranger» et un «idiot illégitime» qui

avait passé «les vingt-deux dernières années en institution». Erbkrank durait vingt minutes. C'était le troisième d'une série de six films visant à promouvoir la Loi de prévention d'une descendance atteinte de maladie héréditaire qui, adoptée en juillet 1933, permettait à l'État de procéder à la stérilisation des handicapés mentaux sans leur consentement. Aucun de ces films ne préconisait ouvertement l'élimination des personnes mentalement ou physiquement handicapées; les chefs du Parti estimaient encore qu'une part de la population allemande et autrichienne résisterait à l'adoption de telles mesures. Parmi les autres films produits en Allemagne la même année qu'Erbkrank, L'empereur de Californie, de Luis Trenker, Les chasseurs de têtes de Bornéo, de Victor von Plessen, Le chien des Baskerville, adaptation par Carl Lamac de la nouvelle de Sherlock Holmes, et le court métrage d'animation 3D de George Pal, Quatre as si proches que vous pouvez les toucher.

« Tenez, prenez une cigarette. »

Il n'était pas encore huit heures et demie, le matin était vif et clair. La pluie avait cédé la place au soleil, qui brillait dans les flaques d'eau et se réfléchissait dans le verre zébré des fenêtres ; séchait la boue qui tapissait les caniveaux ; chauffait la peau, mais non pas les os.

« Allons, continuez », dit-elle en regardant l'homme tapoter son paquet chiffonné pour en faire sortir une. Il avait les doigts épais et couverts de cals, les cuticules et les ongles noircis par du sang séché. Il portait un sarrau blanc fraîchement repassé et propre, à l'exception d'une tache dans le bas de la poche sur la poitrine, pas plus grande qu'une pièce de monnaie. S'il avait été instituteur, on aurait pu croire que son stylo avait coulé : rouge, couleur de la correction. Il y avait maintenant cinquante ans de cela, elle en avait fini avec l'école. Ils se connaissaient même à cette époque. À un moment, il avait laissé tomber le « Martha » familial.

«Tenez, Frau Vesalius, dit-il, puis ils reprirent leur conversation. Tout l'appartement était sens dessus dessous, c'est ce que j'ai entendu dire. Mon neveu travaille pour la police, il m'a appelé à l'aube ce matin. Du sang partout, qu'il dit, des signes de lutte. Le meurtrier l'a ouvert comme un poisson, de la vessie aux côtes.» Il s'interrompit pour prendre une bouffée. «Mais je suppose que vous savez tout cela.»

Elle haussa les épaules évasivement. «Dans quelle époque vivons-nous... hasarda-t-elle.

— Ah oui, quelle époque...

— On a éventré le chien du professeur pareil.

— Pas tout à fait. Plusieurs coups de couteau, c'est ça que dit mon neveu. Il ressemblait plus une pelote à épingles qu'à un chien.» Il pointa son abdomen en homme qui sait de quoi il parle. Il s'appelait Gehrke. C'était le boucher.

«J'ai entendu dire qu'ils avaient appelé un psy, reprit-il. Un docteur Bern.

— Docteur Beer. Il vit dans l'immeuble, vous savez. Sa femme l'a quitté.»

Le boucher soupesa cette information, leva sa grande main pour cueillir la cigarette entre ses lèvres.

«Un homme bon, ce Beer?»

Vesalius haussa les épaules. «Il s'occupe de la nièce du professeur.

— Ah oui? Qu'est-ce qu'elle a?

— Elle a besoin d'un mari. »

Il éclata de rire et elle rit avec lui, éteignit sa cigarette à demi fumée sur le mur de l'échoppe et mit le mégot dans sa poche. Ils étaient debout dans la cour près de la porte arrière de la boucherie. Elle était arrivée tôt et lui avait demandé s'il avait une minute.

« Qu'est-ce qu'il vous faut, alors, Frau Vesalius? De la viande pour la réception, je suppose.

— Vous avez entendu parler de la réception? »

Il grogna, jeta sa cigarette par terre d'une chique-naude. « On dit que le détective s'est invité hier soir. Effronté, qu'ils disent. Un homme qui est comme un porc. Mais c'est vrai que j'aimerais bien y aller moi aussi. On dit que le maire sera peut-être là.

— Voici ce qu'il nous faut. » Elle lui présenta une liste qu'elle avait dressée au dos d'une vieille enveloppe. Il l'étudia et fronça les sourcils.

« Je ne suis pas sûr de pouvoir me procurer tout ça. Avec le rationnement...

— Il a une dispense spéciale.

— Ça ne fait rien. »

Elle hocha la tête, tendit la main en guise d'au revoir.

« Procurez-vous ce que vous pourrez, boucher. Je m'occuperai du reste.

— Entendu », dit-il, sa grande main enveloppant les siennes. Quand ils avaient huit ans, elle lui avait fichu une raclée après qu'il eut soulevé sa jupe pour jouer, et elle l'avait embrassé, aussi, dans l'embrasement de la porte d'une église, ses lèvres sur la joue rose du garçon. Elle s'en fut ensuite chez le boulanger, où elle commanda un gâteau et acheta deux *Topfengolatschen*, pour lesquels Speckstein nourrissait une passion particulière.

En rentrant dans son immeuble, Frau Vesalius s'arrêta pour causer avec le concierge, échanger les mêmes ragots et régler quelques affaires, le tout sans cérémonie. À l'étage, elle trouva l'appartement désert. Elle rangea les provisions, puis se faufila dans chacune des pièces pour s'assurer qu'elle était bien seule. Une visite furtive aux carafes en cristal de Speckstein lui valut un demi-verre de brandy d'abricot. Elle revint à la cuisine, s'assit près de la fenêtre et prit l'un des *Golatschen* dans le sac en papier brun. La pâtisserie au beurre fourrée de fromage blanc était encore tiède. Elle la mangea rapidement en sirotant le verre de brandy et en regardant de l'autre côté de la cour. Frau Berger était assise à sa fenêtre et pelait des pommes de terre. Elle avait l'air fatigué. Son plus jeune était à l'hôpital, gravement malade de la rougeole. La foule de la veille avait laissé des mégots de cigarettes un peu partout par terre. Un marchand ambulancier pénétra dans la cour, posa sa boîte près du tronc du marronnier et s'affaira à

recueillir les mégots détrempés dans son chapeau retourné. Le transistor de Novak jouait, comme toujours trop fort ; Frau Novakova chantait pour accompagner la musique, de sa voix fausse. Quelque part dans une cour voisine, quelqu'un battait un tapis à une cadence qui brisait celle de la chanson, et un enfant pleurait à cris stridents, réclamant sa mère.

Tandis qu'elle finissait sa liqueur, Vesalius jeta un coup d'œil à l'appartement de Grotter, maintenant scène d'un crime important. La police avait laissé les rideaux ouverts et, en plissant les yeux, il lui semblait qu'elle arrivait à distinguer une tache sombre sur le mur près de la fenêtre. Elle lava le verre, le remit à sa place, puis essuya soigneusement les miettes de *Golatsche*. Si le professeur lui demandait pourquoi elle n'avait rapporté qu'une pâtisserie, elle pourrait toujours prétendre qu'il n'en restait plus chez le boulanger. Après tout, on était en temps de guerre. Chacun avait sa croix à porter.

C'était son heure de déjeuner. Assis à son bureau, Anton Beer dactylographiait son rapport dans lequel il détaillait d'abord le traumatisme au corps (un unique coup de couteau dans le quadrant supérieur droit de la cavité abdominale, qui avait perforé le foie à la hauteur de la vésicule biliaire, provoquant une perte de sang fatale) avant de reconstituer le fil des événements qui s'étaient produits dans l'appartement de Grotter. «L'angle et le type des blessures laissent supposer que la victime a pu se les infliger à elle-même, tapa-t-il. La largeur et le profil de la plaie correspondent au couteau retrouvé sur la scène de crime. Le taux d'alcoolémie de la victime permet d'affirmer qu'elle se trouvait dans un état d'ébriété avancé au moment de s'infliger ces blessures. Les traces de sang et la position du corps indiquent un état de panique et une grave confusion. La victime espérait manifestement arrêter le sang de couler en pressant sa veste sur la blessure, puis a tenté de se barricader dans sa chambre (peut-être pour se cacher de sa fille, Anneliese Grotter, dix ans). Verdict : suicide accidentel.»

Beer finit de taper et relut ce qu'il avait écrit. Son récit ne tentait pas de comprendre l'intensité du désespoir (de l'ivresse, de la folie) susceptible de pousser un homme à tirer les rideaux et à se taillader le corps à l'aide d'un canif à manche de corne, et n'arrivait pas à rendre compte de l'impulsion insensée qui l'avait incité à sortir de la cuisine pour aller dans le corridor à la recherche de Dieu sait quoi avant de le ramener dans la chambre, où il s'était pelotonné derrière la porte close et avait regardé le sang imbiber son manteau tandis que ses jambes faibles et chancelantes avaient traîné d'abord une chaise, puis un coin du lit pesant en une vaine tentative pour bloquer la porte. Il n'avait pas laissé de note pour expliquer son geste, rien d'autre que la photographie de sa femme, qu'on avait tirée de la poche de sa veste, souillée au point où l'on n'y discernait plus qu'une jambe nue saillant du bas d'un maillot de bain. Du moins, Beer supposait qu'il s'agissait de sa femme. La jambe était flasque, tachetée de sable, blanche. Elle avait quitté le pays depuis longtemps, lui avait dit Teuben : était partie pour les Amériques sans laisser d'adresse. Il n'y avait pas d'autres membres de la famille encore en vie. On avait retrouvé dans les papiers de l'homme une police d'assurance prévoyant une somme dérisoire en cas de décès, et qui comprenait la clause habituelle précisant que la somme ne pouvait être réclamée dans le cas d'une mort par suicide. Au travail, Grotter s'était déclaré malade, un problème de foie qui n'était pas sans lien avec sa consommation d'alcool. Plus jeune, Beer aurait éprouvé le besoin d'imaginer

à partir de cela un récit un motif ; à trente-quatre ans, fatigué, il se contentait de dactylographier les faits.

Il signa le rapport à la hâte, regarda sa montre et courut déverrouiller la porte d'entrée. Il était presque deux heures : ses heures de consultation de l'après-midi allaient commencer. Deux femmes qui attendaient déjà sur le palier entrèrent lorsqu'il les invita à s'asseoir dans la salle d'attente. L'une d'entre elles tendit au médecin une enveloppe qu'elle dit avoir trouvée appuyée à la porte d'entrée : elle l'avait ramassée, dit-elle, pour éviter qu'elle ne se salisse. Beer lut la feuille qu'elle contenait tout en préparant sa salle d'examen.

« La petite fille est à l'hôpital », disait la note.

Les mots étaient tracés maladroitement, le message n'était pas signé. Il glissa la feuille dans sa poche, jeta sa blouse de médecin sur ses épaules et appela sa première patiente. Le soleil faisait briller la poussière et la crasse sur sa fenêtre. Il était temps qu'il fasse venir quelqu'un pour nettoyer l'appartement.

Beer venait tout juste de commencer à interroger la patiente (la vieille femme s'était lancée dans une longue histoire au sujet de son fils souffrant de surmenage sans mentionner le mal dont elle-même était affligée) quand le téléphone sonna. Beer s'excusa, sortit dans le couloir. Il ne fut pas étonné d'entendre la voix de Teuben.

« J'ai fini le rapport, dit-il sèchement. Je peux vous l'apporter au poste plus tard si vous voulez.

— Pas la peine, docteur. J'envoie un homme le chercher. Il sera là dans dix, quinze minutes. Veuillez l'attendre dans la rue. Je veux que vous voyiez quelque chose.

— C'est impossible, j'ai des heures de cabinet, détective.»

Teuben ricana. « Mais docteur, c'est une question de sécurité publique. Vous ne pouvez pas refuser.

— Je vais perdre tous mes patients à cause de ces bêtises.

— Mais non. Une fois que la guerre aura pris son erre d'aller, la moitié des docteurs de la ville seront appelés au front. Vous aurez plein de nouveaux patients. D'une façon ou d'une autre.»

Il raccrocha sans attendre d'autres objections. Résigné, Beer courut retrouver sa patiente. La vieille femme était assise sur la table d'examen où il l'avait quittée, ses jambes noueuses pendant comme celles d'un enfant. Son chapeau était sur ses genoux.

« Vous n'avez rien, aboya-t-il. Qu'est-ce que vous attendez de moi?

— Mon fils a faim.

— Pourquoi ne vient-il pas lui-même? » cria-t-il, mais il avait déjà attrapé le formulaire attestant qu'on avait besoin de rations supplémentaires. Il le signa et le tamponna, le visage rougi par la colère. Il l'escorta jusqu'à la porte puis retourna à la salle d'attente, qui

se remplissait lentement de patients. Quatre visages le regardaient.

« Je crains d'avoir à fermer, dit-il. Une urgence. »

Les gens grommelèrent mais se levèrent sans attendre. Un seul patient s'attarda, un jeune homme aux yeux bouffis et aux longs cheveux ternes, les joues rougies par une forte fièvre.

« Demain ? demanda-t-il, gêné de son besoin pressant.

— À l'aube, promet Beer. Je vais ouvrir une demi-heure plus tôt pour rattraper le temps perdu.

— Dieu vous bénisse », dit l'homme, les yeux souriants dans leurs orbites enflées.

Beer ferma la porte derrière lui, courut dans la chambre pour retourner Eva, puis descendit l'escalier quatre à quatre. Dehors, la voiture de police n'était pas encore arrivée et il resta debout à fumer pendant une minute, les mains dans les poches, levant les yeux vers le soleil. *La petite fille est à l'hôpital*, disait la note qu'il avait lue. Il espérait que cela signifiait qu'elle était sauvée.

Teuben le rencontra dans son bureau, une grande pièce aux murs passés à la chaux avec un pupitre presque vide en son centre ; deux étagères remplies de dossiers et des mètres d'espace inoccupé. Des rouleaux de poussière valsèrent sur le parquet quand la secrétaire de Teuben ouvrit la porte pour laisser passer Beer, puis s'immobilisèrent une fois qu'il fut dans la pièce. Les fenêtres étaient grandes ouvertes, l'air frais entrant avec le soleil. Teuben était debout, immobile, le derrière des cuisses appuyé contre son pupitre. Il portait un cardigan ce jour-là, boutonné jusqu'à son nœud de cravate ; avait l'air pâle et de fort bonne humeur, peu marqué par leur nuit presque sans sommeil. Beer lui tendit son rapport d'autopsie. Ni l'un ni l'autre n'avaient prononcé la moindre salutation.

« Ah, le rapport. » Teuben y jeta un coup d'œil avant de le déposer, à l'envers, sur son pupitre. « C'est dur de croire qu'un homme puisse se tuer avec un couteau, vous ne trouvez pas ? Se le rentrer dans le ventre, je veux dire, plutôt que de simplement se trancher les poignets ou la gorge. »

Beer haussa les épaules. « C'est tout de même arrivé, dit-il avec raideur. Et puis, il était soûl. Peut-être l'idée lui est-elle venue à l'esprit à cause de toutes les rumeurs qui courent, tout le monde ne parle que de couteaux.

— Une *idée fixe**. Bientôt vous allez me dire qu'il y a un précédent. Dans la littérature. » Il sourit, prit une menthe dans sa poche, se la glissa dans la bouche.

« Plus qu'un.

— Mais là n'est pas la question, docteur Beer. Tout ce que j'ai dit, c'est que c'était dur à croire. » Il se retourna, localisa un cube de marbre qui lui servait de presse-papier, le posa sur le rapport puis marcha jusqu'à Beer, les rouleaux de poussière tournoyant pour éviter ses pas.

« Allons, venez avec moi. »

À la suite de Teuben, il sortit dans le corridor et descendit une volée de marches. Au bas de l'escalier, des policiers en uniforme leur ouvrirent une porte qui menait à une rangée de cellules, immédiatement identifiables aux lourdes portes de métal qui s'alignaient sur les murs, chacune munie, à hauteur d'yeux, d'une fente rectangulaire qui pouvait être ouverte ou fermée de l'extérieur seulement. Il n'y avait aucun bruit audible. Une rangée de bancs étaient disposés entre les portes.

« Des cellules de détention provisoire ? » demanda Beer, un soupçon d'anxiété dans la voix. Comme il

serait facile pour Teuben de le garder là ; de prendre ses clefs et d'aller retrouver Eva. Il protesterait et récolterait un coup de matraque pour sa peine. Teuben eut l'air de se rendre compte qu'il avait peur, et il sourit.

« Détention provisoire, interrogatoire, tout ce qu'il faut. Il y en a davantage de l'autre côté de l'édifice. Là où travaille la Gestapo. » Il fit glisser une languette pour ouvrir la fente de l'une des portes, puis tira Beer par le bras, doucement, comme s'il entraînait une débutante sur la piste de danse.

« Vous le connaissez ? »

Il fallut un moment à Beer pour reconnaître l'homme assis sur une couchette dans une pièce guère plus grande qu'un placard à balais, éclairée par une ampoule nue suspendue très haut au centre du plafond. Les bras autour des genoux, talons ramenés près des fesses, il se berçait en fredonnant à mi-voix. Ses lèvres semblaient grosses et plissées dans son long visage chevalin. Seules une marque près de la tempe et une oreille inflammée indiquaient qu'il avait été battu.

« Mais c'est le garçon de la blanchisserie, réalisa enfin Beer.

— Oui. Wolfgang Fromm, qu'il s'appelle. J'ai remarqué que vous figuriez sur sa liste de clients. On l'a gardé pendant un jour ou deux, mais on n'en a rien tiré de solide, alors j'ai décidé de le laisser aller. » Il renifla, comme pour se moquer de sa propre stupidité. « Je l'ai fait cueillir à nouveau ce matin.

— Qu'a-t-il fait ?

— Pour ce que j'en sais... rien. Ou tout. Il est à moitié idiot. On ramasse d'abord les idiots, vous savez, question de voir ce qu'on trouvera.»

Médusé, Beer dévisagea Teuben tandis que celui-ci faisait glisser à nouveau la languette de métal sur le judas.

«Voyez-vous, docteur Beer, l'erreur que j'ai commise depuis le début, c'est que... (il sourit d'un air faussement penaud, ses lèvres rouges s'écartant pour laisser passer son haleine rafraîchie par la pastille à la menthe) ... je traquais le véritable coupable, pouvez-vous le croire? Une vieille habitude. Enfantin, n'est-ce pas? Et puis j'ai décidé que les morts n'étaient pas reliées, et que Speckstein était un imbécile. Après quoi je suis devenu irritable, j'ai mis le chef de police en rogne, fait toutes sortes de bêtises.»

Il prit place sur l'un des bancs et, du geste, invita Beer à s'asseoir près de lui.

Mécaniquement, le médecin sortit une cigarette du paquet. Teuben le regarda, cracha la menthe, prit une cigarette et une allumette.

«Et puis ça m'est venu hier soir, juste là, dans la cuisine du mort. J'essayais de découvrir la vérité, alors que ce qu'il fallait, c'était de l'initiative. "*Auf den Führer zuarbeiten*" : "travailler vers le Führer". C'est la devise de l'époque. Speckstein veut un tueur en série, quelqu'un qui a aussi tué son chien. Il a plus qu'à moitié convaincu le chef. Et Hitler a déclaré la

guerre aux crétins, aux antisociaux : les stupides, les inutiles et les fous. »

Il s'interrompit, fit un geste en direction des cellules, la cigarette dans le creux de la main. « *Voilà** ! »

Beer saisit et se prit la tête dans les mains.

« Vous accuseriez un innocent ? demanda-t-il en une faible protestation, le front frais contre ses paumes.

— Qui saurait dire s'il n'est pas coupable ? Qu'il passe un peu de temps avec nous, et je suis sûr qu'il va avouer. »

Teuben se leva, souleva Beer par le coude, l'escorta dans le couloir puis jusqu'à l'étage. Son bureau était tel qu'ils l'avaient laissé : désolé. Il n'y avait sur son pupitre qu'une feuille de papier, retournée, sous une lourde pierre.

« Bien sûr, ce n'est pas obligé d'être le garçon de la blanchisserie. On peut penser à une autre personne. » Il s'interrompit, leva les mains à la hauteur de sa poitrine, paumes tournées vers l'extérieur, comme si elles étaient posées contre un panneau de verre invisible.

« Le mime.

— Oui, le mime. Otto Frei. Ce n'est peut-être pas son vrai nom, au fait. Il y a quelque chose de louche dans ses papiers d'enregistrement. Je me les suis fait apporter ce matin. Et puis, il y a cette histoire avec sa sœur... »

Beer le regarda, fit un sourire calculé. «Une sœur?

— Vous pensiez que je ne remarquerais pas?» Le sourire s'élargit. «Je l'ai vu tout de suite. Quelque chose dans les yeux. C'est subtil, mais ça ne ment pas. Il va lui ressembler davantage quand il aura perdu vingt kilos. L'ennui, c'est que si je l'arrête, il pourrait s'ouvrir la trappe à son sujet, et alors que lui arrivera-t-il?»

Beer resta silencieux, observant Teuben prendre le rapport sous le presse-papier de marbre, le lire puis le plier soigneusement en deux.

«Des barbituriques, dit-il au médecin. C'est ce qu'on m'a dit qu'ils faisaient, à l'hôpital. Ils ajoutent des barbituriques à leur diète, petit à petit. En quelques semaines, les patients attrapent une pneumonie et meurent tout à fait naturellement.» Il plia le rapport une deuxième fois, jusqu'à le réduire à une taille d'enveloppe, et le jeta dans le tiroir du bas de son pupitre. «Bien sûr, maintenant que la guerre est déclarée, il se peut qu'on accélère les choses. La guerre n'attend pas.»

Beer déglutit, remarqua que sa main s'était mise à trembler. Il la fourra dans sa poche. À l'intérieur, ses doigts effleurèrent une note écrite à la main.

«Votre rapport a besoin d'être retravaillé, dit Teuben. Je compte sur vous. Il faut que la preuve médicolégale soit consistante. Quelque chose d'irréfutable. Comme ça, on saura ce qu'on veut que le coupable avoue.»

De nouveau il prit Beer par le bras et l'escorta lentement hors de son bureau. Les policiers de garde s'arrêtèrent pour les regarder passer mais les laissèrent tranquilles, évitant de croiser le regard du détective. Peut-être le médecin aurait-il dû être rassuré de constater qu'il n'était pas le seul à redouter cet homme.

Dehors, l'énorme masse du poste de police derrière eux, Teuben héla un chauffeur avant de retourner son attention vers Beer.

«Je viendrai vous voir ce soir, dit-il. Nous pourrions discuter plus avant. Et faire une petite visite à votre patiente.

— N'en faites rien. Les asticots...

— Oui. J'ai téléphoné à l'hôpital à ce sujet. J'ai parlé à un interniste, un certain docteur Wolf. Il me dit que c'est une forme de thérapie qu'affectionnent les Américains. Il m'a recommandé un article de 1931 signé par un certain docteur Baer, de l'Université Johns Hopkins, et puis il s'est troublé quand je lui ai demandé si Baer était un Juif. Baer et Beer — drôle de coïncidence, vous ne trouvez pas? Quoi qu'il en soit, Wolf m'assure que c'est le signe que le patient récupère.

— Peu importe, Teuben, vous ne pouvez pas venir ce soir.» Beer voulait partir, mais était incapable de s'arracher à la poigne du détective. «Eva souffre d'une grave infection.

— Eva. » Les lèvres rouges absorbèrent la saveur du nom. « Joli. Je vais vous dire, docteur Beer. La réception est dans trois jours. Ça vous donne le temps de trouver ce qu'il nous faut pour boucler l'arrestation. Le garçon de la blanchisserie, ou Otto, comme vous voudrez. Trois jours, aussi, pour redonner la santé à votre patiente. Je veux la voir à ce moment-là, en tête à tête. »

Il lâcha Beer, qu'il regarda monter dans la voiture.

« Et pas de finauderies, comme ils disent dans les pièces à la radio. *Heil Hitler*, mon ami, je vous revois bientôt. Vous feriez mieux de dépoussiérer votre veste de soirée. »

Il les salua du geste tandis que le chauffeur engageait la voiture dans la rue.

Ils n'avaient pas parcouru plus de trois pâtés de maisons quand Beer demanda qu'on le laisse descendre. Il attendit que la voiture ait disparu de sa vue avant de grimper dans le tram. Il descendit à l'hôpital. Il avait dans sa poche une note à laquelle il voulait donner suite.

Plus tard dans l'après-midi — quand il se fut occupé d'Eva et eut pris une bouchée —, on put le voir dans la cour, yeux clos, cou plié en arrière, visage levé au ciel, écouter le chant d'une trompette loin au-dessus de sa tête.

Et qu'est-ce en somme qu'une trompette ? En termes purement physiques, il s'agit d'un long tube en cuivre de forme cylindrique ou conique, deux fois pliée pour lui donner une forme d'ovale oblong s'ouvrant en pavillon à une extrémité et en une coupe plus petite, l'embouchure, à l'autre bout. La première trompette aurait été confectionnée par une ancienne civilisation vivant sur les rives du fleuve Oxus au troisième millénaire avant Jésus-Christ — bien que, comme elle était dépourvue de valves, elle puisse plutôt être considérée comme l'ancêtre du cor. On a retrouvé des trompettes sans valves faites de métaux précieux dans la tombe de Toutankhamon en Égypte ; on s'imagine Howard Carter les époussetant à l'aide de sa brosse d'archéologue, les scrutant d'abord avec incompréhension avant de reconnaître tout à coup la bouche en forme de tulipe au bout du mince tuyau. Les anciens Chinois connaissaient la trompette, comme les Moches du Pérou. Son timbre strident et perçant la faisait apprécier des généraux, qui se servaient de trompettes pour diriger les fortunes sur le champ de bataille. Son signal était si précieux, et l'armée si vulnérable au bêlement de

l'instrument de l'ennemi, que la maîtrise de la trompette devint un art protégé par les ordonnances d'une guilde : nul profane ne devait connaître les secrets de l'embouchure. L'instrument ne cessa d'être associé aux campagnes militaires qu'au dix-neuvième siècle, lorsque les compositeurs se mirent à la convier plus fréquemment dans les salles de concert. À ce moment, la valve avait été inventée, mécanisme simple consistant en un piston allongeant le tube lorsqu'il est enfoncé. Trois pistons permirent à la trompette de devenir chromatique ; un quatrième était parfois ajouté, pour pallier les aléas de l'intonation. En 1864, Jean-Baptiste Arban publia la première édition de sa *Grande méthode complète de cornet à pistons et de saxhorn*.

À la fin des années 1920, un natif de Storyville, Louis Armstrong, la bouche grande comme une bourse, qui n'avait jamais entendu parler de la méthode du Français, cueillait des *do* aigus dans les cieux comme une moisson d'étoiles. On prétend qu'un trompettiste peut reconnaître un de ses confrères simplement en regardant ses lèvres. L'embouchure laisse sa marque sur les muscles de la bouche, et la pression régulière du rebord de métal en vient à déformer la lèvre elle-même. La trompette moderne est munie d'un petit levier qui permet à l'instrumentiste d'évacuer l'humidité accumulée dans l'instrument ; c'est ainsi qu'on peut trouver une trompette expectorant dans les orchestres philharmoniques partout sur la planète. Son crachat stagne aux pieds de ceux qui sont condamnés à s'asseoir parmi les cuivres, leurs chaussures de soirée claquant sur

des planchers mouillés par les cornets. Pour jouer de la trompette, on dit qu'il faut souffler comme si l'on voulait refroidir un bol de soupe, les joues gonflées comme un bébé. Le son de la trompette peut être étouffé à l'aide d'une sourdine, qui en change le ton mais ne censure pas son discours. Fait curieux : une ventouse servant à déboucher les tuyaux, habilement agitée devant le cornet ouvert, peut transformer le son de la trompette pour lui donner le timbre d'une voix humaine. C'est un instrument polyvalent. La trompette peut annoncer la maison de débauche aussi bien que célébrer la gloire de Dieu ; elle peut saluer le roi, ou pleurer sur la tombe de son enfant. Ellington l'utilisait pour faire le cri du chat dans la jungle de la ville ; dans le deuxième *Concerto brandebourgeois*, on dit qu'elle incarne la déesse Fama, qui guide l'auguste au Parnasse. Partout où elle voyage, la trompette trouve des amis, des défenseurs, des amoureux ; ceux qui déversent leurs chagrins et leurs triomphes dans ses tubes tordus. M. Yuu est l'un de ses disciples. Il vient tout juste de ranger l'instrument dans son étui de cuir, dont l'intérieur tendu de satin est creusé d'un trou capitonné précisément sculpté à sa taille.

M. Yuu était un homme contemplatif. Il aimait les livres et il aimait les miroirs, ceux-ci comme ceux-là trônant bien en évidence dans sa minuscule chambre sous les combles, où il y avait cinq fois plus de volumes que de glaces. En plus des étagères et des nombreux reflets de lui-même (les miroirs, dont la plupart n'étaient pas plus grands que la couverture d'une bible de poche, étaient cloués aux murs à différentes hauteurs et l'entouraient), il se trouvait dans la chambre de Yuu un lit, une chaise, un lutrin et une petite table en bois. Sur cette table reposait la trompette dans son étui ouvert. Un abat-jour de velours vert pendait du plafond en pente ; la lourde étoffe étouffait l'ampoule de sorte que la pièce n'était qu'imparfaitement éclairée. Une petite fenêtre donnait sur la cour, et une bande de papier tue-mouches suspendue au plafond près de son cadre, couverte non pas d'insectes mais de poussière, tremblait dans la brise. Dans un coin se dressait un poêle à bois en métal éteint sur lequel étaient empilées une douzaine de bûches. Assis sur le lit, Yuu songeait à l'histoire de la trompette. Il jouait pour des orchestres de danse et avait du mal à trouver du travail depuis

quelque temps. Son apparence le desservait, bien qu'elle ait déjà été perçue comme une curiosité favorable. Il était japonais, ce qui signifiait qu'il appartenait à l'une des Races supérieures du monde, mais ces subtilités de l'anthropologie nazie échappaient apparemment aux gérants des salles de danse viennoises. Ils s'en tenaient à une sagesse plus ancienne, voulant qu'en temps de guerre, l'étranger était suspect. Il n'avait pas mangé depuis l'aube et il portait son chapeau pour se protéger du courant d'air.

Yuu entendit le mouvement dans l'escalier et sur le palier longtemps avant qu'on frappe à la porte. Ce qui l'étonna fut le long moment qui sépara ces deux bruits, et il enregistra l'hésitation que trahissait cet intervalle. Lui-même prit une respiration avant d'aller répondre et pratiqua un sourire en neuf exemplaires dans autant de miroirs.

« En-trez », dit-il.

La porte s'ouvrit. Elle n'était pas verrouillée.

Le docteur Beer entra, et aussitôt la pièce parut encombrée. Les étagères, l'abat-jour, la pente du plafond : tous semblaient conçus pour pousser le visiteur vers le lit, où trônait le Japonais à la carrure imposante. Après avoir réfléchi un moment, Beer s'inclina vers la gauche et prit place sur l'unique chaise. La table était tout à côté de lui, trois pattes branlantes, et dessus, la trompette dans son étui fatigué. En l'examinant, il fut frappé par la complexité de l'instrument. Il semblait composé d'un grand nombre de petites pièces.

Beer regarda Yuu. C'était la première fois qu'il voyait l'homme de près. Il était intrigué par la couleur et la texture de sa peau ; il avait les joues tavelées par des cicatrices d'acné qui lui donnaient l'apparence du bois marbré. La barbe clairsemée contrastait vivement avec la chevelure fournie, coupée de façon inégale et rasée au-dessus des oreilles de manière à révéler une bande de peau piquée de poils drus. Les yeux étrangers, plutôt avenants, avaient une élégance qui leur venait de leurs paupières à un seul pli. Il avait le front osseux, proéminent, et toute sa silhouette dégageait une impression de fermeté et de puissance. Beer jugea qu'il appartenait à cette race d'hommes dont le poids repose dans les os. Il aurait beau mourir de faim, jamais il ne serait maigre.

Étudiant Beer avec grande attention, Yuu fut quant à lui surtout frappé par la symétrie des traits du médecin. Il se demanda distraitement si c'était le genre d'homme dont les femmes tombaient amoureuses. Sinon, le médecin lui semblait une étude d'émotion contenue, dont les yeux laissaient filtrer une faible part. Yuu était un savant en matière de trompette, et en matière d'hommes. Beer était le genre d'homme qui lui plaisait. Il portait des secrets. Les deux hommes retirèrent leur chapeau en guise de salut. Le médecin parla le premier.

« Vous m'avez envoyé une note, *Herr* Yuu », dit-il. Il n'avait pas formulé la phrase sous la forme interrogative.

« Oui.

— Je suis allé à l'hôpital comme vous le suggériez. On m'a dit qu'un homme avait laissé une fillette inconsciente dans la salle d'attente avant de s'enfuir. L'une des infirmières a dit se souvenir qu'il s'agissait d'un étranger. Quand j'ai insisté, elle a ajouté qu'il avait les yeux bridés. »

Yuu hocha la tête, son chapeau entre les mains. « La petite fille va bien ? Il y avait du sang sur ses vêtements et sur son visage. »

Beer passa une main dans ses cheveux, un geste élégant et quelque peu efféminé.

« Elle s'est sauvée. S'est réveillée en hurlant et a refusé de leur dire comment elle s'appelait. Ils lui avaient administré un sédatif et croyaient qu'elle était faible d'esprit. Elle a été transférée — pour observation — et elle s'est sauvée. Une institution à la lisière de la ville. Elle ne portait pas de chaussures.

— Je vois.

— Dites-moi ce qui s'est passé, *Herr* Yuu. Elle est seule et son père est mort. »

Yuu raconta l'histoire. Il faisait ses exercices à la trompette, dit-il, assis à la fenêtre, enchaînant les gammes. On ne pouvait pas voir grand-chose de là-haut, mais une chose que l'on ne pouvait s'empêcher de voir, c'était la fenêtre de la chambre de *Herr* Grotter. L'angle était abrupt, et entre les rideaux à moitié tirés on distinguait le sol et un coin du lit. La journée était nuageuse, Yuu avait le vague à l'âme, et il avait remarqué presque en passant que *Herr*

Grotter se trouvait dans la chambre, allongé près du lit de telle façon que seuls ses pieds étaient visibles. Sur le coup, Yuu n'en avait pas fait de cas. L'homme était un ivrogne notoire ; il avait pu rouler en bas du lit, ivre mort, et être en train de cuver son vin. Yuu avait interrompu ses gammes pour manger des pommes de terre bouillies.

En revenant s'asseoir près de la fenêtre, alors qu'il s'apprêtait à entamer de nouveaux exercices, il avait vu la fillette, Anneliese, traverser la cour. Il l'avait suivie des yeux plutôt mécaniquement, et avait aperçu de nouveau les pieds de son père. Cette fois, cependant, il avait remarqué que les pieds — les souliers — étaient mouillés et peut-être sanglants. Il avait hésité jusqu'à ce qu'il voie les pieds remuer par soubresauts, comme si quelqu'un tentait de bouger le corps ou de réveiller l'homme.

Le mouvement avait quelque chose de si peu naturel qu'il avait immédiatement conclu qu'il devait être dû à la fillette qui poussait sur la porte de la chambre ou sur le corps lui-même. Il serait peut-être resté cloué sur place par l'horreur si la pluie ne s'était pas mise à tomber au même moment. Elle l'avait délivré, il avait descendu l'escalier au pas de course, passé la porte donnant dans l'aile arrière. La fillette s'était précipitée vers lui dans le couloir et avait perdu connaissance. Il s'était penché vers elle, avait découvert qu'elle était tachée de sang et avait craint qu'elle ne se soit blessée. Dans un mouvement de panique, il avait sonné à une porte du rez-de-chaussée, mais personne ne lui avait répondu. Il allait sonner à une

deuxième porte quand il avait compris ce qu'on imaginerait en les voyant. Il lui semblait inconcevable de la laisser étendue dans le couloir sale ; aussi, ne sachant que faire d'autre, il avait plutôt porté la fillette dans la cour, sous la pluie qui ne cessait de tomber. Si quelqu'un l'avait vu dans la cour, il aurait immédiatement expliqué la situation, mais il n'y avait personne aux alentours et, compte tenu de la proximité de l'hôpital, il avait décidé qu'il était préférable de l'y emmener. À leur arrivée, la pluie avait lavé le sang du visage de la fillette. Elle était toujours inconsciente mais ne semblait pas blessée. Yuu l'avait laissée affalée sur un banc dans le couloir de l'hôpital et était rentré chez lui retrouver sa trompette. Il se demandait ce qui était advenu d'elle depuis.

Beer écoutait la voix de l'homme avec suspicion. Aiguë, teintée d'un accent et marquée par des intonations singulières, elle avait néanmoins l'aisance d'une voix d'acteur. Beer n'avait jamais entendu un étranger s'exprimer si bien en langue allemande, et ce fait seul suffisait d'une certaine façon à le rendre suspect. Et pourtant, il se pouvait que son histoire corresponde à la plus stricte vérité.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir ? demanda-t-il quand Yuu eut fini et qu'il eut entrepris de lisser le pli de son pantalon au-dessus des cuisses. Quand vous l'avez trouvée évanouie.

— Je croyais que vous étiez un docteur pour la tête seulement. »

Yuu posa un doigt sur sa tempe, le geste du peuple pour dire le fou. De nouveau, l'aisance de la réponse hérissa Beer ; elle lui fit penser à lui-même mentant à Teuben. Il n'avait rien d'autre à demander, mais hésitait à partir. Jetant des coups d'œil autour de lui, il trouva son regard reflété dans les miroirs. Yuu regarda Beer se regarder et il allongea les lèvres en un sourire plein d'insinuations.

« Je sais qui a tu-é le chien, dit-il sans préambule, en se penchant en avant sur le lit.

— Moi aussi, répondit Beer. Vous l'avez vu ?

— Oui. »

Il écouta en silence le récit de l'homme, qui lui permit de confirmer ce qu'il avait déduit.

« Pourquoi n'avez-vous pas dit à la police ce que vous avez vu, M. Yuu ? »

Le gros homme remua la tête de droite à gauche, comme pour chasser de l'eau de ses oreilles.

« Pour la même rai-son que je n'ai rien dit à personne au sujet de la fillette. Je n'ai pas be-soin d'être mê-lé à ces affai-res. Pas en tant qu'é-tran-ger. La po-lice ap-prend tout de toute façon. Tôt ou tard.

— Pas tout, objecta Beer. Il y a des secrets qui vivent juste sous leur nez. »

Il s'interrompit, las, baissa les yeux vers la table. « Jouez quelque chose pour moi, ajouta-t-il en montrant la trompette. Quelque chose de tranquille. »

Yuu acquiesça, et fit signe à Beer de lui passer l'étui. Il le regarda intensément tout en vissant l'embouchure, qu'il réchauffa dans son poing. « C'est un ins-tru-ment an-cien. Sa-viez-vous que les Égyp-tiens en jouaient ? »

— Je vous en prie, dit Beer. Pas de cours sur la trompette. Jouez, c'est tout. »

Yuu s'exécuta, des cascades de Händel jaillirent de son cornet. Beer écouta pendant un quart d'heure, insensible, immobile, les doigts pliés sur ses genoux, puis il bondit soudainement et, sans un mot, sortit de la pièce en courant. Yuu le suivit des yeux sans cesser de jouer, enfilant les arpèges au rythme de ses pas qui s'éloignaient.

En écoutant jouer Yuu, Beer avait été envahi par une étrange agitation. La sourde retenue qui lui permettait de traverser ses journées l'avait abandonné, remplacée par une énergie maniaque, inarticulée et hostile à toute pensée. Il était sorti en courant, dévoré par le besoin de se trouver au chevet d'Eva, mais sa volonté avait chancelé avant qu'il atteigne la porte de sa chambre qui était maintenant celle de la malade. Beer fonça plutôt dans son bureau, trouva son pupitre jonché de photographies où des cadavres le dévisageaient, têtes et membres se découpant sur des flaques de sang. Il se versa un brandy et s'assit pour fumer, le verre à la main. Une cendre de cigarette tomba dans son verre, resta suspendue dans le liquide. Il alla la repêcher d'un doigt, regarda les lois de l'optique le casser à la jointure tandis que la liqueur lui brûlait la peau. Un bruit le fit sursauter : repoussant sa chaise, il courut dans le couloir et se tint, à la manière d'un chien, la tête inclinée de côté, les membres figés, dans l'immobilité de la chasse. Ce n'était pas la première fois qu'il croyait entendre Eva remuer dans sa chambre. Elle l'avait réveillé, la nuit

de l'avant-veille, et il était resté étendu sur le canapé, à attendre qu'elle entre en flottant dans la pièce, ses petits pieds trébuchant sur la robe de nuit de dentelle trop grande appartenant à sa femme. Furieux maintenant, et cette fureur lui procurant une soudaine jubilation, il se précipita dans sa chambre. Par la porte ouverte, un rai de lumière tomba sur le lit et trouva le contour des fesses et du haut des cuisses d'Eva, raides sous la blancheur du drap. Déçu mais ne voulant pas abandonner ses soupçons, il examina le lit où elle était étendue. Son oreiller lui parut plus fripé que lorsqu'il l'avait quittée, les plis autour de ses pieds, plus marqués, semblaient avoir été déplacés depuis peu. Il bondit, sortit son pied de sous le drap et le tritura, cherchant à y déceler une chaleur occasionnée par un mouvement récent. Combien de fois, se demanda-t-il, Otto était-il resté ainsi, un pied entre ses mains rageuses, la suppliant de simuler, combien de fois avait-il planté une aiguille à la surface de sa peau pour voir si elle allait tressaillir? Il alla au bord du lit, trouva son visage, ses yeux verts ouverts à son regard.

«Es-tu réveillée?» demanda-t-il d'une voix trop forte pour la chambre.

Elle attendit un battement de cœur avant de cligner de l'œil : fatigue, flirt, ou bien parce que sa maladie l'avait depuis longtemps confinée à une coquille de crétinisme.

«J'ai vu Teuben aujourd'hui. Le détective.»

Elle ferma les yeux.

« Il veut un rancard. »

La phrase le débectait. Il voulait la voir pleurer, voir un sanglot déchirer sa poitrine léthargique, mais elle se contenta de rester allongée là, à respirer, les orbites roulant sous ses fines paupières. Elle ne réagit pas quand il plongea le visage dans les épis clairsemés de ses cheveux sales, longs de quelques centimètres, à la recherche d'un endroit où poser les lèvres. Il croyait l'aimer, mais même cela lui semblait faux, dénué de but comme de désir, et il se leva rapidement pour la retourner et changer sa couche avec des gestes doux, absents, disjoints de sa rage.

Deux heures plus tard, agité, le docteur Anton Beer quitta son appartement pour se rendre en ville. « La vie est courte », dit-il à Eva en lui tournant le dos afin de se pencher pour prendre le chapeau qui venait de lui échapper.

« Je suis désolé. Je reviendrai bientôt. »

Tandis qu'il descendait, à mi-chemin entre le troisième et le deuxième étage, il s'arrêta devant la grande fenêtre donnant sur la cour et fut étonné de découvrir le visage fardé d'Otto qui lui rendait son regard dans la nuit froide et pluvieuse. Le fard le surprit. Il croyait le mime au chômage. Il ne comprenait pas trop pourquoi il se tenait là, à jouer distraitement avec son canif. Le bout de sa cigarette s'embrasait quand Otto prenait une touche. Beer tourna les talons et continua son chemin.

Otto prit une dernière bouffée avant de jeter le mégot dans la cour. Il tira les rideaux, se retourna vers le miroir, leva le couteau. C'est comme ça qu'il le tenait quand il avait tué l'homme, son poignet gauche enfoui dans son manteau ; sous sa main, la prise renversée de sorte que la lame pointerait vers le haut dans la plaie ; le pouce droit fermement appuyé sur la base pour ouvrir la peau, son propre sang dégouttant sur le manche.

Tant mieux si le couteau était émoussé.

Il fendit l'air avec la lame, traçant une trajectoire qui commençait à la hauteur de sa hanche pour s'incurver vers l'intérieur et vers le haut : il mima l'impact tandis que sa main gauche cherchait à saisir son ennemi invisible, les doigts pliés autour du col de son manteau. Devant lui, dans le carré luisant que dessinait le miroir moucheté de savon, son geste faisait une jolie image, qui évoquait une sorte de ballet sauvage. Otto répéta le geste trois ou quatre fois, jusqu'à être certain de l'effet : le poids du corps qui, en

s'effondrant, tirait la lame vers le bas. C'était comme ça qu'il s'y était pris pour tuer son homme.

Il supposait qu'on pouvait tuer un chien sensiblement de la même manière.

Il s'y exerça : leva son coude gauche plutôt que de pousser vers l'avant avec la main, pour se protéger la gorge de la mâchoire de l'animal ; glissa sur un genou, ajusta l'angle de la lame et coupa bas dans la surface où l'arrière-train rejoint le ventre. Le triangle poilu de son sexe rétracté faillit accrocher le couteau tandis qu'il continuait de trancher. Walter. C'était un boxer, lui avait dit un voisin, qui, dressé sur ses pattes arrière, arrivait à la hauteur de la taille de son maître. Il taillada vers le haut jusqu'à ce que la cage thoracique arrête la lame, puis traîna la carcasse de côté par les pattes de derrière ; se pencha pour s'essuyer les mains sur le pelage. Quand il se releva pour faire face au miroir, il pouvait presque entendre les applaudissements de la foule. Son visage était un masque blanc d'apathie. Otto replia le canif, le déposa sur le lavabo, puis s'assit sur le lit et alluma une autre cigarette. Son estomac gargouillait ; il n'avait rien à manger, et pas de bière.

Il fut distrait par une revue. Il avait toujours été comme ça : une idée en chassait une autre, glissait, urgente, gonflée d'émotion — Otto Frei, éternel citoyen du moment présent. Il prit la revue qui reposait sur une pile par terre. De la bière en séchant avait fait gondoler les pages et les avait rendues friables, un coin s'effrita sous ses doigts impatients. Pendant un moment, il resta assis, fasciné — front plissé,

échine enroulée sur elle-même — par la publicité d'une demi-page vantant les mérites d'une crème pour le corps qui promettait de faire grossir rapidement la poitrine (il y avait une illustration d'une femme aux longs cheveux, de profil, dont le pull noir se soulevait comme sous l'effet d'une boule de pâte montée au levain); puis il la jeta, bondit du lit et alla faire le poirier entre le lavabo et la porte. Tête en bas, le visage empourpré sous son masque blanc, il se demanda si Zuzka allait venir. Depuis que le club avait fermé ses portes, elle lui avait rendu visite trois fois; l'avait obligé à fermer les rideaux et avait menacé de hurler s'il s'avisait d'approcher. Elle l'avait observé, l'avait touché, lui avait dit qu'il puait; avait soulevé sa jupe une fois, pour ajuster sa jarretelle, les yeux plongés dans les siens. Elle avait dit qu'elle savait comment une femme pouvait donner du plaisir à un homme en se servant uniquement de sa bouche; avait plissé le nez à ce moment, profondément dégoûtée. Deux fois ils s'étaient embrassés. Les mains d'Otto avaient parcouru son corps et l'avaient sentie se dégager; sa salive sur le menton de Zuzka.

« Il ne faut pas que je tombe enceinte », avait-elle dit.

Et puis : « Racontez-moi comment vous vous y êtes pris pour tuer Walter. »

Sans cesse elle revenait à la mort du chien, et puis à Eva, persuadée qu'il avait cherché à venger le corps brisé de celle-ci. Quand elle lui avait montré l'article relatant le procès de Speckstein, il l'avait d'abord lu avec crainte, avant de poursuivre avec

une sorte d'excitation sournoise. Il connaissait l'histoire : elle lui avait porté un coup alors qu'il n'était qu'un enfant. Leur père en avait parlé, tandis qu'une Eva muette et en larmes écoutait en cachette. Elle était encore capable de bouger à cette époque et clopinait de-ci de-là en traînant la jambe gauche, un bras mort tombant, raide, de son épaule. Six mois s'étaient écoulés depuis l'attaque, et ils avaient espéré qu'elle se remettrait, sans croire qu'elle pourrait jamais recommencer à gagner le pain de la famille. Pendant une semaine ou deux ils avaient suivi le procès et leur père avait gardé des coupures de presse dans le tiroir de l'armoire. Après l'acquittement de Speckstein et sa démission de l'université, l'intérêt des journaux s'était émoussé, de même que celui d'Otto. Il apprenait à cracher le feu à cette époque, et à faire disparaître un canari en aplatissant sa cage et en remplaçant lestement l'oiseau mort par un tout semblable. C'était l'année où il avait commencé à fumer.

Lorsqu'il avait emménagé dans l'immeuble, Otto avait tout de suite reconnu le nom de Speckstein ; il avait été habité par une rage renouvelée à l'idée de ce qui était arrivé à sa sœur ; avait chassé cette pensée en songeant que c'était pure coïncidence, et n'avait plus vu le professeur que comme les yeux et les oreilles d'un État hostile dont on s'efforçait de se cacher. Et puis Beer s'était pointé avec ses questions bizarres, et Zuzka lui avait apporté une page de journal comme si elle recelait la réponse à quelque énigme pressante. Au club, quand elle était venue lui rendre visite, il avait cru qu'elle venait à lui comme

une femme vient à un homme. Ce n'est qu'une fois rentré chez lui qu'il avait lu l'article, son fard coulant dans le tuyau bouché et puant.

Otto n'était pas un penseur. « Ton ventre pense pour toi », lui avait déjà dit sa mère en le serrant par derrière, plaçant ses grandes mains sur la large poitrine de son fils. Et aussi : « Ton ventre est plutôt futé. » Elle ne l'avait pas souvent loué, aussi s'en souvenait-il, faisait confiance à son ventre et à la pression de ses glandes, et jugeait toutes ses actions à la fois nécessaires et bonnes, avec une satisfaction qu'un homme plus réfléchi n'aurait pas connue. En lisant le compte rendu du journal, illustré par des dessins frappants, il avait compris que Zuzka croyait qu'Eva était la fillette, Evelyn, qui n'avait pas osé prononcer le nom de son bourreau mais l'avait désigné d'un geste muet quand on lui avait demandé s'il se trouvait dans la salle d'audience. Il avait compris, du coup, que c'était pour cela qu'elle s'imaginait qu'il avait tué le chien. Il était impossible de calculer quel tort ou quel bénéfice il encourrait en la détrompant. S'il niait, il s'exposait à tomber en défaveur, et il redoutait qu'elle cherche à se venger, car il souhaitait dissimuler certaines choses autrement plus graves que le meurtre d'un cabot. Elle affirmait haïr son oncle, à la réception duquel il était maintenant convié, et dont il était persuadé qu'il exerçait un grand pouvoir. Tout ce qu'il désirait, c'était vivre : manger, boire, et peut-être tâter de cette fille qui était si jeune et si jolie, qui fleurait le savon parfumé, sans le moindre cal sur sa petite main ; et ne pas être jeté en prison, ou forcé d'aller tenter les balles dans quelque

guerre étrangère. Son ventre disait à Otto de se taire et de ne rien avouer. Tout au plus accepterait-il d'échanger un simulacre d'exécution contre les faveurs de sa chatte, même si, comme elle l'avait dit : il ne fallait pas qu'elle tombe enceinte.

Il ne fallait pas non plus qu'elle se plaigne.

Il était préférable qu'il garde son nouveau numéro de tueur de chiens en réserve pour le présenter — au besoin — devant un public d'une seule personne, nue.

Un bruit lui parvint alors qu'il était encore tête en bas, et le fit abandonner son appui renversé en une culbute. Quelqu'un se trouvait à sa porte. Il avait entendu des pas dans l'escalier, trop faiblement pour discerner s'ils montaient ou descendaient, et maintenant ils s'étaient arrêtés à quelques centimètres de sa porte. Otto ne fit ni une ni deux. Il saisit la poignée et ouvrit le battant, tendit la main pour la prendre par le poignet et la tirer dans la pièce ; la toucher, l'embrasser avant qu'elle ait le temps de s'y objecter. Sa main se tendit et heurta le rebord d'un feutre noir qui se trouvait devant lui à la hauteur du nombril. Sous le chapeau, dans le mètre carré environ qu'occupait le palier, un homme était agenouillé. Gros, vêtu d'un smoking, il s'affairait à nouer son lacet gauche. Il leva les yeux vers le visage fardé, les yeux semblables à des têtards tapis derrière ses joues grasses, puis il ajusta l'angle de son chapeau.

« Bon-soir, dit-il. Je la-çais ma chaus-sure. »

En guise de réponse, Otto éclata de rire.

« Vous êtes le trompettiste. Vous m'avez fait une sacrée peur.

— *Herr* Yuu, confirma l'homme avec un hochement de tête. Vous n'au-riez pas dans votre cui-sine quel-que chose à manger?

— À manger?

— Oui. Ou un verre de bi-ère, peut-être.

— Je n'ai rien du tout.

— Quel dom-mage. Je n'ai pas dîné. »

Ils se dévisagèrent encore un moment, jusqu'à ce qu'Otto se retourne pour prendre ses cigarettes sur le lit.

« Vous en voulez une?

— Mer-ci beau-coup. »

Ils restèrent à fumer dans la cage d'escalier, chacun examinant les vêtements de l'autre, y reconnaissant un artiste. Quand ils eurent fini, M. Yuu lui tendit la main. Otto la serra.

« Vous êtes clown?

— Mime. Je ne parle pas.

— Pas de voix. » M. Yuu opina de la tête. « A-vez-vous dé-jà uti-lisé de la mu-sique dans votre numéro?

— Jamais.

— Peut-être de-vriez-vous es-sayer.

— Vous avez votre trompette ?

— Comme tou-jours. »

Yuu entra et s'assit sur le lit ; rit en voyant la publicité de crème pour le corps où les seins de la fille semblaient gonflés comme des ballons, et joua un legato, un chuchotement, puis un petit coup sec pour marquer chaque pas que faisait Otto et chaque transformation de son visage. Il joua d'abord timidement, puis avec une confiance grandissante, jusqu'à ce qu'ils se meuvent tous deux avec une harmonie parfaite, et qu'Otto ait l'impression que c'était son propre corps qui jouait de la trompette ; chaque froncement de sourcil chantait avec un certain timbre et une certaine humeur ; de légers trilles saluaient le moindre papillonnement de ses gants.

Et c'est cette musique qui l'accueillit, non pas le soir même, mais le lendemain, à trois heures passées, moins de quarante heures avant la réception. Il faisait froid, la pluie avait cessé, le lampadaire projetait une lumière orange. La fillette avait la clef de la porte d'entrée de l'immeuble, mais elle avait les doigts gelés et il lui fallut un moment pour faire tourner la serrure avant de pouvoir se glisser dans le couloir. Ses gestes ne trahissaient pas la moindre précipitation. Elle avait déjà passé deux heures à ne rien faire dans la cour où l'on avait retrouvé le chien : s'était couchée un instant (quoique le sol fût boueux) sur le côté, membres écartés, ventre exposé, songeant avec son geste plutôt qu'avec sa tête. Penser — parler ! — était dangereux, pouvait vous fondre dessus comme l'ombre du Loup (depuis l'âge de quatre ou cinq ans, elle ne se le représentait que comme une ombre noire, et dans cette obscurité vivait un œil jaune). Son front sale était rouge de fièvre. Des gerçures attrapaient la morve sur sa lèvre supérieure.

Le froid l'avait poussée à traverser la rue et l'aiguillonnait maintenant à traverser la cour.

Elle regarda autour d'elle. La cour lui sembla plus exiguë que dans son souvenir, comme si elle avait rapetissé. Quelqu'un avait renversé la pierre sous laquelle elle faisait la chasse aux vers de terre. Enfonçant un orteil à cet endroit, elle sentit le sol humide et le nœud d'une grosse racine tortueuse. Un voisin avait enchaîné une bicyclette au marronnier, et un tas de feuilles collées s'était formé sur la selle. Perchée sur le cadre de métal utilisé pour battre les tapis, une corneille croassait. Il n'y avait personne aux alentours.

De cela, au moins, elle était reconnaissante.

Elle craignait cet endroit, craignait la conversation, les mots qui confirmeraient ce qu'elle savait déjà : et pourtant elle ne put s'empêcher de lever les yeux, d'abord vers la fenêtre de Zuzka, puis vers celle d'Anton Beer, toutes les deux noires. Quant à la fenêtre de la cuisine de son père, elle l'évita, car n'était-il pas possible qu'il soit encore debout, en train de boire, les rideaux ouverts, sa gaieté offerte aux regards de tous ? Un souvenir lui revint, frais et net comme une carte postale, du jour où il l'avait battue parce qu'elle avait volé son couteau, après quoi il lui avait acheté un mouchoir aux motifs orange, noirs et bleus. Elle le portait maintenant, sur ses cheveux et ses oreilles, mais à ce moment elle l'ôta et le fourra dans la poche de sa robe, comme si le fait de dissimuler le cadeau permettait de dissimuler aussi la pensée qu'elle avait de lui (de lui, des couteaux, de l'obscurité baignant leurs quatre fenêtres qu'elle s'efforçait de ne pas regarder, vainement, vainement, encore vainement).

C'est à cet instant — une main dans sa poche, les yeux allant des fenêtres à la cour — qu'elle entendit la musique, le timbre d'une trompette s'élevant d'une pièce inhabituelle. La trompette continua, tordit une note en une sorte de reniflement ; péta, demanda pardon, siffla pour chasser la soudaine puanteur. La fillette ne sourit pas. Ses pieds nus étaient enveloppés dans des guenilles.

Une lumière attira son attention, guère plus qu'une lueur, émanant de la porte de la cave. Celle-ci avait été fermée mais non verrouillée. La pensée de la cave sembla rasséréner la fillette, et pendant une seconde, elle esquissa un geste, son poignet s'écartant de sa poitrine d'un coup sec. On aurait dit qu'elle grattait une allumette sur son corps, ou qu'elle lançait une bille par en dessous dans la cour. Le mouvement fut suivi d'un unique claquement de langue. Elle marcha jusqu'à la porte, la poussa, descendit les marches. Il n'y avait personne dans l'atelier du concierge, mais du bruit et de la lumière s'échappaient de la porte au fond de la pièce. En passant devant la table de jeu, elle remarqua qu'une cage d'osier était posée dessus. Elle y courut et contempla avec émotion l'animal tapi à l'intérieur, une feuille de laitue entre ses pattes délicates. En cinq pas de plus, elle était devant la porte entrebâillée. S'arrêtant pour regarder par la fente, elle vit deux hommes, dont l'un était le concierge, tous deux penchés au-dessus d'une baignoire. Leurs bras étaient coupés par le rebord de la baignoire ; ils portaient des tabliers et ils juraient, leurs chemises roulées jusqu'aux coudes et plus haut. Quand ils se relevèrent, ils avaient les

mains et les poignets couverts d'un sang foncé ; ils l'essuyèrent sur des chiffons avant qu'il ait pu tacher leurs vêtements, bien que l'un d'eux, toussant, tînt entre ses doigts une masse de chair dégoulinante, tavelée et spongieuse, semblable à une grosse boule de mousse. La fillette l'aperçut, tourna les talons et s'enfuit.

Dehors, une voix cria dans la cour. « Silence, pour l'amour de Dieu ! criait-elle. Il y a des honnêtes gens qui essaient de dormir ici ! »

Quant à la trompette, elle jouait toujours.

Frau Vesalius la réveilla. Elle ne frappa pas, ne s'annonça pas, mais s'approcha simplement de son lit et rabattit les couvertures et l'exposa, sa robe de nuit relevée au-dessus de la hanche. Elle émergea de ses rêves — il y avait un aveugle qui épluchait des pommes de terre, une montagne insurmontable, et dans ses narines l'odeur humide et écœurante de la terre — et vit la femme de charge, ces yeux moqueurs où brillait quelque chose de tout à fait nouveau. Présument que la jeune fille était toujours endormie, la vieille femme entreprit de lui pousser l'épaule du genou tout en chuchotant son nom. Zuzka se battit l'air des bras, sortit du lit d'un bond avant de remarquer la fillette à demi suspendue à la main de Vesalius, sale, se tortillant dans la lueur de la chandelle de la femme de charge.

«Lieschen! s'exclama-t-elle en s'agenouillant pour la serrer dans ses bras à l'en étouffer, mais elle vit la fillette frissonner et avoir un mouvement de recul, son corps tordu se débattant pour échapper à la poigne de Vesalius.

— Je l'ai trouvée devant l'entrée. Elle grattait à la porte. Elle était assise par terre et elle grattait à la porte. Comme un chien. »

Il était difficile de dire si Vesalius était dégoûtée ou émue par le comportement de Lieschen ; elle tirait dessus comme un pêcheur qui ramène sa prise. Le bras de la fillette, crispé, se tendait aux articulations.

« Elle refuse de dire un mot, cette petite sotte.

— Laissez-la tranquille. »

Zuzka s'interposa vivement entre la fillette et la vieille femme, prit la tête de Lieschen contre son ventre.

« Lâchez-la, j'ai dit. »

Vesalius obtempéra, et la fillette s'affaissa dans les bras de Zuzka, puis glissa sur le sol. Elle avait la bouche cerclée de gerçures, de la boue sur les vêtements et dans les cheveux, ses yeux enfantins n'exprimaient que méfiance. Elle murmura quelque chose. Zuzka se laissa tomber par terre à ses côtés, porta l'oreille près des lèvres de la fillette.

« Une baignoire pleine de sang », balbutiait-elle. Elle cauchemardait.

« Quelle heure est-il ? demanda Zuzka à la femme de charge qui s'était déplacée et, les yeux baissés vers elles, se massait la main qui avait tenu l'enfant.

— Quatre heures passées.

— Il en fait de la saucisse. Dans la cave, chuchota la fillette, après quoi elle fredonna une bribe d'une mélodie populaire.

— Je vais l'amener chez le docteur, décida Zuzka.

— Je peux l'accompagner si vous voulez.

— Non. » Zuzka passa une jupe et un cardigan par-dessus sa robe de nuit. Ses yeux ne quittaient pas l'enfant prostrée. « Elle ne vous fait pas confiance. »

Vesalius s'empourpra en entendant cette remarque, mais elle resta coite. Quand elle eut fini de s'habiller, Zuzka souleva Lieschen par les aisselles et sortit en la faisant marcher devant elle. Dans le couloir, elle se glissa dans un manteau et enveloppa la fillette dans un châle, à la fois pour la réchauffer et pour dissimuler le triste état dans lequel elle se trouvait. Zuzka n'avait pas vu Beer depuis la nuit où l'on avait retrouvé le père de Lieschen. Elle n'était plus certaine de savoir qui des deux évitait l'autre.

Elles gravirent l'escalier. La fillette était brûlante de fièvre et ses mouvements étaient lents. Elle marchait devant Zuzka, maintenue par la main de la jeune fille dans son dos, et répétait sans cesse des bribes de phrases à mi-voix. Elle avançait d'une démarche étrangement gauche ; avait noué des guenilles autour de ses pieds, qui ne cessaient de se défaire et de traîner derrière elle jusqu'à ce que Zuzka se penche pour les attacher en un semblant de boucle. De près, Lieschen sentait les vêtements mouillés et les fesses qui n'ont pas été lavées.

Quand elles passèrent devant la fenêtre de la cage d'escalier, le lointain cri d'une trompette leur parvint. C'étaient Otto et le Cantonnais qui s'en donnaient à cœur joie derrière des rideaux usés. « On répète », avait-il dit à Zuzka quand elle était venue ce matin-là et les avait trouvés hilares et épuisés, assis sur son lit. Elle l'avait laissé lui toucher les seins une fois le Cantonnais parti. Il les avait découverts, avait pincé un téton avant de glisser les doigts dans l'entrejambe de Zuzka. « Les chiens ont des os dans la bite, lui avait-il dit pendant qu'elle boutonnait son chemisier. C'est difficile de passer un couteau au travers. » Elle était partie quand il lui avait demandé si elle accepterait de lui prêter un peu d'argent.

Elles atteignirent la porte et Zuzka appuya sur la sonnette. Rien ne se passa. Elle essaya de nouveau, encore une fois en vain. Elle se rappela vaguement que Beer s'était déjà plaint de l'électricité défailante dans l'immeuble. Ennuyée, elle toqua, et eut l'impression que la porte épaisse étouffait ses coups au lieu de les amplifier. Elle frappa plus fort, se fit mal aux jointures, mais n'obtint pas de réponse. Près d'elle, la fillette s'assit gauchement, son cou tordu entraînant son menton vers sa poitrine. Elle était peut-être en train de pleurer, ou bien elle s'était endormie. Zuzka frappa de nouveau, puis se rappela la clef que Beer lui avait confiée il y avait des lustres, en cas d'urgence. Elle se demanda s'il avait pu être arrêté. Tout à coup, elle fut fâchée contre lui, qui n'était pas là alors qu'elle avait besoin de lui.

Elle fouilla dans ses poches. Elle portait le même manteau que ce jour-là. La clef tintait avec la petite monnaie, identifiée par un lacet de cuir noir. Elle la glissa dans la serrure et entra, tendit la main vers l'interrupteur, qu'elle actionna, en vain. Il n'y avait pas d'électricité.

« Bonjour ! » criait-elle, maintenant mal à l'aise. Puis, de nouveau : « Bonjour ! » un peu plus fort. Derrière elle, Lieschen entra, c'est-à-dire qu'elle fit quelques pas en trébuchant avant de se mettre à courir en direction de la chambre et d'Eva, semant derrière elle les guenilles qui enveloppaient ses pieds. Zuzka la suivit, refermant la porte derrière elle, et entra en collision avec la fillette quand Lieschen s'arrêta brusquement. La porte du salon était ouverte : l'enfant regardait à l'intérieur, une main levée pour se curer le nez. Une lumière se fit, un éclair de phosphore qui emplît la pièce avant de s'évanouir. Beer avait gratté une allumette.

Pendant un moment, la scène avait été brillamment éclairée, avant que les ombres reviennent prendre possession de la pièce. Ce que Zuzka vit était tout ce qu'il y a de plus simple. Deux hommes étaient allongés, serrés l'un contre l'autre, sur le canapé que Beer avait transformé en lit, leurs poitrines blanches et nues émergeant du drap qu'ils partageaient. L'inconnu était en train de se réveiller. Beer se redressait, un triangle de poils sombres remplissant le creux sous son sternum. Quand l'allumette eut brûlé jusqu'au bout de ses doigts, il la souffla. Dans l'obscurité, tout ce que Zuzka pouvait

voir était la silhouette tracée par la peau des deux hommes. Beer voulut se lever mais, baissant les yeux pour se regarder, se laissa retomber sur le canapé. À l'évidence, il était nu.

«Fräulein Speckstein, dit-il, bafouillant, en cherchant une deuxième allumette. Mon ami a été chassé de son appartement.»

Puis, plus faiblement encore : «Ce n'est pas ce que vous croyez.

— La petite est malade», dit-elle, après quoi elle tourna les talons et s'enfuit.

Deux

Werner Heyde fit la connaissance de Theodor Eicke aux premiers jours du mois de mars 1933. On imagine facilement leur rencontre, le jeune médecin entrant dans la chambre, une planchette à pince entre ses doigts propres aux ongles bien taillés, le patient assis dans son pyjama d'hôpital, un garde posté près de la porte au cas où il deviendrait violent. Âgé de trente et un ans à l'époque, Heyde était responsable d'une salle commune à la clinique psychiatrique de Wurtzbourg. Homme talentueux, il avait obtenu d'excellentes notes et une brillante carrière se dessinait devant lui. Eicke était plus vieux, âgé de quarante ans, vétéran de la Grande Guerre qui avait été chargé pendant des années de la sécurité pour la IG Farben de Ludwigshafen. Il était aussi membre actif du NSDAP et s'était joint à la SS en 1931. Le responsable de son incarcération pour des motifs de « folie dangereuse » était Josef Bürckel, Gauleiter nazi responsable d'un secteur du sud de La Sarre et futur Reichsstatthalter de Vienne et des régions. Les deux

hommes étaient de proches rivaux politiques, et Eicke avait ouvertement menacé de « purger » le Parti de ses ennemis internes. Après plusieurs semaines d'observation, Heyde avait conclu que Eicke « ne manifestait aucun signe d'aliénation ni de maladie mentale, ni quelque trait de personnalité anormal associé à la psychopathologie ». Eicke fut libéré en juin 1933 et nommé directeur du camp de concentration de Dachau quelques jours plus tard. En mai 1934, il avait instauré un programme de révision exhaustif de l'administration des camps de concentration et entamé la création d'une unité SS de gardiens de camps de concentration, plus tard connue sous le nom de SS-Totenkopf. Le même été, son adjudant et lui abattirent le chef de la SA, Ernst Röhm, lors de la Nuit des longs couteaux. Le docteur Heyde, quant à lui, était devenu membre du Parti en 1933, à la recommandation personnelle d'Eicke. En 1935, il entra dans la SS à titre de médecin militaire et se vit bientôt confier la responsabilité de l'examen eugénique des prisonniers des camps de concentration. En 1940, il avait été chargé de mettre sur pied le programme secret visant à éliminer les individus « indésirables » connu sous le nom d'« Aktion T4 » en raison de l'adresse du bureau central de l'opération, 4, Tiergartenstraße, à Berlin. La majorité des victimes de l'Aktion T4 ont été gazées au monoxyde de carbone dans de fausses salles de douches. Le gaz était fourni par IG Farben, ancien employeur d'Eicke. IG Farben détenait aussi le brevet du Zyklon B, insecticide à base d'acide cyanhydrique, dont une version inodore serait plus tard utilisée dans l'extermination systématique des prisonniers des camps de concentration nazis.

À deux heures de l'après-midi, le jour de la réception, le professeur Josef Hieronymus Speckstein était assis à son pupitre, occupé à prendre sa pression artérielle. Il avait glissé le brassard gonflable sur le haut de son bras et tenait la petite balle en caoutchouc qui faisait office de pompe. La colonne de mercure haute de trente centimètres était posée sur le pupitre devant lui ; il avait chaussé ses lunettes de lecture pour mieux distinguer les chiffres. Le stéthoscope qu'il avait passé autour de son cou accrochait la lumière du soleil entrant par la fenêtre ouverte. Le professeur se tenait très droit, comme s'il venait de s'asseoir pour jouer une *étude** au piano ; sa cravate était soigneusement nouée autour de son col. Après avoir suffisamment gonflé le brassard pour couper la circulation du sang, Speckstein tendit la main vers les tubes auriculaires, insérant les embouts dans ses oreilles. Doucement, il entreprit de laisser s'échapper l'air et attendit le chuintement soudain produit par la circulation, le premier des cinq bruits de Korotkoff. Devant lui, par la porte ouverte, il vit Vesalius entrer dans son salon puis tourner pour pénétrer dans son bureau. Elle s'arrêta sans avoir dépassé le seuil en

découvrant qu'il était occupé. À la main, suspendue à un cintre de métal comme en utilisent les blanchisseries professionnelles, visible sous une épaisseur de fin papier dans lequel elle avait été enveloppée, elle tenait sa veste de smoking. Dessous, les derniers centimètres du pantalon dépassaient du papier protecteur, l'ourlet extérieur orné d'une tresse de soie noire lustrée. Le professeur fit signe à la femme de charge d'attendre un moment tandis qu'il exécutait la tâche importante consistant à évaluer son état de santé. En deux minutes, il avait lu sa pression systolique et diastolique sur la colonne de mercure, cent quatre-vingt-dix sur quatre-vingt-quinze. Il nota les chiffres sur un petit calepin relié en toile qu'il remplaça dans son tiroir avec le stéthoscope dont il avait délicatement retiré les embouts de ses oreilles.

«Je vous en prie», dit-il en levant les yeux et en y allant de son sourire le plus charmeur. Il fallait être très familier avec sa physionomie pour décoder qu'il était irrité.

«Je suis vraiment désolée de vous déranger, *Herr* professeur. Votre veste de smoking est revenue de chez le blanchisseur. Voulez-vous que je la suspende dans votre chambre?

— Naturellement. Je vous remercie.» Il hésita, passa la langue sur ses lèvres. «Avez-vous aussi fait nettoyer mon uniforme?»

Frau Vesalius ne répondit pas immédiatement. Il pouvait très bien voir qu'elle ne l'avait pas fait. L'uniforme était suspendu à son crochet derrière la porte,

et n'en avait pas bougé depuis plus d'une semaine. La vieille femme secoua la tête, puis posa la main sur sa bouche pour signifier son mécontentement.

« Vous ne porterez donc pas votre veste de soirée ?

— Mais bien sûr. À moins que je n'en décide autrement. Après tout, l'événement a une dimension... officielle. » Il hésita, prit la colonne de mercure, la soupesa entre ses mains. Ses ongles étaient parfaitement taillés. « Passez une éponge et donnez un coup de brosse à l'uniforme, si vous le voulez bien, Frau Vesalius.

— Certainement.

— Et je crois que nous ferions mieux d'abandonner l'idée d'un dîner servi à table. Nous ferons plutôt un buffet en poussant sur un côté la table de la salle à manger et en laissant les gens se servir eux-mêmes. C'est qu'il y aura des invités supplémentaires, voyez-vous. »

Cette nouvelle provoqua une réaction chez Vesalius qui n'était plus moqueuse, mais ouvertement désespérée. On lui avait dit qu'une douzaine, ou peut-être une quinzaine de messieurs viendraient dîner ; elle avait déjà mentalement disposé la vaisselle sur la nappe bleue damassée et avait trouvé le moyen d'asseoir tout le monde dignement ; avait rincé les verres à vin de cristal qu'elle avait pris dans leur armoire verrouillée et les avait frottés jusqu'à ce qu'ils brillent ; préparé la plupart des plats, parmi lesquels une soupe aux quenelles de foie, un plateau

de jambon froid et de salami hongrois finement tranché, et quatre kilos de bœuf bouilli en sauce à la crème.

Voilà que tous ses plans tombaient à l'eau.

« Mais qui... » commença-t-elle à demander.

Speckstein l'interrompt aussitôt. « Certains des messieurs amènent des amis », dit-il un peu sèchement puis, du geste, il l'invita à s'occuper de l'uniforme.

« Un buffet, ce sera moins guindé. Plus dynamique. »

Il fit une pause, son mécontentement de plus en plus visible à la couleur de ses joues.

« Et puis, il serait sans doute préférable de ne pas se servir de l'argenterie. Mais non, prenez-la. Simple-ment, assurez-vous que ce sont... hum... les messieurs qui l'utilisent. »

Frau Vesalius, qui avait retrouvé son air nonchalant habituel et décroché l'uniforme, restait immobile, les deux jambes du pantalon traînant sur le sol.

« Les messieurs ? demanda-t-elle en toute innocence.

— Oui.

— Mais qui donc y aura-t-il aussi ? »

Il eut un geste impatient signifiant qu'elle devait certainement comprendre. Vesalius répondit à son regard par un regard d'ignorance étudié.

«Des hommes de valeur, dit-il enfin, seulement certains sont dépourvus de... C'est-à-dire qu'ils compensent par leur vigueur ce qui leur fait défaut en... hum, en habiletés sociales, je suppose. Je suis sûr que vous comprenez ce que je veux dire, Frau Vesalius.

— Oui, professeur. L'argenterie pour les messieurs. Les ustensiles de tous les jours pour la racaille. Combien pouvons-nous en espérer?»

Il était évident que Frau Vesalius se gaussait de lui, bien que sa mine demeurât sérieuse, comme si elle était atterrée par la nouvelle. Il n'avait pas la force de la semoncer pour les termes qu'elle avait choisi d'utiliser.

«Trente, peut-être quarante», dit-il sèchement, et il la remercia d'un geste. Elle renifla, tourna les talons et se précipita dans la cuisine. Cinq minutes plus tard, le son de grandes casseroles résonnait dans l'appartement. Speckstein l'écoutait avec une vague satisfaction; le bruit exprimait bien l'émotion qui l'habitait.

Depuis que Teuben s'était invité à la réception, Speckstein avait reçu des cartes et des appels téléphoniques de diverses sources le remerciant de sa généreuse invitation et lui demandant la permission de se faire escorter d'un ou deux amis, tous

d'impeccables camarades du Parti». Le professeur soupçonnait que la faute en incombait à Teuben. L'homme semblait déterminé à mobiliser une classe sociale qui, mis à part la dévotion irréfutable qu'elle professait pour le Fürher, n'avait guère de place à sa table, et il avait tant fait circuler la nouvelle que le professeur organisait une réception que le moindre petit effronté de *Blockwart* ou d'officier SS se croyait autorisé à s'inviter. Inversement, six ou sept des convives dont il avait escompté la présence avaient téléphoné pour annuler à la dernière minute, prétextant qu'un rhume soudain, qu'une obligation professionnelle. Quand le vice-chancelier de l'université téléphona pour annoncer qu'il ne pourrait arrêter qu'«un moment ou deux», Speckstein avait fini par perdre patience et avait appelé lui-même le chef de police pour se plaindre de Teuben et de la plèbe que ce dernier traînait chez lui. Le chef avait compatì, mais laissé entendre que d'«importants dignitaires du Parti» se réjouissaient de voir qu'il ouvrait ses portes aux fidèles du Parti sans égard à leur classe sociale, et que Teuben, quelles que soient ses lacunes, avait promis de livrer cette semaine le meurtrier qui semait la terreur dans la ville, et qu'il était à la veille de devenir un personnage respecté et important à qui l'on devrait sans aucun doute accorder de l'avancement. Ce n'était guère le moment d'entrer en conflit avec lui. Quand Speckstein voulut tout de même presser le chef, celui-ci lui rappela sèchement qu'il aurait intérêt à enterrer ses préjugés de Habsbourg à l'endroit de l'homme du peuple, et qu'il avait tout à gagner à côtoyer le *Volk*. Pour sa part, le chef devrait, hélas, partir tout de suite après

dîner, mais le service de police serait bien représenté même en son absence. Bref, Speckstein avait perdu le contrôle de ses propres réjouissances, et le rêve qu'il caressait de donner un dîner rappelant ceux qui avaient ponctué sa carrière d'universitaire, où de brillantes conversations se tenaient au-dessus de coupes de veau de premier choix et d'une sélection de grands crus, avait lui aussi été tranquillement perversi. Il se retrouvait à jouer les hôtes d'un rassemblement du Parti, avec un clown *clochard** en guise de divertissement.

C'est donc avec un soupir que Speckstein rangea sous clef l'appareil à mesurer la pression artérielle dans une armoire jouxtant ses bibliothèques, et avec un sentiment d'appréhension qu'il se mit à arpenter l'appartement, comme un général pourrait inspecter le champ où il a été forcé de livrer bataille, pour mettre hors de vue différents bibelots de valeur qui y étaient exposés. Il jeta un coup d'œil à la cuisine, où Frau Vesalius s'affairait à découper des languettes de tripes pour une soupe improvisée. Sur le comptoir de la cuisine reposait une miche de strudel longue et fine, encore fumante, tout juste sortie du four. Pendant un moment, il resta dans l'embrasure de la porte à regarder la femme de charge manœuvrer le lourd couteau et à humer les parfums de cannelle et de pommes cuites ; puis sa fébrilité le poussa à descendre le corridor, passé la chambre de sa nièce (il n'avait pas encore décidé s'il devait lui interdire d'assister aux festivités ou simplement lui ordonner de se retirer à neuf heures), jusqu'au petit salon qui faisait plus ou moins office de débarras, avant de

retourner à son bureau. La pensée de sa nièce ne le quittait pas, et dans un brusque sursaut d'énergie, il sortit son calepin sur lequel son nom et son titre étaient embossés en or, et prit sa plume préférée dans le porte-plume doré sur son bureau.

« Cher frère, commença-t-il, je t'écris pour te donner un rapport de la santé de ta fille. Ne t'alarme pas si je te dis que les récents signes de guérison ont été remplacés par de nouvelles crises de nervosité. Je demeure persuadé qu'elle souffre d'une neurasthénie commune, provoquée par une stimulation excessive, et qu'elle gagnerait à quitter la ville, avec son bruit, sa pollution et les rencontres discutables que ses espaces limités imposent à ses citoyens. Santé et vertu ne font qu'un, comme tu le sais bien, et elles me semblent toutes deux en proie à une menace que son état d'oisiveté vient encore aggraver. Le semestre a débuté il y a quelques semaines, et hormis quelques excursions sporadiques à l'université, Zuzana a manifesté peu de véritable intérêt pour ses études. Quand je lui ai posé la question, elle m'a avoué sans détour que ses condisciples ne l'intéressaient guère. Je lui ai rétorqué que ce devait être la médecine et non pas l'allure ou les manières de ses pairs qui étaient censés éveiller son intérêt, après quoi elle m'a fourni avec un enthousiasme morbide une description de la salle d'anatomie (tenait-elle les détails de ce qu'elle avait

observé, ou les avait-elle puisés dans un livre, je n'ai pu le déterminer). Bref, je doute fort qu'elle se consacre sérieusement à l'étude de la médecine et je crains qu'elle ne contracte un mal moral et physique dont il lui faudra des années pour guérir. Mon conseil, cher frère, est de l'entourer de l'appui d'une véritable famille (chose que, seul, j'ai du mal à offrir) et, si elle émet le désir d'étudier la médecine ou de fréquenter quelque autre faculté au début du semestre prochain, de l'envoyer à Salzbourg ou à Graz, où elle se trouvera dans un environnement plus tranquille, bénéfique à ses nerfs. Pour ma part, je vais bien et me prépare pour ma réception de ce soir, qui promet d'être un grand événement mondain.»

Il hésita, se demandant s'il devait ajouter un mot ou deux sur l'anxiété que lui causait sa liste d'invités toujours croissante, mais n'arriva pas à trouver une formulation qui évitât de trahir une insensibilité politique tout en ménageant son amour-propre. «Toute mon affection à Milena, conclut-il. Ton frère dévoué, Josef.»

Speckstein relut la lettre, admirant sa calligraphie fluide et régulière, avant de plier soigneusement les feuilles de papier en tiers bien nets pour les glisser dans une enveloppe. Deux minutes plus tard il enfila son manteau et sortit de l'appartement pour acheter un carnet de timbres neuf et poster la lettre lui-même.

Dans sa chambre, assise le dos appuyé contre la tête de lit en bois, un atlas du monde posé sur ses genoux relevés pour lui servir de pupitre, Zuzka aussi était occupée à rédiger une lettre. Celle-ci était adressée à sa sœur, Dagmar. Au fil des années, elle avait écrit plusieurs lettres semblables à sa sœur morte : il y avait dans sa chambre à la maison une boîte où elle les gardait sous clef pour les sortir une ou deux fois l'an et y lire le compte rendu de ses années d'enfance.

Zuzka écrivait. « Ma chère, très chère Dasha. Six ou sept mois avant de me laisser seule sur cette terre, tu m'as dit un matin avoir entendu la femme de charge des voisins dire que les mères s'attendent à ce que leurs filles saignent durant leur nuit de noces. C'était l'été, et la fille de la voisine venait juste de se marier. La femme de charge faisait la lessive, les draps de la famille avaient été étendus dans le jardin pour qu'ils sèchent au soleil. Nous marchions, main

dans la main, et nous nous étions assises sous les draps encore humides. Une brise soufflait, je me souviens du coton qui battait dans le vent, assez fort par moments, comme un fouet qui claque. Saigner comment? t'avais-je demandé, et tu avais répondu que tu ne savais pas. Peut-être que les maris frappent leurs épouses, avais-tu suggéré. Nous étions entrées en courant pour dévisager Julia, mais son visage n'était pas meurtri. Es-tu heureuse? lui avions-nous demandé. Elle avait souri pour répondre oui, un peu raide, avant de s'en aller sans rien dire.

«Je ne sais pas pourquoi je t'écris à ce sujet aujourd'hui. J'ai compris il y a longtemps ce qui faisait ricaner la femme de charge, et j'en ai ricané moi aussi depuis. Mais il se trouve que ce n'est pas une affaire qui prête à rire. Oncle a écrit un article, peux-tu croire, sur les «Pathologies relatives à la perforation de l'hymen». Son exemplaire est couvert de notes gribouillées en marge. Quelques-uns des médecins qu'il cite fournissent une estimation de la quantité de sang. J'ai oublié le nombre, mais ce n'est pas beaucoup. Nulle part dans l'article on ne parle de douleur. C'est ce mot qu'aime tellement utiliser père avec suffisance. *Implicite*. N'est-il pas injuste que les femmes aient l'infortune non seulement de mettre des enfants au monde mais de cela aussi?

Et pourtant on prétend qu'il y a là un grand plaisir (et bien sûr c'est vrai — j'entends braire mes voisins toute la nuit!).

«Tu auras déjà deviné que je suis amoureuse. C'est un homme simple, mais honorable; doux mais fort. J'ai cru pendant quelque temps que j'en aimais un autre, mais il se trouve qu'il est attaché ailleurs (je l'ai presque pris sur le fait l'autre nuit avec une dame dans une situation qui aurait pu être compromettante). De toute façon, il est trop vieux pour moi, et une étrange laideur lui colle à la peau, malgré son apparence avantageuse. Mon amant est une meilleure créature; grossièrement taillé, mais doux, si doux. Il scelle d'un baiser toutes les blessures qu'il a pu infliger. Ce soir, il assistera à la réception de notre oncle. J'ai pensé à Hamlet en l'invitant, mais maintenant je ne sais plus. Je me sens seule dans cette ville, et mes jambes et mes poumons me causent du souci. Je ferais peut-être mieux de rentrer à la maison.

«La vérité, chère Dasha, conclut-elle, ne peut être écrite. Simplement y faire allusion, ce serait aller trop loin. Je demeure, toujours, ta sœur qui t'aime, et qui se languit d'embrasser la pierre rude de ta tombe.»

Elle signa, relut difficilement la lettre à travers ses larmes, puis bondit sur ses pieds et alla jusqu'à la petite table où elle gardait des allumettes et une

bougie. Le papier s'enflamma immédiatement, brûla fort et vite, lui chauffant le bout des doigts. Elle le jeta par terre en poussant un cri et regarda la flamme danser sur les lattes du plancher, cherchant à gagner (crut-elle) le coin du drap près duquel la feuille était tombée. Maintenant apeurée, elle se précipita vers le verre d'eau posé sur le sol à l'autre bout du lit. Elle l'attrapa et en versa le contenu, entendit le grésillement de la flamme noyée ; une cendre noire montait vers elle, flottant doucement dans les airs, effleurant ses bras nus. Il était quatre heures de l'après-midi. Zuzka était toujours en chemise de nuit. L'étoffe en était maintenant constellée de traces de suie noire. Machinalement, tandis qu'elle se tenait pieds nus dans la flaque d'eau, elle leva les yeux vers la fenêtre et tourna le regard en direction de l'appartement d'Otto.

Ses rideaux étaient ouverts, il se tenait à la fenêtre en compagnie du Cantonais. Elle lui avait donné le peu d'argent qu'elle avait, et ils l'avaient investi en nourriture et en bière : une saucisse fumée, bâton noueux, était posée entre eux sur l'appui de la fenêtre près d'un couteau et d'une miche de pain noir. Les deux hommes avaient une bouteille de bière à la main.

Elle se retourna vivement, se coucha sur son lit en tentant de maîtriser les sanglots qui la secouaient. Le sifflement de sa respiration emplit bientôt la pièce.

Le détective Teuben avait fini de s'habiller depuis longtemps. Il avait enfilé son uniforme d'apparat et chaussé ses bottes fraîchement cirées ; avait piqué l'épinglette du Parti dans le tissu au-dessus de son cœur ; s'était rasé et non seulement avait appliqué de l'eau de Cologne sur ses joues, sa gorge et ses poignets, mais était allé jusqu'à en tamponner un peu sur son ventre et à l'intérieur de ses cuisses. Il était six heures moins le quart, trop tôt pour partir, aussi était-il assis dans son fauteuil, occupé à relire une vieille coupure de journal, fruit de deux jours de recherches. On avait d'abord trouvé le nom : il avait fallu pour cela retracer une série d'adresses et comparer des signatures sur différents documents d'enregistrement. Heureusement, Otto était attaché à son prénom, ce qui avait permis d'affiner considérablement la recherche. Et puis, c'était un artiste, facilement reconnaissable grâce à son travail. Ce n'est pas Teuben mais un assistant qui avait eu l'idée de téléphoner à tous les gérants de boîtes de nuit réputées pour leur demander s'ils avaient déjà engagé Otto ou un membre de sa famille. Plus précisément, Teuben s'intéressait à sa sœur. Une fois qu'il eut réussi à la

retracer, il fut étonné de constater que son nom était toujours bien connu après plus d'une décennie. Elle avait eu une carrière remarquable, quoique son numéro s'apparentât à un modeste divertissement de foire, carrière qui avait pris fin du jour au lendemain. Teuben n'était pas parvenu à trouver le moindre indice permettant d'expliquer pourquoi.

Toutes ces recherches sur Otto Frei et sa sœur avaient été menées lors des pauses que Teuben se ménageait dans l'interrogatoire de son prisonnier, opération qui, elle, progressait à un rythme beaucoup plus satisfaisant. Le garçon de la blanchisserie était désireux de plaire. Il y avait bien eu un moment où les recherches sur Otto avaient mis au jour un lien prometteur entre celui-ci et l'une des victimes. Ils auraient peut-être dû se concentrer sur lui plutôt que sur le garçon de la blanchisserie. Mais ce dernier était si simplet et si coopératif que Teuben répugnait à abandonner ce suspect des plus pratiques. Le garçon était disposé à signer n'importe quoi ; même quand il se rétractait, comme il le faisait périodiquement, dans des moments d'entêtement quasi animal, ses explications étaient si incohérentes et si contradictoires qu'elles ne servaient qu'à le rendre encore plus suspect. Il valait donc mieux ne pas ébruiter les détails du dossier d'Otto, et surtout ne pas les communiquer à Beer. Le médecin aurait de loin préféré mettre sous les verrous un coupable, même si celui-ci faisait un accusé moins commode.

Un enfant entra dans la pièce, neuf ans, les cheveux d'un noir d'encre comme ceux de son père.

Il avait un teint laiteux quelque peu maladif et souffrait souvent de la toux. Agilement, à petits pas rapides et légers, il marcha jusqu'à l'homme assis, enfouit le visage dans la manche de son uniforme, puis entreprit de grimper sur ses genoux. Teuben était indulgent avec son seul enfant vivant, et il l'aida à gagner son perchoir. Le garçon était peu lourd pour son âge. Quand il était encore nourrisson, il avait livré une longue bataille contre le croup. Il s'appelait Robert, en l'honneur d'un oncle maternel. On le surnommait Bertl.

«Qu'est-ce que tu fais, papa? demanda Robert en balayant du regard l'article de journal et les pages de notes que Teuben avait rassemblés sur son bureau.

— Je lis au sujet d'une petite fille pas beaucoup plus vieille que toi.

— C'est une voleuse?» Le gamin était persuadé que son père s'intéressait par-dessus tout aux voleurs.

Teuben secoua la tête. «Non, Bertl. Une sorcière.

— Une sorcière? Mais c'est fabuleux! Elle sait faire de la magie?

— Beaucoup de gens croyaient qu'elle était capable de lire l'avenir. Elle faisait sensation, à son époque.

— Avec une boule de cristal?

— Avec des cartes. C'était une sorte de gitane.»

Le garçon digéra ces informations et un air d'émerveillement se répandit sur son visage blême.

Il tendit la main pour prendre la vieille coupure de journal, contempla la photo floue où l'on voyait une jeune adolescente dans une robe de soirée, lourdement maquillée, les deux bras levés au-dessus de la tête, comme pour solliciter les applaudissements. Elle semblait grande aux yeux du garçon, beaucoup plus vieille que lui.

« Comment elle s'appelle ? demanda-t-il en essayant de lire le nom par lui-même, mais incapable de le déchiffrer.

— Hrobová, répondit Teuben, non sans lui-même hésiter un peu à la double consonne initiale.

— C'est un nom idiot. »

Teuben haussa les épaules, à moitié tenté d'acquiescer.

« Son père était slave. Ça veut dire “tombe” ou “tombeau”. Eva Tombe. Pas un mauvais *nom de guerre**, j'imagine. »

Robert opina du chef, refusant d'avouer qu'il ne comprenait pas ce que cela signifiait, tout en continuant d'examiner la photo. Il allait poser une autre question quand sa mère apparut à la porte. Elle était plus jeune que Teuben et toujours jolie, bien que pas exactement belle. Contrairement au garçon, elle était replète et avait le teint rougeaud, rayonnant de santé. En voyant son fils assis sur les genoux de son père,

elle sourit. L'enfant témoignait, à l'endroit de la protection paternelle de Teuben, d'une confiance qui la surprenait chaque fois. Pour sa part, les rapports qu'elle entretenait avec son mari étaient gouvernés par une crainte tranquille qu'elle seule confondait avec du respect. Leurs relations conjugales étaient très harmonieuses.

« Tu as fière allure, lui disait-elle maintenant avec une admiration non feinte. Fais attention de ne pas froisser l'uniforme, Bertl. Je viens juste de le faire repasser. »

Elle entra dans la pièce et fit quelques pas, s'arrêta avant d'atteindre le bureau. « As-tu besoin de quelque chose avant de partir ?

— Non, en fait, je ferais aussi bien de me mettre en route. » Teuben fit descendre son fils de ses genoux et le posa par terre, puis il rassembla les papiers sur son pupitre et les rangea sous clef dans le tiroir du haut. « Je veux arrêter au bureau en chemin. »

Il ébouriffa les cheveux de son garçon, tapota gentiment sa femme sur le postérieur tandis qu'elle passait près de lui, et trouva même un certain plaisir à son sourire quand elle lui dit au revoir. Dans chacun de ses mots et de ses gestes, dans les mouvements simples et directs qu'il eut pour mettre son chapeau et son manteau, puis pour sortir dans l'air tiède du soir, il y avait déjà quelque chose de joyeusement impatient, la touche légère, mutine, de l'anticipation sexuelle. Comme Beer l'avait dit à Eva : Teuben avait un rancard.

Les invités ayant reçu une convocation écrite avaient été priés de se présenter à la réception de Speckstein à sept heures tapantes pour l'apéritif. Anton Beer n'était pas au nombre de ces invités triés sur le volet. À sept heures et quart, il était toujours assis dans son bureau et n'était pas encore habillé. Sa veste de soirée avait été sortie de la garde-robe et elle était suspendue devant la fenêtre ouverte pour être aérée ; et pourtant il était assez décidé à ne pas descendre se joindre aux festivités, à plutôt envoyer une carte exprimant ses regrets le lendemain matin (ne rien envoyer lui semblait impoli). En ce moment, il était occupé à tracer l'alphabet en grandes lettres sur des morceaux de carton qu'il avait découpés, environ quatre fois la taille d'une carte à jouer ordinaire. Il se servait d'un crayon de couleur à grosse pointe et avait du mal à donner une certaine beauté formelle à son œuvre. Les cartes portant les lettres de A à M étaient empilées à sa droite ; il travaillait au N, dont il appréciait les angles pointus et dramatiques, ajoutant des fioritures au début et à la fin du caractère légèrement incliné.

Anneliese était assise non loin de lui. Elle était restée par terre bien qu'il lui eût offert une chaise par deux fois, et n'avait accepté que le confort d'une couverture qu'il était allé chercher dans le salon et avait étendue pour elle dans un coin de la pièce. Elle était assise là, les jambes écartées devant elle, occupée à dessiner maladroitement des silhouettes de gens et d'animaux sur une tablette de papier et à les colorier. Elle travaillait présentement à ce qui pouvait être un zèbre ou un cheval. Les rayures dont était couvert l'animal étaient strictement verticales. S'il s'agissait d'un cheval, il était en costume de prisonnier. La fillette avait les doigts sales à cause des pastels à l'huile qu'elle utilisait.

Beer avait essayé de lui parler à plusieurs reprises au cours des derniers jours. En faisant preuve d'une tendre insistance, il avait réussi à lui soutirer quelques détails sur les jours qu'elle avait passés depuis la mort de son père, Tobias Grotter. En les additionnant à ce que les médecins lui avaient dit à l'hôpital et à la clinique, où il avait passé plusieurs coups de fil, il s'était forgé une image, trop frappante peut-être pour être entièrement réaliste. Il la voyait se réveiller dans le sombre dortoir de l'hôpital, en état de choc, et se mettre à courir vers la porte. Une infirmière l'avait interceptée et interrogée tandis que la fillette pressait les mains sur ses oreilles et, terrorisée, tapait de ses petits pieds. Nul parent ne vint la réclamer, et la police n'était pas à sa recherche. Un médecin de l'hôpital qui passait la moitié de son temps à travailler à la clinique à la lisière occidentale de la ville l'y avait fait transférer : ils avaient une salle réservée

aux enfants. Elle s'était enfuie presque immédiatement, en grimpant jusqu'à la fenêtre d'une salle de bain alors que son enregistrement n'était pas encore terminé, puis elle avait regagné la ville, pieds nus, confuse, en évitant les regards interrogateurs des inconnus. Beer n'arrivait pas à savoir si elle s'était perdue ou si elle avait fait exprès de ne pas rentrer tout de suite à la maison. La fillette tellement bavarde une semaine plus tôt, et qui accordait une confiance sans bornes aux inconnus, était devenue suspicieuse et renfermée. Beer se demandait à quel point elle comprenait ce qui était arrivé à son père, et s'il ne valait pas mieux pour elle d'être doucement forcée à reconnaître la vérité. Il avait déjà fait plusieurs tentatives en ce sens. Il avait aussi tenté de la rassurer sur le concierge, qu'elle avait vu «faire couler un bain plein de sang, pas d'eau», comme elle le lui avait dit lorsqu'il l'avait déposée dans sa propre baignoire pour la frotter avec une éponge et de l'eau tiède.

«Je suis descendu et je lui ai parlé longuement, avait-il dit. C'est un brave homme, vraiment. Tu n'as rien à craindre de lui.»

La fillette s'était contentée de hocher la tête et avait demandé à être essuyée, s'il vous plaît.

Quant à la scène dont elle avait été témoin deux nuits plus tôt, lorsqu'elle et Zuzka étaient apparues dans l'embrasure de la porte de son salon, l'homme et la petite fille n'avaient pas échangé un mot sur la question. Il avait l'impression que tout ce qu'il pourrait lui dire ne ferait que lui imposer le fardeau d'un autre secret, à la fois déroutant et sans conséquence.

De toute façon, elle y semblait indifférente, et comme ni Otto ni Zuzka ne s'étaient manifestés au cours des derniers jours, et qu'Anneliese aimait passer son temps ou bien dans son bureau ou bien dans la chambre d'Eva, il n'y avait aucun risque qu'elle puisse prononcer une parole imprudente à qui que ce soit et lui faire courir un danger immédiat.

Beer soupira et s'accorda un répit avant d'entreprendre le O. Il se leva de son pupitre et s'accroupit près de la fillette, un genou craquant en guise de protestation. Il montra le mur, où le hérisson que le concierge avait fait monter pour Lieschen reniflait les rideaux de la fenêtre, mais la fillette était impassible et refusa de lui accorder ne serait-ce qu'un sourire. Il l'avait vue jouer avec l'animal à quelques reprises, mais elle l'avait pour l'essentiel ignoré et était allée jusqu'à lui lancer un stylo une fois pour le voir se rouler en boule.

« Prince Yussuf, dit-il doucement. Ce n'est pas comme ça qu'il s'appelle? »

Elle haussa ses petites épaules tordues puis hocha la tête sans lever les yeux vers Beer.

« Tu ne trouves pas qu'il a l'air de se sentir un peu seul? »

De nouveau la fillette haussa les épaules, suça sa lèvre puis jeta un coup d'œil à l'animal.

« Peut-être. »

— Et toi? Est-ce que tu te sens seule, Anneliese? »

Cette fois, elle ne répondit pas du tout. Frustré, il posa un genou au sol, mit les doigts sur son épaule, s'attendant à moitié à ce qu'elle se dérobe.

« Tu ne parles pas autant qu'avant. »

La fillette plissa le nez, cessa de colorier.

« Eva ne parle pas.

— Eva est malade. Écoute, Anne... » Il s'interrompit, se corrigea, chercha ses mots. « Lieschen. Tu as trouvé ton père, n'est-ce pas ? Avant de te réveiller à l'hôpital. »

Son corps cessa de remuer, elle le fixa sans émotion.

« Je sais que ça a dû être terrible. Mais il ne faut pas avoir peur. Ce n'était pas... un meurtre. Ton papa était très triste, il buvait beaucoup trop. Et puis il... C'est-à-dire, c'était une sorte d'accident. Il s'en est pris à lui-même. »

Elle haussa les épaules encore une fois, leva son crayon et l'enfonça, la pointe la première, dans le devant de sa robe où il laissa une tache d'un mauve vif. Il l'avait déjà vue faire ce mouvement : dans la cave du concierge, quand Beer lui avait demandé ce qui était arrivé au pauvre Walter. À ce moment-là, elle avait écarté les doigts devant son abdomen pour suggérer les viscères répandus de l'animal. Cette fois-ci, elle n'y alla pas d'un geste aussi spectaculaire.

« C'est une bonne façon de partir, murmura-t-elle. Pour un chien. »

Beer entendit la phrase et sut immédiatement qu'elle n'était pas d'elle. Frappé par sa dureté, il se pencha en avant pour s'approcher de l'enfant.

« Est-ce que c'est ce que ton père a dit ? demanda-t-il. Quand on a retrouvé Walter ? »

Mais Lieschen se remit simplement à colorier, cette fois dessinant une personne aux membres et au torse gras ; elle esquaissa des fentes en guise d'yeux et un large entonnoir émergeant de sa bouche aux lèvres rouges. Le genou de Beer craqua encore une fois quand il se leva. Il avait l'impression de ne pas pouvoir venir en aide à la fillette. Il avait honte d'avouer qu'elle était le moindre de ses problèmes ce soir-là.

Il alla à la cuisine. Sur la table se dressaient une variété de bouteilles de bière, cinq en tout, disposées sans ordre particulier, qui semblaient avoir été choisies au hasard. L'une des bouteilles était ouverte, le bouchon en porcelaine pendouillant sur le cerceau de métal fixé à son col, et un tiers de son contenu avait disparu. Beer alla chercher un verre, le posa près de la bouteille, versa quelques centimètres de bière. La mousse se forma sur le liquide avant de se dissiper dans le verre étroit. Il tourna les talons, sortit de la cuisine et après deux pas y retourna en courant pour verser la bière dans l'évier. Il ne voulait pas que dans un moment de distraction la fillette vienne goûter à ce qui se trouvait sur la table. Le moment venu, songea-t-il, il lui faudrait l'enfermer dans le bureau

pour ne pas que Teuben la voie. Orpheline, elle était maintenant vulnérable. Comme il n'y avait pas de membres de sa famille qui fussent vivants, elle finirait dans un orphelinat ; fille bossue d'un suicidé alcoolique. Il aurait été de loin préférable de lui faire quitter l'appartement, mais Beer n'aurait su où l'emmener. Le concierge aurait peut-être été heureux de s'en occuper, mais elle avait l'air à ce point traumatisée qu'il n'osait le suggérer ; et d'une certaine façon c'était vrai : l'homme remplissait des baignoires de sang plutôt que d'eau. Quand l'heure viendrait, il faudrait enfermer la fillette à clef. La pensée se répéta. Quand l'heure viendrait. Il reposa le verre sur la table de la cuisine, une buée de mousse grimpant sur un des côtés. La pendule sonna huit coups. C'était l'heure de retourner Eva.

Il entra dans la chambre sans hâte et exécuta ses tâches d'infirmier, auxquelles Eva se soumit sans même cligner de l'œil. Quand il changea sa robe de nuit pour lui en enfiler une toute simple, en coton, les yeux du médecin ne s'attardèrent pas, non plus qu'ils évitèrent ses formes nues. Il avait cru qu'il serait en proie à l'agitation, mais il se sentait plutôt d'un calme surnaturel et il se prit à penser que — d'une manière ou d'une autre — les choses se régleraient ce soir-là. *C'est le moment de repos du parieur*, songea-t-il : *quand toutes les mises ont été placées et que la balle tourne dans sa roulette*. Il était étrangement heureux de cela, l'inexorabilité du destin, et étrangement indifférent à l'égard d'Eva, qu'il avait tellement lutté pour sauver. On aurait dit que les sentiments qu'il nourrissait pour elle s'étaient depuis

longtemps taris et qu'il était de nouveau réduit à sa fonction : un médecin qui soigne sa malade. Il lui fit un sourire dénué de chaleur, remonta les draps jusqu' sous son menton. Un bruit lui parvint à travers la fenêtre qu'il avait ouverte, de jeunes hommes conversaient à voix haute à l'étage du dessous. Beer se retourna, ouvrit la porte, s'arrêta un moment le temps d'allumer une cigarette. Et puis, à cet instant précis, alors qu'il avait encore les mains dans les poches à la recherche de ses allumettes, une tendresse nouvelle se leva en lui, fraîche, vive, inattendue. Il poussa un cri, tituba, tomba à genoux près du lit, les yeux verts l'observant avec la tristesse des damnés.

Elle cligna de l'œil pour lui dire qu'elle comprenait.

Il resta encore une heure. Ni l'un ni l'autre ne pleurèrent. Beer parla un peu, les lèvres suspendues juste au-dessus de l'oreille d'Eva. Il lui tenait la main.

« C'est comme ça. Toute ta vie, tu restes caché. Même de toi. Ton frère, lui, Otto, c'est le genre d'homme qui vit à la surface des choses. Il faut qu'il se farde le visage pour disparaître, et qu'il se scelle les lèvres. Tout ce qu'il dit est indiscret, même quand il dit des mensonges. Je crois que c'est une sorte de don. Par les temps qui courent, bien sûr, ça pourrait aussi le faire tuer.

« Mais moi... Je ne parle jamais, pas vraiment. Je me sers des mots pour me cacher derrière. Je ne parle pas et je n'agis pas, même quand je sors pour-

suivre mes vices. Je les nourris, c'est vrai, mais seulement pour qu'ils n'aient pas raison de moi. J'ai passé ma vie à calculer les risques : une économie fondée sur la prudence, achetant le désir pour pouvoir vivre en paix. Je le fais à l'instant même, en parlant à une morte-vivante. Mais c'est mieux que de ne pas parler du tout.

« Je suis désolé, Eva, lui dit-il. Je suis tellement désolé. »

L'horloge sonna la demie de neuf heures. Épuisé, incapable d'attendre davantage, Anton Beer sortit de la chambre en courant, jeta sa veste de soirée sur ses épaules, enferma Lieschen dans le bureau et descendit se joindre aux réjouissances.

Les premiers signes de la fête parvinrent à Beer dès qu'il eut mis le pied dans le corridor. Des voix s'élevaient dans la cage d'escalier, des hommes ivres criaient, riaient, entonnaient des chansons. À mi-chemin entre les deux étages, un jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans assis sur une marche, plié en deux, pétrissait son abondante chevelure châtain. Un compagnon, de quelques années son aîné, le teint basané, était accroupi près de lui et murmurait à son oreille sans discontinuer. Tous les deux portaient des chemises brunes et des brassards, leurs pantalons étaient rentrés dans leurs épaisses chaussettes de laine. Beer passa devant eux sans les saluer et continua en direction du bruit. Sur le palier suivant, trois policiers en uniforme d'apparat se passaient une carafe de verre taillé, échangeant des bribes de chansons populaires dont ils avaient remplacé les paroles par des variantes pornographiques. À ce moment, l'un d'entre eux laissa tomber le lourd bouchon de la carafe et le regarda rebondir dans les marches, puis plonger dans le puits central pour aller se fracasser à l'étage inférieur. Tous les trois

éclatèrent de rire. Beer passa aussi devant ce groupe sans un mot.

En franchissant la courbe suivante du grand escalier encombré, il vit de loin que la porte de l'appartement de Speckstein était grande ouverte. Des rires s'en échappaient, suivis du sifflement comique d'une trompette. Dans l'embrasure, chevauchant le seuil, nonchalamment appuyé contre le cadre de porte, se tenait un officier SS grand et mince au menton pointu et à la moustache fine comme un doigt. Une cigarette fumait dans sa belle main aux os longs. Quand le médecin voulut passer devant lui, il eut un mouvement brusque et saisit le bras de Beer.

« Êtes-vous certain d'être invité ? » demanda-t-il en examinant la veste de soirée avec quelque suspicion, puis il se pencha pour souffler la fumée de sa cigarette au visage du médecin. Avant que celui-ci ait eu le temps de répondre, l'homme relâcha sa prise.

« Mais on s'en fout. Allez-y. Il ne reste plus grand-chose à manger, mais des gars ont apporté de la bière et de l'alcool fort. Vous allez peut-être attraper la fin du spectacle. »

À l'intérieur, l'appartement semblait étrangement vide jusqu'à ce que Beer atteigne la porte menant au salon et au bureau de Speckstein, où les gens se masaient, jouant du coude pour mieux voir. L'air y était chaud et sentait le renfermé, un mélange de fumée et de sueur. Murmurant des excuses et profitant de ce qu'un groupe de trois ou quatre messieurs plus âgés tentant de s'en aller dérangeait la foule, Beer

parvint à se faufiler devant la dernière rangée de spectateurs, à l'intérieur du groupe. Tous les yeux étaient fixés sur l'autre bout de la pièce, où Otto Frei se tenait debout sur la table de la salle à manger, qu'on avait poussée contre le mur. Des assiettes et des ustensiles sales avaient été empilés à un bout de la table ; à l'autre extrémité, une soupière de potage dominait encore plusieurs piles de bols. L'espace entre les deux servait de scène à Otto.

La pièce était plongée dans la pénombre, uniquement éclairée par une lampe de travail qu'un jeune homme boutonneux dirigeait vers le visage d'Otto. Du corps du mime, entièrement vêtu de noir, on ne distinguait que le contour, à part les gants de coton blancs qui émergeaient de l'obscurité environnante avec une curieuse intensité. L'un de ces gants — le droit — tenait un journal roulé. À ce moment, ni le corps ni le visage d'Otto ne bougeaient. Il se tenait parfaitement immobile, menton levé, jambes écartées, le journal brandi comme une matraque au-dessus de sa tête, avec l'air d'un homme qui tend l'oreille dans l'espoir de percevoir quelque son lointain et faible. Le public était attentif, silencieux ; lui aussi tendait l'oreille. Beer regarda autour de lui, mais dans la pénombre il était impossible de distinguer autre chose que des ombres ; les cigarettes embrasées étaient suspendues, çà et là, dans l'obscurité.

Et puis un étrange bourdonnement s'éleva dans la pièce, comme si une mouche prisonnière d'une fenêtre tentait de s'échapper. Le bruit était si frappant, et

la réaction du mime si immédiate et si naturelle, que Beer ne songea pas à chercher l'origine du son ailleurs que dans l'air devant le visage plissé d'Otto. Le mime suivait de la tête et des yeux la trajectoire de la mouche. Le dégoût, la colère, puis la ruse passèrent sur ses traits blanchis tandis qu'il regardait l'insecte voler devant lui avant de se poser sur le rebord d'une flûte de champagne qui se balançait dans un équilibre précaire au sommet d'une pile de vaisselle sale. Le mime visa avec une infinie précaution. Deux fois il leva le journal comme un chef d'orchestre lève sa baguette, le poignet d'abord, se préparant au *fortissimo*, puis, insatisfait de son approche, coupé court au mouvement vers le bas et reprit le geste de zéro. Enfin il prit son élan, le visage illuminé par une extase si triomphante que la moitié de la foule éclata de rire, puis s'arrêta de crainte d'effaroucher la mouche. Le bout du journal accrocha le verre de champagne sur le côté de la tige et le souleva avec une étonnante délicatesse dans les airs au-dessus de la tête des spectateurs, où il fut cueilli par une main sortant d'une chemise brune. Quant à la mouche, elle s'enfuit, bourdonnant furieusement autour de son assaillant, puis se posa sur le nez blanc et frémissant du mime. Il la fixa en louchant et se mit à se donner des claques sans réserve, frappant d'abord un œil, puis l'autre, giflant chaque joue à plusieurs reprises avant de s'asséner sur l'entrejambe une claque mal calculée qui provoqua l'hilarité générale. Profitant du dernier refuge qui s'offrait à elle, la mouche vola dans sa bouche grande ouverte puis ricocha, affolée, entre ses deux joues gonflées, les yeux

exorbités que roulait Otto attestant de ses changements de direction.

Ce n'est qu'à ce moment, lors de ce match de tennis invisible, que Beer aperçut Yuu et put ainsi établir l'origine des divers bruits : le bourdonnement, le sifflement de l'air déplacé quand Otto se giflait les joues. Le grassouillet Japonais était assis sur l'appui de la fenêtre près de l'une des tables, à demi dissimulé par le rideau qui tombait autour de ses épaules comme une cape.

Sur ses cuisses se trouvait une panoplie d'objets — un hochet, une râpe à fromage assortie d'une cuiller, une casserole remplie de riz — qu'il manipulait de sa main gauche tandis que de la droite il pressait la trompette sur ses lèvres. Pendant ce temps, ses yeux demeuraient fixés sur la scène, guettant chaque geste pour le traduire en son. Les bruits épousaient les mouvements de si près qu'on avait du mal à croire que cet habile tintamarre émanait de Yuu et non pas de la scène.

Le numéro touchait à sa fin. Secouant la tête de gauche à droite, Otto avait fini par avoir raison de la mouche. Lui-même étourdi, titubant d'un bout à l'autre de la table, il cueillit l'insecte sur ses lèvres et lui arracha les ailes (deux morceaux de confetti se détachèrent entre ses doigts et descendirent au-dessus de la foule en papillonnant). Il sourit, se pencha pour trouver un bol à soupe dans l'obscurité et, avec un magnifique petit « ploc », laissa tomber son ennemie estropiée avant de retourner au plaisir de son dîner. Une fanfare éclata, on alluma les lumières,

un tonnerre d'applaudissements salua l'artiste. Peu après, le public commença à se disperser. Otto descendit de sa table, accepta la bouteille de bière qu'on lui présentait et se perdit dans la foule. Amusé malgré lui, Beer se détourna de la scène et profita de l'occasion pour regarder autour de lui, scrutant l'assemblée à la recherche de visages familiers.

Teuben fut presque la première personne qu'il aperçut. Nonchalamment appuyé contre le rebord de la fenêtre, le détective riait de la blague de quelqu'un ; en voyant Beer, il haussa un sourcil en guise de salutation paresseuse. Se détournant de lui, sa gaieté disparue, Beer alluma une cigarette et s'enfonça plus profondément dans la pièce. Ses yeux s'arrêtèrent sur Zuzka, assise près du mur de l'autre côté de la scène improvisée, mains posées sur les genoux, yeux baissés, apparemment indifférente à l'agitation qui l'entourait. À ce moment, un des invités s'approcha d'elle et adressa quelques mots à son dos voûté, puis haussa les épaules et tourna les talons quand il ne réussit pas à en tirer de réaction. Speckstein, assis dans un fauteuil non loin d'elle, avait l'air grave et en nage, et plus qu'un peu gris. Ne sachant où aller, Beer se dirigea vers leur côté de la pièce, renversant une bouteille de schnaps ouverte que quelqu'un avait imprudemment laissée par terre. Il se pencha pour la redresser puis, maintenant que leurs yeux étaient à la même hauteur, croisa le regard de Zuzka à quelques pas. Elle pâlit, détourna les yeux en recroisant les jambes devant elle. Elle semblait avoir pleuré, et son chemisier bâillait sur

son ventre, exposant quelques centimètres de peau. Elle était la seule femme dans la pièce.

Maintenant plus déterminé, Beer se fraya un chemin jusqu'à elle. Il y avait des hommes partout, les joues rouges, occupés à discuter, plus d'une trentaine dans cette pièce seulement. Le tapis était jonché de mégots et de cendres de cigarettes, de bouts de nourriture qu'on avait laissés tomber. Un homme qui se tenait près de la fenêtre avait ouvert le carreau et criait quelque chose dans la rue en contrebas. Non loin de lui, un autre avait allumé la radio et tournait le bouton, passant de chaîne en chaîne : le crépitement des parasites se mêla aux bruits environnants jusqu'à ce qu'il se décide pour une interprétation de Wagner qui émanait avec un bruit de fer-blanc de la boîte en bois. Beer atteignit le mur, se glissa devant un ivrogne au nez épaté vêtu d'un uniforme de chauffeur qui tenait deux verres à liqueur devant ses yeux comme des lunettes, suscitant l'hilarité de ses amis, et il rejoignit Zuzka. Comme il n'y avait pas d'autre fauteuil, il mit un genou en terre et murmura cérémonieusement une salutation. Elle fit semblant de ne pas l'avoir entendu et il dut la répéter pour qu'elle daigne lever les yeux et lui rendre sèchement son bonjour.

« Ce n'est pas tout à fait le genre de réception que je m'étais imaginé », lui dit-il en tentant de minimiser le chaos qui les entourait.

Elle lui jeta un regard froid et absent.

« Oui, répondit-elle froidement. Mon oncle est irrité.

— Je ne vous ai pas vue ces deux derniers jours. Je croyais que vous voudriez venir voir Lieschen. »

Il s'interrompit, espérant que Zuzka saisirait la balle au bond. Elle n'en fit rien. Troublé, poussé par la vague impression qu'il lui devait une explication — de même qu'à Eva —, il se pencha à l'oreille de Zuzka.

« L'homme que vous avez vu, dit-il doucement, me rend visite quelquefois. Ou alors je lui rends visite. »

Il s'interrompit à nouveau, chercha une façon d'exprimer la nature de son inclination.

« Il y a deux nuits, il est venu. Au milieu de la nuit. C'était imprudent de ma part de le laisser entrer, et plus imprudent encore de m'endormir. Je me suis montré terriblement téméraire ces derniers temps. »

Il tenta un sourire, sentit une veine tressauter sur sa tempe.

« Mais vous ne devez en souffler mot à personne, Fräulein Speckstein. Zuzka. Je vous en prie. »

À ces mots, elle se leva et s'en fut. Elle ne retourna jamais la tête pour le regarder. Du bout des doigts, avait-il remarqué, elle avait trituré le tissu de sa jupe au-dessus de ses genoux, et tandis qu'elle s'enfuyait, le vêtement tombait bizarrement, sa symétrie rompue, l'ourlet chiffonné à l'avant. Quand elle quitta la

pièce, quelques hommes la suivirent des yeux. Beer vit Teuben s'arracher à son groupe près de la fenêtre et la suivre, se lissant les cheveux tandis qu'il traversait la pièce. Beer aurait peut-être dû lui emboîter le pas lui aussi, mais il n'en avait pas la force.

Abattu, épuisé, le médecin se leva suffisamment pour s'asseoir sur le fauteuil que Zuzka venait de quitter. Il y fut accueilli par la chaleur qu'y avaient laissée les fesses de la jeune fille. Cela éveilla une tristesse en lui et il resta assis, voûté, tête baissée, dans une pose rappelant celle qu'elle venait d'abandonner.

Debout devant la fenêtre de la cuisine, Frau Vesalius s'accordait un moment de répit. Elle n'avait pas eu une minute à elle depuis tôt le matin et fumait une cigarette avec délice. La réception l'avait épuisée. Elle avait passé la soirée à servir de la nourriture qu'elle voyait disparaître en quelques minutes. Les choses avaient encore empiré quand le voyou qui habitait de l'autre côté de la cour était débarqué, traînant avec lui le Cantonnais; le gros Oriental s'était dirigé droit vers la cuisine et avait englouti tout ce qui lui tombait sous les yeux, en lui faisant moult compliments sur ses habiletés culinaires. À lui tout seul, il avait dévoré la plus grande partie de l'un des strudels, et une bonne portion de la deuxième soupe aux tripes. Ce n'est qu'au début du spectacle qu'elle avait réussi à se débarrasser de lui et que le calme était revenu dans la cuisine. Frau Vesalius estimait qu'elle avait bien mérité sa cigarette.

Derrière elle, dans le corridor à l'extérieur de la pièce, des invités discutaient bruyamment du cours de la guerre. Les Anglais s'amassaient en France, les Finnois et les Soviétiques glissaient rapidement vers

la guerre. Il y avait une note de bravade urgente dans leur discussion d'ivrognes, comme si les hommes avaient besoin de faire étalage de leur courageux mépris du danger face à un ennemi futur. Elle avait déjà entendu ce genre de conversations. Un peu plus de vingt ans auparavant, son fils avait perdu ses jambes sur le front de l'Est, trois semaines avant le traité de Brest-Litovsk.

Vesalius baissa les yeux pour regarder dans la cour, où se trouvaient d'autres invités, des officiers, si l'on se fiait à leur apparence, qui, debout près d'un arbre, se livraient à un jeu : deux d'entre eux s'échangeaient des coups dans le ventre tandis que les autres pariaient à savoir qui vomirait le premier. Un autre homme s'était débarrassé de sa veste et de sa chemise, et utilisait le cadre de métal du support servant à battre les tapis pour exécuter des prouesses de gymnastique ; il se catapulta dans les airs, tenta un saut périlleux, heurta quelques branches d'arbre et tomba durement sur le sol. Au rire de ses amis se joignit bientôt son propre gloussement tandis qu'il se levait et essuyait le sang qui coulait sur son visage.

Frau Vesalius jeta un coup d'œil à la pendule de la cuisine. Il était dix heures passées. À la cadence où tout le monde buvait, la fête serait bientôt finie. Le professeur serait à court de rafraîchissements et ceux qui tenaient encore debout s'en iraient pour aller trouver des filles. Elle n'était pas offusquée par l'agitation turbulente des hommes. Après tout, ils étaient jeunes. La seule chose qui la mécontentait, c'est qu'on lui demanderait de nettoyer leurs dégâts, et de supporter les lamentations grognonnes de Speckstein.

Un mouvement attira l'attention de Vesalius, qui se retourna pour voir Zuzka entrer en courant dans la cuisine. Elle arrivait trop vite pour éviter le fatras qui encombra la pièce, tête baissée, visage caché derrière un rideau de cheveux, et avant d'avoir fait trois pas elle entra en collision avec la petite table et la chaise. Le bruit fit sursauter la jeune fille. Elle leva les yeux, manifestement étonnée de s'être retrouvée là ; tourna les talons pour sortir de la pièce puis s'arrêta, le corps tordu par un sanglot. Vesalius l'observait, la moquerie se mêlant à la compassion dans ses yeux. Zuzka remarqua son regard, le soutint le temps d'une ou deux respirations, et y trouva suffisamment de chaleur pour aller la rejoindre près de la fenêtre.

«Tiens, dit la femme de charge. Prends-en une.» Elle lui tendit le paquet.

Zuzka secoua la tête, prit tout de même une cigarette.

«Je ne fume pas», dit-elle.

Elle regarda Vesalius aspirer la fumée, puis prit la boîte d'allumettes qui se trouvait sur l'appui de la fenêtre et alluma sa cigarette, prit une petite bouffée prudente. Cela eut l'air de la calmer. Il n'y avait plus de larmes dans ses yeux.

«Tu ferais mieux de partir», dit la vieille femme.

Zuzka opina, gênée, jeta un coup d'œil de côté, vaguement en direction de sa chambre.

«Dans une minute.

— Je veux dire chez toi. Dans ta famille. »

Zuzka ne protesta pas. Elles se turent un moment, soufflant de la fumée à la fenêtre, la jeune fille fumant sa cigarette à coups de brèves bouffées superficielles. Elle parvenait à ne pas tousser.

« J'ai écrit à ma sœur tout à l'heure, murmura-t-elle d'une voix tendre et basse, puis le rouge lui monta aux joues quand elle lut la raillerie sur les traits de Vesalius. Je sais bien que c'est idiot. D'écrire à une morte. »

Elle tenta un sourire, mais il se crispa sur son visage. Le malheur ne lui allait pas. Il y avait des femmes, songea Vesalius, qui étaient jolies après avoir pleuré, comme purifiées. Pas Zuzka.

« Vous étiez jumelles ? demanda-t-elle après un silence. Le professeur en a déjà parlé.

— Oui. Comme les deux doigts de la main. Quand on était petites, père disait que c'était elle qui deviendrait médecin. Et qu'il faudrait que je me contente de me trouver un riche mari.

— Comment est-elle morte ?

— De la polio. Quand on avait douze ans. Il y a longtemps.

— Tu ferais mieux de rentrer chez toi. »

De nouveau, la jeune fille opina, écrasa la cigarette dans la vitre de la fenêtre, puis tressaillit en apercevant un homme dans la cuisine, à quelques pas

seulement. Il était impossible de dire depuis combien de temps il était là. Vesalius non plus ne l'avait pas entendu entrer, et elle regarda l'intrus sans aménité. Grand, il avait du gras aux hanches et se tenait remarquablement immobile. Une odeur de menthes mêlée d'une sorte d'eau de Cologne bon marché émanait de sa silhouette disgracieuse ; ses yeux noirs et profondément enfoncés dans leurs orbites étaient dénués d'expression, comme ceux d'une poupée. Mais ce qui la frappa le plus, et le plus défavorablement, fut la forme et la couleur de ses lèvres. Celles-ci, minces et effilées aux commissures, semblaient peintes à l'aide d'un pinceau à cinq *Groschen*. Zuzka le vit, chancela, et courut immédiatement vers la porte en tentant de conserver entre elle et l'homme la plus grande distance possible.

Vesalius la suivit des yeux, puis tourna de nouveau le regard vers l'homme. Il avait un verre de brandy à la main, et prenait de petites gorgées tranquilles. Après quelques instants, il tourna les talons et partit sans piper mot. Dans l'embrasure de la porte, il faillit heurter le gros Cantonais venu fouiller pour trouver encore à manger. Les deux hommes voulurent passer la porte au même moment, leurs ventres se touchèrent au milieu. Vesalius éclata de rire, se retourna vers la fenêtre et alluma une autre cigarette.

Il la suivit. Comme un bon chien de chasse, il sut trouver sa chambre même si elle en avait fermé la porte derrière elle alors qu'il ne pouvait la voir. Peut-être n'avait-il pas de don particulier ; peut-être avait-il simplement ouvert toutes les portes jusqu'à ce qu'il trouve la bonne. Après tout, il était détective. Qui allait lui dire qu'il n'avait pas le droit ?

Il entra aussi naturellement que si ç'avait été les cabinets ; referma la porte le plus délicatement du monde. Elle avait allumé la lumière en entrant, deux minutes plus tôt, et s'était assise sur le lit. Teuben se tenait sous l'abat-jour orné de glands comme s'il s'agissait d'une pomme de douche. Son épaisse tignasse semblait absorber la lumière : un noir d'encre profond. Ce devait être une perruque. Il tenait toujours son verre de brandy, dans le fond duquel il restait une larme de liqueur. Zuzka se demanda s'il était ivre.

Elle voulut se lever du lit, mais d'un geste de sa main velue, il lui intima de rester assise. Il bougeait calmement, sans hâte.

« Vous étiez là l'autre soir. Quand j'ai rencontré Eva. Vous vous cachiez dans l'appartement du médecin. Vous nous avez entendus parler. »

Il but ce qui restait dans son verre.

« Qu'avez-vous entendu ?

— Rien. »

Teuben sourit. Il regarda autour de lui, alla jusqu'à la chaise qui se trouvait près de la fenêtre, enlaça le dossier de ses bras mais ne s'assit pas.

« Rien. Ou tout. Qu'est-ce que ça change ? Un drôle d'homme, ce docteur Beer. Difficile à cerner. Vous lui parliez à l'instant. On aurait dit que vous vous sauviez de lui. Il a dit quelque chose qui ne vous a pas plu ? »

Le détective lui laissa la chance de répondre, mais elle se contenta de secouer la tête et de ramener les genoux devant son corps, cachant sa poitrine. Les talons de ses chaussures faisaient des fossettes sur son couvre-lit.

« Un homme étrange, ce Beer, répéta Teuben, suivant les mouvements de la jeune fille de ses yeux noirs. J'ai pensé un moment qu'il la baisait. Mais je suppose que c'est vous qu'il baise.

— Je vais crier pour appeler mon oncle.

— Ce n'est pas la peine, dit-il en se détournant d'elle pour ouvrir la fenêtre. Je suis ici simplement pour admirer la vue. » Il offrit son visage à la nuit.

Presque aussitôt, il éclata de rire.

« Eh bien, regardez-moi ça ! » fit-il en ricanant, l'invitant du geste à venir le rejoindre à la fenêtre. Elle obéit malgré elle, gardant ses distances, et plissa prudemment les yeux dans la direction qu'il indiquait dans l'obscurité. Quand elle lui dit qu'elle ne voyait rien, Teuben s'écarta de la fenêtre et la regarda prendre sa place. Au-dessus d'eux, un étage et demi plus haut, à un angle aigu à leur droite, deux hommes en uniforme avaient décroché de ses pentures la grande fenêtre de l'escalier et se tenaient debout côte à côte, jouant du coude, pantalon ouvert, tous les deux pissant dans la cour noire. Tout ce qu'elle arrivait à distinguer nettement était la pointe de leurs bottes émergeant du cadre de la fenêtre, et les cascades d'urine jumelles qui pleuvaient dans la cour. Au sol, sur la terre boueuse, apparut l'Oriental, Yuu, qui s'arrêta, leva les yeux et poursuivit son chemin vers la porte de l'aile arrière. À côté de Zuzka, Teuben riait tranquillement.

« Comme des enfants à une fête d'anniversaire. Et demain on les envoie à la guerre. Pour la gloire du Reich. Ça semble un peu ridicule, non ? » Il rota, sortit une montre de la poche de son pantalon, regarda l'heure.

« Peu importe. Je ferais mieux d'y aller. Une autre dame attend ma visite. Pas un mot, de votre côté. Votre oncle est un homme influent, qui a des relations. Mais personne n'est intouchable. »

En prononçant ces paroles, le détective tendit la main en avant d'un mouvement vif, l'attrapa par le poignet, son majeur et son pouce se rejoignant autour de ses os.

« Tout est volatil, par les temps qui courent. »

Il fut étonné qu'elle ne cherche pas à échapper à sa poigne. Elle se pencha plutôt vers lui de sorte qu'il puisse voir son visage. De près, elle lui parut presque hystérique, la bouche agitée de tressaillements, ses yeux bovins s'emplissant de larmes. À l'intérieur d'elle, quelque chose se rompit. Tout à coup, elle parlait, criait, tremblant de la tête aux pieds.

« Vous allez voir Eva, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle. Vous saviez que mon oncle l'a violée ? Elle n'était qu'une enfant. Elle s'appelait Evelyn dans ce temps-là. Evelyn Wenger. C'était dans tous les journaux. Et ce soir, j'ai cru qu'Otto... » Elle leva sa main libre et la serra en poing, en un geste qui voulait exprimer le châtiment, ou la vengeance. « Dans son numéro, vous voyez. Mais tout ce qu'il a fait, c'est chasser une mouche. Tout le monde a ri. »

Elle ouvrit la bouche et laissa échapper un gloussissement. Elle respirait difficilement, un sifflement émanait du plus profond d'elle-même. Perplexe, Teuben lâcha son poignet.

« Mais de quoi est-ce que vous parlez ?

— Il a tué le chien de mon oncle.

— Qui ça ?

— Otto. À cause de sa sœur. À cause de ce qu'il lui a fait. »

Teuben comprit et se mit à rire, écartant ses lèvres minces sur ses dents et ses gencives.

« Vous vous êtes fait tout un roman, à ce que je vois. C'est mignon. Mais Eva a toujours été Eva, et je mettrais ma main au feu que Speckstein ne l'a jamais vue de sa vie. Pour ce qui est du chien, j'ai le tueur dans une cellule au poste. Il ne lui reste qu'à signer ses aveux. »

Il haussa les épaules et balaya ses paroles d'un geste de la main.

« Vous êtes un petit peu fêlée, dit-il. Mais c'est aussi bien comme ça. Continuez donc à crier au loup. »

Il la quitta quelques minutes plus tard, après avoir regardé la déception se répandre sur ses traits.

Son fils avait le même visage quand il recevait un cadeau qui ne lui plaisait pas : rouge et maussade, la colère cédant la place aux larmes. Zuzka se jeta sur son oreiller. De derrière, jambes écartées, jupe remontée au-dessus des genoux, hanches tressautant au rythme de ses sanglots, elle n'était pas mal. Teuben la quitta sans prendre la peine de fermer la porte.

L'horloge sonna la demie de dix heures. C'était une horloge grand-père haute de près de deux mètres, d'origine danoise, en bois laqué blanc, dont le tour du cadran était orné de feuilles d'or. Elle se dressait, un peu bizarrement, entre deux des bibliothèques de Speckstein qui menaçaient de l'écraser de leur masse. Dans d'autres circonstances, Beer s'en serait peut-être approché pour l'étudier plus attentivement ; il aurait ouvert le boîtier et observé le pendule effectuer ses mouvements rythmiques, regardé la descente quasi imperceptible des poids jumeaux. Enfant, il avait possédé une horloge John Alker que lui avait léguée un oncle paternel et il avait passé des heures agréables à la démonter, à la nettoyer et à la réassembler avec un soin infini. Maintenant, il écoutait le carillon de la grande horloge avec un mélange d'appréhension et d'espoir. Teuben avait disparu. Il n'osait pas espérer qu'il ait quitté l'immeuble ; non plus qu'il se laissait aller à supposer que, par quelque truc connu des policiers, il s'était introduit sans permission dans son appartement. Il aurait été facile pour Beer de courir chez lui pour s'assurer que ses craintes n'étaient pas fondées, mais le médecin ne

bougeait pas. Tout ce qu'il avait fait, ç'avait été de quitter le fauteuil du salon de Speckstein pour un autre dans son bureau, où il y avait moins de monde. Il avait la bouche sèche et songea qu'il devrait se lever et aller trouver un verre quelque part, mais la léthargie qui s'était emparée de lui était impossible à combattre.

L'horloge sonna la demie de dix heures et Beer regarda autour de lui. Il fut étonné de constater qu'il était seul dans la pièce. Par la porte ouverte, il voyait que le salon aussi avait commencé à se vider. Les hommes avaient mangé et bu tout leur soûl, et plusieurs semblaient partis à la recherche de nouveaux plaisirs. Dans une demi-heure, il ne resterait plus que ceux qui étaient ivres morts, inconscients dans un coin, impossibles à déplacer.

Speckstein entra. Il était resté assis dans son fauteuil au salon depuis le moment où Beer était arrivé à la réception, mais maintenant le médecin le regardait se lever plutôt lourdement et entrer dans son bureau. Lui aussi, apparemment, avait trop bu, et il titubait lors du court trajet entre le seuil de la pièce et son pupitre. Quand il eut atteint celui-ci, il sembla avoir oublié pourquoi il y était venu ; l'air égaré, perplexe, il trouva Beer assis dos au mur. Le professeur portait une veste de soirée à l'ancienne et une magnifique chemise ruchée blanche. Seule l'épinglette qu'il avait piquée au revers de son collet annonçait son appartenance au Parti que plusieurs de ses invités affichaient sur leurs manches de chemise. En apercevant Beer, il hocha la tête pour lui-même et avança

vers lui à pas hésitants. À mi-chemin, ses yeux s'emplirent de larmes et il s'arrêta pour prendre un mouchoir dans sa poche ; se moucha avant de s'essuyer le coin des yeux. Même dans l'état d'ébriété où il se trouvait, ses gestes avaient une certaine élégance. Beer se leva pour le saluer. Le revêtement en cuir du fauteuil où il était assis couina quand il le délesta de son poids, un son si animé et si plaintif que les deux hommes tournèrent la tête vers le fauteuil malgré eux, comme s'ils s'attendaient à ce qu'il bouge. Il leur fallut un effort pour détacher les yeux du meuble et se regarder l'un l'autre.

« *Herr* professeur, dit Beer en guise de salutation, après quoi il se rendit compte qu'il ne savait comment poursuivre. Mes félicitations pour votre réception. »

Speckstein balaya le commentaire d'un geste de son mouchoir, qu'il leva de nouveau vers ses yeux humides. Il semblait parcouru d'un léger frisson.

« Êtes-vous souffrant ? »

— Ce n'est rien, docteur Beer. Je pensais simplement à Walter. Mon chien. Il me manque ce soir.

— Oui, bien sûr », répondit Beer, embarrassé, passant en revue les diverses formules qu'on adressait habituellement aux êtres récemment endeuillés. Mais aucune ne semblait appropriée.

« Je suis vraiment désolé, finit-il par dire.

— Le chef de police me dit que le détective Teuben détient un suspect.

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— Il a tué mon chien?

— Je suppose.

— Vous ne savez pas?

— Je prête main-forte uniquement pour ce qui a trait à l'aspect médical des choses. Et cela dépasse déjà mes compétences.

— Foutaises, Beer. Vous êtes une sommité dans votre domaine. Et ce type, ce Teuben : c'est de la racaille. Vil, brut, grossier. Vous savez ce qu'il m'a fait? Il m'a... Mais le voici justement, poursuivit-il, gêné, en s'apercevant de l'arrivée de Teuben une seconde trop tard. Nous étions en train de discuter de l'affaire, détective.»

Teuben sourit, fit un semblant de révérence.

«Je reviens des toilettes, *Herr Zellenwart*. Quelques gars ont un peu fichu le bordel, j'en ai bien peur. Vous feriez mieux de le dire à votre femme de charge.»

Les deux hommes restèrent un moment à se dévisager, Speckstein droit comme un i, larmoyant, ivre ; le détective débraillé, insolent.

«Je vais m'en occuper, dit le professeur sèchement.

— Bien. Ça nous donnera une chance de faire le point sur l'affaire, le docteur et moi. »

Ils suivirent Speckstein, quelques pas derrière, le détective tenant d'abord le coude de Beer, puis son poignet. Quand leur hôte prit à gauche en direction de la cuisine, Teuben les dirigea droit devant, vers la porte d'entrée. L'homme de la SS, vigile autoproclamé, se tenait toujours sur le seuil et il les laissa passer sans un mot. À mi-chemin dans l'escalier, un courant d'air froid soufflait dans l'immeuble là où quelqu'un avait arraché une fenêtre de ses pentures. Elle gisait, en miettes, dans les marches. Un homme était étendu non loin, le jeune aux cheveux châains qui se tenait la tête plus tôt pendant qu'un ami le consolait en lui murmurant à l'oreille. Il était maintenant seul, inconscient parmi les tessons de vitre ; un éclat de verre lui avait manifestement entaillé un côté du nez, et le sang coulait sur sa joue et sa bouche. Ils l'enjambèrent sans un mot et continuèrent jusqu'à la porte de Beer. Une fois qu'ils furent arrivés, Teuben regarda le médecin se débattre avec la serrure et, à un moment, tendit le bras pour empêcher sa main de trembler. À l'intérieur, Beer fit deux pas rapides et voulut entraîner Teuben dans sa cuisine.

« J'ai le nouveau rapport d'autopsie, dit-il hâtivement. Peut-être devrions-nous le repasser ensemble, question de voir si c'est ce que vous aviez en tête. » Il plongea la main dans la poche intérieure de sa veste et en sortit des feuilles de papier dactylographiées soigneusement pliées. « Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ? »

— Plus tard, dit Teuben en riant, amusé, regardant par-dessus l'épaule du médecin les bouteilles de bière sur la table de la cuisine.

— Vous aviez l'intention de prendre une cuite, *Herr* docteur? Gardez-m'en. Après, on pourra s'asseoir et boire une bière ensemble. »

Il parut changer d'idée pendant qu'il parlait et tendit le bras passé le médecin pour attraper une bouteille, qu'il fourra dans la poche de sa veste.

« Au cas où la soif me prendrait. »

Il se retourna, commença à descendre le corridor. Au pas de course, le médecin le talonna.

« À ce sujet, détective. L'infection est très aiguë aujourd'hui. J'ai dû appliquer à nouveau des asticots. Peut-être que si vous attendez quelques jours... »

Teuben s'arrêta brusquement, sembla s'amuser du fait que Beer entra en collision avec lui, se frappant le menton sur l'épaule du détective.

« Je me fiche qu'elle en soit couverte. » Teuben rit.
« Vous savez, je crois que je suis amoureux. »

Il se remit en marche et Beer recommença à trotter à ses côtés en s'adressant à lui, maintenant fébrile.

« Ce n'est pas tout. Je suis... un inverti. C'est-à-dire que je couche avec des hommes. C'est pour ça que ma femme m'a quitté. »

Il réussit à faire stopper Teuben à nouveau.

« Ça alors, répondit-il, toujours souriant, puis il cracha. C'est vrai ? »

— Oui.

— Je n'en avais pas la moindre idée. » Il examina le médecin de la tête aux pieds comme s'il le voyait pour la première fois. Son visage ne trahissait ni dégoût ni irritation, seulement un mélange d'ébahissement et de calcul.

« Vous devez cesser immédiatement, bien sûr. Jusqu'au procès. Il me faut un témoin expert qui soit crédible. »

Il fit encore un pas vers la porte de la chambre ; posa la main sur la poignée, ouvrit le battant, puis se retourna. « Mais pourquoi me dites-vous cela maintenant ? Vous ne pensez tout de même pas faire quelque chose de stupide. Écoutez... » Il se pencha vers le médecin, posa une grande main sur son cou et sa joue. « Ce n'est pas le moment de jouer. Ça ne sert à rien de vous punir, docteur Beer, si c'est ce que vous pensez faire. Et n'allez pas croire que ce qui va se passer maintenant est la pire chose qui puisse arriver. Si elle se retrouve à l'hôpital, ça se répétera cent fois, et pire encore. Je veux avoir cette fois-ci. Et puis votre témoignage devant le tribunal. C'est tout. Vous êtes capable de vivre avec cela, je vous assure. Si vous en étiez incapable, vous l'auriez déjà déplacée et vous vous seriez tiré une balle dans la tête. »

Il étudia Beer encore une seconde puis baissa le bras, se retourna et passa la porte.

« Mais trêve de bavardage. »

Tremblant, les yeux fixés sur la bouteille de bière émergeant de la poche de la veste de Teuben, Beer suivit ce dernier dans la chambre. Eva y était couchée comme il l'avait laissée, paupières closes, le drap proprement plié sous son menton. Elle avait l'air immaculée, calme, paisible. Teuben s'agenouilla près d'elle, se fendit d'un sourire et entreprit de rabattre le drap.

« Bon Dieu, qu'est-ce qu'elle est jolie, murmura-t-il en déboutonnant le haut de sa chemise. C'est une horrible chemise de nuit que vous lui avez mise. »

Beer voulait partir mais il était cloué sur place. Le détective tendit les deux mains vers le cou de la jeune fille, comme s'il avait l'intention de l'étrangler.

Dès qu'il la toucha — le cou, la joue et la clavicule, serrant sa peau avec des doigts qui étaient aussi voraces que tendres, son large visage toujours fendu par un sourire —, Eva se mit à transpirer, à transpirer inexplicablement, trempant en quelques instants sa chemise de nuit en lin jusqu'à ce que son corps se dessine dessous comme s'il apparaissait sous des mètres d'eau, d'un blanc d'ivoire, ses côtes semblables aux baleines d'un corset. Alarmé, Teuben retira ses mains et regarda avec un mélange de furie et d'émerveillement la poitrine qui se dessinait sous l'étoffe humide.

« C'est la fièvre », murmura Beer en faisant un pas en avant.

Avec une soudaine violence, Teuben bondit sur ses pieds et le poussa hors de la pièce.

«Laissez-nous!» cria-t-il, puis il claqua la porte au visage de Beer.

Le médecin fit cinq pas, se laissa tomber par terre et plaqua les mains sur ses oreilles pour ne rien entendre.

Zuzka ne pleura pas longtemps. Peu après que le détective Teuben eut quitté sa chambre, ses sanglots diminuèrent d'intensité et elle fit l'effort d'essuyer les larmes et la morve sur son visage. Quand elle voulut se lever, elle se rendit compte qu'elle avait perdu toute sensation dans une jambe. Elle se rassit et entreprit de masser son mollet et sa cheville. Peu à peu, l'engourdissement fut remplacé par un fourmillement sur sa peau. Elle avait le souffle irrégulier, semblait avoir du mal à trouver l'air. Elle s'engagea tout de même dans le corridor en clopinant, et alla jusqu'à la porte d'entrée, où elle chercha frénétiquement son manteau. Elle finit par le trouver, enfermé dans une armoire avec le chapeau et le parapluie de son oncle et le loden vieux de trente ans de Vesalius. Se dépêchant d'en fouiller les poches, elle perdit l'équilibre et tomba dans l'armoire, d'où elle dut s'extirper par la force de ses bras ; ses jambes ne la supportaient plus.

Enfin elle trouva ce qu'elle cherchait, fit un pas vers la porte d'entrée (un homme en uniforme noir se tenait là, qui observait chacun de ses mouvements

avec grand intérêt mais n'avait pas fait un geste pour lui venir en aide), puis changea d'idée et se dirigea plutôt vers le salon. Il restait peu de monde : un ivrogne assis dans un fauteuil, bouche grande ouverte, dormait avec une assiette en porcelaine sur les genoux ; dans un coin de la pièce, un groupe de quatre hommes discutaient avec Otto, ce dernier plongeant ses doigts dans un bol à dessert plein de crème anglaise pour les lécher avec une expression de délice enfantine. Il avait nettoyé la plus grande partie de son maquillage, mais du fard restait incrusté dans les rides de son visage. En s'approchant, elle constata que les hommes étaient en train de féliciter Otto pour son spectacle et de lui faire des suggestions pour de nouveaux numéros. L'un d'eux, un homme musclé dans la quarantaine qui avait au-dessus d'un œil une vilaine cicatrice de blessure d'épée et qui semblait être un personnage influent des Jeunesses hitlériennes faisait la description d'un numéro en plein air au parc Augarten, devant un public de « cinq mille jeunes Allemands », et proposait de l'aider à élaborer un numéro au « contenu pédagogique approprié ». Otto souriait, suçait ses doigts et hochait la tête en guise de remerciement tandis que l'un des autres lui offrait une bouteille de schnaps.

Il fallut quelques minutes à Zuzka pour attirer l'attention d'Otto. Elle tenta d'intercepter son regard, mais il semblait voir à travers elle, absorbé par la nourriture, l'alcool, les hommes tapageurs et leurs flatteries. Au bout du compte, ce fut l'officier des Jeunesses hitlériennes à la cicatrice d'épée qui la lui montra du doigt.

« On dirait que vous avez une autre admiratrice, dit-il d'une voix assez forte en se retournant pour la toiser des pieds à la tête. *Fräulein Speckstein*, je crois. Vous vous connaissez ? »

Zuzka secoua la tête en signe de dénégation et fut soulagée de voir Otto faire de même. Le mime semblait irrité de la voir s'immiscer dans son moment de triomphe ; il fronça les sourcils et la dévisagea avec une froideur particulière. L'homme à la cicatrice n'en sembla rien remarquer.

« Eh bien, *Fräulein*, dit-il. Le spectacle vous a plu ? »

Elle rougit, ne sut que répondre ; respira à petits coups rapides et peu profonds, les yeux fixés sur Otto, le suppliant de l'entendre. Les quatre admirateurs d'Otto scrutaient maintenant Zuzka, qui transpirait dans sa robe.

« Muette ? Dites donc, mon cher *Herr Frei*, vous devez avoir fait toute une impression ! Je crois bien que la dame va tomber dans les pommes. »

Les hommes se mirent à rire. Se faufilant entre eux, elle tituba vers Otto. Ils durent croire qu'elle était ivre et qu'elle avait décidé de se jeter à son cou. Pendant une seconde, son oreille fut très proche et elle visa bien, s'approcha d'assez près pour y poser un baiser.

« Tu m'as menti », dit-elle.

Et puis : « Eva est en danger. »

Sa main trouva celle d'Otto, et elle lui colla dans la paume la tranche dentelée de la clef d'Anton Beer. Il la repoussa comme si elle l'avait mis mal à l'aise ; écouta, irrité, les rires des hommes. Ce n'est qu'à ce moment qu'il parut se rendre compte de ce qu'il tenait. Il s'excusa et quitta la pièce d'un pas rapide. Zuzka le suivit des yeux, tremblante, tandis que l'officier des Jeunesses hitlériennes lui proposait de l'escorter jusqu'à un fauteuil et, ce faisant, glissait une main sur l'intérieur de sa cuisse. Elle le laissa faire. Au milieu du chaos qui se déchaînait en elle, certaines choses furent apaisées, non pas offensées, par ce toucher maladroit.

Beer ne remarqua pas qu'Otto était entré avant que celui-ci passe devant lui dans le corridor. Il ne serait pas exact de dire qu'il courait : ce n'était point le pas d'un homme qui veut attraper le train avant qu'il quitte la gare. Il aurait pu marcher efficacement quinze kilomètres à cette cadence : la foulée longue et régulière d'un homme qui sait où il va. Son pied se posa au milieu des jambes écartées de Beer. Le médecin était assis par terre et se couvrait les oreilles de ses mains : il vit tomber une ombre, puis une semelle en cuir usée. Quand Otto le dépassa, Beer le suivit des yeux comme il aurait pu regarder un omnibus ayant failli le renverser. Il lui fallut beaucoup trop longtemps pour se mettre debout.

Otto entra dans la chambre. Beer perdit un moment à regarder à l'autre bout du corridor. Il voulait voir si la porte d'entrée était fermée. Quand il finit, trébuchant, par se mettre à la poursuite d'Otto, il avait dix secondes de retard sur lui. Il s'attendait à entendre les cris d'une dispute, ou la respiration haletante de deux hommes en train de lutter. Mais il n'entendait rien — que son propre sang lui battant

aux oreilles — et fut étonné de trouver dans sa chambre une scène d'un calme absolu. Eva était étendue là, découverte et dénudée, le corps gelé dans la fausse posture de son mal. Au pied du lit se dressait son frère, ses grandes mains pendant au bout de ses poignets. Teuben était allongé, membres écartés, devant lui, les pieds vers le médecin, le haut de son corps caché par le coin du lit. À ce moment, sa jambe bougea un peu — la droite —, son pied gratta à la recherche d'un appui. Otto se pencha vers lui sans hâte, le saisit par le col de sa chemise et lui fracassa le crâne contre le radiateur qui se trouvait sous la fenêtre. La jambe cessa de bouger. Il n'avait fallu qu'une seconde.

Confus, stupéfait qu'une chose si cruciale ait pu se produire si rapidement, Beer se précipita en avant et tomba à genoux près du détective. L'homme était affaissé sur le côté. Sa chemise était déboutonnée, de même que son pantalon, et il ne portait plus ni veste ni bottes. Au sommet de sa tête, deux étroits ruisselets coulaient là où le crâne avait heurté la tuyauterie tranchante du radiateur. Un autre impact, aussi avec le radiateur (chacun avait laissé une tache sur sa peinture blanche) avait ouvert le cartilage reliant son oreille gauche au côté de son visage : celle-ci s'était détachée et pendouillait, sombre, contre sa mâchoire. C'est de cette blessure que coulait la plus grande partie du sang, tachant en rouge vif ses cheveux, son cou et l'épaule de sa chemise blanche. Beer se pencha pour chercher son pouls, en vain. Tandis qu'il retournait le détective pour l'allonger sur le dos, la chemise trempée de sang s'ouvrit sur la poitrine,

révélant ces grands mamelons de travers que Beer se rappela avoir remarqués lors de l'examen qu'il avait fait de l'homme la première fois qu'il l'avait vu.

« Tu l'as tué », dit-il sur un ton dénué d'expression, et il regarda Otto poussant sur les bottes de Teuben pour les lui passer aux pieds. En remontant, il glissa le pénis dans le pantalon puis rentra la chemise dans la ceinture, avant de refermer les boutons un à un.

« Tu m'as entendu, Otto ? Il est mort. »

Le mime hocha distraitement la tête, alla à la fenêtre, ouvrit les rideaux et regarda dehors. Ce qu'il vit parut lui déplaire, mais il hésita à peine : se retourna vers le cadavre, ramassa le chapeau et la veste d'uniforme qui gisaient sur le sol et entreprit de passer un bras, puis l'autre, dans les manches. Une bouteille de bière tomba de la poche du mort et roula sous le lit. Otto l'ignore. Il ne semblait pas s'attendre à ce que le médecin lui prête main-forte. Sur ses traits se lisait une rage intense ; pourtant, ses mouvements avaient une précision et une détermination particulières, comme un soldat de métier sous le feu ennemi. Beer, qui avait peu d'expérience du courage physique (il n'avait jamais été tapi dans une tranchée, ne s'était jamais trouvé face à un homme sincèrement désireux de lui faire du mal), le reconnaissait maintenant pour ce qu'il était : non pas le laborieux tâtonnement de l'âme aux prises avec un acte auquel le corps se refuse, mais l'action pure et simple, l'accomplissement de ce qui doit être fait. De la même façon — avec le même aspect, le visage tremblant, les mouvements calmes —, Otto aurait pu mener une charge à

la baïonnette, ou transporter un camarade agonisant hors de danger. Beer le regarda poser le chapeau sur la tête de Teuben, puis l'enfoncer pour couvrir l'oreille déchirée, qu'il rentra dessous. La minute d'après, il avait glissé les mains sous les aisselles du mort et entreprenait de le retourner de manière à ce que la tête soit face à la porte plutôt que face à la fenêtre.

« Prenez les pieds », ordonna-t-il.

Comme Beer n'en faisait rien, Otto se mit à traîner Teuben dans le corridor tout seul. Il avait parcouru la moitié du chemin le séparant de la porte quand le médecin retrouva la présence d'esprit de lui courir après pour le supplier d'arrêter.

« On ne doit pas le déplacer, dit-il. La police... »

Otto ne ralentit même pas sa cadence. « Avez-vous perdu la tête ? » Ce n'est qu'une fois qu'il eut atteint la porte qu'il déposa Teuben par terre.

« Et où l'emmenez-vous ? » essaya de nouveau Beer. L'escalier est plein de monde. »

Mais Otto ouvrait déjà la porte. Il ferma la lumière et se glissa à l'extérieur, refermant le battant derrière lui. Beer l'entendit descendre l'escalier au pas de course. Une minute plus tard, il était revenu. En entrant dans le vestibule de Beer, il sembla se souvenir de quelque chose, tourna les talons et courut jusqu'à la porte de l'autre côté du palier. Il pressa l'œil contre le judas du voisin.

« Il n'y a personne, grogna-t-il en revenant. Prenez ses pieds. »

Il ne vint pas à l'esprit de Beer de désobéir.

C'est ainsi qu'ils s'engagèrent dans la cage d'escalier. Les lumières étaient éteintes, des bruits lointains se faisaient entendre. Le grand corps disgracieux de Teuben pendait entre eux comme une carpe mal roulée : dans l'escalier, son dos ne cessait de frôler les marches. D'emblée, il fut manifeste qu'Otto savait où ils allaient. Beer se figea sur place quand leurs bottes écrasèrent le verre brisé qui jonchait les marches. Le jeune aux cheveux châains était toujours là, en chien de fusil, inconscient : du sang sur le nez, les genoux ramenés sous le menton, pelotonné dans le coin de la marche d'une trentaine de centimètres de profondeur. Otto ne sembla nullement troublé par sa présence. Du geste, il indiqua à Beer de poser Teuben devant le cadre de fenêtre vide, puis il rajusta le chapeau du détective, qui menaçait de tomber.

Ils réussirent non sans mal à le hisser et à pousser sa tête et le haut de son corps par-dessus le rebord de fenêtre large de quelques centimètres. Il s'avéra qu'Otto était fort comme un bœuf. Devant eux s'étendait la cour, qui de cette hauteur paraissait sombre et désertée. Les branches du marronnier leur obstruaient la vue. À la dernière minute, alors qu'ils étaient déjà penchés pour prendre les chevilles de Teuben, le mime tendit le bras pour déboutonner à nouveau la braguette du détective. Il tira son pénis à travers le devant en Y de son caleçon. Ils soulevèrent ses pieds et ses mollets jusqu'à ce qu'ils soient à la

hauteur de la fenêtre, puis le poussèrent. Le mort tomba : silencieux, gauche, tête première. « On ne s'en tirera jamais comme ça », chuchota le médecin, mais il poussa quand même Teuben par la fenêtre puis resta devant le cadre pour le regarder tomber. Le corps frappa une branche, puis la barre transversale du support utilisé pour battre les tapis : le frôla, laissa un bout de visage aux bons soins de son métal froid, rebondit, roula. Il finit par s'immobiliser, à demi enfoui dans les tas de feuilles mortes qui s'étaient accumulées sous le marronnier. Personne ne hurla, personne ne cria ; des pies faisaient bruisser les branches. Beer regarda de l'autre côté de la cour, les rangées de fenêtres bordées par leurs rideaux : sa chemise blanche et repassée brillait comme un drapeau flottant dans la nuit.

Il resta là un bref instant avant qu'Otto ne le tire à l'intérieur. Il le tira énergiquement, par le collet : deux boutons de nacre se détachèrent près de son cou et tombèrent, cliquetant faiblement sur le sol avant de répandre parmi les éclats de vitre. Jurant, mais se déplaçant tout de même avec calme, Otto se pencha pour les récupérer, puis raccompagna Beer jusqu'à son appartement. Ils entrèrent, verrouillèrent la porte, restèrent à se regarder sans dire un mot. Toujours muets, ils gagnèrent la cuisine. Le mime vit les bouteilles de bière plus ou moins regroupées sur la table et tendit la main vers l'une d'elles, mais le médecin s'en empara, mû par une soudaine panique, et les vida dans l'évier. Ses gestes étaient si précipités, ses mains si hésitantes qu'il brisa une première, puis une deuxième bouteille, et s'entailla le doigt sur

le goulot ébréché. Ottor l'observait avec un sombre émerveillement ; se tourna vers la gauche pour fouiller le garde-manger. Il découvrit une bouteille de brandy, qu'il déboucha et porta rapidement à ses lèvres. Il déglutit, déglutit à nouveau, respirant profondément par le nez, jusqu'à ce que la moitié du liquide eût disparu. Ses yeux devinrent vitreux, le sang que la colère lui avait fait monter aux joues commença à se dissiper. Sans un mot il se dirigea vers l'évier où Beer était toujours occupé à rincer les bouteilles, et le poussa de côté pour laver ses mains tremblantes tachées de sang. Puis il se retourna, sortit dans le couloir et partit en courant, en silence, sans allumer la lumière, en laissant le brandy et un linge à vaisselle qu'il avait jeté par terre.

Trois

Quand Elvira Hempel avait trois ou quatre ans, il vivait près de la maison de ses parents un ferrailleur qui possédait un cheval de cirque poussif du nom de Lotte. Lotte avait les dents très longues et redoutables. Sur commande, le cheval se laissait tomber au sol et faisait le mort. Et puis il se remettait sur ses pattes. Elvira et son frère aîné écumaient les détritrus de la décharge municipale et vendaient au ferrailleur ce qu'ils avaient trouvé. Manifestement, celui-ci leur versait plus qu'il aurait dû, car il leur donnait non seulement des pièces d'un cent mais de la soupe en échange de boîtes de conserve et de cintres rouillés, de baleines tordues et brisées ayant appartenu à de vieux parapluies. Il y a d'autres souvenirs d'enfance datant de l'époque avant les hôpitaux, les asiles et les orphelinats, mais ils ne sont pas très nombreux : son père avait volé une chèvre et des poules, et un cercueil pour son fils mort ; sa mère attachait les plus jeunes aux pattes de la table quand elle les laissait seuls.

Un jour, son père avait attrapé un chien dans un panier à lessive. Ils l'avaient mangé pour souper. C'était un chien de berger qu'il avait tué lui-même. Ce pouvait être en 1935. Dans les années 1990, quelque cinquante ans après que sa sœur eut été gazée, Elvira publia ces souvenirs, de même que d'autres : les années passées à mouiller son lit, l'eczéma, les douches froides et les raclées, le jour où debout, nue, à côté d'une montagne de chaussures et de vêtements, elle avait attendu son tour de passer par la porte de métal qui s'ouvrait devant elle. Elle écrit qu'elle rêvait de posséder une poupée. Elle avait six ans à l'époque, sept, peut-être, et avait besoin de quelque chose à battre. À la fin, elle se contenta de sa petite sœur, Lisa, qui elle aussi avait été diagnostiquée et appréhendée. Il y avait d'autres enfants dans le dortoir : l'un d'eux était borgne, un autre microcéphale ; certains souffraient d'épilepsie, d'autres encore avaient des pères vagabonds ou voleurs. Il existe un document attestant de la « débilité et psychopathologie » d'Elvira, signé par le professeur Fuenfgeld en date du 6 septembre 1938. Dans d'autres documents, ses parents étaient aussi déclarés faibles d'esprit bien que ni l'un ni l'autre n'ait été examiné ou menacé d'être enfermé. Au début des années 1940, après qu'il eut passé plusieurs années dans une institution pour jeunes délinquants, son frère fut enrôlé dans la Waffen-SS. L'examen de son arbre généalogique avait révélé qu'il était un Aryen pur sang ; on lui confia la garde des prisonniers à Magdebourg. Lisa fut tuée la veille de son cinquième anniversaire. Elvira fut libérée après six ans d'institutionnalisation. Elle avait onze ans. Elle ne sait pas pourquoi elle a survécu. On ne l'a même pas

stérilisée. Après la guerre, lors de la première année de l'Occupation, elle a vécu quelque temps avec son père. Ils ont à nouveau mangé de la viande de chien. Beaucoup d'autres ont fait de même. Elle a tout couché sur le papier, dans un document dicté par la colère. Sur la couverture du livre est reproduite une photo où Lisa regarde la caméra. L'enfant a deux ans. Elle ne sourit pas.

La nuit du 4 novembre, à onze heures trois du soir, un corps tomba de la fenêtre d'une cage d'escalier entre le deuxième et le troisième étage d'un immeuble à logements, au numéro 19, *-gasse*. Il frappa plusieurs branches d'un marronnier qui — sans elles-mêmes subir grand dommage — firent tournoyer le corps dans sa chute et dirigèrent le visage de l'homme vers la barre de métal du cadre du support à tapis. Lors de l'impact, une partie des os frontal, pariétal et malaire se fracassa ; une joue fut entaillée et le chapeau de l'homme s'envola pour venir se poser, à l'envers, non loin de sa main droite. L'homme, quant à lui, finit sur le ventre, bras écartés, un genou relevé à un angle de près de quatre-vingt-dix degrés ; c'est-à-dire dans une pose rappelant celle d'un bambin apprenant à marcher qui a perdu l'équilibre et est tombé à plat ventre. La gravité de ses blessures n'était pas évidente au premier coup d'œil en raison de son épaisse chevelure et d'une couche de feuilles mortes de quelques centimètres entourant sa tête.

Il n'y aurait cependant pas de premier coup d'œil avant quelques heures. Au moment où l'homme tomba, il se trouvait une seule personne dans la cour, un Japonais corpulent de quarante-sept ans à la peau tavelée que ses voisins désignaient habituellement, si ce n'est malicieusement, par une épithète raciale relative aux Chinois. Nous le connaissons sous le nom de M. Yuu. Il était entré dans la cour par la porte étroite menant à l'aile latérale de l'immeuble à logements (dont il était résident) expressément pour récupérer un nœud papillon qu'il avait enlevé, et puis oublié, lors du numéro qu'il avait donné pendant une réception festive organisée par le professeur Josef H. Speckstein au premier étage de l'aile principale de l'immeuble. Yuu entra dans la cour à onze heures tapantes. Il ne pleuvait pas encore, même si des nuages denses s'étaient rassemblés dans le ciel de la ville après le crépuscule. Étonné de ne trouver aucun invité de la susdite réception dans la cour, il s'était attardé le temps de fumer une cigarette. Il avait le ventre plein, et éprouvait des difficultés à digérer, résultat d'une consommation précipitée d'une trop grande variété de mets riches et sucrés. Le bruit qu'il entendit était léger. Les branches bruisèrent, quelques brindilles se rompirent, et la barre de métal émit une note claire que son oreille de musicien reconnut comme un si bémol. De l'homme lui-même, Yuu ne vit rien si ce n'est son ombre allongée. Étonné par le bruit, quelque léger qu'il ait été, et par la silhouette indistincte de l'homme, Yuu leva les yeux pour tenter de retracer la trajectoire et l'origine de ce que ses oreilles avaient perçu. Il vit le plastron blanc d'une chemise de soirée penchée par

le cadre de fenêtre vide au-dessus de sa tête. Elle s'attarda une ou deux secondes avant de se retirer avec une hâte considérable. Devant cet événement, Yuu, trompettiste de son état, renonça à récupérer le nœud papillon égaré et tourna les talons pour se retirer dans l'aile latérale, sous les combles de laquelle il louait une chambre en mansarde décorée d'un nombre singulier de glaces. Il n'y eut pas d'autre témoin.

À onze heures dix-neuf ce même soir, un jeune et beau *Rottenführer SS* poussé par un urgent besoin naturel émergea dans la cour et se soulagea à moins d'un mètre du corps. Il était dans un état d'ébriété avancé. Tandis qu'il luttait avec la braguette de son pantalon, il fut pris d'un haut-le-cœur. Tombant à genoux, il vomit un mélange de soupe aux tripes, de rôti de bœuf en sauce à la crème et de strudel aux pommes en crème anglaise ; puis, incapable de conserver son équilibre, il tomba face contre terre dans les feuilles, où il céda bientôt au sommeil. Quelques minutes plus tard, deux pies descendirent en piqué des plus hautes branches d'un arbre et entreprirent de picorer ce qu'il avait rendu. Une troisième trouva une autre source de nourriture accrochée à la barre de métal à quelques mètres de ses commères. De nombreux autres oiseaux viendraient se joindre à elles tout au long de la nuit.

À cinq heures sept, alors que les cieux à l'est ne laissaient voir aucun signe de l'aube, un orage soudain et intense se déchaîna sur la scène, dispersant ce qui subsistait du vomi et lavant une bonne partie

de la matière organique encore collée à la barre de fer. Il réveilla le SS qui, désorienté, se retourna sur le dos, acheva de boutonner la braguette qu'il avait commencé à fermer six heures plus tôt, puis s'en fut en trébuchant sans accorder un autre regard à ce qui l'entourait. Il fut heureux de constater que le tram était déjà en service et qu'il le déposerait chez lui en quelques minutes.

À cinq heures trente-neuf, le concierge de l'immeuble entra par la cour depuis son appartement au rez-de-chaussée de l'aile principale. Malgré la pénombre, il vit presque immédiatement le corps étendu. En s'approchant afin de le réveiller d'un petit coup de botte, il constata que l'homme n'était pas ivre, mais bien mort. Pendant une seconde, il se tint au-dessus de lui, les yeux levés vers les fenêtres qui l'entouraient. Tous les rideaux restèrent tirés. Il haussa les épaules, s'éloigna du corps et déverrouilla la porte en métal menant à son atelier à la cave, où il avait l'intention de manger quelques tranches de saucisse et de boire sa première bouteille de bière de la journée.

À six heures cinquante-cinq, trois autres personnes étaient passées devant le cadavre. Deux d'entre elles (Hermann Berger et Anton Novak) avaient non seulement remarqué le corps mais vite conclu qu'il était mort. Ni l'un ni l'autre ne sonna l'alarme. Après avoir rapidement examiné les fenêtres au-dessus de sa tête, Hermann Berger continua son chemin, pressé d'aller rejoindre un ami à qui il avait promis de prêter main-forte de bon matin pour réparer la motocyclette dont

il était personnellement propriétaire, qui avait été impliquée dans une collision plus tôt cette semaine-là. Après quoi les deux amis avaient l'intention de passer leur dimanche au Prater, loin de leurs femmes, à boire de la bière et à profiter de différents amusements. Anton Novak était entré dans la cour parce que, après avoir été réveillé par le ronflement de son épouse enrhumée, il avait regardé par la fenêtre et distingué une botte à travers l'enchevêtrement de branches du marronnier qui perdait lentement ses feuilles. La curiosité l'avait poussé à descendre. En découvrant que la botte appartenait à un policier mort vêtu de son uniforme d'apparat, il avait jugé préférable de retourner à son appartement et de rester à la fenêtre jusqu'à ce que quelqu'un d'autre découvre le cadavre.

Ce n'est qu'à sept heures trente qu'une voisine, consciente des diverses paires d'yeux susceptibles de l'observer, exprima son émoi en découvrant « un flic mort avec la tête fracassée » dans la cour, et fit suffisamment de boucan pour obliger *Herr* Novak (qui possédait un téléphone) à appeler la police. Deux jeunes agents se présentèrent presque tout de suite. L'un de leurs premiers gestes, ainsi que l'attestèrent subséquemment maints voisins dans des pubs de tout le district, fut de tirer sur l'épaisse tignasse du mort. Ils souhaitaient établir s'il s'agissait ou non d'une perruque. Ce n'en était pas une. À neuf heures, le corps de Teuben avait été glissé sur un brancard et emporté, et deux détectives faisaient les rondes, interrogeant d'abord les voisins avant de cuisiner

les invités qui avaient assisté à la réception de Speckstein.

Comme c'était si souvent le cas dans ces affaires, personne n'avait rien vu.

Lieschen se réveilla peu après cinq heures. La pluie l'avait tirée de son sommeil, un orage soudain martelant le carreau de sa fenêtre au fond du bureau de Beer l'avait arrachée à un rêve. La fillette avait dormi par terre, dans le petit nid qu'elle s'était confectionné à l'aide de deux couvertures appartenant à Beer. Elle s'était endormie peu après que le médecin l'eut enfermée, ses crayons de couleur toujours à la main ; s'était réveillée une fois, environ une heure plus tard, pour utiliser le pot de chambre que lui avait fourni Beer, et avait été incapable de retrouver le sommeil tandis que de nombreuses ombres passaient devant la porte fermée à double tour. Effrayée, suspicieuse, elle était allée regarder par le trou de la serrure. Elle avait vu une paire de jambes et des bottes cirées se faire traîner devant la porte, suivies de près par le médecin. Un peu plus tard, celui-ci était repassé et avait arpenté le corridor à quatre pattes, un linge à vaisselle à la main, le visage près du sol. Il y avait un seau d'eau près de lui, qu'il poussait au fur et à mesure qu'il progressait, quelques centimètres à la fois, jusqu'à la chambre d'Eva. Troublée par ces étranges agissements, la fillette s'était réfugiée dans

son nid, où elle s'était rendormie, s'enfonçant de plus en plus creux dans les couvertures avant de les repousser complètement plus tard dans la nuit.

Il faisait froid quand elle s'était réveillée, et le crépitement des gouttes d'eau l'avait désorientée. Autour d'elle, à moitié chiffonnés, gisaient les dessins qu'elle avait faits la veille, une série d'animaux qui bruissèrent quand elle les foula de ses pieds nus. Il y avait très peu de lumière. Les rideaux laissaient filtrer un peu de la luminescence de la ville, qui lui suffit pour se rendre de ses couvertures à la fenêtre. Plutôt que de pousser le rideau, la fillette se glissa dessous et émergea de l'autre côté : contempla les gouttes de pluie qui coulaient le long du carreau. En contrebas, la cour était plongée dans la pénombre, mais dans cette noirceur on devinait des ombres : l'arbre dont la couronne se déployait devant la fenêtre ; et quelque chose qui remuait au sol. Curieuse, Lieschen ouvrit le carreau et se pencha pour voir ce qui se trouvait immédiatement sous sa fenêtre.

Quelqu'un alluma la lumière dans le corridor reliant la cour à la porte d'entrée de l'immeuble ; son ombre fut projetée dans la cour. La lumière fut bientôt éteinte. Et pourtant, dans ce bref intervalle illuminé, alors qu'elle regardait entre les branches de l'arbre qui oscillaient dans le vent, la fillette crut distinguer une silhouette étendue dans la cour, et garda l'impression d'une paire de bottes, noires et cirées, alignées de telle sorte que les talons étaient tournés l'un vers l'autre et que les orteils pointaient vers l'extérieur.

Dans l'obscurité qui retomba, il aurait été facile de rejeter cette vision comme le fruit de son imagination : il faisait froid et la pluie entrait par la fenêtre, soufflée par le vent ; il y avait un nid de couvertures chaud et douillet à moins de cinq pas. Mais la fillette décida de rester où elle était, allant jusqu'à se pencher à l'extérieur de temps en temps, s'exposant encore plus aux éléments. Pendant les trois heures suivantes, elle resta à la fenêtre, ne quittant son poste qu'à deux occasions : une fois pour aller chercher des couvertures dont elle s'enveloppa, la seconde pour ramasser le hérisson qu'elle entendait fourrager près de la table derrière elle et le déposer sur l'appui de la fenêtre où il resta, immobile, son nez frémissant offert au vent.

L'averse passa et, petit à petit, la lumière gagna la cour. Elle était de plus en plus convaincue qu'un corps était étendu dans les feuilles au pied de l'arbre, même si elle ne pouvait en apercevoir qu'une partie à la fois à travers la constellation changeante des branches qui se balançaient. Elle regarda le concierge entrer dans la cour et s'approcher de ce qu'elle croyait être une botte ; regarda *Herr* Berger et *Herr* Novak s'accroupir près de la forme allongée. Tous levèrent les yeux, mais personne ne la vit, entre le rideau et l'appui de la fenêtre, le hérisson frémissant à ses côtés. Quand les policiers arrivèrent, un groupe de voisins s'étaient rassemblés en cercle autour de l'homme, et ils étaient occupés à discuter, à fumer en se traînant les pieds.

À ce moment-là, l'attention de Lieschen fut attirée ailleurs. Le hérisson, qui avait pris de l'assurance après des heures de repos, avait commencé à explorer l'appui de la fenêtre mouillé et se rapprochait du bord. Elle observait ses mouvements lents et tâtonnants avec une fascination particulière : posa le menton sur l'appui de la fenêtre et serra les mains derrière son dos comme pour s'empêcher de faire quelque geste pour sauver l'animal. Le hérisson atteignit le bord et chancela ; une de ses pattes s'était avancée dans le vide et des autres il tentait de retrouver l'équilibre, mouvement qui ne fit que le rapprocher encore du danger. À la dernière seconde, quand le hérisson avait déjà commencé à se rouler en boule pour se protéger de ce péril inconnu, Lieschen poussa un cri et le saisit. Elle s'y prit si maladroitement que sa main gauche heurta l'animal plutôt que de l'attraper, et ce n'est qu'en approchant les mains l'une de l'autre avec force qu'elle réussit à le soulever. Une bonne douzaine d'aiguilles se fichèrent dans ses paumes et ses poignets. Les piqûres ne saignèrent pas mais se mirent immédiatement à la démanger. Lieschen se détourna de la fenêtre en poussant le rideau de côté, et laissa tomber le hérisson par terre, où il resta immobile, roulé en boule. La fillette le fixa, tête baissée, et pour la première fois depuis plusieurs jours, elle eut envie de pleurer.

Quand Lieschen leva les yeux, Beer était dans le cadre de porte, en train de la regarder. Il s'approcha d'elle, écarta le rideau qui collait toujours à ses minces épaules tordues et regarda dehors.

« Alors, tu es déjà au courant », murmura-t-il, et il s'accroupit près d'elle. On aurait dit qu'il voulait en dire davantage, mais les mots ne passaient pas ses lèvres. Il leva les mains, essaya de la toucher, mais Lieschen se déroba à son contact et fit un pas de côté. L'un des doigts de Beer était couvert d'un pansement. La fillette s'assit sur les couvertures et massa ses mains qui piquaient.

« Écoute bien. Il se peut que je doive m'absenter quelques semaines. Pour affaires, tu vois. Si... si je ne suis pas de retour ce soir, va trouver Zuzka. Tu le feras, n'est-ce pas ? Tu l'aimes bien. »

La fillette ne lui répondit pas et ne leva même pas les yeux. Quand il se rapprocha et voulut lisser ses cheveux, elle l'évita à nouveau. Elle remarqua qu'il avait les joues pâles et comme tremblantes, et qu'il ne s'était pas encore rasé. Après quelques minutes, il se leva et sortit. Elle le rattrapa dans le couloir, tirant sur les basques de sa veste de son index et de son pouce.

« J'ai faim », dit-elle.

Elle fut étonnée de constater combien cela le rendait heureux : son visage s'illumina.

« Alors viens », dit-il en courant vers la cuisine pour lui couper quelques tranches de leur pain vieux de deux jours.

Beer s'assit et regarda la fillette prendre son petit déjeuner. Elle était silencieuse, avait les mains rouges et enflées, mais elle engloutissait tartine beurrée sur tartine beurrée, après avoir couvert le pain de confiture à la fraise à l'aide d'une cuiller. De temps en temps, quand elle pensait qu'il ne la verrait pas, elle levait les yeux et scrutait le visage du médecin. Il lui fallut quelques minutes pour donner un nom à l'émotion se lisant sur les traits de la fillette tandis qu'elle lui lançait ces regards furtifs. C'était de la pitié. Et pourtant elle gardait ses distances et tressaillait chaque fois qu'il faisait un geste trop rapide.

Beer était fatigué. Il avait passé une bonne partie de la nuit réveillé, à quatre pattes sur les lattes de son plancher pour nettoyer jusqu'à la dernière goutte de sang. Il n'y en avait pas beaucoup. Le chapeau et l'uniforme de Teuben avaient fait office de pansements efficaces. Trois fois il s'était aventuré sur le palier afin de voir si une trace évidente menait à l'appartement, mais n'avait rien vu du tout, que la saleté et la boue d'une cage d'escalier qui n'avait pas été nettoyée depuis des jours. Il avait fini par s'endormir

dans le salon. À son réveil, la police était dans l'immeuble.

C'était dimanche, jour de repos. Après le petit-déjeuner, Beer passa une heure à dessiner les lettres de l'alphabet qui restaient à faire sur les cartes qu'il avait préparées à cette fin. Quand il eut fini, il les rangea dans son pupitre et retourna s'occuper d'Eva. Depuis son départ pour la réception de Speckstein, il avait à peine eu le temps de la regarder. On aurait dit que les yeux de la jeune femme le transperçaient, un regard qui ne faiblissait pas, la sclère jaune et enflammée. Beer n'avait pas de mots pour contrer ce regard. Il nourrit et hydrata Eva comme on arrose une plante. Quand il lui tourna le dos, une illusion auditive lui suggéra qu'elle faisait de même : il entendit le bruissement du drap en coton, qui le fit presser le pas. Plus tard, alors qu'il se trouvait dans la salle de bain en train d'essayer de se raser, la lame ne cessait d'accrocher un grain de beauté sur sa joue. Il avait laissé la porte ouverte pour pouvoir entendre frapper la police.

Comme les heures du matin passaient et que la police n'était toujours pas venue le chercher, Beer se prit à songer à la morgue, cette pièce froide, humide et nauséabonde où l'on fouillait les corps, comme lui-même l'avait fait avec Grotter tandis que Teuben l'observait en suçant ses menthes. Il lui semblait inconcevable que le pathologiste de garde ne remarque pas les deux indentations dans le crâne du détective et n'en conclue pas que les blessures ne correspondaient pas au traumatisme subi lors de la chute dans la cour.

Quand la police se présenta enfin sur le seuil de sa porte, il se sentit soulagé. Il était trois heures de l'après-midi. Le détective était âgé, de cinquante-cinq à soixante ans, c'était un homme de petite taille aux épaules étroites qui semblait avoir récemment perdu du poids. Ses joues pendouillaient, pâles et inertes dans son visage rasé de près, son crâne dégarni semblait rongé de soucis et ridé. Seuls ses yeux étaient sympathiques, bleus, ronds et somnolents, enchâssés au milieu d'une toile de ridules.

« Détective Boltzmann, annonça-t-il en tendant une petite main en guise de salutation. Comme le physicien. Je peux avoir une minute de votre temps? »

Beer hocha la tête et s'effaça pour laisser entrer l'homme dans son appartement, après s'être assuré que la porte de la chambre était fermée. Mais le détective ne fit aucun mouvement pour entrer et, du geste, invita plutôt Beer à sortir sur le palier.

« Si cela ne vous fait rien, j'aimerais vous parler au poste. »

Beer accepta, alla chercher son chapeau et son manteau, puis descendit l'escalier à la suite de l'homme. Dehors, le détective Boltzmann ouvrit la portière d'une Mercedes et la referma doucement quand Beer se fut assis sur le siège du passager. Il n'y avait pas de chauffeur. Boltzmann prit lui-même le volant.

« Si cela ne vous fait rien, attendons d'être là-bas pour parler. Je suis très mauvais conducteur. Il vaut mieux que je me concentre sur la route. »

Malgré cette mise en garde, ils traversèrent la ville rapidement et efficacement. À l'intérieur du poste de police, le détective fit signe à Beer de prendre les devants, offrant de temps en temps une indication à mi-voix. Le bureau de Boltzmann était trois portes après celui de Teuben. La pièce était beaucoup plus petite, et beaucoup mieux meublée : il s'y trouvait un pupitre, deux chaises rembourrées, plusieurs étagères et une grande carte de la ville de Vienne colorée à la main. À l'invitation du détective, Beer s'assit. Il avait à moitié envie de se vider le cœur. La pensée de mentir à cet homme l'épuisait. Au bout du compte, ce fut surtout par habitude qu'il sut tenir sa langue. Fatigué, remerciant l'homme de sa gentillesse, il accepta la tasse de café et la cigarette que lui proposait le détective.

L'entrevue débuta. Il y avait dans la manière de Boltzmann une droiture pleine de franchise que Beer appréciait. Il répondit à toutes les questions aussi simplement et précisément qu'il lui semblait sûr de le faire.

« Vous savez, bien sûr, que le détective Teuben est mort.

— Oui. Je l'ai vu par la fenêtre. Ce matin, je veux dire. Des policiers l'ont emporté.

— Mais vous n'avez pas cru bon de descendre pour offrir vos services ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je le connaissais à peine. Et j'ai présumé qu'on n'avait plus besoin d'un médecin.

— Il vous a consulté au sujet d'une série de meurtres sur lesquels il enquêtait, n'est-ce pas? Et il vous a demandé de réaliser une autopsie pour lui, contournant la procédure habituelle. J'ai trouvé le rapport dans ses documents.

— Oui. »

Le détective plissa les lèvres, peut-être pour signifier qu'il ne prenait pas plaisir à accomplir son devoir.

« Vous étiez tous les deux à la réception de Speckstein. J'ai deux témoins qui vous ont vu monter l'escalier avec lui un peu après dix heures.

— Il a demandé à me parler. Je l'ai fait monter jusqu'à mon cabinet pour que nous puissions discuter tranquilles. Il m'a dit qu'il avait résolu l'affaire.

— Et? »

Beer fit une pause, choisit de dire la vérité. « Il voulait que je réécrive le rapport d'autopsie.

— Dans quel but?

— Afin de suggérer qu'il y avait d'autres possibilités que le suicide. »

Boltzmann hocha la tête, comme si Beer confirmait ce qu'il subodorait.

« Et l'avez-vous fait ? demanda-t-il, puis il se pencha au-dessus de la table pour offrir à Beer une deuxième cigarette.

— Je lui ai dit que je réexaminerais mes notes, répondit Beer en rougissant. Pour voir si j'avais fait une erreur. »

Le détective fit un geste de la main pour signifier qu'il comprenait la délicatesse de la situation.

« Combien de temps est-il resté ? demanda-t-il.

— Pas beaucoup plus de quinze minutes. Je lui ai offert du brandy. Il a vidé deux ou trois verres rapidement.

— Il était ivre.

— Je suppose. Est-il tombé par la fenêtre, ou bien... ?

— Ou bien si on l'a poussé ? On dirait que vous êtes un policier-né, docteur Beer. Peut-être n'est-il pas si étrange qu'il vous ait consulté, après tout. »

Boltzmann se cala dans sa chaise et croisa les mains derrière son dos. Une fois de plus, Beer fut frappé par l'aspect émacié de l'homme. À l'évidence, il souffrait — ou venait juste de se remettre — d'une grave maladie. Le col de sa chemise semblait trop grand de deux tailles.

« Je pense qu'on peut écarter l'hypothèse du meurtre, continua le détective. Il était corpulent, et il n'y a pas de trace de lutte dans les marches. La fenêtre

a été fracassée beaucoup plus tôt, et il y avait un jeune, soûl, endormi en dessous, qui nous a dit ne pas être parti avant l'aube. Qui aurait été assez fou pour prendre le risque?»

Il s'interrompit, secoua à nouveau la tête, se pencha en avant sur sa chaise.

«Non, il est tombé pendant qu'il était en train de pisser, comme un imbécile. Et je me retrouve avec toutes ses notes.»

Plongeant la main dans son pupitre, il en ressortit plusieurs minces chemises.

«C'était moi qui étais responsable de ces affaires, vous savez. Le chien, je veux dire, et deux des autres meurtres. Mais j'ai dû m'absenter quelque temps. Puis-je vous demander ce que vous lui avez dit quand il vous a demandé votre opinion au sujet des meurtres?

— Je lui ai dit qu'ils n'étaient selon toute probabilité pas reliés. Qu'il y avait une chance pour que les femmes aient été attaquées par le même assaillant, rien de plus. Que le reste n'était que rumeurs et coïncidences qui vont de pair avec l'angoisse provoquée par la guerre.

— Et qu'a-t-il répondu à cela?

— Il m'a dit qu'il avait un suspect qui réglerait tous ses dossiers.»

Boltzmann hocha la tête, se gratta la gorge. Rien de cela ne semblait le surprendre, mais il avait l'air heureux de la corroboration qu'apportait Beer.

« Oui. Il n'en faisait qu'à sa tête. Il avait un jeune homme en détention, et des aveux dactylographiés à lui faire signer. J'ai parlé au gamin plus tôt aujourd'hui. Deux doigts cassés, heureux de s'accuser de tout ce que je suggérais. »

Il renifla, un soupçon de colère gagnant ses yeux bleus somnolents.

« Il l'a bien choisi, Teuben. Un dégénéré à moitié analphabète vivant d'un boulot de misère. Il a même trouvé des femmes qui connaissent le gamin et qui sont prêtes à témoigner qu'il a un comportement étrange. Rien de concret, bien sûr, des regards et des phrases bizarres, mais assez pour raconter une histoire devant le juge. A dressé le gamin, l'a préparé pour son témoignage. Teuben lui a même dit qu'il allait devenir célèbre. Plus connu que Kürten, Haarmann, tout ça — voilà ce qu'il lui a promis.

— Alors il est innocent? »

Boltzmann haussa les épaules, tira sur sa joue fatiguée.

« Les gens sont drôles. Si vous leur dites qu'ils sont intelligents, ou beaux, ou importants, ils vous croient. Pas tout de suite, bien sûr. La première fois que vous le dites, ils protestent et vous rétorquent qu'ils ne sont rien de tout cela, et que tous ceux qui ont passé des années à leur répéter qu'ils sont idiots, laids et

insignifiants ont raison depuis le début. Mais si vous le répétez assez souvent, la pensée leur vient que vous dites peut-être la vérité, parce qu'au plus profond de leur être, ils se sont toujours considérés comme intelligents, beaux, etc. À l'inverse, si vous dites à un homme qu'il est un vaurien ou, mieux, un pou (c'est bien de mettre une image sur ce genre de choses), et que vous le lui martelez en le traitant ainsi (c'est-à-dire comme un pou, et rien qu'un pou), eh bien, il découvrira bientôt dans son cœur que c'est ce qu'il est et a toujours su être, précisément un pou. Il y a des gens... » Il fit un large geste, comme s'il beurrerait une grande tranche de pain, d'abord d'un côté, puis de l'autre. « ... qui sont plus faciles à diriger dans un sens, certains dans un autre, tout dépendant de la façon dont ils sont faits, mais au bout du compte... » Il finit de beurrer le pain et montra la tartine invisible. « ... c'est du pareil au même. Et la culpabilité, laissez-moi vous le dire, la culpabilité est le plus facile des mensonges. Après tout, qui, dans son cœur, n'a pas déjà tué? »

Il conclut, épuisé, content de lui-même. « Mais de toute façon, regardez à qui je prêche. »

Il s'interrompt juste assez longtemps pour permettre à Beer de mal interpréter sa phrase.

« Vous êtes psychiatre. Vous n'avez rien à faire de mes théories de policier. »

Ils restèrent assis en silence jusqu'à ce qu'un bruit les distraie. Il venait de l'extérieur de la pièce, c'était le cri aigu d'une femme. Boltzmann se leva, fit le

tour de son bureau et ouvrit la porte. Les cris s'amplifièrent, mais ne devinrent pas plus nets. Qui qu'elle fût, la femme était manifestement en proie à une profonde détresse. Troublé, croyant qu'on aurait peut-être besoin de ses services, Beer se leva et se tint derrière Boltzmann dans l'entrebâillement de la porte. À l'autre bout du corridor — où il débouchait sur la réception — se tenait une femme vêtue de noir. Son fils était debout près d'elle. Le gamin avait l'air anémique. Il avait neuf ans, peut-être dix, des cheveux sombres et des cernes autour des yeux. La femme criait au visage de deux policiers en uniforme qui la tenaient par les bras et tentaient de la calmer. Elle s'agrippait au poignet du garçon avec une violence manifeste. L'enfant ne se plaignait pas, se contentant de rester là, les yeux levés vers sa mère.

« La femme de Teuben, murmura Boltzmann par-dessus sa mince épaule. Ça fait déjà trois fois qu'elle vient. »

Les policiers la tiraient vers une chaise, puis ils appuyèrent sur ses épaules pour la forcer à s'asseoir. Le garçon la suivit d'un pas chancelant, traîné par la main aux jointures blanches qui ne relâchait pas sa prise. Il portait une petite veste en velours. Le col était de travers. Beer n'arrivait pas à le quitter des yeux.

« C'est difficile à comprendre, continua Boltzmann. Teuben était un vrai porc. Pourtant, elle l'aimait. »

Doucement, comme pour n'effrayer personne, le détective ferma la porte et regagna sa chaise. Beer

resta où il était, debout devant la porte close, mais se retourna pour faire face à Boltzmann quand le détective reprit leur conversation.

« Eh bien, je suppose que ça règle la question, docteur Beer. Tout ce qu'il me reste à faire, c'est appeler le chef pour lui apprendre la bonne nouvelle. Nous sommes coincés avec cinq meurtres non résolus et nous n'avons pas le moindre suspect en vue. »

Beer essaya de se concentrer sur le détective, l'esprit toujours hanté par l'enfant. « Il ne sera pas contrarié ? demanda-t-il. Teuben a laissé entendre que ses supérieurs préféreraient une solution propre. »

Le détective sourit — tristement, songea Beer —, aligna quelques documents sur son bureau.

« J'ai le cancer du côlon, docteur Beer. C'est déplaisant, mais ça me libère de toute nécessité de me préoccuper de politique dans mes relations avec le pouvoir. »

Il se leva, lissa sa chemise, tendit une main à Beer, qui la serra au-dessus du pupitre.

« Merci pour votre temps. »

Beer se retourna, s'approcha de la porte et s'arrêta.

« De la morphine, dit-il doucement. Trouvez quelqu'un qui peut vous vendre de la morphine. Prenez-en beaucoup. Ça ne guérira rien, mais... »

— Merci, docteur Beer. »

En sortant, Beer avait peur de tomber sur la femme et son fils, mais ceux-ci semblaient avoir été emmenés hors de vue. Les cris de la femme, moins forts maintenant, sa voix se brisant sous le coup de l'émotion émanaient de derrière l'une des nombreuses portes. Beer lutta contre l'impulsion de prendre ses jambes à son cou.

Ce n'est que lorsqu'il fut de retour devant son immeuble, debout, yeux levés vers la façade familière, que la pensée du fils de Teuben fit place au soulagement. La police avait classé la mort de Teuben comme un accident. Le geste téméraire d'Otto n'aurait pas de conséquences : Eva était en sécurité. En grimpant l'escalier, passé le palier du premier étage, il croisa Yuu. Le trompettiste refermait la porte de l'appartement de Speckstein et sembla embarrassé en reconnaissant Beer. Le sol était encore jonché de mégots de cigarettes et de verre brisé ; il crissait sous leurs pas.

« J'ai ou-blié mon nœud pa-pillon », dit l'Oriental de sa voix flûtée et chantante.

Pendant que Beer discutait avec Boltzmann au poste de police, Zuzka alla voir Otto. C'était le milieu de l'après-midi. La police avait quitté l'immeuble quelques heures plus tôt et un calme dominicain s'était installé malgré les événements du matin : une odeur de boulange se répandait dans la cour. Son oncle avait été longuement interrogé, bien sûr, mais avait refusé qu'on questionne sa nièce. Elle avait donc passé toute la journée au lit, ne se levant que de temps en temps pour aller à la fenêtre d'où elle observait la scène qui se déroulait en contrebas. Elle n'avait aucun doute quant à ce qui s'était passé. Ses symptômes s'étaient atténués, même si elle continuait de claudiquer gauchement.

Quand elle marcha jusqu'à l'appartement d'Otto, elle le fit sans se cacher, défiant le regard de Frau Berger qui l'observait, penchée par sa fenêtre. Le mime ouvrit la porte tout de suite et la fit entrer. Il semblait inchangé : rire, colère, méfiance se succédaient rapidement sur ses traits. Il se laissa tomber sur le lit et, du geste, l'invita à venir le rejoindre, mais elle resta debout à scruter ses draps sales.

Otto haussa les épaules, prit une bouteille de bière, y but, puis la planta insolemment entre le haut de ses cuisses. Zuzka rougit et détourna les yeux. Son regard tomba sur le lavabo et le miroir couvert d'éclaboussures. Il était plus facile de lui parler ainsi, en se regardant elle-même.

« Tu m'as menti, dit-elle. La fille dans l'article, la médium, enfin, peu importe qui c'était. Ce n'est pas Eva. »

Il ne répondit pas, resta à côté d'elle, à respirer, muet sur son lit.

« Pourquoi as-tu tué le chien de mon oncle ?

— Et qui te dit que je l'ai tué ? »

Il avait la voix moqueuse, espiègle. C'est ainsi qu'il lui avait parlé quand il lui avait demandé d'enlever sa jupe. À ce moment-là, ce ton l'avait affolée, excitée. En ce moment, il la courrouçait.

« Je sais que tu as tué le détective, cracha-t-elle en se retournant pour l'affronter avec colère. Tu l'as jeté par la fenêtre. Je vais tout leur dire. Tout. »

Elle fit deux pas vers le lit où se trouvait Otto, qui la dévisagea, d'abord d'un air craintif, puis prédateur, les muscles de son visage crispés.

« Qu'est-ce que tu veux ? »

Elle réfléchit, se mordit la langue. Quand elle répondit, c'était pour gagner du temps.

« Dis-moi ce qui est arrivé à Eva. Comment est-elle devenue comme elle est? »

C'est ainsi qu'il lui raconta, son corps bougeant de concert avec l'histoire, ses froncements de sourcils et ses gestes remplissant les blancs.

« Quand on avait treize ans, commença-t-il, elle lisait dans les cartes et prédisait l'avenir. Mère le lui avait montré, et elle gagnait pas mal d'argent, attirait beaucoup de spectateurs. Elle se produisait sur une scène, elle disait aux gens ce qu'il y avait dans leurs poches, ou dans leur tête. Après, ils pouvaient venir à sa tente. Pour qu'elle leur lise l'avenir. Les femmes demandaient qui elles allaient épouser, si elles attendaient un enfant. Beaucoup de monde se présentait. Elle ne se trompait jamais.

« Un soir, après le spectacle, un homme est entré pour qu'elle lui révèle ce que lui réservait l'avenir. C'était un gentleman, un médecin, un avocat, je ne sais pas. Je ne l'ai même jamais vu. Il était très pâle en sortant de la tente et il nous a dit qu'Eva avait eu une sorte d'attaque. Mère s'est précipitée à l'intérieur. Père est parti à la recherche de l'homme. Plus tard ce soir-là, il est rentré à la maison la chemise et les poings pleins de sang. Peut-être qu'il l'avait retrouvé, ou peut-être qu'il s'était soûlé et qu'il s'était battu. Quant à Eva, elle a arrêté de parler, de bouger, petit à petit. Elle nous regardait avec ces yeux qu'elle a. On l'a emmenée chez le médecin, mais ça n'a rien donné. »

Il haussa les épaules, se leva du lit d'un mouvement, renversant la bière qu'il avait nichée contre son entrejambe. Le liquide se répandit et imbiba son drap et son matelas. Elle le vit, passa devant lui, tendit vers la bouteille une main tremblante.

« Tu l'aimes, dit-elle, frappée par cette pensée. J'ai toujours cru que tu voulais t'en débarrasser. »

Il grogna, lui prit la bouteille des mains, la laissa tomber par terre. Ses mains, quand il les tendit vers elle, lui parurent énormes : deux pelles calleuses s'abattant sur ses épaules et son dos. De près, il sentait mauvais. Son maillot en tricot de coton était raidi par la transpiration séchée.

« Je pars », dit-elle, puis elle l'embrassa sur la bouche. Toute sa peur se coula dans ce baiser, et tout le désir qu'elle voyait comme de l'amour. Mais quand elle entrouvrit les paupières, elle le surprit à la regarder avec calcul, non pas avec tendresse. Elle le lâcha à ce moment-là et sortit de la pièce en courant, ses talons claquant fort dans l'escalier, comme si elle voulait punir les marches.

Frau Vesalius vint chercher Beer une bonne heure après qu'il eut fini de dîner. Il présuma que c'était afin qu'il vienne traiter l'hypocondrie de Zuzka et accepta de bon cœur, mais fut étonné quand la femme de charge le conduisit plutôt vers le salon de Speckstein. À l'exception de la légère odeur de fumée de cigarette dont les murs étaient encore imprégnés, il subsistait peu de traces de la réception. Debout dans l'embrasure de la porte de son bureau, Speckstein l'invita à entrer. Il semblait nerveux. Il portait le genre de veste élégante qui tombe plus bas que les hanches et que l'on appelle « veste d'intérieur » ; il avait glissé ses pieds chaussés de bas dans une paire de mules brodées. Assis derrière son pupitre, occupé à choisir un cigare dans une boîte en bois, il parut anachronique à Beer ; c'était un survivant d'une époque révolue qui s'efforçait de se faire aux nouvelles mœurs. Son uniforme, remarqua Beer, n'était plus suspendu à son crochet habituel derrière la porte.

« Êtes-vous souffrant, professeur ? demanda poliment Beer en s'asseyant dans le fauteuil que lui

indiquait son hôte. Puis-je faire quelque chose pour vous?»

Speckstein regardait la porte comme si la réponse à cette question exigeait un effort de réflexion considérable. Il lui fallut un moment pour trouver le coupe-cigare et se débarrasser du bout du cigare, qu'il embrasa à l'aide d'une allumette. Quand le cigare fut convenablement allumé et qu'il eut soufflé deux ou trois nuages de fumée bleue et parfumée au-dessus de leurs têtes, le professeur sembla s'être suffisamment ressaisi pour parler. Il commença d'une voix très douce, son mélodieux accent viennois contrastant singulièrement avec ses paroles.

«Vous me méprisez, dit-il sans regarder Beer. Vous estimez que je devrais être au-dessus de cela, jouer les espions pour le compte du Parti. Savez-vous comment les gens du peuple nous appellent, les *Blockwarte* et les *Zellenwarte* de ce monde? *Trep-penterrier*. "Terriers d'escalier". Toujours à aboyer après une jambe. Et ils ont bien raison. C'est effectivement honteux. Mais que devrais-je faire, docteur Beer? M'accoutumer à ma propre obscurité? Ça brûle, laissez-moi vous le dire, et au fil des années le cœur se met à faire de l'urticaire. Je vous vois ricaner. Vous ne goûtez guère les métaphores, on dirait. Pas de la part d'un homme de science. Ricanez tant que vous voulez, docteur Beer. Je sais que vous ricanez depuis le début.

«Savez-vous pourquoi j'ai perdu mon poste à l'université? Je suppose que vous étiez étudiant à l'époque. Tout ce que j'ai fait, c'est accéder à la

demande d'un ami. On devait procéder à l'observation scientifique d'une soi-disant médium. Politiciens, physiciens, écrivains : la moitié de la ville avait déjà été invitée et plus d'un sceptique avait avoué être impressionné. On m'a demandé d'examiner la jeune fille et de la surveiller tandis qu'elle enfilait un costume spécialement préparé pour l'occasion. Elle avait quatorze ans, était pubère, avait des boutons sur le menton. Ils m'ont emmené vers une pièce à l'arrière. J'ai réalisé l'examen et puis je l'ai observée tandis qu'elle se déshabillait et qu'elle enfilait le costume. La jeune fille que je me rappelle n'était nullement troublée. Elle s'est dévêtue comme une grisette d'expérience ; m'a souri tandis que je me lavais les mains au lavabo. Elle a fait son numéro et a fait apparaître, je ne sais comment, l'image spectrale d'un homme barbu dont certains affirmaient que c'était Raspoutine et que d'autres reconnaissaient comme un meurtrier devant être exécuté cette semaine-là. Nous avons dîné, félicité les parents de la jeune fille pour les talents de leur progéniture, et nous avons échangé des théories sur la façon dont elle pouvait réaliser son truc. Je suis rentré chez moi, j'ai bu un dernier verre et je me suis couché.

« Deux jours plus tard, un policier s'est présenté à ma porte pour m'informer que le père de la jeune fille m'accusait d'agression et de viol. Un rapport médical laissait peu de doute quant au fait qu'elle avait été violée. Mon avocat a osé suggérer que le père de la jeune fille était un suspect plus probable — avant que sa fille ne lui apporte la gloire, c'était un simple aubergiste, coureur de jupons — et

le public s'est levé, indigné. Quand la jeune fille a été appelée à la barre des témoins, elle a refusé de parler mais m'a pointé du doigt à plusieurs reprises lorsqu'on lui a demandé d'identifier l'agresseur. Par miracle j'ai été acquitté, mais ma réputation était ternie. Il m'a semblé que je n'avais d'autre choix que de démissionner. Je suis allé jusqu'à déménager, dans cet immeuble miteux plein de prolétaires. Et pendant dix ans, où que j'allasse, les gens me montraient du doigt et me traitaient de monstre tout en me donnant du *Herr Professor* quand ils s'adressaient à moi.»

Il s'interrompit, épuisé. En parlant, il avait trituré son cigare entre ses doigts. Il s'en rendit compte, l'éteignit et le jeta à la corbeille. Beer avait écouté sans un mot, gêné par la situation.

«Mais je vois à votre air que vous ne me croyez pas, docteur Beer. J'ai été acquitté, j'ai présenté ma démission comme un gentleman, et pourtant personne ne m'a jamais cru.»

Le professeur se pencha pour prendre un deuxième cigare, mais abandonna l'idée dès qu'il eut ouvert la boîte en bois. Des yeux, il implorait Beer de rompre le silence. Le médecin se leva et se dirigea vers la porte.

«Je suis profondément désolé, professeur. Je ne vois vraiment pas pourquoi vous m'avez fait appeler. Si vous voulez bien m'excuser.

— Docteur Beer. On m'a dit que vous aviez poussé le détective par la fenêtre après la réception d'hier soir. Il y a un témoin crédible qui vous a vu. J'estime qu'il est de mon devoir de transmettre l'information à la police. »

Beer s'arrêta net.

« Le niez-vous ?

— Puis-je... dit-il. Pardonnez-moi, professeur, mais puis-je utiliser votre salle de bain ? Je me sens un peu mal. »

Il courut à la salle de bain avant que Speckstein ait pu lui en donner la permission.

Quand il revint, il était blême mais calme. Frau Vesalius était là, en train de verser du thé dans deux tasses. Le professeur attendit qu'elle soit partie avant de reprendre leur conversation.

« Je comprends donc que vous ne niez pas l'accusation.

— C'est plus compliqué que cela, dit simplement Beer, et il prit une gorgée de thé.

— Eh bien, vous pourrez l'expliquer à la police. Je les appellerai à la première heure demain matin.

— Demain ?

— Oui. Je me suis dit que vous voudriez peut-être profiter de la nuit pour mettre de l'ordre dans vos affaires.

— Merci, professeur.

— Ce n'est rien. Une petite faveur. D'un médecin à un autre. » Il fit une petite révérence. « Une dernière chose, docteur Beer. Savez-vous qui a tué mon chien? »

Beer réfléchit un long moment avant de répondre.

« Un voyou, finit-il par dire. À cause de votre poste, j'imagine. Ça n'a pas de lien avec les meurtres. »

Le professeur hocha tristement la tête et reporta son attention vers son thé. Beer avait son congé.

Avant de quitter l'appartement, Beer s'arrêta dans la cuisine sous prétexte d'y rapporter la tasse qu'il avait toujours à la main. Vesalius était là. Il ignorait si elle avait entendu leur conversation en tout ou en partie. Du reste, cela n'avait aucune importance.

« Frau Vesalius, dit-il.

— *Herr Doktor?*

— Puis-je vous demander de dire à Fräulein Speckstein que je suis là et que j'aimerais m'assurer qu'elle se porte bien?

— Bien sûr. »

La femme de charge sortit et revint presque aussitôt.

« Je crains qu'elle ne veuille pas vous recevoir », dit-elle.

Le médecin hocha la tête. Sa voix trahissait son impatience. « Dites-lui que c'est au sujet de Lieschen. »

Vesalius haussa les épaules et retourna à la chambre de Zuzka. De nouveau elle revint en secouant la tête.

« Elle fait dire qu'elle se fiche de savoir c'est au sujet de qui. »

Beer fronça les sourcils, gonfla les joues puis sortit de l'appartement sans dire un mot. Vesalius le suivit des yeux quelques instants. Elle n'avait pas été tout à fait honnête avec lui. Zuzka s'était endormie en pleurant des heures plus tôt. La femme de charge ne l'avait dérangée ni pour la première ni pour la seconde requête du médecin. Elle avait décidé que le temps était venu pour la jeune fille de monter dans un train et de rentrer chez elle.

En refermant la porte de l'appartement du professeur derrière lui, Beer ne gravit pas l'escalier pour regagner le sien, mais descendit plutôt et sortit dans la rue. Il n'avait pas de but en tête : il avait simplement besoin d'air et de se dégourdir les jambes ; d'éviter le regard des deux infirmes qu'il avait emmurées dans sa vie. Il était dix heures passées, la rue était presque déserte. Beer n'avait pas de pardessus et il se mit bientôt à frissonner. Pour la première fois cet automne-là, il songea qu'il pouvait sentir l'hiver qui s'annonçait. Peut-être allait-il neiger.

Le temps d'une cigarette, Beer fit les cent pas devant l'immeuble et se trouva particulièrement charmé par les modulations de la lumière tandis qu'il entraînait dans le faisceau jaune du lampadaire et en ressortait. À chaque pas, son ombre vacillait, ce qui donnait la curieuse impression que les arbres et les poubelles, et jusqu'aux bouteilles cassées gisant dans le caniveau se mouvaient. Depuis qu'il était enfant, Beer trouvait qu'il y avait une sorte de magie étrange propre à la nuit, où les objets matériels — des choses sales, ordinaires, les débris du quotidien — prenaient

une signification à la fois sinistre et envoûtante. Chaque pavé brisé devenait signe. Il tendit le bras vers le mur pour rétablir son équilibre, puis enfonça un ongle dans la crasse qui recouvrait le plâtre ancien.

Une chatte miaula. Il y avait des trous d'eau par terre, boueux et peu profonds, entourés d'une croûte de feuilles et de mégots de cigarettes. Il mit le pied dans une de ces flaques, regarda l'eau s'écarter autour de sa semelle, la sentit imbiber le cuir. Une chatte miaula, la même ou une autre, annonçant sa disponibilité à la cantonade. Beer alluma une nouvelle cigarette et suivit le miaulement. Il finit par la trouver, assise sur un pneu crevé derrière la grille en métal donnant sur la cour abandonnée de Pollak. Elle miaula de nouveau, bondit en bas de son perchoir et renifla le sol. C'était une chatte tigrée orange, à l'ossature délicate. Peut-être pouvait-elle sentir le sang du vieux chien. Elle avait la queue et le postérieur levés, les épaules baissées dans une posture de soumission. Quand elle s'aperçut de la présence du médecin (il devait avoir fait passer son poids d'un pied sur l'autre, la tête penchée devant la grille qui entourait le verrou de la clôture), elle frémit et bondit pour s'enfuir parmi les détrit. Beer la regarda disparaître puis tourna à gauche et entra dans l'immeuble. Plus hardiment qu'il ne l'avait fait quelques semaines plus tôt, indifférent lorsque le coude de sa veste accrocha un clou cassé, le médecin franchit les corridors tachés de suie et la porte placardée, continuant vers l'atelier et la cour. Une odeur d'urine le frappa quand il entra dans la petite cuisine de l'atelier, dont les étagères avaient été dépouillées de

leurs rangées de tasses à deux sous. Dehors, il trébucha au milieu des tas de déchets jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'endroit où Walter avait été découvert, gisant. Il s'accroupit et songea à Lieschen se jetant sur la terre : la courbure de son corps difforme, la petite robe relevée révélant sa culotte et ses cuisses. Non loin, la chatte miaula de nouveau son manque, impérieuse, appelant un matou. Elle se tut quand Beer se releva et se dirigea vers l'immeuble ; il la vit remuer sa queue rousse. Elle le suivit sur quelques mètres, puis sauta sur l'évier de la cuisine abandonnée et resta là à se lécher les pattes. Le médecin sourit et lui dit au revoir.

En rentrant dans le tunnel menant de la clôture métallique à la rue, Beer sursauta lorsqu'il aperçut un homme appuyé contre le mur de biais avec lui, les hanches et le dos arqués de sorte que seules ses épaules étaient en contact avec la brique. Sa main gauche était profondément enfouie dans la poche de son pantalon, où il semblait chercher quelque chose. Sa main droite pendait, immobile, à son côté, et semblait volumineuse, comme si elle avait été entourée d'un bandage ou d'un plâtre. Il y avait très peu de lumière dans l'entrée, mais le médecin crut distinguer, au menton, le profil chevalin du commis de la blanchisserie. Celui-ci avait les yeux fermés et les ouvrit d'un coup à ce moment, tandis qu'une plainte s'échappait de ses lèvres. Une seconde plus tard, il s'aperçut que Beer se tenait à un mètre de lui.

Il réagit immédiatement. La main gauche interrompit son mouvement rythmique, la droite continua de

pendre, lourde comme un bâton. Il se détacha du mur et s'éloigna du médecin, se dirigea vers la rue devant lui. Peut-être n'était-ce qu'une apparition : en deux pas, il était devenu une ombre se mouvant parmi les ombres, le bruit de ses pas un battement de tambour tranquille dans l'obscurité. Quand Beer parla, il s'adressa à l'immeuble lui-même, à ses murs qui s'écaillaient et à ses fenêtres brisées ; des cloques de merde de rat en barbouillaient les lézardes.

« Je suis un lâche, annonça Beer dans l'obscurité. Un lâche, un lâche. Même si c'était brave de la recueillir chez moi. »

On ne pouvait dire si le garçon de la blanchisserie comprenait ou s'il était simplement effrayé par la voix qui lui criait après dans le noir. Pressant le pas, l'épaule droite tombante sous le poids du plâtre, il fit encore trois pas et atteignit le bout du court tunnel ; vira à droite et disparut.

« Tu es un pou ! lui cria Beer. Un pou. Et je suis... je suis un homme intelligent. »

Il fuma une dernière cigarette, la jeta dans une flaque, puis sortit son portefeuille afin de voir combien d'argent s'y trouvait. Une seconde plus tard, il avait quitté le portail et marchait vers chez lui, puis il traversa la cour et monta l'escalier de l'aile arrière de l'immeuble.

Anton Beer avait décidé ce qu'il allait faire.

La première chose que fit Beer, une fois qu’Otto l’eut laissé entrer, fut d’éteindre les lumières. Plus tard, pendant les jours d’interrogatoire, il serait peut-être préférable que nul témoin ne les ait vus parler. Otto grogna, haussa les épaules, mais ne s’y objecta pas. Ils s’assirent ensemble, cuisse contre cuisse, sur le lit sale. Beer prit son portefeuille. Pendant une seconde vertigineuse, ce fut comme s’il avait engagé Otto pour être son amant : le moment étrange et solennel où l’argent change de mains. Beer les aimait plus propres, pas si durs à cuire. Il se demanda ce qu’Otto aurait fait s’il avait pu lire dans ses pensées. Pour l’heure, il reçut les billets sans un mot. Il faisait trop noir pour savoir s’il était étonné.

« Il y a une chose que je dois savoir d’abord, lui dit Beer. Avant de pouvoir te dire à quoi doit servir l’argent. Tu as tué quelqu’un il y a quelques semaines. Un étudiant en droit. La nuit où le chien a été tué. On l’a découvert près de la Gürtel, le visage enfoncé, plusieurs coups de couteau au cou et à la poitrine. Tu devais vraiment le haïr. On a retrouvé

une tache de ton fard sur sa manche. Et après tu es rentré chez toi pour laver le sang sur tes mains. »

Beer s'interrompit, se retourna vers le mime. Maintenant que ses pupilles s'étaient ajustées à la pénombre, il pouvait distinguer les yeux d'Otto. Ils étaient assis tellement proches qu'Otto lui soufflait son haleine au visage, l'odeur acide de la bière.

« Il faut que je sache, Otto. Pourquoi l'as-tu tué ?

— Je ne l'ai pas tué.

— Je sais que si, Otto. Et ça ne m'émeut guère. J'ai simplement besoin de savoir pourquoi. Il y a une grosse somme pour toi à la clef, si tu me donnes une réponse satisfaisante. »

Otto hésita, se leva. Son mouvement était sans effort : il ne se balançait pas vers l'arrière pour prendre un élan, ne se soulevait pas à l'aide de ses mains. Il se redressa simplement par la seule force de ses jambes.

« C'était le fils de ma logeuse, dit Otto. Le dernier endroit où j'ai vécu avant de déménager ici. Je leur avais dit qu'Eva était malade. Un accident. La logeuse s'asseyait près d'elle de temps en temps, lui donnait à manger, la retournait dans son lit. Mais son fils était toujours là, en train d'écornifler.

— Il vous a menacés ?

— Il parlait de ces films, *Erbkrank*, tout ça. Il me laissait des dépliants sur la table de la cuisine. Mais ce n'est pas ça qu'il voulait. Il... »

Otto s'interrompit, fendit l'air en direction du miroir. Ce n'était pas tant un coup de poing qu'une claque, paume ouverte, qui cherchait à griffer le reflet de son visage.

« La même chose que Teuben, poursuivit-il, la voix tremblante de rage. Un soir, quand j'étais sorti. »

Beer comprit. « Il l'a violée. Comment as-tu su ? Est-ce qu'il l'a blessée ? »

Otto secoua la tête. « Non. Mais je l'ai su tout de même. Alors j'ai déménagé. Il m'a fallu des jours pour trouver un appartement, il n'y a rien de disponible, même avec tous les Juifs qui quittent la ville. Trois jours, il m'a fallu, et lui qui riait de l'autre côté de la table au petit-déjeuner. J'ai fini par trouver ce trou, payé bien trop cher, et j'ai essayé d'oublier ce porc. Jusqu'à ce que je l'aperçoive un soir qu'il était venu voir mon numéro. Pour rigoler, j' imagine, pour remuer le couteau dans la plaie. Une fois le numéro fini, je suis sorti derrière lui. Je craignais qu'il remarque mon visage. Le fard, je veux dire ; je n'avais pas eu le temps de me démaquiller. Alors j'ai fait ce que je fais toujours quand je rentre chez moi : j'ai mis une casquette, noué le foulard jusqu'à mes yeux. Il ne s'est jamais retourné. Sur la Gürtel, il s'est arrêté chez une putain. Je l'ai attrapé à sa sortie. Il ne riait plus quand j'en ai eu fini avec lui. »

De nouveau sous le coup de son ancienne fureur, Otto renversa la chaise d'un coup de pied avant de se placer devant Beer, les deux poings plantés sur les hanches. Encore plus que lors de leur conversation sur le lit, leur proximité semblait déplacée. Assis, Beer avait les yeux à la hauteur de sa braguette.

« Alors, pourquoi êtes-vous ici, docteur Beer ? »

Beer se leva, passa devant le mime ; se pencha pour redresser la chaise qu'Otto avait renversée, et resta debout, appuyé au dossier.

« Voici pourquoi, Otto. Quelqu'un nous a vus. M'a vu. À la fenêtre. Speckstein est au courant et il va parler à la police. Demain matin je serai arrêté. Et quelques jours plus tard, toi aussi. À moins que tu ne t'enfuires. »

Au milieu de l'explication de Beer, Otto s'était mis à secouer la tête.

« Je ne m'enfuirai pas ! Pas maintenant. J'ai rencontré des gens à la réception. Des gens importants. Ils ont aimé mon numéro. Les choses augurent bien pour moi.

— Tu ne m'écoutes pas. Je vais être arrêté. Ça prendra un jour ou une semaine, mais tôt ou tard je vais leur dire la vérité. Et puis ils vont s'en prendre à toi. »

Otto le regarda, fit quelques pas, posa une grande main sur la poitrine de Beer.

« Vous me faites des menaces.

— Je te dis ce qui va se passer. Mais il y a un moyen de t'en tirer. Et de gagner de l'argent en même temps. J'avais simplement besoin de savoir que tu avais une bonne raison de tuer cet homme. »

Otto réfléchit à ces paroles. La lumière de la lune entrait par la fenêtre et illuminait directement son visage. On aurait dit qu'il avait réappliqué son fard. Beer le regarda, le cœur battant contre la paume d'Otto. Il compta vingt battements avant que le mime se décide.

« Comment ? finit-il par demander.

— Je vais te donner une lettre, et plus d'argent. La lettre sera adressée à ma femme. Elle vit en Suisse. Tu prendras un train pour le Vorarlberg ou le Tyrol — ne me le dis pas, moins j'en sais, mieux c'est. Tu pourras acheter un visa d'un jour à la frontière, si tu crois que tes papiers peuvent supporter cet examen. Ou bien il faudra que tu soudoies quelqu'un du coin pour qu'il te fasse traverser les montagnes. La lettre dira à ma femme de te signer une traite pour mille *Reichsmarks*. Dans la devise que tu voudras. C'est aussi simple que cela. »

Otto écouta ces instructions, ôta la main de sur la poitrine de Beer. À chacun de ses mouvements, la lune découpait de nouvelles formes sur son visage.

« Pourquoi m'aider ? Je l'ai tué. Pourquoi ne pas simplement me livrer à la police ?

— Parce qu'il y a autre chose qu'il faut que tu fasses, Otto. Il faut que tu emmènes la petite fille, Anneliese. Il n'y aura pas d'argent si tu n'amènes pas la fillette : c'est ce que dira la lettre. Si tu es seul, il n'y aura pas un sou. »

Beer avait cru qu'Otto serait insulté par ces conditions, ou qu'il se moquerait de l'idée de trimballer une fillette de dix ans à travers les montagnes au mois de novembre, mais il se contenta de hocher la tête comme s'il jugeait que le marché était équitable. Lentement, se donnant encore quelques secondes pour réfléchir, il leva la paume, y cracha puis la présenta à Beer.

Un peu gauchement, Beer imita son geste. Lui aussi cracha dans sa paume et accepta la poignée de main. Otto ne la lâcha pas tout de suite.

« Et Eva ? »

— Elle sera en sécurité. J'ai un plan. »

Un combat éclair se joua sur les traits d'Otto : inquiétude, suspicion, crainte pour sa sœur balançaient son désir de la confier à autrui pour de bon.

Beer lui facilita la tâche.

« Il vaut mieux que tu ne sois pas au courant des détails. Tu veux la voir ? Lui dire au revoir ? »

Il répondit sans hésitation. Le soulagement brillait dans ses yeux, si manifeste qu'il en était indécent.

« Non. »

— Alors je te retrouverai devant la porte d'entrée, à quatre heures et quart. Vous pourrez prendre le premier tram pour la gare. »

Beer voulait s'en aller, mais Otto lui tenait toujours la main. Le mime plongea sa main gauche dans la poche de sa chemise, prit une cigarette, qu'il ficha entre ses lèvres. Il en sortit une seconde, regarda le médecin, le vit hocher la tête. Ce n'est qu'à ce moment qu'il brisa le sceau que formaient leurs mains et tapota son pantalon à la recherche d'allumettes.

Ils fumèrent, chacun perdu dans ses propres pensées. À la moitié de sa cigarette, Otto déboucha une bouteille de bière. Ils se l'échangèrent. Quand Beer se retourna enfin pour partir, il devait être minuit passé. Il restait peu de temps.

« Une dernière chose, dit Otto en regardant le médecin passer la porte. Hier, quand j'ai voulu prendre une bière, après l'avoir jeté par la fenêtre. »

Il mima la chose, soulevant le corps de Teuben par-dessus le pivot du cadre de fenêtre invisible. Même dans un geste si anodin, il était capable de rappeler l'événement dans tous ses détails. Son corps racontait des histoires même quand il ne le faisait pas exprès.

« La bière était empoisonnée, n'est-ce pas ? Vous espériez que le détective allait la boire. Mais il n'a jamais débouché la bouteille. Elle est tombée de la poche de son manteau. »

Beer hocha presque imperceptiblement la tête. On pouvait à peine y voir un aveu. « Qu'est-ce que ça change maintenant ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que vous comptiez faire du corps ? »

Le médecin eut un sourire fatigué. « Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ?

— Bonne nuit, Otto. On se revoit à quatre heures et quart. Tiens, prends ma montre. »

Il la sortit de son gousset et la lui tendit.

Cinq minutes plus tard, il était de retour dans son appartement. Il commença par écrire la lettre, qu'il laissa sans signature, puis rassembla l'argent qu'il avait chez lui. Lieschen dormait sur ses couvertures. Ses vêtements étaient sales, elle ne s'était pas changée depuis des jours. Il faudrait s'en contenter. En entrant dans la chambre d'Eva, il se prit à espérer qu'elle soit endormie. C'était le cas, mais son drap et ses vêtements étaient trempés d'urine. Il n'avait d'autre choix que de la changer et, pour ce faire, de la réveiller. Les yeux verts le fixaient tandis qu'il reposait sa tête sur l'oreiller. Puis il se pencha vers elle, jusqu'à ce que leurs nez se touchent presque.

« Je viens de mentir à ton frère, lui chuchota-t-il. Je lui ai dit que j'avais un plan. »

Ils étaient si proches que l'odeur de fumée et de bière de son haleine lui revenait après l'avoir touchée. Peut-être cela rappelait-il Otto à Eva.

« Il n'y a pas de plan, chuchota-t-il. Je vais demander à Speckstein de prendre soin de toi. Il est médecin, après tout. Lui aussi a fait un serment.

« Tout ce que je peux faire, reprit-il, c'est aider la fillette. M'assurer qu'elle s'échappe loin d'ici.

« C'est dommage, continua-t-il, j'allais t'apprendre à parler. »

Il resta là, avec Eva, jusqu'à ce qu'il fût l'heure de réveiller Lieschen et de la préparer pour son voyage dans les Alpes.

Zuzka se réveilla à quatre heures et demie du matin. Elle était encore habillée. Aussitôt qu'elle eut entièrement conscience de ce qui l'entourait, elle entreprit de faire ses bagages. Sa valise était sur l'armoire. Elle la descendit, l'ouvrit, trouva le billet de retour que son père lui avait acheté avant qu'elle ne monte dans le train pour Vienne. À l'époque, elle avait protesté qu'elle ne rentrerait peut-être pas avant des années. Maintenant, elle le fourrait rapidement dans son sac. Elle prit ses sous-vêtements et ses bas, deux des chemisiers qu'elle aimait, la jupe d'hiver et le chapeau bordé de fourrure. Tout le reste pourrait être envoyé après, ou racheté. Pas une fois elle n'alla à la fenêtre pour regarder dehors. La cour était calme. Pour le reste, elle ne voulait pas le savoir.

À cinq heures moins le quart, elle était prête à partir. Il ne lui restait plus qu'à faire ses adieux. Sa première impulsion fut d'écrire un mot. Elle trouva un stylo et un papier, griffonna deux ou trois lignes, et les laissa sur le siège de sa chaise en bois. Et puis il lui vint à l'esprit qu'elle se montrait impolie. Son oncle était un lève-tôt. Il y avait une chance, à tout

le moins, qu'il soit déjà réveillé. Abandonnant la valise près de la porte d'entrée, elle enfila son manteau et retourna dans l'appartement, jusqu'à la grande porte qui séparait les quartiers de son oncle du reste des pièces. La chambre de son oncle se trouvait à droite du salon, en face du bureau. Elle s'approcha de la porte (elle était entrebâillée), espérant apercevoir la lueur de sa lampe de chevet, mais la pièce restait plongée dans l'obscurité. Par la fente s'échappait le ronflement de Speckstein : non pas le son de gorge régulier d'un dormeur heureux, mais une lutte désespérée, haletante, pour respirer, accompagnée d'un étrange sifflement. Pendant une seconde, elle eut l'impression qu'il n'était pas seul dans la pièce : qu'il y avait là un homme, les mains autour de la gorge de son oncle. Elle chassa cette pensée qui lui semblait par trop fantaisiste. Quelques minutes plus tard, elle avait quitté l'appartement et marchait vers l'Alserstraße, sa valise à moitié vide à la main, dans l'espoir de trouver un taxi qui la conduirait à la *Westbahnhof*.

Otto et Lieschen arrivèrent à la gare un peu avant cinq heures. Il portait en bandoulière un sac en toile sale contenant toutes ses possessions. Ils avaient retrouvé Beer dans la pénombre de l'entrée de l'immeuble, puis pris le tram. À la porte de la gare, un homme avec une voiture à bras vendait des petits pains chauds. Otto en acheta une demi-douzaine et en offrit un à la fillette. Ils mangèrent à la hâte, en silence.

Lieschen était cramponnée au dos de la veste d'Otto. C'était l'œuvre du médecin. Il s'était accroupi pour jeter une couverture sur ses épaules comme un châle, puis avait pris sa main et l'avait fermement refermée autour du bord du manteau d'Otto. Depuis ce moment, elle ne l'avait pas lâché. Pendant tout le trajet en tram elle était restée debout derrière lui, sombre et attentive, agrippée à son manteau. En descendant, il avait marché trop vite pour la fillette, et elle avait trébuché dans les marches qui menaient du tram à la rue. Il l'avait attrapée par le coude, l'avait remise sur ses pieds. De nouveau, elle l'avait suivi de

sa démarche de crabe, une épaule en avant, le menton enfoncé dans sa poitrine étroite.

Tout en mangeant les petits pains, Otto repassait les options qui s'offraient à lui — les repassait non pas en esprit, mais les repassait tout de même, son corps soupesant la prochaine étape. À plusieurs reprises, il plongea une main dans sa poche : toucha l'argent que Beer lui avait donné et la lettre promettant une fortune au-delà de son entendement. La fillette agrippée à lui entravait ses mouvements. Quand il alluma une cigarette, il faillit l'accrocher avec le dos de la main qui grattait l'allumette. Elle tressaillit mais ne lâcha pas prise. Ils marchèrent ensemble, jetèrent un coup d'œil aux quais. La gare bondée fourmillait de passagers, de porteurs, dans l'abolement des chiens apeurés.

Sur le quai numéro trois une femme était assise sur sa petite valise, voûtée et misérable, ses cheveux couverts par un chapeau bordé de fourrure. Jeune et bien charpentée, elle avait une posture négligée ; sa jupe s'était prise dans sa valise et révélait cinq centimètres de mollet galbé. Ce n'est qu'après que ses yeux furent restés sur elle pendant quelques instants qu'Otto reconnut Zuzka. Il resta à la dévisager, puis se retourna d'un mouvement vif. Une boule s'était formée dans sa gorge, qu'il ne savait chasser que par la colère. Il retourna d'un pas rapide vers la gare, la fillette courant derrière lui afin de ne pas se laisser distancer. Une fois dans l'édifice, perdu dans le tumulte de la foule, il trouva un banc vide et s'y assit. Ce geste força Lieschen à desserrer son étreinte.

Elle le regarda avec désarroi puis grimpa à ses côtés, s'agenouillant sur les lattes peintes du banc en bois. Pour la première fois, ils étaient face à face. Otto se demanda si elle avait vu Zuzka. Peut-être devrait-il courir jusqu'au quai et lui confier la fillette. Il fut surpris quand elle lui adressa la parole, ses doigts tirant sur les lattes sales. Elle parla d'une voix douce ; des miettes de pain étaient collées dans un coin de sa bouche. Otto dut se pencher en avant vers elle.

« *Herr* Docteur m'a dit que vous avez pris soin d'Eva, dit Lieschen. Pendant plusieurs années, qu'il a dit. Depuis qu'elle est jeune. »

Il haussa les épaules puis hocha la tête, cracha une glaire sur le sol par-dessus sa cuisse.

« C'est vrai. »

Gravement, sans le regarder, son petit front plissé, elle lui offrit sa main, peut-être pour le remercier des soins prodigués à sa sœur. Il serra la main de l'enfant, la garda dans la sienne, regardant avec stupéfaction cette petite bossue.

Il tenait encore la main de Lieschen quand ils montèrent à bord du train de six heures à destination d'Innsbruck. Ils restèrent assis en silence, les fesses d'Otto vibrant au rythme du vrombissement du moteur, en attendant que le sifflet du chef de gare annonce le départ.

Ce fut non pas la police, mais Frau Vesalius qui vint le chercher le lendemain. Presque malgré lui, Beer s'était endormi : avait dit au revoir à la fillette avant de s'allonger aux côtés d'Eva, yeux clos, la main dans la sienne, et s'était endormi. Quand la sonnette retentit et qu'il courut à la porte, un lambeau de rêve s'accrochait encore à lui : sa femme vêtue d'une veste de smoking battait Teuben aux échecs. Deux ongles vernis fondaient sur sa reine. Beer ouvrit la porte, souriant légèrement, puis se retourna pour regarder l'horloge de la cuisine.

Il était un peu plus de neuf heures.

Beer avait cru qu'on viendrait plus tôt ; il avait trouvé que le professeur avait fait preuve de générosité en le prévenant avant d'appeler la police. Sur les traits de la femme de charge se lisait une étrange agitation qu'il n'y avait encore jamais vue, mais Beer était trop soucieux pour s'en préoccuper. Elle ne lui laissa pas le temps de se laver le visage ou les mains. « Vous devez venir tout de suite, tout de suite », répétait-elle, et, sans l'attendre, elle redescendit en

courant le large escalier. Quand ils arrivèrent à l'appartement, il fut étonné de constater qu'elle avait laissé la porte grande ouverte. Vesalius ne prit pas davantage la peine de la fermer derrière eux : elle se contenta d'entrer en courant, de passer la porte du salon de Speckstein et de tourner à droite pour entrer dans sa chambre sans s'arrêter pour cogner. Les rideaux étaient tirés et la pièce n'était éclairée que par la lampe de chevet. Speckstein était couché, à moitié caché sous les couvertures, jambes écartées selon un angle étrange. Il avait les yeux ouverts, une écume mousseuse dégouttait de son menton. En se débattant, il avait renversé un verre d'eau sur sa table de chevet ; le liquide avait imbibé les pages d'un ouvrage de poésie de Klopstock relié en cuir.

« D'habitude, il se lève tôt. Je suis entrée il y a cinq minutes. Est-ce qu'il est...? »

Beer fit un bond en avant, trouva le pouls.

« Il a eu une attaque. Appelez une ambulance. »

Vesalius quitta la pièce et Beer se mit à parler à Speckstein, lui posant les questions rassurantes et mesurées propres à son office, auxquelles ne répondit qu'un gémissement.

L'ambulance arriva dix ou douze minutes plus tard. On permit à Beer de monter avec le malade. À l'hôpital, il resta assis pendant une heure dans la salle d'attente, puis sortit déjeuner d'un café et d'un petit pain au sel. À son retour, le chef de service accepta de le recevoir. Sans détour, dans le jargon

bourru qui se pratiquait entre collègues, il confirma que Speckstein avait eu une grave attaque. Il était paralysé du côté droit, il avait perdu la faculté de parler et il était possible qu'il ait des lésions cérébrales. Pour l'instant, il devait rester en observation. Quand on demanda à Beer s'il contacterait la famille, il répondit qu'il laisserait la femme de charge de Speckstein s'en charger. L'homme hocha la tête pour signifier son assentiment puis serra la main de Beer.

« Speckstein, dit-il en raccompagnant le médecin vers la porte. Ce n'est pas le Speckstein qui a violé cette gamine il y a quelques années ?

— Il a été acquitté, répondit Beer avec raideur.

— Il s'en est tiré, hein ? Eh bien, maintenant, il paie pour ses péchés. »

Il ferma la porte derrière Beer.

Dehors, dans les jardins de l'hôpital, le soleil brillait. Beer acheta une pâtisserie à la boulangerie de l'autre côté de la rue, puis s'assit sur un des bancs du parc et leva les yeux au ciel. À un moment, il éclata de rire, si violemment qu'il cracha des miettes partout sur sa poitrine. Il pensait à une paire d'ongles vernis convergeant lentement au-dessus des traits d'ivoire d'une reine ciselée.

QUATRIÈME PARTIE

Murmures, échos

Une onde sonore est une onde longitudinale qui se diffuse dans l'air à une vitesse d'environ trois cent quarante-trois mètres par seconde à vingt degrés centigrades. Tandis que l'onde traverse l'air, la friction moléculaire et d'autres phénomènes apparentés ont pour effet d'absorber le son jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les fréquences audibles à l'oreille humaine. Si elle est émise dans un espace clos, l'onde sera à la fois réfléchiée et absorbée par les murs environnants, dans des proportions qui dépendent des propriétés physiques de ces derniers. Des matériaux absorbants tels que la laine de verre convertissent l'énergie de l'onde sonore en chaleur et ont un effet assourdissant; le béton poli, au contraire, réfléchit l'onde avec une absorption minimale et peut, dans des espaces spécialement aménagés, être utilisé pour diriger et concentrer le son vers un endroit précis de la pièce. Des objets dont la fréquence naturelle correspond à la fréquence de l'onde sonore (ou à l'une des

fréquences appartenant à sa série harmonique) absorberont l'énergie de l'onde et enregistreront une augmentation de la vibration correspondante, processus nommé « résonance matérielle » ; dans certains cas, cela peut conduire à une amplification du son et/ou à une destruction dudit objet. Si l'espace clos à l'intérieur duquel est émise l'onde est relié à d'autres espaces clos par un système de tuyaux ouverts tels que ceux qu'on trouve dans les systèmes de ventilation et de chauffage, il est probable que le diamètre des tuyaux correspondra à l'amplitude de certaines hauteurs de son, permettant du coup à l'onde d'y pénétrer et d'y être transmise aisément. Dans le cas de tubes cylindriques, cela pourrait avoir pour effet de transmettre le son sans distorsion sur des distances surprenantes.

Le professeur Josef Hieronymus Speckstein ne recouvra pas la parole. La moitié droite de son corps demeura paralysée. Après deux jours d'immobilité quasi totale, il rassembla suffisamment de forces pour tendre le bras vers un crayon et une feuille de papier laissés sur sa table de chevet, mais sa main gauche tremblait tant, et avait si peu l'habitude d'écrire, que personne ne réussit à comprendre goutte à ses gribouillis. Peut-être n'y avait-il là rien d'autre que des gribouillis : il était possible qu'il eût perdu une bonne part de ses facultés mentales. Devant l'incompréhension des infirmières, il ferma les yeux et gémit comme un chien.



Six jours après sa première attaque, Speckstein en subit une deuxième, plus violente. On tenta de le ramener à la vie, en vain. Le médecin de garde ne fit pas de remontrances à l'infirmière quand il l'entendit dire à sa collègue que c'était « aussi bien que le vieux pervers soit mort ». Il signa le certificat de décès à

quatre heures cinquante-sept du matin. Il restait encore trois heures à son quart de travail.



Les funérailles furent splendides, quoique intimes. Le *Gauleiter* et le maire envoyèrent des fleurs. Des invités qui avaient assisté à la réception qu'il avait donnée dix jours plus tôt, seul le docteur Anton Beer était présent. Le frère du professeur, Ernst, vint seul et s'en alla dès qu'il eut réglé les formalités. Il expliqua au curé que sa fille était très malade, sans quoi il serait venu s'asseoir au chevet de son frère pendant ses derniers moments sur terre. Ils se serrèrent la main au bord de la tombe fraîche. Entre eux tombait la première neige de l'hiver.



Frau Vesalius assista aussi aux funérailles. On ne rapporte pas qu'elle ait pleuré. Quelques semaines après la cérémonie, elle eut le plaisir de recevoir une lettre de l'exécuteur testamentaire de Speckstein l'informant que le défunt lui avait laissé par testament un héritage substantiel. Elle ouvrit le premier compte en banque qu'elle eût jamais eu, loua des appartements qui lui appartenaient, et donna libre cours à son goût pour les pâtisseries. En trois mois, elle avait pris sept kilos. Ils lui allaient bien. Son visage se remplit et perdit un peu de son acrimonie habituelle.

Zuzka apprit que son oncle avait subi une attaque à son arrivée chez elle. Son père n'eut pas sitôt salué sa fille qu'il lui annonçait qu'il devait partir pour Vienne le lendemain matin. Les poumons de Zuzka s'étaient éclaircis dès qu'elle avait laissé la ville derrière elle, mais cette nuit-là l'engourdissement dans ses membres inférieurs se répandit tant que, à l'aube, elle ne pouvait plus bouger les jambes. Son père reporta le voyage, pour le reporter de nouveau quand la santé de sa fille continua de se dégrader. Un spécialiste fut appelé de Graz, qui diagnostiqua un désordre neurologique causé par une infection qui n'avait pas été traitée. Il n'y alla pas de main morte pour éreinter le « crétin » qui s'était occupé d'elle à Vienne, et fournit des instructions détaillées au jeune médecin de famille qui venait d'ouvrir sa pratique dans le voisinage. Pour ce qui était des difficultés à respirer qu'avait éprouvées Zuzka, le spécialiste estimait qu'elles étaient dues à des allergies, peut-être à de la moisissure. Quand on l'interrogea, Zuzka se souvint qu'il y avait un carré de papier peint noirci près de son lit.



Deux mois après avoir commencé à traiter Zuzka, le jeune médecin suggéra que ses récentes nausées n'étaient point dues à sa maladie. Zuzka fondit en larmes en apprenant cette nouvelle, et le jeune homme resta assis à son chevet, lui serrant la main en un geste de sympathie et de consolation. Quand il rentra chez lui ce soir-là, il emporta avec lui le souvenir de son sourire et les maints aperçus de sa peau nue qu'il avait surpris au fil de son traitement. Ce souvenir le troubla et il passa une nuit blanche. Au matin, il renversa la tasse de café bouillant que sa femme de charge lui avait apportée, s'infligeant une brûlure douloureuse à l'intérieur de la cuisse.



À sa visite suivante, Zuzka lui confia quelques détails du viol dont elle avait été victime. Il la crut. Il voulait la croire : le jeune médecin n'était pas bel homme. Il lui fallut trois jours pour se déclarer. Ils se marièrent à la hâte. Une fois que sa condition fut devenue évidente, de mauvaises langues en ville affirmèrent que le médecin avait profité d'elle alors qu'elle était trop malade pour s'y opposer. Les nouveaux mariés veillèrent tard le soir de leur nuit de noces, à discuter joyeusement du nom de l'enfant à naître.

Otto et Lieschen se rendirent à Innsbruck puis à Bregenz et Dornbirn. C'est de là que l'ancien mime approcha hardiment de la frontière, rebroussant chemin quand il aperçut les gardes-frontières, pistolet à la ceinture. Craignant que ses papiers ne résistent pas à leur examen, ne sachant trop quelle histoire leur raconter au sujet de la fillette, Otto mit le cap vers le sud et gagna Hohenems, où il s'informa prudemment sur les autres moyens de passer en Suisse. Après une journée de questions inquiètes, Otto trouva un fermier qui accepta de les faire traverser clandestinement à l'arrière de son camion. L'homme prit son argent et lui serra la main. Ils mangèrent bien ce soir-là : saucisse de porc et pommes de terre en purée, la fillette souriant, mastiquant, un poing enfoui dans le tissu du manteau d'Otto.



La veille de leur passage en Suisse, ils dormirent dans la grange du fermier. Otto entendit les policiers alors qu'ils étaient encore dehors dans la cour. Il neigeait. Il se redressa, prit tout l'argent qu'il avait dans

sa poche pour le glisser sur le côté de l'une de ses chaussettes, après quoi il déchira la lettre de Beer et se fourra les morceaux dans la bouche. Il était encore en train de mâcher le papier quand le fermier guida l'inspecteur jusqu'à l'échelle menant au fenil. Lieschen ne se réveilla que lorsque le policier la secoua par la cheville. Otto se pencha pour lui embrasser les cheveux avant d'être emmené.



Ils furent séparés sur-le-champ. Otto fut interrogé, ses papiers examinés à la loupe. On télégraphia à Innsbruck, puis à Vienne, mais ni sa description ni ses empreintes digitales ne correspondaient à celles de quelque individu recherché. Aux questions et aux menaces de l'inspecteur, il opposa un silence obstiné, n'ouvrant la bouche que pour nier qu'il avait voulu passer la frontière. Le fermier avait simplement mal compris.



On l'enferma dans une cellule et on l'accusa de vagabondage. Un policier se faisant passer pour un clochard fut introduit dans sa cellule et chargé d'extraire de l'information à Otto. L'homme avait les mains sales mais, quand il ôta ses chaussures pour dormir, Otto remarqua qu'il n'y avait pas une once de crasse sous ses ongles d'orteils. Le lendemain, irrité par ses tentatives maladroitement pour entrer dans ses bonnes grâces, Otto lui cassa le nez et l'épaule en le jetant contre le mur de leur cellule.



Le tribunal régional lui fit subir un procès pour vagabondage, voies de fait et usage de faux papiers d'identité. Un examen biométrique montra qu'il était héréditairement impur ; les archives judiciaires révélèrent qu'il avait déjà été condamné pour voies de fait. Il fut envoyé en camp de travail plutôt qu'en prison. Après dix-neuf mois d'incarcération, on lui offrit de rallier un bataillon militaire pénitentiaire. Au mois d'octobre de la même année, il était assis dans une tranchée à Leningrad, minuscule rouage dans la machine de l'opération Barbarossa.



Lieschen, pendant ce temps, était restée obstinément murée dans son silence et avait été transférée dans un orphelinat de Bregenz. Le soir de son arrivée, le train fut retardé en raison d'un déraillement plus haut sur la voie. Elle arriva trop tard pour dîner avec les autres enfants, et fut conduite directement au dortoir. La grande pièce contenait une trentaine de couchettes. Chacune portait un numéro. La couverture qu'on lui remit grattait, et quand elle ouvrit les yeux le lendemain matin, il s'était formé autour d'elle un cercle de fillettes qui riaient et montraient du doigt son dos bossu.



Comme le voulait la politique nationale, Lieschen fut soumise à la fin de la semaine à un test visant à déterminer si elle souffrait d'idiotie. C'est une femme

mince d'une cinquantaine d'années, les cheveux à moitié dissimulés sous une coiffe d'infirmière, qui lui fit passer le test. Son visage était ridé et las, mais elle possédait des yeux remarquables, verts, animés et pleins de bonté. Elle demanda à Lieschen de répondre à une série de questions, dont la première se lisait comme suit : «Peux-tu nommer les douze mois de l'année?» L'infirmière la prévint qu'il était de la plus haute importance qu'elle réponde à toutes les questions au mieux de ses habiletés. Mais Lieschen se contenta de rester assise, le regard plongé dans ces yeux, tandis qu'un timide sourire passait brièvement sur ses lèvres.

Le jour des funérailles de Speckstein, le docteur Anton Beer croisa Yuu, le trompettiste, tandis que celui-ci entrait dans l'immeuble. Beer demanda à Yuu s'il pouvait lui dire un mot. Leur conversation fut brève.

«Tu m'as dénoncé, dit Beer.

— J'ai bien peur que oui.

— Vas-tu le refaire?

— Je n'aime pas me mê-ler des af-faires des autres.

— Ça n'a pas eu l'air de te déranger la première fois.

— Ça me dé-rangeait, doc-teur Beer. Mais j'avais faim et il fal-lait que je trou-ve du tra-vail.

— Speckstein t'a aidé?

— Il m'a don-né une lettre de re-com-man-dation. Elle a été u-tile.

— Pour ce que ça vaut, sache que je ne l'ai pas tué. »

Yuu s'inclina et passa devant lui sans un mot de plus.



Cet après-midi-là, Beer décida d'apprendre à Eva à parler. Il souleva une à une les lettres de l'alphabet qu'il avait dessinées sur des bouts de carton en lui demandant de cligner de l'œil quand il atteindrait celle qu'elle souhaitait utiliser. Il en avait eu l'idée des semaines plus tôt, mais ne l'avait mise en pratique qu'avec réticence. Maintenant il adoptait la méthode systématiquement, passant les cartes avec une grande patience une première fois, puis une seconde, se disant qu'elle avait pu en rater une. Mais Eva se contentait de le fixer de ses grands yeux solennels. Après avoir passé l'alphabet en entier pour la troisième fois, Beer ramassa les cartes et quitta la pièce.

Le lendemain, il jeta les lettres à la poubelle. Il n'en fit plus jamais mention.



Beer téléphona à sa femme. Craignant que tous les appels vers l'étranger ne soient enregistrés, il utilisa un téléphone public et appela à frais virés. Un homme répondit et lui dit qu'elle était sortie. Quand il demanda si une petite fille était arrivée avec sa lettre, l'inconnu lui répondit que non. Il écrivit à sa femme ce soir-là, et deux semaines plus tard reçut sa

réponse, l'informant que ni Otto ni Lieschen ne s'étaient rendus jusqu'à elle.



Le 3 janvier 1940, Eva rendit l'âme. C'était une époque de nuits noires : un black-out total avait été décrété en ville en prévision des bombes qui ne tomberaient que quatre ans plus tard. Eva avait attrapé la grippe qu'avait contractée Beer à Noël. Elle y avait succombé en quelques jours. Il n'avait jamais beaucoup aimé la phrase, mais y trouvait maintenant quelque réconfort : « Elle avait perdu le goût de vivre. » Il avait été étonnamment facile de se débarrasser de son corps. Beer expliqua qu'il s'agissait d'une vagabonde retrouvée sur le seuil de sa porte la veille ; en l'auscultant, il avait constaté qu'il ne servait à rien d'appeler une ambulance. Elle n'avait pas de carte d'identité, et personne n'était venu réclamer le corps ; on présumait qu'elle était juive. Plus d'un collègue loua la charité de Beer quand il accepta de payer les frais de l'enterrement.



Eva fut inhumée le 5 janvier. Après, en défaisant le lit pour retourner le matelas, Beer découvrit sous le cadre en fer une bouteille de bière qui avait roulé là le soir de la mort de Teuben. Il s'assit par terre, serrant la bouteille dans ses mains. À ce moment seulement il se laissa aller à pleurer.



Toutes les nuits de cette semaine-là il resta allongé sans trouver le sommeil, écoutant Eva faire les cent pas dans l'appartement. Elle ne lui parlait jamais. Il passa des heures à espérer qu'elle le fasse un jour.



Beer prit l'habitude de boire dans un bar, mais il s'enivrait rarement. Au mois de novembre 1940, il était assis là, triturant une lettre. Il fut rejoint à sa table par un vétéran de la Grande Guerre qui avait eu le crâne fendu et réparé à l'aide d'une plaque d'acier. Ils échangèrent des politesses puis burent leur bière en silence. Après un moment, Beer se mit à pleurer. L'homme le regarda avec intérêt.

« Ce n'est rien, lui dit Beer. Je souffre de réminiscences.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Rien. Quelque chose que j'ai lu. Dans un livre qui est maintenant interdit. »

La lettre qu'il tenait à la main était son avis de conscription. Il devait se présenter à la caserne de Krems le lendemain midi. Quand il ferma la porte de son appartement tôt le lendemain matin, il sentit un poids quitter ses épaules. Derrière la porte, une paire de pieds nus marchaient d'un pas égal de la chambre au cabinet et du cabinet à la chambre, un pas de somnambule, insouciant et léger.

Quatre mois après qu'on lui eut enlevé son plâtre, le garçon de la blanchisserie fut arrêté pour tentative de viol sur une jeune fille de quinze ans qui se promenait dans le *Volksgarten* au crépuscule. Après avoir passé une semaine en détention préventive, il fut libéré. Le témoignage de la jeune fille contenait de sérieuses contradictions ; on découvrit qu'elle était sexuellement active et qu'elle allait rejoindre un amant dans le parc. Les dossiers de la police indiquaient que le garçon avait déjà été l'objet d'une enquête, mais ne précisaient pas la nature des accusations. Les deux détectives qui s'étaient occupés de l'affaire étaient morts. L'un était tombé d'une fenêtre, l'autre avait succombé à un cancer du côlon.



Au mois de novembre 1940, le jour où Beer reçut son avis de conscription, le garçon de la blanchisserie apprit lui aussi qu'il devait se présenter à la caserne de Krems. Les deux hommes se croisèrent dans la cour d'exercice. Ni l'un ni l'autre ne laissèrent voir qu'ils se connaissaient. Bien qu'il fût écrit qu'il

appartenait à une « lignée inférieure », le garçon se distingua rapidement comme soldat et se vit remettre la Croix de fer. Il prit part à la campagne de l'Est et fut transféré dans un commando spécial. La nature précise de ses tâches demeure inconnue.

De septembre 1939 à mai 1940, le concierge consacra en moyenne une nuit par semaine à la confection de saucisses. Neurath fournissait la viande, le sang et les boyaux. L'usine qu'il surveillait la nuit était adjacente à un abattoir. Il arrivait à dérober l'équivalent de quelques seaux de viande chaque semaine. Le concierge fournissait l'espace de travail. C'était une activité artisanale, à petite échelle, inefficace. Mais l'économie de la chose était simple : la viande était rationnée quasiment depuis le début de la guerre. La demande grandissait sur les divers fronts ; un nombre croissant de fermiers ayant été enrôlés dans la *Wehrmacht*, les réserves domestiques allaient fondre. Le concierge avait déjà assisté à semblable phénomène : pendant la Grande Guerre, des profits considérables avaient été réalisés sur le marché noir. Les deux hommes avaient convenu de garder leurs saucisses jusqu'au moment où les prix atteindraient un sommet, n'acceptant d'en vendre que quelques kilos à l'occasion. Anton Beer reçut un kilo de salami au poivre la veille de Noël, en guise de remerciement pour sa discrétion : il accepta le colis alors qu'il était fiévreux à cause de la grippe. Frau Vesalius en

avait acheté cinq kilos en novembre 1939 afin de ne pas manquer de nourriture pour la réception de son employeur. Neurath emportait un kilo ou un demi quand il allait voir les putains. Le concierge échangeait des saucisses contre du schnaps. Un de ses neveux avait installé un alambic dans le hangar de son jardin, et possédait des contacts qui lui fournissaient des pommes de terre et des céréales.



Au mois de mai 1940, Neurath succomba à une pneumonie, s'éteignant au terme d'une longue hospitalisation. À sa mort, l'approvisionnement en viande du concierge cessa pour de bon. À ce moment-là, les deux hommes avaient produit quelque quatre cents kilos de salami de viande de cheval qu'ils avaient conservé en l'accrochant aux poutres de l'atelier du concierge : une forêt de saucisses suspendues comme des carillons métalliques d'un bout à l'autre de la pièce. Le concierge aimait à déambuler parmi les saucisses, ses épaules frôlant les morceaux de ficelle cirée dont ils s'étaient servis pour nouer chaque longueur de boyau, et à en savourer l'odeur. Dans un coin se trouvait la vieille baignoire où ils avaient mélangé la viande. Dans ses moments de nostalgie, lorsqu'il avait pris un coup de trop, il s'y asseyait et parlait au chien.



Il lui arrivait de rêver à lui. Dans ses rêves, le chien lui léchait toujours les mains. Il les lui avait léchées quand il lui avait donné le bout de foie additionné

d'arsenic, indifférent au goût étrange. Mais d'abord, il était allé chercher le couteau ; avait coupé la corde du chien que Speckstein avait attaché dans la cour ; avait gardé la corde dans ses mains pour conduire l'animal à la cave tandis que le vieux chien haletant s'efforçait de suivre son pas. Dans les marches, l'animal avait perdu le contrôle de sa vessie : s'était accroupi pour pisser, les articulations si raides qu'il avait gémi en se relevant. En bas, dans l'atelier, sur les vieux journaux que le concierge avait étendus par terre, il avait accepté le foie et avait léché ses doigts ; avait tressailli, s'était effondré, son œil aveugle et recouvert d'un voile s'était révolté entre ses paupières rouges et infectées. Le concierge avait cru que l'animal était mort et avait jugé préférable de lui trancher le cou. Il l'avait piqué, tâtonnant, et le chien était revenu à la vie, sa gueule aux dents écartées mordant la veste qu'il portait alors. Ils s'étaient battus comme deux hommes dans une rixe de taverne, chacun s'efforçant de clouer l'autre au sol par son poids. Mais un seul avait un couteau. Il l'enfonça, taillada et trancha, trouva le ventre mou, les entrailles du chien se déversèrent près de son visage. Dans son rêve montait l'odeur de la merde de chien qui se répandait, coulait fraîche du robinet. Il avait enveloppé la bête dans une vieille couverture et l'avait portée dehors comme un sac de déchets. D'un lancer, il l'avait envoyée valser au-dessus de la clôture jusque dans la cour abandonnée de Pollak. En revenant à l'immeuble, il était tombé sur le trompettiste, sa veste déchirée et ensanglantée à cause de la bataille. Ils s'étaient croisés sans un mot. Dans ses rêves, parfois, l'homme grassouillet souriait et portait un cornet à

ses lèvres fermes et plissées. Une seule note, aiguë, aigrette, qui le réveillait à tout coup. Il se redressait, portait la main à son nez et la sentait, tentant d'y déceler l'odeur révélatrice de Walter.



Au printemps 1944, Frau Vesalius vint lui rendre visite. Ils s'étaient vus de temps en temps, suffisamment pour rester en bons termes, et elle voulait échanger une montre de gousset contre la quantité de saucisse que le concierge jugerait qu'elle valait. Quand elle se présenta à son appartement du rez-de-chaussée — légèrement essoufflée, car elle s'était arrondie avec les ans —, il la reçut en maillot de corps, après avoir tout juste enfilé un pantalon. Il sentait la cigarette et l'oisiveté; les effluves pourris du vin à moitié fermenté. Son atelier avait depuis longtemps été converti en abri antiaérien. La saucisse qui restait était entreposée sous son lit. Ils s'assirent à la table de la cuisine et il remplit deux verres d'un liquide contenu dans une bouteille en terre cuite. Avant longtemps, il se plaignait de ce qu'il avait du mal à dormir.

« Pourquoi? demanda-t-elle.

— Je rêve », répondit-il, et il lui raconta ce qu'il avait fait au chien. Elle resta impassible.

« Pourquoi as-tu fait cela? » fut tout ce qu'elle voulut savoir.

Le concierge fit de la main un geste censé exprimer plusieurs choses : les douloureux trébuchements

du chien perclus de rhumatismes ; la piste d'urine qui suivait son passage quand il montait ou descendait l'escalier de l'immeuble.

« Il était vieux, dit-il, et j'en avais assez de nettoyer. »

Elle haussa les épaules, se versa un deuxième verre de vin.

« Tu ne t'es pas fait pincer. »

Il hocha la tête. « Yuu était au courant. Et Beer. Ils n'ont jamais parlé.

— Le médecin ?

— Oui. Il est descendu un matin et il savait tout. Que j'étais parti à la recherche de Lieschen et que j'avais trouvé le corps de Grotter dans sa chambre ; que j'avais laissé la porte ouverte pour que quelqu'un d'autre avise les autorités. La première chose qu'il m'a dite, c'est : “ Je sais que tu as tué le chien. Ici même, dans cette pièce. ” Il a dit que tu l'avais entendu par tes tuyaux.

— Mes tuyaux ?

— Les tuyaux de ton radiateur. Ils mènent ici. Il a dit qu'ils transportaient le son.

— Oui, sourit-elle. Je me rappelle lui avoir dit ça. Mais je n'avais aucune idée. Qu'est-ce qu'il t'a raconté d'autre ?

— Pas grand-chose. Tout ce qu'il voulait savoir, c'était pourquoi j'avais une baignoire pleine de sang. Je lui ai montré l'atelier et il est resté là, à secouer la tête. "Eh bien, qu'il a dit, vous avez fait peur à la petite." Et il est parti sans un mot de plus. »

Ils burent encore et le concierge vendit à Vesalius deux kilos de saucisse. Quand elle se leva, il lui serra la main et ne la lâcha plus.

« Je ne sais toujours pas pourquoi on en a fait toute une histoire, dit-il, soûl, las et abattu. Après tout... ce n'était qu'un chien.

— Oui, dit-elle. Ce n'était qu'un chien. »

Elle se libéra de sa main et regagna la rue d'un pas ivre, en titubant. La nuit tombait, et au loin elle entendit la première des sirènes antiaériennes qui hurlait à la lune. Elle pressa le pas dans l'espoir d'arriver chez elle avant d'avoir à se réfugier dans un abri inconnu, perdit pied sur les pavés rendus glissants par la pluie, se hâta, jurant et trébuchant, d'aller se mettre en sûreté.

NOTE DE L'AUTEUR

Écrire un livre de fiction campé dans le passé, c'est entrer dans un dialogue bizarre et souvent dysfonctionnel : entre ce qui a été et ce qui aurait pu être ; entre les exigences de la véracité et l'attrait du dramatique ; entre le représentatif et le remarquable ; entre le labeur de la recherche et la frénésie de l'inspiration. Malgré les inexactitudes dont le roman est sans doute farci, j'étais motivé par un désir sincère de comprendre ce que cela signifiait de vivre à l'époque et dans le lieu dont je parle, et c'est à l'expérience de mes personnages d'« Autrichiens ordinaires », plutôt qu'à un ensemble de faits précis, que j'ai voulu être fidèle. Je ne peux pas prétendre comprendre le national-socialisme. Cela voudrait dire que je comprends comment une société a pu produire des camps destinés à anéantir ceux qui étaient jadis des voisins, des collègues, professeurs, médecins, plombiers, violonistes. Il me semble pourtant important de chercher à comprendre, processus qui dans mon cas a commencé par l'esquisse d'un immeuble d'appartements peuplé de voisins, de collègues, de professeurs, de médecins, de plombiers et de violonistes.

L'intrigue de *Fenêtres sur la nuit* se déroule au mois d'octobre et au début du mois de novembre 1939. Le roman ne souhaite pas fournir un compte rendu précis de ces semaines et de ces mois. J'ai pris certaines libertés en matière de météo, ignoré certains événements cruciaux tels que le début des déportations d'hommes juifs, et introduit une série de meurtres qui n'ont pas d'équivalents stricts dans la réalité (même si un certain nombre d'assassinats sensationnels ont effectivement eu lieu du mois d'avril au mois de septembre de cette année-là). Mes allusions aux procédures et au rythme de la mobilisation autrichienne comportent quelques inexacitudes et de légères entorses à la chronologie. Thomas Mann assista à une *séance** « spirite » quelque six ou sept ans avant le moment indiqué dans le roman (et elle n'eut pas lieu à Vienne), mais d'autres détails sont exacts. Les sections en italiques qui précèdent les différents chapitres sont, à de légères exceptions près, fidèles à la réalité. Comme le veut le dicton, il arrive que le réel dépasse la fiction.

L'assassinat secret de patients psychiatriques et de handicapés physiques recouvert par le nom d'Aktion T4 ne commença véritablement qu'au début de 1940. On pourrait donc arguer que certaines des inquiétudes d'Anton Beer et d'Otto Frei sont non seulement prématurées, mais anachroniques. Il importe cependant de noter que nous n'avons pas de certitudes en la matière, en particulier en ce qui a trait au déroulement précis des assassinats de masse. On peut donc pardonner à Beer, qui avait travaillé dans l'aile psychiatrique d'un hôpital où la philosophie de

la médecine « nationale-socialiste » gagnait en popularité, et à Otto, témoin de l'avalanche de propagande visant à mettre la population en garde contre les dangers des malades, d'avoir anticipé l'implantation des politiques meurtrières du régime nazi. Par ailleurs, les stérilisations forcées avaient cours depuis longtemps dans tout le Reich.

Le quartier de Vienne où se déroule l'action du roman a connu d'importants changements depuis la Seconde Guerre ; l'ensemble d'immeubles que je décris n'existe pas dans cette constellation précise. Même dans les années 1930, les ateliers sur cour tels que l'atelier de mécanique de Pollak étaient plus répandus dans le deuxième district, où on en trouve encore aujourd'hui. Les habitants des immeubles à logements viennois présentaient régulièrement une étonnante diversité sociologique ; riches et pauvres vivaient souvent dans une proximité qui serait très inhabituelle dans la Grande-Bretagne, les États-Unis ou le Canada d'aujourd'hui, quoique un peu moins inusitée dans les villes d'Europe centrale. Des fenêtres donnant sur la rue plutôt que sur la cour étaient souvent le propre des espaces de vie les plus désirables.

Ce livre ignore un aspect de l'expérience typiquement autrichienne du national-socialisme : le régime « austrofasciste » au pouvoir immédiatement avant l'annexion de l'Autriche au Reich allemand. Teuben y fait une allusion indirecte en indiquant que l'autorité de Speckstein s'explique en partie par le fait qu'il était déjà membre du Parti au moment où celui-ci fut

déclaré illégal par le régime austrofasciste. J'espère aborder cette question dans un prochain ouvrage.

Tous les personnages de ce livre sont de libres inventions, c'est-à-dire un amalgame de personnes rencontrées au cours de mes recherches ou dans la vraie vie et réimaginées dans le contexte de l'histoire que je raconte. La plupart sont des êtres parfaitement ordinaires, bien que j'aie tenté de résister à la tentation de les rendre si ordinaires qu'ils en auraient été réduits à des archétypes : ni Beer, ni Zuzka, ni le concierge ivrogne ne prétendent représenter qui que ce soit d'autre qu'eux-mêmes. Si j'ai évité de décrire la vie spirituelle d'un fervent idéologue nazi, on ne devrait pas en conclure qu'il n'en existait pas dans l'Autriche des années 1930. Dans cet ouvrage, je m'intéresse essentiellement à l'armée d'opportunistes dont les crimes avaient parfois des conséquences aussi graves que ceux perpétrés par les fanatiques. Soixante ans après la Seconde Guerre mondiale, il est facile pour la plupart d'entre nous de nous convaincre que nous ne nous serions jamais acquinés avec ceux qui professaient des opinions mauvaises ; la question est plus épineuse quand vient le temps de savoir ce que l'on aurait pu faire pour obtenir quelque succès social ou matériel.

Comme Beer et Teuben le remarquent tous deux, Speckstein est un personnage curieux, et porte un nom assez particulier. Quant à savoir comment un professeur tombé en disgrâce, nourrissant des prétentions aristocratiques et une nostalgie des Habsbourg, un homme qui aurait facilement pu

figurer au nombre des ennemis (conservateurs, chrétiens, austrofascistes ou monarchistes) du national-socialisme, s'est retrouvé à occuper un petit poste de fonctionnaire au sein du Parti, cela fait l'objet d'une autre histoire. Ce n'est cependant pas une histoire moins plausible que celles de nombreuses biographies de véritables membres du Parti ayant atteint des échelons autrement plus élevés que mon *Zellenwart* fictif. Je ne sais toujours pas si l'on explore mieux le passé par l'entremise de figures «représentatives» ou par celle de personnes dont les choix et le destin étonnent.

Les médecins, dont je compte un certain nombre parmi ma famille et mes amis, déploreront que la méthode d'auscultation et l'approche thérapeutique de Beer soient peu orthodoxes, et ils seront peut-être consternés par certaines erreurs professionnelles (même s'ils me permettront de leur rappeler qu'il n'est pas rare que des médecins — épuisés, surmenés, dépassés par les événements — commettent de semblables erreurs). De même, la compréhension qu'a Anton Beer de la physique de l'acoustique n'est pas sans lacunes ; comme beaucoup d'autres, il a appris à l'école une explication inexacte du fait que les bottes des soldats marchant au pas puissent faire s'effondrer un pont. Bref, il est certaines erreurs et inexactitudes dans ce livre qui ne sont pas le fruit de mon ignorance. Pour celles qui le sont, je suis sincèrement désolé.

REMERCIEMENTS

Ce livre a immensément profité de l'appui, des conseils et de l'expertise de nombreuses personnes. Le professeur Gerhard Botz m'a sustenté de *schnitzels* tout en répondant à mes centaines de questions jusque tard dans la nuit. Ses réponses étaient des leçons d'humilité en raison de la profondeur de la sagesse historique dont elles témoignaient ; les erreurs qui subsistent dans ce livre sont imputables à mon incapacité à formuler les bonnes questions, non pas à son incapacité à y répondre. Je le remercie du fond du cœur pour son amitié et ses conseils. Martin Herles et Žofia Mrázová m'ont non seulement offert gîte, couvert et vin lorsque je séjournais à Vienne, mais m'ont aussi permis de retracer certains faits typiquement viennois, comme l'ont aussi fait Petra et Carolus Stigler. David Pasek m'a conseillé en matière d'architecture ; David Svoboda m'a généreusement éclairé sur les désordres neurologiques et psychiatriques ; Michal Vyleta m'a conseillé sur les questions de médecine générale ; Ivan Crozier m'a prêté main-forte quand est venu le temps d'imaginer comment se pratiquait la médecine à la fin des années 1930 ; Andrew Hamilton-Wright m'a informé en matière

d'acoustique. Boyd White a été le premier à m'entendre décrire le premier chapitre du livre et à m'encourager à continuer ; Richard Lapidus et lui ont lu des ébauches du roman et m'ont fait part de leurs commentaires. Je vous suis extrêmement reconnaissant à tous.

Je tiens aussi à remercier Helen Garnons-Williams et l'équipe de Bloomsbury, dont l'enthousiasme m'a soutenu au cours du processus d'écriture ; Alex Schultz de HarperCollins Canada pour sa diligence, et mon agent, Simon Lipskar, pour son appui indéfectible envers l'olibrius tchèque-allemand-canadien dont il a tiré le premier manuscrit de la pile des textes arrivés par la poste sans recommandation.

Par-dessus tout, je veux remercier ma femme, Chantal, première lectrice de *Fenêtres sur la nuit*. Écrire un roman est un acte de foi ; la mienne était nourrie par son amour.

Composition : Isabelle Tousignant
Correction : Sophie Marcotte
Conception graphique : Antoine Tanguay et Hugues Skene (KX3 Communication)

Éditions Alto
280, rue Saint-Joseph Est, bureau 1
Québec (Québec) G1K 3A9
www.editionsalto.com

ACHEVÉ D'IMPRIMER
CHEZ MARQUIS IMPRIMEUR
EN FÉVRIER 2015
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS ALTO



L'impression de *Fenêtres sur la nuit* sur papier Rolland Enviro100 Édition plutôt que sur du papier vierge a permis de sauver l'équivalent de 19 arbres, d'économiser 70 956 litres d'eau et d'empêcher le rejet de 870 kilos de déchets solides et de 2 853 kilos d'émissions atmosphériques.



100 %



Dépôt légal, 1^{er} trimestre 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec